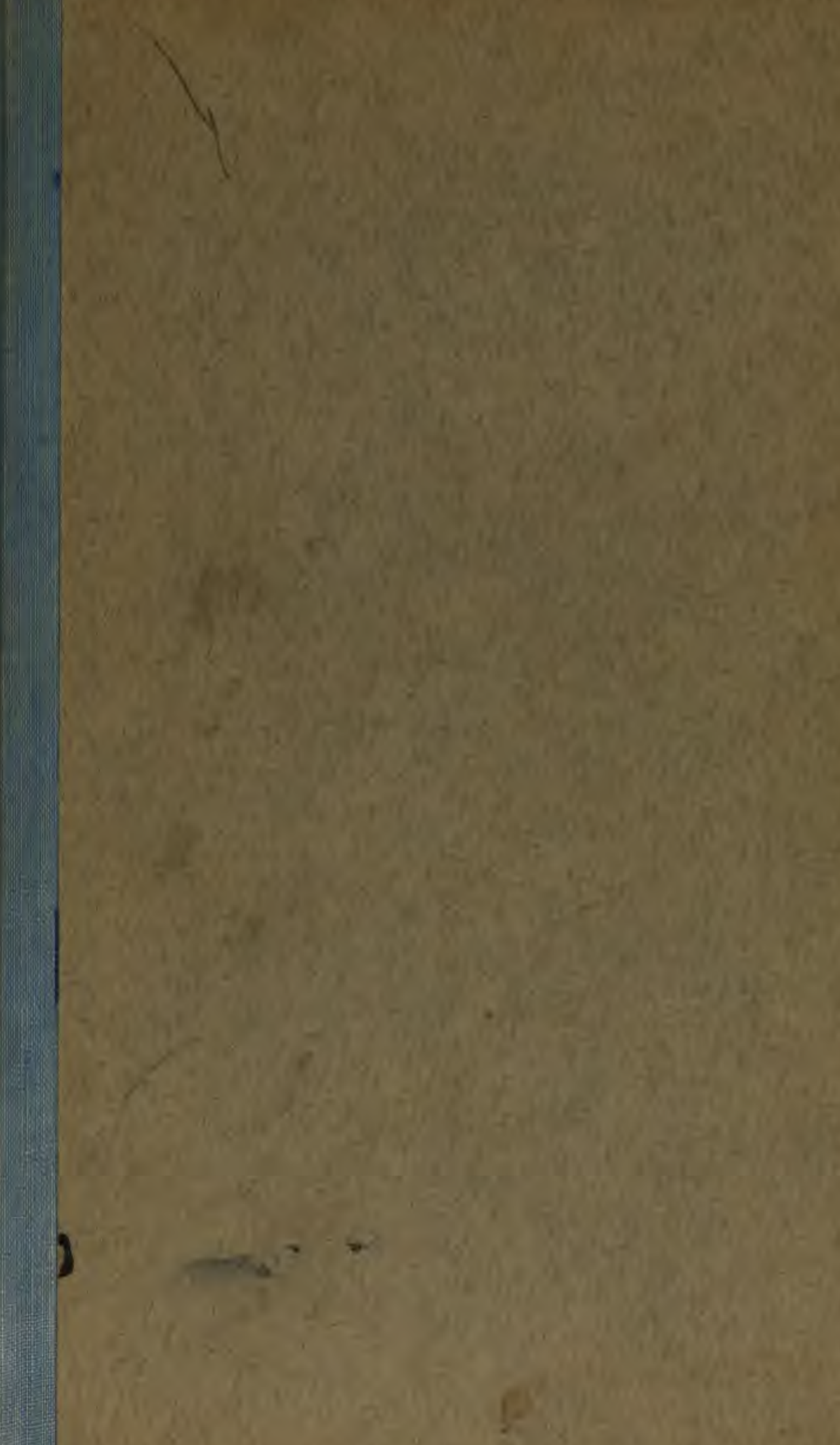
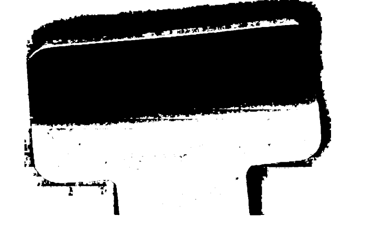




# MILTON

## SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

EDMOND DE GUERLE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

# MILTON

## SA VIE ET SES ŒUVRES

IMPRIMERIE L. TOINON ET C$^{e}$, A SAINT-GERMAIN.

# MILTON

## SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

Héguin
EDMOND DE GUERLE




PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

# PRÉFACE

Quand on apporte, dans un travail semblable à celui que j'ose présenter au public, quelque chose de plus que le désir de rappeler les circonstances remarquables de la vie d'un grand homme, on ne peut s'empêcher, au terme d'une si longue étude, de déposer la plume avec le profond sentiment de son impuissance. Faire connaître de ces êtres exceptionnels ce par quoi ils ressemblent à tous les autres, ce serait une tâche bien inutile; essayer de comprendre et surtout de faire comprendre ce qui les en distingue, c'est une entreprise bien téméraire. Peut-être le génie ne peut-il être embrassé dans sa souveraine grandeur que par le génie. La lumière du soleil éclaire ce qu'il y a de plus humble comme ce qu'il y a de plus grand dans la création, mais il n'est permis qu'à l'aigle de la regarder en face. La critique ne sait, pour ainsi dire, que faire le tour des grands hommes; elle note les attitudes de leur esprit, discerne plus ou moins leurs origines; elle les classe et les compare, mais leur pensée intime lui échappe, et dans

ce qui est l'œuvre propre de leur génie, elle sent plus qu'elle ne comprend. Ne croyons pas toutefois que son œuvre soit vaine. Il est quelque chose qui, pour l'écrivain comme pour le lecteur, survit de ce commerce prolongé avec les plus rares exemplaires de la grandeur intellectuelle : c'est une impression saine et virile qui fortifie le cœur. Vivre avec eux, c'est leur emprunter une parcelle de ce qui les rend supérieurs à nous, et nous nous sentons moins petits en voyant ce que peut être l'un de nous.

Milton est l'un de ces nobles privilégiés de l'intelligence humaine, et sa grandeur intellectuelle est d'autant plus frappante qu'elle emprunte, pour se communiquer à nous, peu de séduction et d'attrait. C'est un roc majestueux au milieu d'un paysage, non pas aride, mais sévère. Aussi ne faut-il guère s'étonner, si le désir d'étudier de près l'œuvre de ce vaste génie a tenté jusqu'ici peu d'écrivains. Quelques pages éloquentes de Chateaubriand et de M. Villemain, deux articles de M. Vinet sur la traduction de Chateaubriand, un travail excellent de M. Geffroy sur les pamphlets de Milton, voilà tout ce que la critique française avait consacré à celui qui dispute à Shakespeare le premier rang parmi les poëtes de l'Angleterre, jusqu'au moment où M. Taine présenta dans tout son relief cette grande figure, dans un des chapitres les plus remarquables de son *Histoire de la littérature anglaise* [1].

[1] La critique anglaise elle-même n'a pas encore donné un travail complet sur Milton; mais quand le livre de M. Masson (*Life of Milton in connexion with the history of his time*) sera achevé, Milton aura enfin son monument; monument peut-être un peu massif et de proposition démesurée, mais imposant et d'une structure aussi ingénieuse que solide. Sans parler des biographes et des critiques de l'ancienne école, nous avons trouvé de précieux renseignements dans l'ouvrage de M. Keightley. (*Life, opinions and writings of Milton.*)

On verra que je me sépare sur plus d'un point des opinions de l'éminent critique, et, en ceci surtout, que je suis loin de trouver, comme lui, dans Milton, l'exacte représentation des idées de son temps. Milton a été, malgré l'éclat de sa vie publique et de ses luttes théologiques, malgré ses attaches avec le parti dominant, aussi isolé parmi les hommes de son temps que son poëme parmi les œuvres du génie poétique de l'Angleterre. C'est pour cela que je n'ai point voulu grossir ce travail des rapprochements historiques et littéraires que fournissait une époque féconde en documents de toute sorte, et je n'ai cédé que dans une limite fort restreinte à la tentation naturelle d'agrandir le cadre aux dépens du tableau. A mon sens, on ne fait pas sa part à l'histoire. Elle n'existe, elle ne peut donner l'impression de la réalité que par le détail ou la liaison des événements, des idées et des caractères. Au reste, dans une étude biographique bien faite, l'homme devrait mieux servir à faire connaître son temps que le temps à faire connaître l'homme. Rien de plus arbitraire que ces tableaux historiques composés à l'aide de faits artificiellement groupés, et dans lesquels l'homme disparaît pour faire place à la foule. Il n'y a d'harmonie, dans l'histoire comme ailleurs, que là où l'unité donne à chaque chose la forme et la place qui lui convient. Dans une biographie, cette unité est la personne même du héros, qu'il ne faut pas noyer dans un déluge de rapprochements et de comparaisons. Il y a, au Louvre, un paysage de Ruysdaël, où tout le tumulte, toute la furie d'un orage se concentrent sur un chêne tordu et dépouillé, qui s'élève seul sur une colline aride et désolée. Aucun artifice, aucune complication n'eût pu rendre plus saisissante cette convulsion de la nature. Les véritables grands hommes donnent plus à leur temps

qu'ils ne lui empruntent, et, sans faire trop de fond sur la théorie de la mission divine des héros, il est permis de dire que chaque génération reçoit d'eux ses impulsions les plus fécondes.

Je ne me flatte point d'être toujours resté fidèle au programme que je m'étais tracé, mais il y a peut-être de nos jours quelque mérite à résister à l'entraînement de l'histoire. J'ai la conscience, du moins, d'avoir cherché à reproduire, avec exactitude et sans parti pris, la physionomie compliquée et particulière de Milton. On verra assez, je pense, que je n'ai pas surfait mon héros; mais je serais étonné si le récit de cette vie ne laissait pas dans l'esprit du lecteur le sentiment qui m'a animé dans ce commerce prolongé avec un grand homme, celui d'une admiration sans attrait et d'un respect sans entraînement. Peu d'hommes ont entrevu plus de vérités que Milton; peu d'hommes ont commis plus d'erreurs. Mais, après la vérité saisie et embrassée, ce rare spectacle présenté aux yeux des hommes, qu'y a-t-il de plus beau que la vérité entrevue? Je vais plus loin. Quand on a la triste expérience de la vie, on sait qu'il faut encore compter parmi les belles choses de ce monde l'erreur embrassée avec conviction et défendue avec courage.

E. G.

Le 15 juillet 1868.

# MILTON

## SA VIE ET SES ŒUVRES

---

## ENFANCE ET JEUNESSE

## DE MILTON

### PREMIÈRES POÉSIES — VOYAGES

### I

La patience des biographes s'est épuisée à chercher des ancêtres à Milton ; mais elle n'a guère réussi qu'à remplacer l'obscurité par la confusion. Nous ne la suivrons pas dans cette recherche ingrate. Qu'importe de savoir quels furent les aïeux obscurs d'un grand homme ? Comme ces patients voyageurs qui poursuivent sous le soleil du tropique la véritable source du Nil, espère-t-on retrouver dans ces générations lointaines les traits épars de son génie ? Le hasard d'ailleurs semble avoir voulu déconcerter toutes les recherches ; car le nom de Milton se retrouve, comme

nom de ville et comme nom de famille, sur les points les plus opposés de l'Angleterre. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que Milton descendait d'une famille déjà anciennement établie dans le comté d'Oxford; mais cette famille s'était divisée en plusieurs branches, dont la filiation demeure assez obscure[1]. Si nous avions à choisir des ancêtres à Milton, nous aimerions à compter parmi eux un certain Richard Milton de Staunton S. John, cité plusieurs fois dans le registre des amendes infligées à ceux qui refusèrent d'abjurer le catholicisme devant des menaces tyranniques. Ce mâle courage aurait été, selon la tradition, le seul patrimoine qu'il eût voulu laisser à son fils, le père du poëte, coupable, à son tour, d'avoir embrassé les doctrines de la réformation. Jean Milton le père aurait ainsi grossi le nombre de ces fils de famille déshérités qui apportent dans des professions modestes, avec l'orgueil d'une naissance distinguée, l'élévation de sentiments et d'intelligence qui peut seule le justifier. Afin de pourvoir par son travail à la subsistance d'une famille qui devint bientôt nombreuse, il ouvrit, à l'enseigne de l'*Aigle éployée*, un office de notaire qu'il transporta plus tard dans sa maison de Bread street,

[1] On a compté jusqu'à vingt villes ou villages du nom de Milton, et plusieurs familles de Milton ou Mylton, étrangères l'une à l'autre, vivaient au xve et au xvie siècle, dans différents comtés de l'Angleterre. V. Masson, *Life of Milton in connexion with the history of his time*, vol. I, p. 6. — Hunter, *Critical and historical Tracts*, III, Milton. — *Genealogical investigation.*

Voir la note I à la fin du volume.

une des rues les plus fréquentées de la cité de Londres. Cette enseigne était empruntée, dit-on, aux armoiries de sa famille, et l'emblème se retrouve en effet sur le cachet dont Milton signa le contrat conclu avec le libraire Symmons, pour la publication du *Paradis perdu*[1]. Les notaires (*scriveners*) avaient été jadis de véritables écrivains publics; mais depuis l'invention de l'imprimerie, qui avait rendu leurs fonctions primitives en partie inutiles, leur situation avait pris plus d'importance, et la plupart des actes de l'État civil se rédigeaient dans leurs bureaux. La maison de Bread street ne tarda pas à être fréquentée par un grand nombre de clients. C'est dans cette maison, détruite depuis dans le grand incendie de Londres, que naquit Jean Milton, le vendredi, 9 décembre 1808[2]. Il fut le troisième des six enfants que son père eut de Sarah Milton, et dont trois moururent en bas âge[3]. Au milieu des confidences intimes assez nombreuses, qu'on peut recueillir dans les poésies latines de sa jeunesse et ses ouvrages de controverse, Milton a rarement mentionné le nom de sa mère. S'il est vrai pourtant que l'âme d'une mère est comme le premier berceau du génie, nous aurions aimé à connaître la femme qui berça sur ses genoux le plus grand poëte épique des temps modernes. Milton voulait sans doute entourer d'un voile de délicate réserve le

[1] Masson, p. 3. — Hunter, p. 7, fait remarquer que l'aigle éployée figure aussi dans les armoiries des Milton, famille du Shropshire.

[2] Aubrey et Wood.

[3] Les trois survivants furent : Anne, l'aînée de la famille; Jean, le poëte, et Christophe, né en 1615.

culte respectueux qu'il avait conservé pour sa mémoire ; mais nous aimons à penser qu'un souvenir riant du foyer domestique illuminait son âme, quand il peignit d'un trait si pur l'hymen de nos premiers parents. Cette beauté presque féminine, si souvent célébrée par les contemporains, il la tenait sans doute de Sarah Milton, et il lui dut sûrement quelque chose de cette grâce austère qui tempéra son mâle génie. « C'était, dit-il, une femme d'une vertu sévère, et connue dans le voisinage par ses aumônes [1]. » Voilà tout ce que Milton a voulu dire de sa mère, se souvenant sans doute que Rome païenne et chrétienne n'inscrivit rien de plus sur les tombeaux des plus nobles matrones [2]. Milton a été moins sobre de détails sur son père, homme d'une intégrité reconnue, nous dit-il lui-même [3], et célèbre, rapporte son petit-fils Philips, par son habileté et sa prudente conduite des affaires. Le tribut de reconnaissance que son fils lui paya dans de nombreuses occasions suffirait à prouver, s'il n'était appuyé par d'autres témoignages, que Jean Milton le père n'était pas un homme ordinaire. Le labeur professionnel n'absorbait pas l'âme tout entière du notaire de Bread street. Il aimait les lettres et les arts [4], et s'il apportait dans ses préoccupations littéraires un peu de cette pré-

[1] Matre probatissima et eleemosynis per vicinium potissimum nota. *Defensio secunda.*

[2] Sarah Milton avait les yeux faibles et portait des lunettes à trente ans.

[3] Viro integerrimo. *Defensio secunda.*

[4] He did not so far quit his generous and ingenious inclinations as to make himself wholly a slave to the world. — *Philips.*

tention assez fréquente chez les hommes qui cherchent à relever par le culte de l'esprit la modestie de leur condition, il dut sans doute aux lettres quelque chose de la dignité sérieuse qu'elles répandent sur la vie. Il avait cette piété grave et austère de l'homme à qui sa foi a coûté quelques sacrifices; mais il n'appartenait pas, à proprement parler, à la secte puritaine, et ne voulut pas proscrire de l'éducation de son fils les nobles délassements qui rendent la piété plus aimable, sans la rendre moins sévère. A côté de la Bible de famille, toujours ouverte et souvent méditée, les livres profanes avaient aussi leur place. Peut-être la maison du notaire s'ouvrit-elle souvent à quelques-uns des beaux esprits qui se réunissaient à la Taverne de la Sirène, établie dans Bread street, et où se rencontraient Shakespeare, Beaumont, Fletcher et Ben Jonson[1]. Les veillées d'hiver se partageaient entre la lecture des poëtes anglais et italiens et la musique, et le père de Milton allait souvent s'asseoir à son orgue pour y composer des airs charmants qui furent célèbres de son temps[2]. « Quoi d'étonnant, s'écrie Milton, dans un de ses poëmes latins, si tu as pour fils un poëte, si nous joignons aux liens naturels l'amour et la pratique de deux arts qui se touchent de près. Apollon, voulant se partager entre nous deux, te donna l'un de

[1] « At Bread street's Mermaid having dined and merry... » (Ben Jonson, cité par M. Masson, p. 32.)

[2] Il figure avec vingt et un des meilleurs musiciens du temps dans un recueil de madrigaux publié en 1601. Plusieurs airs religieux, composés par lui, sont encore populaires en Angleterre.

ses présents et me réserva l'autre[1]. » La musique des sons préparait en lui cette musique de l'âme qu'on nomme la poésie. Le meilleur ami de la famille était Henri Lawes, compositeur célèbre, et qui passait pour avoir introduit le style italien dans la musique anglaise. Aussi Milton, dit Aubrey, chanta fort jeune, et devint un excellent organiste. Terburg eût aimé à représenter cet aimable et sérieux intérieur, et ces concerts de famille, où la voix pure et argentine de l'enfant se mêlait aux graves accents de l'orgue. Cornelius Jansen, peintre hollandais estimé, a rendu à merveille, dans un portrait de Milton à l'âge de dix ans, cette charmante petite tête rasée à la puritaine, sortant d'une large fraise, et qui respire l'intelligence et l'honnêteté. L'enfant vit ainsi s'écouler les premières années de sa jeunesse au milieu des aspirations les plus pures. Aussi, quand il parle de la musique, c'est avec le sentiment délicat d'un artiste, et non avec cette phraséologie vulgaire puisée dans les lieux communs de la poésie. Il voulait qu'elle fît partie des premiers enseignements de l'enfance, et un passage d'un poëme de sa jeunesse prouve que, rebelle aux préjugés de son temps, il aimait à entendre accompagner avec l'orgue les cantiques sacrés de l'Église[2].

Le père de Milton ne se borna point à donner à son fils l'exemple d'une vie laborieuse et relevée par le culte des arts et des lettres ; il mit à sa portée tous

[1] *Epistolæ familiares.*
[2] *Penseroso.*

les moyens d'instruction, réservés alors aux familles nobles ou riches et aux clients de l'Église. « Je fus, dit-il, dès mes premières années, par les soins incessants de mon père, exercé aux langues et aux sciences dont ma jeunesse était susceptible, par divers maîtres et professeurs, soit à la maison paternelle, soit aux écoles[1]. Milton le père ne craignit pas d'ébranler la solide piété de son fils, en mettant Homère et Virgile à côté de la Bible, dans la sacoche du jeune écolier. « Tu as voulu, père excellent, dit Milton lui-même dans une épître latine, après m'avoir ouvert les sources de l'éloquence romaine et des grâces latines, après avoir formé mes lèvres à ces grandeurs sublimes de la langue des Grecs, digne de servir aux oracles de Jupiter, tu as voulu m'instruire aussi des beautés de la poésie française, et de ces grâces affectées, que l'Italie dégénérée a fait succéder à la langue des Romains [2], témoignant par là de l'influence des tumultes barbares ; enfin, tu n'as pas négligé de me faire enseigner la langue que parlèrent les prophètes de la Palestine [3]. » Ainsi Montaigne, au souvenir des bontés de son père, sent son langage s'élever et s'attendrir. Milton dut en partie cette première éducation de son esprit aux soins du docteur Thomas Young, écossais de naissance, qui devint une des lumières du parti puritain. Son élève prend Dieu à témoin [4] qu'il le révéra comme un

[1] *Reason of church government.*
[2] Ce doux latin bâtard, comme l'appelle Byron dans *Beppo.*
[3] *Ep. ad patrem.*
[4] *Epistolæ familiares,* n° 1.

père. « C'est sous sa conduite, dit-il, que j'ai pénétré dans les retraites des Muses, que j'ai contemplé les pentes verdoyantes du Parnasse, que j'ai vidé les coupes des Piérides, et, avec la faveur de Clio, trempé trois fois mes lèvres heureuses du vin de Castalia [1]. » Le maître demeura également assez étroitement attaché à l'élève. Nous voyons qu'il lui envoya de Hollande une Bible en hébreu : c'étaient les petits présents que se faisaient les amis de ce temps-là. Ainsi préparé, le jeune Milton arriva déjà savant parmi les enfants de son âge. Aucune école n'était aussi célèbre et aussi fréquentée que celle de Saint-Paul, fondée sous Henri VIII par le doyen Colet, et dirigée alors avec éclat par Alexander Gill. Ce fut celle que choisit le père de Milton, sans toutefois lui retirer immédiatement le précieux appui du docteur Young. L'enfant y resta quatre ans au moins, depuis l'année 1620 jusqu'à l'hiver ou au printemps de 1624 [2]. Ce n'était pas pour lui qu'avait été placée sur la porte de l'école cette laconique et significative inscription : *Aut doce, aut disce, aut discede.* « Enseigne, apprends, ou va-t'en. » Il était déjà dévoré de la soif d'apprendre. « Dès ma plus tendre enfance, dit-il lui-même, mon père me destina à l'étude des lettres. Je m'y livrais avec une telle ardeur que, depuis ma douzième année, je quittais rarement mes leçons avant minuit pour me mettre au lit ; ce fut là ce qui altéra tout d'abord ma vue,

[1] *Elégies latines.*
[2] Masson, I, p. 65.

dont la faiblesse naturelle fut encore augmentée par de fréquents maux de tête [1]. Mon ardeur pour la science n'en fut pas ralentie, et mon père me fit instruire, à l'école et à la maison, par divers maîtres. Lorsque j'eus appris plusieurs langues, et témoigné un goût déclaré pour les douceurs de la philosophie, il m'envoya à Cambridge, une de nos deux universités nationales [2]. » Les douceurs de la philosophie ! ce mot ne fait-il pas frémir dans la bouche d'un enfant de seize ans, et ne présage-t-il pas à lui seul toute une vie de labeur profond, également fermée aux tentations du vice et aux leçons de l'expérience? Milton semble avoir évoqué devant son esprit le souvenir des jours austères de son enfance, quand il met dans la bouche du Christ ces vers du Paradis reconquis?

When I was yet a child, no childish play
To me was pleasing; all my mind was set
Serious to learn and know, and thence to do
What might be public good : myself I thought
Born to that end, born to promote all truth
And righteous things.

Mais l'esprit libéral et éclairé de son père lui avait ménagé, nous l'avons dit, d'intelligentes distractions. Il semblait que les circonstances et la volonté eussent combiné dans l'éducation du jeune Milton

[1] Aubrey nous dit qu'on était obligé de faire veiller une servante auprès de lui.

[2] *Defensio secunda.*

tout ce qui pouvait féconder un esprit préparé pour une puissante culture. Il s'abreuvait aux sources les plus pures du goût classique, et quand, après le travail obstiné de la classe, il rentrait au foyer paternel, il y retrouvait la sainteté et la ferveur chrétienne, qui venaient mêler leur parfum sacré à celui des fleurs les mieux choisies du génie antique. Qui pourrait rêver, pour le berceau d'une imagination poétique, un milieu plus heureux que cette maison de Bread street? La Bible, Homère et la musique, n'est-ce pas en effet tout le génie de Milton? Toutes les muses qui avaient souri à son enfance restèrent fidèles au foyer du vieillard aveugle et désabusé, et lui rendirent comme une seconde jeunesse, quand il voulut chanter lui-même la jeunesse du monde et les joies innocentes de l'Éden.

En ouvrant si libéralement à son fils l'entrée des carrières lettrées, le modeste notaire comptait bien sans doute que le studieux écolier était destiné à jeter sur son nom une autre illustration que celle de la poésie. Son second fils, Christophe, dont l'esprit était des plus ordinaires, devint juge de l'un des premiers tribunaux de l'Angleterre; on avait donc le droit de rêver pour le petit John une destinée bien plus haute, et, qui sait peut-être, quelque riche évêché. Mais l'écolier ne voulait pas entendre parler d'autre chose que d'éloquence et de poésie. A cette époque où l'autorité paternelle ne souffrait pas de contrôle, le père de Milton eut assez d'élévation et de largeur d'esprit pour savoir respecter en son fils l'indépendance nais-

sante du génie. Que fût-il arrivé, s'il eût volontairement tari les sources auxquelles s'abreuvait cette jeune intelligence, si l'écolier n'eût pas trouvé sur sa table les feuilles encore humides de la première édition complète de Shakespeare, s'il n'eût pas tempéré dès l'enfance sous l'influence de la grâce sévère de Spencer l'allure grandiose et peut-être un peu pesante de son génie? Peut-être n'eût-il été que le rival de Saumaise, peut-être eût-il émerveillé par de laborieuses poésies latines les pédants de Cambridge. Il n'en fut pas ainsi, Ben Jonson, Spencer et Shakespeare furent les hôtes familiers de sa chambre d'écolier, et il s'essaya, dès ses plus jeunes années, à parler cette langue poétique qu'il devait porter à sa perfection. Dès l'âge de dix ans, il s'exerçait, dit-on, à écrire en vers anglais; mais nous n'avons pas de témoignage de ces premiers bégaiements de son génie. Quelques-unes de ses poésies latines datent de ses dernières années d'école, et révèlent déjà une grande expérience de la facture poétique. Si nous devons en croire la tradition, c'est à sa quinzième année qu'il faut rapporter la paraphrase anglaise du psaume CXIV et la traduction du psaume CXXXVI. Dès lors, un esprit pénétrant eût pu présager que l'Angleterre pourrait s'enorgueillir bientôt d'un nouveau poëte ; car ces imitations se distinguent déjà par une ampleur de forme et une énergie d'expression, dont Shakespeare semblait avoir emporté le secret dans la tombe. Tout porte à croire que la modestie de Milton nous a dérobé bien d'au-

tres essais de sa jeunesse. Il vivait dans un temps où les poëtes ne croyaient pas que la terre entière dût s'agenouiller devant les premiers vagissements de leur génie, et où on pensait qu'il fallait condamner à l'oubli les essais juvéniles d'un Milton. On peut regretter toutefois que quelques-uns de ces essais ne nous soient pas parvenus par les soins des premiers confidents de sa jeune muse, le jeune Gill, fils du directeur de Saint-Paul, et Charles Diodati qui demeura l'ami de toute sa jeunesse, et auquel il ne cessa de prodiguer les expressions de la plus tendre amitié [1].

[1] Pectus amans nostri, tamque fidele caput. — *Ep. fam.*, et *Elegies latines*, 1 et 6.

## II

L'Université s'ouvrait tout naturellement devant les lauriers classiques du jeune Milton. Sa sœur Anne venait de se marier à Edward Philips, qui était ou devint plus tard clerc de la couronne à la cour de chancellerie. Milton quitta peu de temps après ce mariage la maison de son père, et entra le 12 février 1625 à Christ-College, l'un des plus célèbres parmi les colléges de l'Université de Cambridge. C'était celui dans lequel avaient étudié le réformateur Latimer et sir Philip Sidney. La tradition désigne encore l'appartement que Milton occupa avec un compagnon de chambre. Il fut admis comme pensionnaire de 2e classe, c'est-à-dire payant moins que les *fellow-commoners*, fils de famille qui mangeaient à une table séparée [1], mais supérieur, dans la hiérarchie sociale, aux *sizars*, ou élèves pauvres entretenus aux frais de la fondation ou de leurs camarades. On voudrait savoir quels furent les sentiments du jeune

[1] Cette distinction s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il ne faut pas confondre les boursiers (*scholars*), également entretenus aux frais de la fondation, avec les *sizars* ou élèves pauvres, instruits par charité et qui faisaient le service des autres étudiants. Christ-Collége entretenait 1 maître, 14 *fellows* et 55 *scholars*. Les étudiants (students) vivaient à leurs frais, en louant des chambres dans le collége, et payaient leurs maîtres et leurs répétiteurs. (Masson, I, 90.)

Milton, quand il quitta l'heureuse et paisible demeure de son père, pour aller se mêler aux jeunes hommes de son âge. Sans doute tout chagrin et tout regret s'éteignirent en lui, quand il se trouva transporté au milieu de ces palais élevés à la science, où tout invite à l'austère et calme recherche des choses de l'esprit, où l'humble labeur de l'enseignement est relevé par la splendeur et la dignité de la vie commune. Milton dut retrouver comme une seconde patrie, en se promenant sous ces arcades gothiques, en entendant le son de ces orgues séculaires, sous ces voûtes épaisses vers lesquelles tant de générations avaient élevé leurs cantiques et leurs prières. Jamais enfant ne sortit plus pur et plus innocent de la maison paternelle; la vie n'avait eu jusque-là pour lui que des sourires, mais il allait aujourd'hui se trouver en contact avec les hommes et avec les choses du monde réel, et heurter aux premiers obstacles l'indépendance naissante de son génie et l'ombrageuse fierté de son caractère. La lutte commença pour Milton le jour où il franchit la porte du collége, et avec la lutte commença la souffrance. Il avait une de ces âmes qui semblent faites, comme l'aimant, pour attirer et repousser en même temps. Des âmes pareilles doivent s'attendre à la contradiction violente, et cependant la contradiction est ce qu'elles savent le moins supporter. L'indépendance est la dernière concession qu'accorde le vulgaire aux natures supérieures, et la vie universitaire de Milton devait laisser derrière elle un long sillon

de calomnie, que Johnson recueillit plus tard, en lui donnant l'autorité de son témoignage. « Il y a lieu de croire, dit-il, que Milton n'était pas aimé dans son collége. Il est certain qu'il n'obtint pas de *fellowship*; mais la sévérité avec laquelle il fut traité ne fut pas purement négative. J'ai honte de rapporter un fait qui, je le crains, est pourtant authentique, c'est que Milton fut un des derniers étudiants de l'Université qui fut soumis à l'indignité d'une correction corporelle en public[1]. » Sur quel témoignage Johnson a-t-il osé avancer cette grave allégation? Aubrey, dont il invoque l'autorité et qui tenait du frère de Milton ses renseignements sur la jeunesse du poëte, dit bien que Milton eut à se plaindre de son premier maître Chapell et qu'il en choisit un autre, et entre deux lignes, par suite de renseignements ultérieurs, il ajoute que ce maître le fit fouetter[2], mais ces deux renseignements ne viennent pas de la même source, et on a le droit de révoquer en doute l'authenticité du second[3]. L'interpolation paraît donc vraisemblable, et Aubrey s'est fait peut-être un peu à la légère l'écho d'une tradition inexacte. Un grave dissentiment avait éclaté entre Milton et ses maîtres; c'est tout ce qu'on peut affirmer, et si ce grand garçon de dix-huit ans eut à subir le châtiment du fouet, sa réputation aurait moins à en

[1] Johnson, *Lives of the poets*.

[2] Aubrey, Ms., *Life of Milton*.

[3] Il est vrai de dire que la correction du fouet était réservée pour les actes d'insubordination et de résistance, et sous ce rapport, si Milton ne la subit pas, il aurait pu du moins, sans honte, la mériter.

souffrir que celle de son temps et de ses maîtres.

Quoi qu'il en soit, ces imputations fâcheuses trouvèrent plus tard tant de crédit dans l'opinion publique que Milton se crut obligé plusieurs fois de protester dans ses écrits polémiques de l'innocence et de la pureté de sa vie universitaire. Quand nous n'aurions pas du reste ces protestations, dont l'énergie témoigne d'elle-même contre les accusateurs de Milton, les succès de sa carrière universitaire suffiraient à prouver qu'elle ne fut jamais sérieusement interrompue. Il prit ses degrés dans les délais ordinaires, et fut plus d'une fois le héros de ces fêtes académiques, où son talent dans la poésie et la prose latine lui assuraient de faciles succès. Il n'y eut donc pas de troubles bien sérieux dans la vie universitaire de Milton; il n'y eut rien surtout dont il eût pu avoir à rougir par la suite. Quoi! celui à qui Diodati écrivait en grec: « Je n'ai qu'une supériorité sur vous, c'est que je sais me modérer dans mon travail[1], » ce laborieux jeune homme, que l'Université tout entière venait entendre parler en public dans son collége, aurait été honteusement chassé des rangs de ses compagnons d'étude! Que le jeune puritain, fidèle aux traditions de sa famille, n'ait pas professé le respect le plus profond pour le rituel nouveau et les formulaires étroits que Laud venait d'imposer à l'Église anglicane, nous n'avons pas de peine à le croire; qu'il ait même parfois regimbé

[1] Épître grecque à Milton, dans l'édition des Œuvres de Milton de Pickering, I, p. cxciii, cxciv.

contre la vie claustrale et la routine universitaire, nous l'admettrons volontiers. Ce ne fut pas la dernière résistance à l'ordre et aux coutumes qu'inspira à Milton un indomptable esprit d'indépendance, et, il faut le dire aussi, un inflexible orgueil. Déjà sans doute il laissait percer le germe des qualités qui ont fait l'honneur de sa vie et des défauts qui l'ont ternie. « Je ne trouve pas ici, dit-il, dans une épître, de compagnon d'étude[1]. » Sa supériorité faisait déjà la solitude autour de lui. Wood, un de ses biographes, nous dit qu'il n'était pas ignorant de son mérite, et nous croyons en effet que la modestie n'était pas le trait distinctif de son esprit. Il était de ces hommes qui ne peuvent être aimés que de ceux qui ont appris à les connaître. Il y a lieu de croire que le conflit qui s'éleva entre Milton et ses maîtres était complétement en dehors de toute imputation portée contre sa conduite et ses mœurs. Mais son esprit, déjà ouvert à de plus vastes horizons, ne s'était pas laissé séduire par les usages gothiques de l'éducation universitaire; « Au temps de ma pleine santé, disait-il plus tard, et de mon jugement d'adolescent, je n'ai jamais beaucoup admiré l'Université[2], » et Milton n'était pas de ceux qui savent dissimuler leur répugnance. Peut-être s'était-il déjà rangé parmi les adhérents aux doctrines de la nouvelle philosophie, dont Bacon venait d'arborer hardiment le drapeau. C'en était assez pour lui faire plus d'un ennemi parmi ses maîtres et

[1] Lettre à Alexandre Gill. *Ep. famil.*

[2] *Reason of church government.*

même parmi ses condisciples. Il voulut sans doute faire tête à l'orage, et il le fit avec cette hauteur et cette acrimonie qu'il apporta toujours dans la controverse. On retrouve l'écho de ces querelles de collége dans un discours prononcé par lui devant ses maîtres et ses condisciples : « Comment, s'écrie-t-il, puis-je compter sur votre bienveillance, lorsque, dans cette vaste assemblée, tous ces visages que j'ai devant moi sont autant de visages ennemis? Tant est féconde en querelles particulières la rivalité d'école de ceux qui poursuivent des études différentes, ou des méthodes différentes pour les mêmes études[1] ! » Ne saisissons-nous pas dans ces dernières paroles le secret de ces orages universitaires? Si Milton fut, comme il est vraisemblable, condamné au plus rigoureux des châtiments académiques, la *rustication* ou l'exil, ce fut donc pour une raison qui laissa sans tache sa robe d'étudiant. Pourquoi d'ailleurs ne pas l'en croire lui-même, quand il raconte si simplement sa disgrâce? « Je ne me soucie pas, dit-il, dans une épître latine à Diodati, de revoir de sitôt la Cam et ses roseaux, et je ne gémis point d'être éloigné d'un logis qui m'a été fermé. Je ne me sens pas d'humeur à supporter de nouveau les menaces d'un maître irrité, et d'autres choses auxquelles mon âme ne sait se plier. Si c'est là un exil, je ne refuse ni le nom ni le sort d'un exilé[2]. » Il y a là l'indice d'un dissentiment profond entre Milton et ses maîtres, et je veux

[1] *Prolusiones oratoriæ*, I.
[2] *Ep. ad Diod.*

bien que la rustication ait été le châtiment de sa rébellion; mais que Milton ait suivi, en les dépassant, les exemples d'inconduite qui s'étalaient sous ses yeux, voilà ce que nous ne croirons jamais, ce contre quoi proteste sa vie tout entière. S'il en eût été ainsi, l'austère piété de son âge mûr eût laissé échapper quelques regrets amers, quelques-unes de ces larmes brûlantes qu'arrachaient à Racine vieilli les égarements de sa jeunesse. Sans doute, il trouva sur son chemin plus d'une tentation; sa noble et délicate figure, ses talents naissants durent exercer autour de lui une séduction qui pouvait remonter jusqu'à son cœur. Pourquoi ne le dirions-nous pas, il fut tenté, et il en convient lui-même dans une épître latine écrite à l'âge de dix-neuf ans; mais il en convient comme d'une faiblesse innocente et se hâte d'ajouter que, depuis cette époque, son cœur s'est revêtu contre l'amour d'une triple cuirasse de glace, sur laquelle viennent s'émousser ses traits[1]. Il avait aperçu, par un beau jour de mai, sur la promenade publique, une jeune fille, dont la vue embrasa son cœur. Il ne la vit qu'une fois, souffrit quelques jours, et l'oublia. Les douleurs qui se répandent en beaux vers latins ne sont pas inconsolables. « Tout amant est délicieusement misérable, » dit-il alors, et il se consola. Voilà toute l'histoire des jeunes amours de Milton. Peut-être pouvait-on lui appliquer alors ce qu'il a dit lui-même des ingénues de théâtre. « La

[1] *Élégies latines*, VII.

jeune fille étonnée de ses nouvelles sensations ne sait pas encore ce que c'est que l'amour, et quoique ne le sachant pas, elle aime déjà. » L'innocence de ses mœurs lui avait fait donner au collége le surnom de Mademoiselle Milton, et dans un de ses discours académiques, semé de traits d'un goût contestable, il se console, par l'exemple de plusieurs grands hommes, d'avoir reçu ce sobriquet de ses condisciples. Il ne prétendait pas néanmoins être insensible à la beauté. « Combien de fois, dit-il, ai-je aperçu les merveilles d'une forme gracieuse digne de réveiller la vieillesse de Jupiter! Combien de fois ai-je vu des yeux plus brillants que les pierres précieuses, et que les astres qui roulent autour des deux pôles! Aux vierges de la Grande-Bretagne la palme de la beauté! [1] » Cet enthousiasme de Milton pour les beautés de son pays suffit à prouver qu'il consentait parfois à détourner les yeux de ses livres. S'il fallait en croire la légende, une aventure romanesque aurait pu lui donner une assez bonne opinion de ses propres avantages. Il dormait, dit-on, sous un arbre. Une jeune femme étrangère passait en ce lieu en voiture avec une compagne plus âgée. Émerveillée de la beauté du jeune étudiant, elle s'arrêta pour le contempler, écrivit quelques vers en italien et les glissa dans la main du charmant dormeur. Milton n'était pas, comme Alain Chartier, un poëte gaulois. Il ne sut pas se réveiller à temps; mais quand il ouvrit les yeux, ce beau

[1] *Elégies latines.*

rêve, dont témoignaient les vers qu'il trouva dans sa main, le poursuivit longtemps, et il devint éperdument amoureux de l'inconnue. Cette légende gracieuse ne serait-elle point l'emblème du génie poétique, et la poésie est-elle autre chose que l'éternelle beauté entrevue dans un rêve?

Ainsi s'écoulèrent pour Milton ces années paisibles, où son génie ne se révélait encore à lui que par d'éphémères inspirations. Temps de labeur sain et vigoureux, qui réunissait comme en faisceau toutes les forces vives de son âme! Il sentait déjà comme un enivrement de l'esprit, qui l'entraînait dans les régions encore nouvelles pour lui de la haute poésie. « Je n'ai jamais, dit-il, trouvé rien de plus nourrissant pour mon génie, rien de plus propre à le maintenir en bonne santé que des loisirs studieux et libéraux.... J'appelle en témoignage les bois, les rivières et les ormes chéris de nos villages, sous lesquels, l'été dernier (s'il est permis de divulguer le secret des déesses), je me souviens d'avoir joui si délicieusement de la société des Muses, et où, au milieu des scènes rustiques et des forêts obscures, il me semblait que j'aurais poussé moi-même et végété comme au travers d'une mystérieuse éternité[1]. » Voilà le ton où se montait naturellement l'éloquence d'un étudiant de vingt ans parlant à un auditoire d'étudiants. « Les esprits célestes, dit-il ailleurs, trouveraient délicieuse cette manière de vivre, » et

[1] *Prolusiones oratoriæ.*

il aurait voulu voir, suivant sa poétique expression, ses années s'exhaler ainsi en rêve (dream away my years). Il allait prendre congé de ses maîtres. Peut-être ceux-ci entrevoyaient-ils déjà la gloire que pouvait jeter sur leur collége le génie qui ne s'était d'abord révélé à eux que par son indépendance. Milton a été toute sa vie, et je dirais même après sa mort, un de ces hommes qui arrachent, pour ainsi dire, de haute lutte l'admiration de leurs semblables et qui étonnent bien avant de charmer. Il n'était pas destiné à vieillir dans les murs d'un collége, et à s'éteindre doucement, chargé de lauriers académiques. La vie lui réservait d'autres luttes et d'autres victoires. Lorsqu'il eut obtenu le grade de maître ès arts, il dit adieu pour jamais à l'Université de Cambridge. Il avait alors vingt-trois ans : « Avec quelle rapidité, dit-il, dans un sonnet écrit à cette époque, le Temps, ce subtil larron de jeunesse, a-t-il emporté sur ses ailes ma vingt-troisième année. Mes jours précipités s'enfuient à pleine carrière, mais mon dernier printemps n'apporte plus de boutons ni de fleurs [1]. » Quelle pensée de tristesse venait assombrir ainsi l'ardente espérance de sa jeunesse! Cet âge demande tant à la vie qu'il lui semble toujours n'avoir rien obtenu, et Milton n'est pas le dernier poëte qui ait répété depuis Horace :

Eheu, fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni.

[1] *Sonnets.*

Milton avait-il donc employé si mal ces studieux loisirs de l'école, auxquels il adressait ce mélancolique adieu? Il ne le croyait pas sans doute lorsque, dix ans plus tard, il répondait à la calomnie par une noble apologie de ses années de jeunesse et de travail. Ses auteurs favoris avaient été, dit-il, les doux poëtes élégiaques. « Ayant observé depuis ce temps qu'ils considéraient comme la gloire principale de leur génie, celle qui donnait de la force à leur jugement et à leur louange, celle qui les rendait, à leurs propres yeux, plus dignes d'aimer ces perfections supérieures qu'ils avaient voulu célébrer sous un nom ou sous un autre, je pensai, avec l'instinct de la nature qui ne trompe guère, que ce qui les enhardissait dans cette tâche pouvait, en y consacrant la même ardeur, m'enhardir moi-même, qu'enfin tout ce qui pouvait m'être échu en partage de jugement, d'esprit ou d'élégance, paraîtrait avec d'autant plus d'éclat et de valeur, que je choisirais avec plus de prudence et d'amour de la vertu, n'en déplaise aux oreilles grossières, l'objet de ces justes éloges...... En me confirmant dans cette persuasion, je fis, s'il m'en souvient, tant de progrès que, lorsque je trouvais dans ces auteurs (Horace et Ovide, par exemple) d'inconvenantes allégations sur eux-mêmes, ou de coupables allusions à ces noms qu'ils avaient tant prônés, je n'en ressentais qu'un effet : c'était, tout en applaudissant encore leur talent, de mépriser ces hommes et de leur préférer entre tous ces deux fameux chantres de Béatrix et

de Laure, qui n'avaient jamais cessé d'honorer celles à qui ils consacraient leurs vers, répandant sans reproche de pures et sublimes pensées. »

« Je ne tardai pas à me persuader que celui qui voulait ne pas voir frustrer son espoir d'écrire des choses dignes de louange, devait être lui-même un véritable poëme, c'est-à-dire un composé et un modèle de toutes les choses les meilleures et les plus respectables ; ne prétendant pas à chanter les louanges des héros et des cités fameuses, s'il n'avait lui-même l'expérience et la pratique de toutes les grandes vertus. Ces raisonnements, soutenus par une certaine délicatesse de nature, et une hauteur d'honnêteté, une opinion élevée de ce que j'étais ou devais être (l'envie peut appeler cela de l'orgueil, s'il lui plaît), et enfin par cette modestie que je n'insère pas au frontispice, mais dont j'ai quelque droit de me prévaloir, ces raisonnements, dis-je, s'appuyant les uns sur les autres, m'ont maintenu au-dessus de ces affaissements de l'esprit, par lesquels il se vautre et se plonge dans la prostitution et la vénalité. »

« Ensuite, car il faut que vous me permettiez, lecteurs, de retrouver les traces de mes jeunes années, je me livrai à ces fables et à ces fantaisies sublimes qui racontent en chants solennels les hauts faits de la chevalerie, fondée par nos rois victorieux, et dont la renommée s'étendit dans toute la chrétienté. Je lisais, dans le serment de tout chevalier, qu'il devait défendre, au prix du plus pur de son sang et de sa vie même, s'il le fallait, l'honneur et la chas-

teté de sa dame ou damoiselle. Je pensais qu'il fallait que la chasteté fût une grande vertu, pour que tant de preux eussent consacré leur vie à sa défense. Si je trouvais, dans le roman, que quelqu'un d'entre eux eût violé ce serment par parole ou par action, je faisais au poëte le reproche qui a été adressé à Homère, celui d'avoir mal parlé des dieux. Mon esprit se persuadait que tout être libre et délicat était né chevalier, et n'avait besoin ni des éperons dorés, ni de la consécration de l'épée, pour vouer son bras et son cœur à la défense et à la protection de la chasteté outragée. Ainsi ces livres mêmes, qui pour tant d'autres ont été un aliment d'inconduite et de perversité, ont été pour moi, par la grâce de Dieu, autant d'excitations à l'amour et à la fidèle observation de cette vertu, qui abhorre la société des mauvais lieux. »

« Ainsi, du commerce fraternel des poëtes illustres, mes années plus mûres et le cercle toujours s'élargissant de mes études et de mes lectures me conduisirent aux sentiers ombreux de la philosophie et surtout aux divines œuvres de Platon et de son contemporain Xénophon. Vous dirai-je ce que j'y trouvai de chasteté et d'amour, j'entends de cet amour véritable dont le breuvage enchanté est la vertu, breuvage qu'elle verse à ses dignes adeptes, laissant aux autres ce breuvage enivrant, que porte avec elle une enchanteresse qui profane le nom de l'amour ! Vous dirai-je comment le premier et principal office de l'amour commence et se termine dans

l'âme, par la génération de ces jumeaux divins, la science et la vertu! Oui, il vaudrait pour vous la peine d'écouter ces sublimités abstraites... Ce que j'ai relaté, jusqu'ici, est pour prouver que, quand j'aurais eu une instruction chrétienne incomplète, une certaine réserve naturelle, une discipline morale puisée dans la plus noble philosophie, auraient suffi à me tenir éloigné de toute incontinence. Mais j'avais reçu, en temps opportun, les doctrines de l'Écriture qui révèlent ces chastes et purs mystères; je savais que le corps est pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps, et je me disais à moi-même, que si l'impureté est chez la femme, que saint Paul appelle la gloire de l'homme, un tel scandale et un tel déshonneur, dans l'homme qui est l'image et la gloire de Dieu, elle doit être, quoi qu'on en puisse penser communément, encore plus avilissante et déshonorante..... et je me suis étendu sur ce sujet à dessein, afin que si on a eu raison de m'accuser de ce crime, la honte en retombe sur moi, après cette confession, avec dix fois plus de poids[1]. »

Un pareil langage emporte avec lui la conviction. Jamais nature ne sortit plus ferme et plus en garde au-devant des orages de la vie. Cette innocence n'était point celle que donne la concentration de la pensée sur un objet déterminé, ou l'ignorance même du mal; c'était la fleur même de l'âme, épa-

[1] *Apology for Smectymnuus.*

nouie sous le souffle fécond du christianisme et de la haute poésie. Mais si Milton était, selon sa magnifique expression, un poëme vivant, il n'était pas un poëme sans erreur et sans tache. La lèpre des âmes fortes, l'orgueil, avait déjà fait ses ravages dans la sienne, et développé cette irritabilité qui bondit sous l'injure, et qui y répond par la violence. L'innocence de sa vie était donc le fruit d'une volonté déjà mûre, et non la fragile quiétude, dont les passions bercent parfois la jeunesse, en attendant leur jour. Libre dans ses lectures comme dans ses actions, c'était, pour ainsi dire, après avoir effleuré de ses lèvres la coupe du mal qu'il s'en était éloigné à jamais. La fortune allait lui donner le temps de recueillir toutes ses forces. Il avait fallu renoncer à faire de lui un légiste ; mais le modeste notaire se flattait sans doute que son fils irait cultiver dans quelque honnête prébende les dons merveilleux qui s'épanouissaient déjà à tous les regards. Les Milton avaient alors pour les puritains une sympathie, qui s'appliquait plutôt à leurs tendances qu'à leurs opinions. C'était au reste le temps où ce parti avait conquis un tel ascendant sur les esprits, qu'il obligeait même ses ennemis à compter avec lui. Ceux qui devaient combattre la Révolution armée et triomphante subissaient, comme la noblesse de France au début du règne de Louis XVI, l'entraînement commun. Buckingham, qui coquetait avec les partis comme avec les femmes, avait essayé de se rapprocher des puritains et ce fut un ministre de cette secte,

influent dans son parti, le docteur Preston, qui fut l'intermédiaire de ces négociations que son indiscrétion fit avorter [1]. Rien ne prouve que ni le père ni le fils eussent encore adhéré à la confession de foi de l'Église indépendante. Si le libre génie de Milton était déjà agité à cette époque des doutes théologiques qu'il a candidement exposés dans son *Traité religieux*, il est probable qu'il les renfermait encore au plus profond de son cœur, et sa conscience lui eût sans doute permis de signer les trente-neuf articles, au point de vue doctrinal. Mais la corruption de l'Église établie, et les tendances qui la poussaient alors, sous l'inspiration de Laud, sur les confins du catholicisme, lui inspiraient déjà cette invincible répugnance qu'il exprimait dix ans plus tard avec une énergique conviction : « L'intention de mes parents m'avait consacré dès mes plus jeunes années au service de l'Église, vers laquelle m'entraînaient mes propres résolutions, jusqu'au moment où, arrivé à un âge plus mûr, et voyant quelle tyrannie se glissait dans l'Église, en sorte que celui qui prenait les ordres se vouait à l'esclavage, et que celui qui prêtait le serment devait, à moins d'obéir à une conscience aveuglée, se condamner au parjure ou à l'abjuration, je pensai qu'un silence honnête était préférable au ministère sacré de la prédication, s'il fallait l'acheter au prix de la servitude et du parjure [2]. » Le no-

[1] Vie de Preston, dans *Chalmers Biographical Dictionary*.
[2] *Reason of church government*.

taire de Bread street avait acquis par son travail une aisance, qui permettait à Milton de prendre son temps pour choisir une carrière. La destinée qui voulait faire de lui un poëte lui réservait donc encore quelques années de rêverie et de loisirs studieux. Il en profita pour amonceler dans son esprit des trésors de connaissances qui en faisaient une encyclopédie vivante. Heureux temps, au point de vue des pures jouissances littéraires, que celui où le nombre restreint des grandes œuvres de l'intelligence humaine permettait encore aux esprits curieux d'en embrasser l'ensemble! Heureux temps surtout, où la rareté des publications contemporaines laissait aux esprits délicats le loisir de se retremper sans cesse aux sources les plus pures du goût classique! Nous gémissons aujourd'hui sous le poids de nos trésors intellectuels, et notre esprit sollicité de toutes parts n'a pas de choix entre l'isolement et la dispersion de ses forces. Alors il paraissait à peine en Angleterre cent cinquante ouvrages par an; aujourd'hui le nombre moyen est de cinq mille, et pour la littérature d'un seul pays[1]! Milton aurait pu, à la rigueur, connaître tout ce qui s'imprimait en Angleterre. Il n'était question si ardue qui ne fût un jeu pour cet esprit laborieux et profond. Milton le père venait de vendre son étude et sa maison de Bread street, et d'acheter de ses épargnes un bien situé au village d'Horton dans le Buckinghamshire. Il s'y retira, et

[1] Masson, I, 511.

emmena avec lui son fils, chargé de ses lauriers universitaires. « A la résidence de campagne de mon père, dit celui-ci, où il s'était retiré pour y passer ses vieux jours, j'eus tout loisir de me distraire en parcourant toute la série des auteurs grecs et latins. Je quittais néanmoins quelquefois le séjour de la campagne pour celui de la ville, soit pour aller y acheter des livres, soit pour y apprendre quelque chose de nouveau dans la musique et les mathématiques, sciences qui me ravissaient[1]. »

C'est là que Milton jeta les dernières assises de cette science presque universelle, qui avait fini par faire corps avec son imagination, et qui débordait jusque dans ses œuvres les plus éphémères. Le temps a détruit les derniers vestiges de la maison dans laquelle vécut Milton, mais la tradition montra longtemps le pommier sous lequel il allait étudier et composer ses poëmes. Le séjour d'Horton fut comme la veille des armes de ce vigoureux lutteur. Sans abandonner les lettres grecques et latines, qui n'étaient plus pour lui une étude, mais une distraction, il parcourait, comme en se jouant, tout le cercle des connaissances humaines. Mais ce qui confond bien plus que cette soif insatiable d'apprendre, c'est qu'elle n'ait en rien comprimé l'essor de son génie poétique. C'est au milieu de ce recueillement presque solennel que naquirent ses premières poésies. Milton était arrivé à cet âge de la vie où les dons naturels se

[1] *Defensio secunda.*

dégagent pour ainsi dire de leurs langes, et font irruption au dehors. Dans cette âme née pour le sublime, le torrent de la poésie antique et celui de la poésie sacrée étaient venus se confondre comme ces rivières de l'Amérique qui, nées dans les flancs de ses hautes montagnes, forment en se réunissant des fleuves immenses, et baignent de leurs eaux accumulées une végétation gigantesque. Le temps était venu où il allait aborder d'autres sujets que les lieux communs de la mythologie ou de l'éloquence antiques, ou les thèmes populaires qu'aimait son temps, la conspiration des poudres, par exemple, sur laquelle son talent d'écolier s'était exercé jusqu'à quatre fois[1]. Les tristesses de la vie allaient lui fournir d'autres sujets d'élégie que la mort des pédants de collége, ou celle du voiturier de l'Université, dont il célébra dans deux morceaux successifs la verte vieillesse et l'immense popularité [2]. Jusque-là il n'avait eu sous les yeux aucun spectacle digne de son génie naissant. Mais si l'on veut comprendre à quelle hauteur il avait déjà placé son idéal, il faut l'entendre parler à son ami Diodati des devoirs sacrés du poëte : « L'homme, dit-il, qui aborde des sujets élevés, tels que le ciel ou la grandeur de Jupiter, les héros pieux et les demi-dieux, celui qui chante soit les saintes assemblées des dieux, soit les royaumes souterrains défendus par le chien féroce, celui-là doit vivre sobrement, comme le

[1] In Proditionem Bombardicam. *Epigrammatum liber.*
[2] On the University Carrier.

maître de Samos; des herbes doivent suffire à son régime sévère; l'eau limpide puisée dans une coupe de bois est à ses côtés; qu'il puise ce sobre breuvage dans les claires fontaines. Qu'il joigne à cela une jeunesse chaste et pure de tout crime, une morale austère et des mains innocentes! C'est ainsi que, revêtu de la robe sacrée, et purifié par les eaux lustrales, on peut se lever, et paraître comme un pontife sacré en la présence des dieux...; car le poëte est consacré aux dieux; il est leur prêtre, et son cœur et sa bouche aspirent le souffle caché de Jupiter[1]. » Ainsi parle déjà le chantre futur des chastes plaisirs de l'Éden. Ne nous y trompons pas. Sous cet appareil et ces réminiscences mythologiques, c'est un sentiment réel et profond qui inspire de tels accents. Né dans un temps où la poésie ne jaillit plus de la source vive d'une inspiration spontanée, Milton n'eut pas, comme Homère, la rare fortune de trouver une langue parfaite pour exprimer des sentiments rudes et naïfs; il créa sa langue comme sa pensée. Il se tient toujours sur les hauteurs de l'Olympe ou du Sinaï : il transporte dans l'éclair et sous la nuée les humbles affections de la terre. La poésie n'est pas pour lui une effusion naturelle de l'âme, mais la langue savante des sentiments forts et élevés. Il devait à jamais rester fidèle à l'idéal poétique que lui imposèrent à la fois son éducation et le caractère particulier de son génie.

[1] Elegia sexta. *Ad. Deod.*

## III

Au moment où retentissaient ces graves et nobles paroles, l'Angleterre assistait aux derniers jours d'une grande époque de son histoire littéraire et politique, et l'esprit des temps nouveaux commençait à peine à se faire jour. Entre ce déclin et cette aurore à peine entrevue, la littérature, comme fatiguée d'un prodigieux effort, semblait reprendre haleine. Le peuple, d'ailleurs, pensait plus à sa liberté qu'à ses plaisirs : or la poésie craint le tumulte de la place publique. Messager du désir et de l'espérance, le poëte se tait, quand retentit le tumulte des révolutions. Ce n'est pas que Shakespeare, mort en 1616, eût emporté avec lui dans la tombe tout l'éclat littéraire de la Renaissance. Si Spencer avait vu sa noble carrière se terminer par une mort prématurée, l'enfance de Milton avait été contemporaine de la gloire de Beaumont et Fletcher, Ben Jonson, Massinger et de tous ces poëtes dramatiques que la splendeur de leur grand contemporain a pu seule rejeter dans l'ombre. Mais l'âge vraiment héroïque et créateur de la Renaissance n'était plus. D'une part l'esprit des temps nouveaux était devenu trop étroit et trop positif pour cette poésie chevaleresque dont Spencer et sir Phi-

lip Sidney avaient été les derniers représentants. Après Don Quichotte, les rêves dorés de la *Reine des Fées* avaient cessé d'être possibles. Avec Shakespeare, d'autre part, était descendue dans la tombe cette verve populaire, cette poésie de chair et de sang dont il avait été l'interprète sublime. Ben Jonson luttait avec plus d'énergie que de succès contre les défaillances de l'esprit public. Il avait conquis la plus haute renommée littéraire, sans que ses œuvres pussent atteindre à la popularité : il était, a-t-on dit, de ces hommes dont la poésie plaît mieux au rebond qu'au premier coup[1]. Il combattait en vain ; l'exubérante richesse du XVI[e] siècle était épuisée. L'esprit humain, au moment même où il allait réclamer dans l'ordre politique les fruits légitimes de ses conquêtes, rentrait partout dans ses frontières naturelles. La poésie, descendue des hauteurs idéales du mysticisme et de la passion, errait à la recherche d'une inspiration qui lui échappait. Jamais peut-être elle n'avait eu à son service une telle armée de talents dans tous les genres. On a recueilli la liste de deux

[1] Fuller. *Worthies of England.* — Il avait si bien déclaré la guerre à son temps, qu'après la chute d'une de ses comédies, il la fit imprimer sous ce titre :

« New Inn, or the light Heart, a comedy never acted, but most negligently played by some the king's servants, and more squeamishly beheld and censured by others, the king's subjects. 1629. Now at last set at liberty to the readers, his Majesty's servants and subjects, to be judged, 1631. »

Il faisait suivre cette comédie d'une ode qui débutait ainsi :

> « Come, leave the loathed stage
> And the more loathsome age. »

cent trente-trois poëtes connus dans l'espace de cinquante-deux ans, sans compter les écrivains de théâtre[1], et sur ce nombre M. Taine décerne à quarante auteurs un brevet de génie ou de talent[2]. Pourquoi tant de dons heureux étaient-ils dépensés en pure perte? C'est que l'inspiration s'alanguissait et s'éteignait. En vain Ben Jonson essayait-il de ramener son temps au respect des formes sévères de l'antiquité; sévérité bien relative, il est vrai, et dont la sauvage hardiesse eût encore offensé l'oreille de la génération, qui reconnut en Dryden son maître et son poëte. La joyeuse république que Shakespeare rassemblait autour de lui à la Mermaid avait vu la mort éclaircir ses rangs, et avait fait place à la monarchie de la Taverne du Diable, dont Ben Jonson tenait le sceptre d'une main déjà défaillante; la brillante fantaisie de la Renaissance avait jeté ses dernières étincelles dans le poëme de la *Reine des Fées*, ce testament de la chevalerie expirante, des rêves déjà assombris du platonisme chrétien, écho affaibli de cette ivresse d'espérances qu'éveilla dans les âmes la découverte du nouveau monde. Chassé des églises, et persécuté par les puissances du siècle, le puritanisme envahissait de toutes parts l'esprit public. La poésie dramatique elle-même, menacée par lui dans son existence, devenait, pour lui plaire, dogmatique et sentencieuse. Ben Jonson, le poëte dont l'humeur querelleuse

[1] Nathan Drake. *Shakespeare and his times.*
[2] *Histoire de la littérature anglaise*, I, 311.

avait tant de fois armé le bras, employait les derniers jours d'une existence minée par la paralysie et les excès de vin des Canaries, à châtier de sa rude main les vices de son temps. Déjà l'ardente satire de Prynne, l'*Histriomastix*, présageait le sort qui attendait le théâtre, le jour où le pouvoir tomberait aux mains des puritains. Cette brillante pléiade dramatique qui avait compté dans ses rangs, avec Shakespeare, Beaumont et Fletcher, Webster, Ford, Massinger allait voir s'éteindre, au milieu même du triomphe, cet enthousiasme pour la poésie dramatique qui ne devait renaître qu'à la restauration, pour se voir déshonorer par la licence et le dévergondage. Les survivants de cette grande époque essayaient vainement d'en perpétuer la tradition. Les deux Fletcher (Giles et Phinéas) faisaient encore parler en vers les bergers de cette Arcadie idéale née de l'imitation italienne, ennoblie par le génie de Spencer, et dont le *Comus* de Milton devait être comme le glorieux testament. La pastorale anglaise n'avait jamais prétendu à rendre l'écho poétique des sensations de la nature; elle n'était pas même, comme la poésie de nos jours, l'expression mélancolique du contraste des agitations de la vie humaine avec l'apparente immutabilité de la nature : elle avait été la confidente discrète des aspirations de l'homme vers un idéal social plus rapproché de la loi naturelle. La Renaissance avait voulu mettre dans la bouche des humbles et des petits de ce monde le langage de la vérité : elle faisait donner par la chaumière du pâtre

cette leçon de recueillement laïque que le moyen âge n'avait su demander qu'au cloître. Mais la pastorale elle-même était devenue sermonneuse et puritaine. En vain Browne, dans ses *Britannia's Pastorals*, publiées en 1625, avait essayé de la ramener à sa source primitive et chargé sa palette des plus riches couleurs de la nature; le sermon pénétrait partout, et Phinéas Fletcher, le cousin du poëte dramatique, avait fait de ses bergers et de ses pêcheurs de véritables prédicateurs rustiques. La poésie religieuse commençait au reste à devenir populaire. Shirley avait fait un poëme en douze chants sur le jugement dernier, et Drummond avait publié une collection de poésies spirituelles sous le titre de *Fleurs de Sion*. Donne et Hall, celui-là même qui devait être, comme évêque, l'adversaire le plus redoutable de Milton, avaient inauguré le règne de la satire : c'était encore un moyen de faire des sermons. Wither avait inondé le public d'un déluge de chants sacrés. L'intention et même la prétention morale perçaient dans toutes les œuvres, et Ben Jonson, l'homme des anciens temps et des anciennes mœurs, avait tourné en ridicule cet engouement du public, et la manière dont Wither y avait répondu. Wither s'était vengé en couvrant de ridicule la chevalerie avinée de Jonson; ce jeune moraliste devait être l'un des majors-généraux de Cromwell. Donne, le doyen et l'orateur populaire de Saint-Paul, abandonna lui-même la satire pour la poésie didactique et religieuse, et il en avait fait, par la préci-

sion des détails, une véritable gymnastique intellectuelle. Cowley, qui n'avait pas encore publié les poésies, qui firent de lui le poëte favori de son temps, devait être le type le plus accompli de cette platitude correcte, qui cherche son idéal dans l'habile arrangement des mots. Lui aussi fut, à son temps, moraliste et sermonneur. Déjà chacune des grandes sectes qui divisaient l'Angleterre, avait ses poëtes attitrés. Wither était le barde des calvinistes purs, Quarles du Puritanisme [1], Donne de l'Anglicanisme primitif, Herbert de la Haute Église, Habington, fils d'un catholique condamné à mort pour participation au Gunpowder Plot, représentait l'opinion catholique. Ce n'étaient pas les petits vers gracieux de Carew, de Herrick et de Suckling qui pouvaient faire contre-poids à l'abdication de la grande poésie. Au moment où Milton entrait sur la scène poétique, les poëtes, dont la renommée devait longtemps faire pâlir la sienne, Cowper et Waller, ou n'avaient rien publié, ou n'avaient pas encore conquis une véritable popularité. Cleveland n'était encore connu, comme Cartwright, que par des succès de collége. Il était temps qu'une grande voix s'élevât au milieu des représentants indignes de cette noble génération de poëtes, qui avaient fait l'orgueil de l'Angleterre. Entre cette poésie de cour ou de collége, et ce dévergondage de la muse théâtrale, que va frapper la rude main des puritains, qui élèvera la voix au

[1] Il était du même collége que Milton et avait quarante ans en 1632.

nom de ces classes sérieuses et lettrées, qui rêvent en ce moment l'affranchissement politique de leur pays? La poésie de Milton est comme le salut d'avénement de ce tiers état qui compte dans son sein Hampden, Pym, Elliott et tant d'autres, et comme ces fiers champions de la liberté moderne sont nés aux confins des temps anciens et des temps nouveaux, Milton lui aussi a un pied dans la Renaissance qui s'efface. Sérieuse et morale, comme la révolution qui s'apprête, voilée d'une austère tristesse, comme il convient à la muse inquiète sur les destinées de la patrie, la poésie de Milton trahit encore quelque chose de cette ivresse de l'antiquité, à laquelle l'esprit humain avait voulu redemander ses titres effacés. Une telle inspiration ne pouvait charmer que des intérieurs distingués et graves, tels que celui où le colonel Hutchinson rencontra celle qui devait être sa femme[1]. Il s'en fallut de peu qu'elle ne tentât de se rattacher aux vieilles traditions nationales. L'âme des poëtes anglais vivait volontiers avec ces antiques légendes. « Je n'ai jamais entendu, disait sir Philip Sidney, la vieille ballade de Percy, sans que mon cœur ne bondît comme au son de la trompette. » Si Spencer fait parfois parler à ses paysans Colin Clout et Hobbinol le langage des cours[2], il n'en a pas moins fait une large part à la chevalerie dans le vaste cycle de la *Reine des Fées*. Milton, lui aussi, caressa longtemps la pensée d'un poëme épi-

[1] *Mém. de mistress Hutchinson.*
[2] *Sheperds Calendar.*

que dont Arthur eût été le héros. Pourquoi ce rêve de sa jeunesse ne fut-il point réalisé? C'est qu'entre sa jeunesse et son âge viril éclata une révolution, dans laquelle parurent sombrer tous les souvenirs, toutes les légendes de la vieille Angleterre. La poésie de la chevalerie ne pouvait survivre longtemps à la religion de la chevalerie.

Déjà, pendant les dernières années de son séjour à l'Université, il avait composé un Hymne sur la Nativité, que M. Hallam regarde comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique de son pays [1], et cet hymne avait été suivi d'un Ode sur la Circoncision, de pièces diverses sur le Temps, sur un concert sacré, d'un fragment sur la Passion : enfin un sonnet sur Shakespeare avait été imprimé avec d'autres hommages rendus à la mémoire du grand poëte, en tête de l'édition de ses œuvres complètes publiée en 1632. Il convenait en effet que le premier poëte épique de l'Angleterre entrât dans la vie littéraire, en se découvrant respectueusement devant son premier poëte tragique. Dès que cette voix se fait entendre, on sent que la poésie vient de recevoir un baptême de régénération. Tout ce qui est touché par ce génie sérieux, se revêt de grandeur et de majesté. Pourquoi ne le dirions-nous pas, la première rencontre de l'esprit avec cette grave poésie laisse une impression qui tient autant de l'étonnement que de l'admiration. La poésie juvénile de Milton ne connaît pas

[1] *Hist. de la littérature européenne aux* XV[e], XVI[e] *et* XVII[e] *siècles.*

ces « molles langueurs » qui l'avaient ravi lui-même dans les élégiaques de l'antiquité. Le regard s'arrête sur des titres gracieux, tels que *l'Allegro* et le *Penseroso*, et sous ces noms mélodieux empruntés à l'Italie, apparaît bientôt une poésie d'airain. Milton cherche la fantaisie, et rencontre le sublime. Il y a daus *l'Allegro* et le *Penseroso* quelque chose de plus que la description des plaisirs de la gaieté et de la mélancolie, plaisirs nobles et purs, tels que Milton peut les rêver ici-bas, il y a un tableau saisissant des deux faces de la destinée humaine, condamnée à osciller sans cesse de la joie à la tristesse : d'un côté les riantes images que l'âme demande aux choses qui l'entourent et qu'elle leur rend du centre de sa propre joie, de l'autre la sombre influence de la nature, conspirant avec la nuit de l'âme et la rendant plus profonde. « La vertu saurait faire, dit-il ailleurs, ce qu'exige la vertu, par le rayonnement de sa propre lumière, quand bien même le soleil et la lune seraient ensevelis dans les profondeurs de la mer. La sagesse aime parfois à s'enfuir aux douces solitudes, où sur le sein de sa chère nourrice, la contemplation, elle lisse ses plumes et laisse pousser ses ailes, qui dans le tumulte du monde ont été froissées, et parfois mutilées. Celui qui possède la lumière dans son cœur illuminé, peut se placer au centre, et jouir de l'éclat brillant du jour ; mais celui qui cache une âme sombre et de coupables pensées, trouverait la nuit impénétrable en plein soleil de midi, prisonnier dans

son propre donjon [1]. » Milton ne semble-t-il pas juger d'avance, du haut de sa mâle pensée, cette passion maladive de la nature et de la solitude, qui est devenue presque la seule inspiration de notre poésie, et dont nous avons fait une vertu! Sans doute, en vrai poëte, il s'est épris de solitude et de contemplation; mais s'il veut être seul, ce n'est pas pour raconter à la nature tout entière ses souffrances vraies ou imaginaires, c'est pour élever et affermir son inspiration. Milton n'est pas un génie lumineux, et Johnson a eu raison de dire que si on ne trouvait pas de gaieté dans sa mélancolie, on rencontrait toujours un peu de mélancolie dans sa gaieté [2]. On lui a même reproché, sur la foi d'une plaisanterie de Diodati, de n'avoir jamais vu la nature que dans les livres [3]. Ce reproche me semble peu mérité ou tout au moins fort exagéré. Je ne soutiendrai pas que dans ses élégies latines, un

[1] Comus :

Virtue could see to do what virtue would
By her own radiant light, though moon and sun,
Were in the flat see sunk. And wisdom's self
Oft seeks to sweet retired solitude
Where, with her best nurse, contemplation,
She plumes her feathers, and lets grow her wings,
That in the various bustle of resort
Were all too ruffled, and sometimes impaired.
He that has light within his own clear breast,
May sit in the centre, and enjoy bright day;
But he that hides a dark soul and foul thoughs
Benighted walks under the mid day sun
Himself in his own dungeon.

[2] Johnson, *Lives of the poets.*

[3] Epître grecque de Diodati.

sentiment intime et personnel de la nature ait inspiré cette forte et solide poésie; alors Milton était à cet âge où la nature tout entière ne nous semble pas mériter de nous un regard ou une pensée, parce que l'âme, trop riche de sensations, déborde sur tout ce qui l'entoure, et communique la vie à la nature bien loin de la recevoir d'elle. A Horton, il en est autrement; l'heure de la contemplation solitaire est venue. La voix grave de la destinée a déjà jeté quelques notes tristes au milieu de ce concert joyeux que la jeunesse se donne à elle-même, et déjà les deux faces de la vie se sont présentées à Milton, avec leur cortége riant ou funèbre. Son premier salut à la nature a été le sonnet au rossignol, dans le mètre de Pétrarque. Déjà Milton a prêté l'oreille aux mille bruits dont les êtres vivants peuplent les solitudes des champs; il sait que le chant du rossignol précède dans la nuit celui du coucou, et par un retour de l'esprit sur les vicissitudes de la destinée, le rossignol devient pour lui le héraut de l'amour et de la poésie, et le coucou l'emblème de la haine et du malheur. L'alouette et le soleil levant figureront devant sa pensée le gai réveil de l'âme, le clair de lune et le rossignol seront associés à la mélancolie [1]. Si ce n'est pas un pâle amant de la nature, c'est du moins un poëte ouvert aux sensations et aux jouissances agrestes que celui qui a écrit la chanson

[1] *Allegro, Penseroso, Lycidas, Arcades.*

de Mai : « L'étoile brillante du matin, messagère du jour, arrive en bondissant de l'Orient, escortant Mai fleuri qui laisse tomber de son sein le jaune coucou et la pâle primevère. Salut, joyeux Mai, toi qui apportes la gaieté, la jeunesse et les désirs ardents. Les bois et les prairies sont ta verte parure. La colline et la vallée s'enorgueillissent de ton retour, et nous aussi nous voulons te saluer de notre chant matinal, te souhaiter la bienvenue et te conserver longtemps parmi nous[1]. » Peut-être Milton se laisse-t-il aller trop souvent, au début de l'*Allegro* et du *Penseroso*, à évoquer les souvenirs antiques, et risque-t-il d'alourdir au début par ces allusions classiques la libre allure de son poëme; mais il ne tarde pas à laisser là ce cortége de convention pour parler à la nature. Cowper a-t-il quelque chose de plus vrai, de plus simplement agreste que la fraîche description du matin dans l'*Allegro*[2]. Milton n'a pas

1 Now the bright morning star, day's harbinger
Comes dancing from the East, and leads with her
The flovery May, who from her green lap throws
The yellow cowslip, and the pale primrose.
Hail, bounteous May, that dost inspire
Mirth and youth and warm desire;
Woods and groves are of thy dressing,
Hill and dale doth boast thy blessing.
Thus we salute thee with our early song,
And welcome thee, and wish thee long.

2 To hear the lark begin his flight,
And singing startle the dull night,
From his watch tower in the skies,
Till the dappled dawn doth rise,
Then to come in spite of sorrow,
And at my window bid good morrow,

besoin des périphrases savantes de Delille pour peindre le réveil de la campagne et les rudes travaux des champs. Il appelle par son nom le coq matinal, et les produits rustiques de la ferme. *L'Ale* fumante de l'Angleterre ne déshonore pas plus que le lait de la fermière cette mâle poésie. C'est que les paysans de Milton semblent avoir toujours vécu dans les palais : il ennoblit tout ce qu'il touche. Il sait demeurer vrai sans descendre à la familiarité parfois enfantine de Wordsworth. Plus grave, plus compassé, plus empreint d'imitation classique, le *Penseroso* n'en a pas moins ses images vraies et naturelles. Sans doute, on y voit poindre déjà le goût du poëte pour les images terribles. L'origine de la mélancolie y est rattachée à

Through the sweet briar, or the vine,
Ov the twisted eglantine :
While the cock with lively din
Scatters ihe rear of darkness thin,
And to the stack, or the barn door,
Stoutly struts his dames before :
Oft listening how the hounds and horn
Cheerly rouse the slumbering morn,
From the side of some hoar hill
Through the high wood echoing shrill :
Some time walking not unseen
By hedge row elms, on hillocks green,
Right against the eastern gate,
Where the great sun begins his state,
Robed in flames and amber light,
The clouds in thousand liveries dight,
While the ploughman near at hand
Whistles o'er the furrowed land,
And the milkmaid singeth blithe,
And the mower whets his scythe,
And every shepherd tills his tale,
Under the hawthorn in the dale...!

un inceste mythologique qui fait frémir, et qui annonce déjà les horribles amours de la Nuit et du Chaos dont le *Paradis perdu* nous raconte l'histoire. On voit que cette âme se plaira dans la contemplation des spectacles lugubres. Mais, jusqu'aux images rebutantes, tout s'agrandit sous la main de Milton. Il importe donc peu de savoir si l'idée de ces deux compositions a été, comme on le dit, empruntée à un chant d'une pièce de Beaumont et Fletcher (*Nice Valour*). Si c'est une imitation, il est curieux de voir comme Milton sait imiter, et dans quelle région il transporte les lieux communs de la poésie. Les conceptions les plus vulgaires s'imprègnent au contact de son génie d'un spiritualisme majestueux. Qu'on ne croie pas cependant que ce spiritualisme se contente, comme celui de Michel-Ange, quand il se traduit en poésie, d'un vêtement sobre et presque incolore en son austérité. Non, la poésie de Milton marche accompagnée du riant cortége des plus brillantes images terrestres ; elle rassemble sur son chemin tout un monde d'impressions vivantes et personnelles. C'est un paysage grandiose où l'œil peut plonger dans l'infini, sans perdre de vue les premiers plans resplendissants de fraîcheur et de lumière. N'y cherchez pas cette grâce à la fois naïve et élégante des poëmes antiques ; ne lui demandez pas la nonchalance affectée des pastorales italiennes ; mais transportez la Sulamite sous le ciel de la Grèce ; tempéréz par la mélancolie chrétienne les ardeurs de la vierge du désert, et vous aurez un

écho de cette inspiration austère et grandiose.

Aussi, voyez ce que deviennent la féerie et l'allégorie entre les mains de Milton ! La comédie allégorique (Mask) était devenue, depuis les derniers temps du règne d'Élisabeth, la forme principale des divertissements de la cour et des grands. Quand le roi visitait un de ses sujets, quand un seigneur ramenait une jeune épouse dans ses domaines, ou venait prendre possession d'un grand commandement, c'était la coutume de l'accueillir avec une fête demi-champêtre, où sa bienvenue était placée sous l'invocation de toutes les divinités de la Fable, et célébrée par des allégories plus ou moins transparentes. Shakespeare, sans sacrifier complétement au goût du temps, avait, pour ainsi dire, atteint du premier coup la forme idéale de ce drame fantastique dans *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête.* La pastorale, que Spencer avait élevée à la perfection que comporte ce genre, avait fait depuis alliance avec la mascarade italienne, pour donner naissance à ce drame allégorique, qui fit les beaux jours de la cour de Versailles, et dans lequel Louis XIV lui-même aimait à figurer. Ben Jonson n'avait point dédaigné ce divertissement à la fois aristocratique et populaire. Auteur lui-même d'une pastorale gracieuse et allégorique « le Berger Triste, » il estimait à haut prix « l'éloquence des féeries. » Il se brouilla même avec Inigo Jones, parce que le nom de l'illustre architecte avait été placé avant le sien sur le titre du livret. Whitelocke

lui-même, le pesant Whitelocke, avait fait la musique d'une courante, et figuré avec Bacon et Selden dans un comité qui organisa une grande représentation féerique, où ils eurent à imaginer les devises, à régler les entrées et les sorties. Vers l'année 1633, la publication de la satire de Prynne contre les théâtres (Histriomastix), dans laquelle on avait cru trouver des allusions injurieuses au goût de la reine pour ce genre de divertissement, avait excité un véritable soulèvement de l'opinion publique contre ce puritanisme outré, et inspiré aux membres des cours judiciaires d'Angleterre, dont Prynne faisait partie, l'idée de témoigner au roi leur dévouement par l'organisation d'un immense divertissement dramatique. Les bourgeois de Londres se souvinrent longtemps de cette splendide exhibition, et du pompeux cortége qui traversa les rues pour se rendre au palais de Whitehall. Le frère de Milton, Christophe, alors étudiant d'Inner-Temple, avait dû figurer de droit dans le cortége, et Milton avait sans doute quitté sa solitude d'Horton pour assister à la représentation. Le Roi voulut remercier les cours judiciaires de ce pompeux témoignage de dévouement, en figurant lui-même dans un divertissement royal, qui réunit avec lui dans une sorte d'Olympe britannique (*Cœlum Britannicum*) la Reine et un grand nombre des principaux seigneurs, ainsi que quatorze jeunes gens de la noblesse. De ce nombre étaient les deux fils du comte de Bridgewater, le vicomte Brackley et Thomas Egerton, élèves tous deux du musicien Lawes,

l'ami des Milton. Les deux jeunes gens étaient parents, par suite d'une double alliance, de la comtesse douairière de Derby, alors parvenue à un âge avancé, et qui, par sa situation comme par son esprit, personnifiait toutes les grandeurs et toutes les illustrations du siècle d'Élisabeth. Parente de Spencer, qui lui avait dédié plus d'un poëme, elle avait vu Shakespeare jouer lui-même toutes ses pièces, et il lui était réservé de recueillir encore avant sa mort les prémices d'un génie non moins éclatant. Ses jeunes parents avaient voulu rendre hommage à son auguste vieillesse, en lui offrant dans son château de Harefied un divertissement dramatique. Ils en avaient demandé la musique à Lawes, le compositeur à la mode, et celui-ci avait eu recours pour le poëme, au talent alors à peu près inconnu de Milton. Ainsi c'était Lawes, qui introduisait Milton en cette grande compagnie, et cette condescendance lui a mérité l'honneur de passer derrière son protégé à la postérité. Milton dut, en cette circonstance, s'accommoder au goût du temps, en adoptant la forme de la pastorale mythologique. Mais quels bergers que ses Arcadiens, et quel divertissement que sa pastorale ! Milton ne s'arrête pas longtemps à des louanges banales enflées de comparaisons mythologiques. Il évoque bientôt le génie des Bois, et celui-ci sort de sa retraite pour esquisser bientôt à larges traits toute une philosophie de la nature. Il chante le travail secret de la germination, et l'immense mouvement intérieur qui agite les entrailles de la terre. « Je

reçus, dit-il de Jupiter, la puissance sur ces belles forêts ; je vis dans l'ombre des chênes, pour nourrir la séve des arbres, pour donner aux gazons leurs boucles gracieuses, et leurs courbes capricieuses. Je sauve toute ma végétation des atteintes nocturnes des vents contraires, et je congèle les vapeurs errantes[1]. » Il y a loin de là à ces fades compliments dans lesquels les poëtes contemporains auraient célébré l'éternelle jeunesse de la douairière de Harefield, et les gloires de son antique maison.

Les *Arcadiens*[2] ne sont que le premier essai de Milton dans le domaine de l'allégorie dramatique. Il devait y marquer son passage par une œuvre impérissable. Le comte de Bridgewater venait d'être nommé président du conseil de la principauté de Galles et des Marches, et après deux années de non-résidence, il venait prendre possession du siége de cette vice-royauté, le château de Ludlow, dans le comté de Salop. L'installation du noble magistrat donna lieu à une série de fêtes splendides auxquelles étaient conviées la noblesse et la *gentry* du pays. Les jeunes fils du comte pensèrent à renouveler sur une plus grande échelle la représentation dramatique qui avait eu lieu à Harefield Ce fut encore Lawes qui fut chargé de la musique, et il daigna demander un libretto à son premier collaborateur. Nous savons par là ce que pensèrent du poëte les nobles hôtes de lord

[1] *Arcades.*
[2] *Arcades.*

Bridgewater. Ils auraient bâillé à la représentation des *Arcadiens*, qu'on ne pourrait guère leur en vouloir ; car s'ils étaient venus de si loin pour se divertir, rien n'était moins divertissant que cette grave allégorie. Ils témoignèrent de la délicatesse de leur goût, en applaudissant les beaux vers, dont la vivante harmonie se sentait encore sous la musique de Lawes, et en s'estimant heureux de recourir cette fois encore au jeune auteur. S'il faut en croire une tradition plus ou moins vraisemblable, une aventure romanesque aurait fourni à Milton le sujet de cette nouvelle composition. Le fils et la fille de lord Bridgewater se rendaient comme lui au château de Ludlow; ils furent surpris par la nuit dans une forêt, et perdirent leur chemin. Cette histoire, racontée à Milton, lui aurait donné la première idée du *Comus;* mais quel chemin ce thème fragile ne fait-il pas dans l'imagination du poëte ! Il croit imiter sans doute; il appelle à son secours tout l'essaim des souvenirs antiques ; il évoque la fantaisie brillante de Spencer et la verve italienne du xvi^e siècle. Il emprunte même, dit encore la tradition, qui semble ne lui vouloir laisser que le mérite d'avoir fait de beaux vers, l'idée principale du poëme à la pastorale de Fletcher, *la Fidèle Bergère*, et le nom même de sa pièce à un personnage de l'allégorie de Ben Jonson : *Le vice réconcilié avec la vertu*. Mais eût-il multiplié encore les imitations et les emprunts[1], qu'on compare la copie avec les origi-

[1] Warton, en donnant un spécimen de la comédie du *Inner-Temple Mask* de Will Browne, prétend qu'elle contient une invocation au sommeil

naux, et qu'on dise s'il n'y a pas aussi loin du *Comus* de Jonson à celui de Milton que du *Cid* de Guilhem de Castro à celui de Corneille. De cette inspiration multiple sort un poëme où l'originalité profonde de Milton se trahit en traits irrécusables. Il veut écrire une féerie ; il entonne un hymne dialogué à la chasteté. Comus, fils de Circé, héritier des artifices de sa mère, enchante tous les mortels qui s'égarent dans la forêt qu'il habite ; il leur verse, dans son palais magique, un breuvage délicieux qui les change en animaux de toute sorte, voués désormais à son service. Une jeune vierge s'égare dans la forêt, tandis que ses deux frères surpris avec elle par la nuit, cherchent pour elle quelque nourriture ; Comus entend sa plainte, et, prenant la forme et le vêtement d'un berger, il exerce sur elle tous ses artifices, et l'entraîne, par d'insidieux mensonges, dans son palais habité par ses compagnons de débauche. La jeune fille résiste à toutes les séductions, refuse le breuvage qui doit sceller sa perte, et accable de son mépris le demi-dieu, dont les traits semblent l'ébauche du grand archange déchu du Paradis perdu. Une divinité bienfaisante guide les deux frères de la jeune fille jusqu'au palais de Comus : ils brisent dans les mains du magicien la coupe enchantée ; mais il leur faut l'aide de la nymphe de la Severn, Sabrina, pour rompre le charme qui tient la jeune fille enchaînée, et le poëme se termine par

qui rappelle quelques-uns des passages favoris du *Comus* de Milton, auquel elle a peut-être, selon lui, donné naissance.

un épilogue récité par la divinité bienfaisante. Telle est la donnée du drame féerique de *Comus*. Il n'y faut chercher ni intérêt ni action. Johnson a raison : les personnages ont un caractère tout idéal, qui écarte toute appropriation réelle de cette poésie à aucun temps, à aucun lieu déterminé. Ils viennent l'un après l'autre protester, dans un langage magnifique, contre le triomphe du vice et de la sensualité grossière. Mais cette poésie presque didactique ramasse, chemin faisant, les fleurs les plus exquises et les plus variées[1]. Le sentiment de la nature, quoique moins personnel, moins intime que dans l'*Allegro* et le *Penseroso*, la pénètre de toutes parts, et sous les traits de la nymphe Sabrina, il exalte et fortifie la lutte morale contre le mal[2]. Cet entassement de grandes images et de grave éloquence entraîne et élève le cœur. Je ne dis point que l'effort ne se sente parfois dans cette poésie d'airain que tente d'assouplir une main habile et exercée ; je ne dis point que cette forte peinture ne fasse parfois éclater son cadre fragile. Jonson a dit du *Comus* : « Les chants sont vigoureux et pleins d'images ; mais ils sont rudes dans la diction, et d'une harmonie peu musicale. En tout, les figures sont trop hardies, et le langage trop luxuriant pour un dialogue ; c'est un drame en poésie épique, inélégamment splendide, et ennuyeusement

[1] C'est une succession d'odes magnifiques, comme le fait remarquer avec raison sir Henry Wotton, dans la lettre qu'il adressa à Milton à l'occasion de ce poëme.

[2] M. Taine a eu raison de dire que les paysages de Milton sont une école de vertu.

instructif. » Retranchez de ce jugement la partialité et la malveillance; il sera bien près de la vérité. Fallait-il, pour se conformer au goût du siècle, que Milton empruntât à Guarini la subtilité précieuse du *Pastor Fido*, ou au Tasse même l'aisance affectée de l'*Aminta*, et n'a-t-il pas mieux fait, comme le dit Macaulay, de mettre sa noble éloquence dans la bouche « d'une vigoureuse fille d'Angleterre au corps souple et solide, à l'âme simple et forte[1]. » Prétendre, comme on l'a fait, qu'il y a de la grâce dans le *Comus*, c'est à la fois demander trop et trop peu pour Milton. Non; son demi-dieu amoureux ne sait pas parler la langue des transports amoureux; il philosophe d'une manière plus immorale que séduisante sur les nécessités de la nature et les lois de l'amour : on croit entendre parfois Tartufe aux pieds d'Elmire. Spencer aurait jeté sans doute dans ce poëme les trésors d'une fantaisie plus brillante, quoique la description du char de la nymphe Sabrina ne soit point déplacée auprès des splendeurs poétiques dont Shakespeare a semé le char fantastique de la reine Mab. Fletcher aurait plus de grâce, et Ben Jonson plus de verve; mais ce qu'on chercherait en vain dans Spencer, dans Fletcher et dans Ben Jonson, c'est cette force et cette élévation soutenue du langage, cette énergie et cette hardiesse de l'expression qui prouvent que Milton a recueilli sans rival tout l'héritage de Shakespeare grossi des trésors du goût et de l'érudition antique.

[1] Macaulay. *Essays,* Milton.

L'Angleterre n'avait pas entendu encore une voix aussi majestueuse ; mais la modestie de Milton n'avoua qu'à moitié une œuvre qui l'eût à elle seule placé bien haut parmi les poëtes anglais, si le *Paradis perdu* ne lui eût, à côté de Shakespeare, donné le premier rang.

## IV

Nous arrivons au temps où Milton va prendre pour longtemps congé de la poésie. Cette première effusion d'une muse qui allait se taire dans les sombres heures de la guerre civile, se termine par un poëme que Johnson a jugé avec une extrême sévérité, et qui ne trouve en Angleterre même qu'un petit nombre d'admirateurs; je veux parler du *Lycidas*. Un condisciple de Milton à Cambridge, Edward King, fit naufrage sur les côtes de l'Irlande, où il allait rendre visite à son père, sir John King, secrétaire d'État dans ce pays. Il perdit la vie dans ce naufrage, et la mort de cet infortuné jeune homme laissa une impression si douloureuse dans le public universitaire, que Cambridge voulut honorer sa mémoire en publiant un volume de poésies consacrées à sa louange. A côté de Beaumont et d'autres poëtes aujourd'hui oubliés, Milton paya son tribut au souvenir de son ami dans un poëme allégorique, où il le pleurait sous le nom du berger Lycidas. Le sentiment naturel et l'amertume du regret semblent se noyer, il est vrai, dans cette évocation de toutes les divinités de la Fable, et la pastorale se prête par elle-même faiblement à l'expression d'une douleur simple et touchante. Mais

Milton était à cet âge où l'imagination, encore enveloppée dans les langes de l'érudition classique, en mêle les souvenirs trop présents aux impressions les plus sincères, et l'exemple de Virgile et d'André Chénier pourrait suffire à le justifier. Mais en admettant ces réserves sur le procédé de composition du *Lycidas*, nous trouvons singulièrement exagérés les reproches qui lui ont été adressés. Nous irons même plus loin, et nous dirons que nous voyons dans ce poëme une plus grande variété de ton, et une allure plus libre que dans les précédents. La facture poétique y atteint une telle perfection que le langage semble s'y dépouiller de son enveloppe grossière, et résonne à nos oreilles comme un doux écho de Virgile et de Théocrite. Toutefois, au milieu du poëme, le lecteur s'arrête étonné. Que vient faire dans cet hommage rendu au jeune Lycidas par les divinités païennes et champêtres, le rude langage de l'apôtre Pierre tonnant contre les abus de l'Église[1]? Ne semble-t-il pas qu'on entende gronder tout à coup dans ce ciel pur le murmure grossissant de la guerre civile, semblable à ces premiers éclats du tonnerre qui viennent interrompre les danses champêtres des paysans, dans la Symphonie pastorale de Beethoven. L'âme de Milton commençait à se trouver à l'étroit dans ces rivages paisibles de la poésie. Il était temps qu'une distraction violente vînt mettre un intervalle entre les dernières rêveries de son ima-

[1] *Lycidas.*

gination juvénile et les sombres tableaux que la guerre civile et religieuse allait dérouler devant lui. La lyre de Milton se tait, comme le chant des oiseaux aux premières gouttes de l'orage. Le poëte ne devait se réveiller dans toute sa force qu'après avoir vu s'écrouler toutes ses espérances patriotiques, pour chanter les douleurs et les regrets du Paradis perdu.

Jusque-là Milton n'avait vécu que par la pensée avec la poésie et l'éloquence antiques. Il brûlait d'aller visiter les terres classiques, qui étaient devenues pour lui comme une seconde patrie. Tant que sa mère avait vécu, il avait respecté les alarmes naturelles de sa vieillesse; mais Sarah Milton mourut le 3 avril 1637. Il semblait que cette mort dût attacher Milton plus que jamais au foyer paternel, devenu désert ; mais le second fils du vieillard, Christophe, dont la vie était destinée à s'écouler dans les sentiers battus, achevait au même moment ses études de droit à Inner-Temple, et venait d'épouser, à vingt-deux ans, la fille d'un citoyen de Londres. Les jeunes époux vinrent prendre à Horton la place que le départ de Milton laissait vide. Il n'y avait donc plus de raison pour qu'il ajournât plus longtemps ce voyage tant désiré. Le père pourvut libéralement aux dépenses. Accompagné d'un domestique et muni de bonnes lettres de recommandation, Milton dit adieu aux solitudes d'Horton, au moment où le printemps leur rendait leur parure verdoyante. Il avait alors trente et un ans.

Il fallait traverser la France pour se rendre en

Italie, et nous aimerions à savoir quelle impression laissa dans l'esprit du jeune homme la vue du règne expirant de Richelieu, où l'odieux le disputait à la grandeur. Il arriva à Paris au moment où l'attente de la naissance d'un dauphin rendait aux peuples opprimés une lueur d'espérance, et où se levait l'aurore de ce grand siècle littéraire dont Milton fut le contemporain. Descartes venait de publier le *Discours de la Méthode*, et Corneille, de faire représenter *le Cid;* mais ces deux grandes dates de notre histoire intellectuelle n'avaient point encore révélé leur immense portée. L'auteur futur du *Paradis perdu* était fait pour comprendre Corneille qu'il rencontra peut-être : il entendit du moins, dans les salons qui lui furent ouverts, l'écho des controverses ardentes que venait de soulever le jugement porté sur *le Cid* par l'Académie française fondée depuis trois ans. Il vit sans doute la meilleure compagnie du temps chez lord Scudamore et lord Leicester, tous deux ambassadeurs d'Angleterre. Avec quelle ardeur n'eût-il pas pressé la main du fils de ce dernier, Algernon Sidney, s'il eût pressenti dans ce noble jeune homme le plus grand citoyen de l'Angleterre, un homme qui ne mit pas, comme lui, la liberté aux pieds de Cromwell, et qui scella de son sang les derniers combats que l'Angleterre livra à la tyrannie. Il connut à Paris un écrivain qui avait su se faire une place à part, même dans ce grand siècle, Hugo Grotius. Présenté à lui par lord Scudamore, il le trouva occupé d'un vaste projet de récon-

ciliation entre les protestants et les catholiques, noble chimère qui dut tenter faiblement le puritanisme de Milton, et que devait embrasser plus tard avec mollesse le vaste génie de Lebnitz. Autant qu'il nous est permis d'en juger, la pensée de Milton ne semble s'être associée à aucune des préoccupations qui agitaient alors la société française. L'élégante coterie de l'hôtel de Rambouillet n'était point faite pour éblouir ce bourgeois altier, que le beau langage ne consolait point de l'asservissement de son pays, et il n'y trouvait pas ces souvenirs vivants d'un grand passé intellectuel et artistique qui devait bientôt voiler à ses yeux la décadence de l'Italie. L'esprit frondeur devait avoir peu d'attraits pour une âme éprise des rudes vertus de la liberté antique. Il ne demeura donc que peu de jours à Paris. « J'avais, dit-il, des lettres pour des marchands anglais que je devais rencontrer sur ma route projetée, et ces lettres me recommandaient à leurs bons offices. » Il traversa la France à petites journées. Il avait hâte cependant de toucher la terre d'Italie, et dut s'écrier comme les compagnons d'Enée. « *Italiam! Italiam!* » lorsqu'il franchit enfin la frontière. Il y entra pour ainsi dire par la porte d'honneur, et suivit la longue spirale de la Corniche, ces Thermopyles fleuries des régions fortunées de l'Hespérie. Il trouvait cette nature merveilleuse parée de toute la gloire du printemps, et pour un poëte habitué aux sombres hivers de Londres et aux brumeuses prairies du Buckinghamshire, cette opulente végétation,

cette lumière à la fois si éclatante et si douce devaient sembler la révélation d'un monde meilleur. Il vivait dans un temps où l'homme ne jetait pas encore sur la nature inanimée ce long regard de tristesse et d'envie qui tente d'associer son éternelle jeunesse à notre vie éphémère et rapide; mais quand ses yeux éteints ne virent plus même les pâles soleils de l'Angleterre, son âme s'illumina du souvenir de cette nature joyeuse, et mêla aux plus sombres descriptions de l'enfer ces doux noms de Val d'Arno et de Vallombrosa, qui semblent un rayon de la lumière d'en haut traversant les noirs abîmes.

Milton croyait trouver l'Italie encore frémissante de la grande voix du Tasse, qui s'était éteinte à la fin du siècle précédent. Il y arriva au contraire dans un de ces moments funestes de l'histoire intellectuelle des peuples, où l'esprit remplace la poésie, et où les académies se multiplient et se peuplent de noms obscurs [1]. On n'était même plus au temps où la beauté de la forme peut faire encore illusion sur la pauvreté des conceptions, où les écoles maintiennent les grandes traditions, si elles ne forment plus de grands artistes. La littérature est comme les vieillards, elle n'est jamais si occupée de vivre qu'au moment même où la mort vient la saisir. Les dilettanti et les lettrés avaient succédé aux poëtes, et leur adoration ne trouvait plus d'autels à dresser qu'en l'honneur du passé; les *siecentisti* n'avaient

[1] Ginguené, *Hist. de la littérature italienne.* — Tiraboschi, *Hist. de la littérature italienne*, tome VIII.

que la prétention et la manière à mettre en face des glorieux siècles qui venaient de s'écouler. Tassoni et Marini eux-mêmes, ces poëtes fêtés de la décadence, étaient morts, en laissant derrière eux une nuée d'imitateurs médiocres, qui s'étourdissaient sur leur faiblesse en multipliant leurs productions. Les arts étaient entrés dans cette crise dangereuse où l'éclectisme et la critique succèdent à l'originalité des artistes. L'école de Bologne croyait conserver le dépôt sacré de la tradition, et faire de grands tableaux, parce qu'elle remplissait de grandes toiles où elle croyait fondre, dans une harmonieuse unité, tous les principes des écoles rivales de l'Italie. L'Algardi et le Bernin peuplaient Rome de leurs statues tourmentées, et la vaste coupole de Saint-Pierre voyait se dresser, autour d'elle, d'impuissantes et ridicules imitations, qui ont besoin, pour laisser quelque illusion, d'être aperçues des horizons lointains de la campagne romaine. Cependant l'Europe qui avait foulé et meurtri l'Italie, et noyé dans le sang sa grandeur naissante, s'inclinait aujourd'hui devant l'initiatrice découronnée du monde moderne, et rendait à sa décrépitude l'hommage qu'elle avait refusé à sa jeune splendeur. Elle choisissait l'heure où Shakespeare venait de mourir, où Corneille et Milton entraient à pleines voiles dans la renommée, où naissaient Racine et Bossuet, pour reconnaître la suprématie intellectuelle de l'Italie. Croyant ainsi tenir entre ses mains le sceptre du goût universel, l'Italie élevait sa passion pour les plaisirs de l'esprit

au rang d'une institution sociale, et les académies naissaient en foule, pour féconder et élever en serre chaude de pompeuses médiocrités. Ces académies elles-mêmes n'étaient plus que des cercles de gens d'esprit, qui, comme des novices entrant en religion, quittaient jusqu'au nom de leurs pères, pour prendre quelque pseudonyme plus harmonieux et plus prétentieux. Le XVII^e siècle vit naître ou subsister près de 500 académies, et jamais Santa Croce, cette nécropole florentine du génie, n'ouvrit ses portes à plus de morts alors illustres et aujourd'hui oubliés. Florence du moins n'avait pas attendu ce siècle pour fonder l'académie Florentine, et celle de la Crusca; mais les trois académies de Rome, les *Humoristi*, les *Ordinati* et les *Lincei* dataient à peine de quelques années, et la Crusca venait de déclarer close la grande époque des révolutions de la langue en commençant son dictionnaire de la langue italienne. Toutefois, la splendeur intellectuelle ne se détachait qu'à regret de cette terre fortunée, et elle léguait à ce siècle une dernière gloire qui manquait encore à l'Italie, celle de la science; Galilée terminait, dans le calme de la retraite, une vie dont la persécution avait empoisonné les dernières années. Milton le vit à sa villa près de Florence, où il étonnait encore ses concitoyens et les étrangers par l'étendue et la variété de ses connaissances, un jour commentant l'Enfer de Dante, l'autre jour exposant la mécanique céleste, ou lisant à ses amis quelques poésies composées dans ses moments de loisir. « Ce

fut là, dit Milton, que je trouvai et rencontrai le fameux Galilée devenu vieux et prisonnier de l'inquisition, pour avoir pensé en astronomie autrement que les censeurs dominicains et franciscains. » Il dut jaillir de singuliers éclairs du choc de ces deux intelligences ; car par un rare concours de circonstances, le poëte était en état de comprendre l'astronome, et l'astronome était lui-même un poëte. Devenu aveugle, il laissait après lui d'illustres disciples, Castelli, Torricelli, et bientôt Cassini et Malpighi. L'enivrement littéraire, dans lequel était encore plongée l'Italie, gagna sans doute l'âme candide du jeune Anglais ; ainsi Cicéron et Virgile reconnaissaient encore dans Athènes dégénérée l'institutrice des nations. Florence surtout, par l'effet d'une rare destinée qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, semblait à peine s'apercevoir qu'elle était déchue de sa royauté intellectuelle. En voyant toujours sur les places publiques et sur les murs de ses églises, les chefs-d'œuvre de deux grandes époques, elle se croyait encore digne d'en produire de nouveaux. Rien ne l'avertissait des progrès de sa décrépitude. Les Médicis avaient, comme les Césars de Rome, respecté les signes extérieurs de la liberté, et Florence s'endormait doucement dans la servitude, en songeant à ses héros. Milton oublia les outrages faits à la liberté, en faveur du culte des lettres ; il subit, comme tant d'autres, le charme indestructible de l'Athènes italienne. « J'y fis, dit-il immédiatement la connaissance d'hommes vrai-

ment remarquables et instruits. J'assistai fréquemment aux séances de leurs académies particulières, institutions louables dans leurs effets, en ce qui concerne tant la culture des belles-lettres que le maintien des relations amicales. O vous, Jacopo Gaddi, vous Carlo Dati, vous Frescobaldi, Coltellini, Bonmattei, Chimentelli, Francini et tant d'autres, jamais votre souvenir doux et charmant ne sortira de ma mémoire [1]. » Milton reçut en effet de ces doctes Épicuriens l'accueil le plus gracieux. Ils s'étonnaient sans doute des dons heureux de ce jeune barbare, sorti de ses forêts, pour venir polir ses mœurs et son génie au contact de la civilisation florentine. Quant à Milton, il faut lui pardonner cette indulgence. Il était jeune, et n'était pas blasé sur les éloges auxquels les Italiens, avec leur bonhomie malicieuse, savaient donner un prix inestimable. La tiédeur de leurs croyances leur rendait d'ailleurs la tolérance facile. « On me donna, dit Milton, avec une singulière politesse, liberté complète au sujet de mes opinions religieuses [2]. »

Il fut particulièrement goûté dans l'académie des Scogliati et des Apatisti. « Dans les académies particulières d'Italie, dit-il, aux séances desquelles je fus admis, quelques bagatelles conservées dans ma mémoire et que j'avais composées ayant moins de vingt ans ou à peine à cet âge, furent reçues avec une faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre (car c'est la

[1] *Defensio secunda.*
[2] *Epist. famil.*, 10.

coutume que chacun donne dans ces académies quelque preuve de son esprit et de sa science); quelques autres compositions que j'avais apportées furent reçues avec des louanges dont le témoignage fut consigné, et que les Italiens n'accordent pas facilement aux hommes de l'autre côté des Alpes[1].» Un peu de dédain pour ses admirateurs se mêle sans doute au témoignage flatteur que se rend le poëte anglais, et quelque plaisir qu'aient pu lui causer les hommages des lettrés italiens, il pensa les payer assez cher au prix de quelques bagatelles oubliées dans ses cartons. S'il ne se mit pas pour eux en grands frais d'invention, il ne dédaigna pas de conserver l'ode en quatorze stances que lui adressa Francini, et une lettre du jeune Carlo Dati, dans la bouche duquel la louange épuisait toutes les formes de l'hyperbole. Milton estimait peut-être à leur juste valeur les talents des dilettanti florentins ; mais il trouvait sans doute que leur misère intellectuelle était, suivant l'expression de Pascal, « misère de grand seigneur, » et son rude amour-propre d'Anglo-Saxon était agréablement chatouillé par l'hommage de gens qui n'avaient conservé de l'antique éloquence que le talent de bien louer, et qui représentaient aux yeux de ce bourgeois comme la tradition des grandes manières intellectuelles. Presque inconnu dans son propre pays, il lui était doux d'être célèbre en Italie à si peu de frais. Peut-être ses poésies latines auraient-elles suffi à lui donner un si grand

[1] *Reason of church government.*

prestige aux yeux des lettrés de Florence qui en connaissaient peut-être d'aussi bonnes, mais non de meilleures. Ils s'étonnaient aussi sans doute de voir à quel point le jeune barbare avait su se rendre maître de la langue italienne. Il écrivit en effet, en italien, des sonnets que les poëtes romains voulurent bien trouver passables, et qui nous paraissent, dans notre ignorance, un assez habile pastiche des élégances de Pétrarque aussi bien que des afféteries de Tassoni et de Marini : Milton d'ailleurs était beau, nouveau sujet d'étonnement pour les Italiens habitués à regarder les gens du Nord comme des sauvages. C'était le Huron apparaissant aux yeux émerveillés de la belle Saint-Yves.

Milton ne se montra point ingrat pour tant de prévenances, et il ne quitta pas Florence sans en donner un témoignage. Dans une longue lettre adressée à Benedetto Bonmattei, il entonnait, à propos d'un traité de grammaire, un hymne en l'honneur de la Toscane et des Toscans. Était-il bien sincère, quand il attribuait la chute d'Athènes à la corruption de la grammaire grecque, et promettait l'avenir à la cité florentine en faveur de la pureté de son langage? Je ne sais. Il vivait à une époque où, pour les lettrés, les compliments ne coûtaient pas plus cher que les injures. Il sacrifia sans doute à la mode du temps, et peut-être de tous les temps. Il parlait plus selon son cœur, quand il disait qu'il avait fait ses délices des vieux poëtes de Florence, et qu'ils lui avaient appris « à lui le dernier

de ses hôtes d'au delà de l'Océan » à l'aimer au delà de toute expression [1]. Ce fut son adieu à Florence. Quelques jours après, il partait pour Rome.

Les premières pluies d'automne venaient de chasser les influences pernicieuses de la Malaria, quand il y entra après avoir cheminé lentement à travers les beaux paysages et les merveilles artistiques de Sienne, de Pérouse et d'Assise. Il eut un bonheur, dont les progrès de l'industrie auront privé à jamais le voyageur, celui de sentir battre son cœur en découvrant dans les horizons lointains de la campagne romaine les sept collines et le dôme de Saint-Pierre. Il put, en longeant la ligne immense des aqueducs, s'imprégner à loisir de cette poétique tristesse qui semble envelopper comme d'un linceul les grandeurs déchues de la Rome païenne. Milton resta deux mois à Rome. Un homme tel que lui qui avait, comme il l'écrit à Bonmattei, épuisé la coupe de l'antiquité classique, devait se trouver comme chez lui au milieu de ces ruines solennelles. Il est plus que probable que la vieille cité républicaine parlait plus à son âme que la Rome des papes. Il n'eut cependant qu'à se louer de celui qui la représentait à cette époque. Urbain VIII, Barberini, était un véritable lettré et avait publié, avant d'être élevé au trône pontifical, un recueil de poésies grecques, latines et italiennes; il avait fait de son neveu le cardinal Francesco Barberini un véritable ministre des lettres. Milton trouva auprès de lui l'accueil le plus favorable;

[1] *Epist. famil.*, VIII.

le cardinal Francesco était précisément, parmi les patrons que l'usage donnait dans le sacré Collége aux différentes nations de l'Europe, celui de l'Angleterre et de l'Écosse. Si Milton avait, ce dont il y a lieu de douter, la passion des académies, il put se rassasier à Rome du plaisir de rencontrer les lettrés. Nous ne savons qui il préférait des Humoristi, des Lyncei, ou des Intricati (désordonnés), et de tant d'autres [1]; il ne paraît pas toutefois avoir de nouveau visité son portefeuille pour en retirer à leur intention quelque bagatelle. Il avait rencontré, parmi ces beaux esprits, un homme du Nord comme lui, Holstenius, auquel il adressa plus tard une lettre de remercîments qui prouve combien il avait eu à se louer de lui [2]. Milton ne paraît pas s'être trouvé aussi à l'aise dans cette société de petits abbés râpés et faméliques et de dignitaires ecclésiastiques qu'au milieu des patriciens libéraux de Florence. L'ambition des cardinaux qui se regardaient tous comme « papabili, » entretenait dans les cercles romains une certaine morgue hiérarchique que ne connaissaient point les descendants des républicains de Florence. D'ailleurs, les opinions religieuses peu dissimulées de Milton obligeaient les personnes les mieux disposées pour lui à une certaine réserve officielle, qui, aux yeux d'un étranger, devait ressembler beaucoup à la froideur. Au reste, il y a lieu de croire qu'à ce mo-

[1] M. Masson, I, 745, compte à Rome, à cette époque, plus de quatre cent cinquante auteurs connus.

[2] *Ep. famil.*

ment l'âme de Milton était ailleurs. Une vision enchantée venait de la traverser, et traçait, peut-être, dans cette vie la seule page de roman que nous aurons à y rencontrer. Il crut voir à Rome l'incarnation même de l'art qu'il aimait, la musique. Léonora Baroni avait atteint, par la perfection de son chant, à une renommée qui avait rempli toute l'Europe [1], et qui doit peut-être aux éloges de Milton l'honneur de lui avoir survécu. Accompagnée sur le théorbe ou le luth par sa mère ou sa sœur, elle ravissait en extase le sacré Collége tout entier, et le pape lui-même. C'était, au reste, une personne accomplie, une seconde Vittoria Colonna, et la distinction de son esprit, ainsi que ses vertus et sa beauté, réunissaient autour d'elle une pléiade de poëtes et de lettrés qui épuisaient pour elle le vocabulaire, si riche en Italie, de l'adulation. Milton fut admis dans ce cercle brillant, et peut-être l'admiration alla-t-elle chez lui jusqu'à l'émotion du cœur. La jeune Léonora laissa-t-elle tomber un regard sur le jeune barbare? Cela est douteux. Que faire d'une passion qui s'exprime en vers latins! Elle ne pouvait guère se douter que ces pesants hémistiches feraient plus pour la rendre immortelle que la guirlande poétique tressée en son honneur par les poëtes italiens du temps [2]. Elle les oublia peut-être auprès

1. *Dictionnaire de Bayle*, art. Baroni. « La reine faisait souvent chanter *la signora Leonor, una virtuosa* que le cardinal avait fait venir d'Italie, et qui avait la voix belle. » *Mémoires de Mme de Motterelle*, I, 181, Ed. F. Riaux.

2. On forma, dit M. Masson, I, 752, un volume de ces hommages sous le titre de : Applausi poetici alle glorie della signora Leonora Baroni.

d'un bouquet fané. Il n'est guère possible de savoir aujourd'hui quelle impression elle fit sur le cœur de Milton. La vérité nous oblige à dire que les épigrammes de Milton respirent l'admiration la plus désintéressée ; or, la passion qui craint de s'exprimer même en vers, est une passion modeste, et je suis sûr que les Italiens n'y mettaient point tant de réserve. Nous aimerions, quant à nous, y voir le goût de Milton pour la musique s'y noyer dans moins de mythologie et d'hyperbole. Il avait su mieux en parler sous son ciel brumeux et parmi ses compatriotes peu mélomanes. Il fallait bien se mettre à la mode du temps : il recevait lui-même des hommages poétiques qui le plaçaient auprès de Virgile et d'Homère, et pour cette fois seulement les lettrés italiens approchèrent, sans s'en douter, de la vérité. Touché de tant de bonne grâce, il adressa lui-même à Salsillus, un lettré aujourd'hui inconnu, un poëme latin, où il alla jusqu'à faire bon marché de sa triste patrie et de ses habitants. « Celui, dit il, qui parle ainsi est ce Milton, anglais de naissance, qui abandonne son nid en ce moment, et ce coin de terre polaire où les vents les plus perfides vomissent de leurs poumons sauvages et indomptés des souffles perfides sous ce ciel inclément : il est venu vers les plaines fertiles de la terre italienne pour voir ses cités fières de leur renommée, ses habitants vivants et sa jeunesse studieuse [1]. » C'est ce qu'un Anglais n'a jamais osé dire ailleurs que dans des vers latins. C'était, au reste,

[1] *Ep. liber.*

son adieu à Rome. Au mois de novembre 1638, il était en route pour Naples.

Il y rencontra quelque chose de plus précieux que des compliments et des hommages ; Naples lui donna un ami. Un bon ermite qu'il avait rencontré en chemin, l'avait adressé à l'homme qui tenait à Naples le sceptre des lettres et des arts, Giovanni Manso, marquis de Villa. Manso eut la rare fortune d'avoir été dans sa jeunesse l'ami du Tasse et de Marini, et d'avoir vécu assez pour être celui de Milton. Il avait recueilli le Tasse errant et proscrit, et s'était fait l'infatigable et délicat protecteur de cette grande infortune. La reconnaissance du poëte fut éclatante : en échange de son hospitalité, il donna à Manso l'immortalité; son nom figure dans la *Jérusalem délivrée* parmi ceux des princes campaniens qui allèrent à la croisade[1], et par une heureuse et aimable réminiscence de Platon, il donna à son *Dialogue sur l'amitié* le nom de son protecteur et de son ami, auquel il le dédia. Le nom de Manso fut le dernier qui erra sur ses lèvres expirantes, sur sa couche de Saint-Onofrio, et Manso eut l'honneur de faire graver sur sa pierre tumulaire ces simples mots : « Torquati Tassi ossa », paroles plus imposantes, dans leur laconique simplicité, que n'eût pu l'être le monument qu'on ne lui permit pas d'élever à la mémoire de son ami. Il abrita aussi pendant quelque temps l'existence errante de Marini. Le voluptueux poëte mourut à

[1] Fra cavalier magnanimi e cortesi risplende il Manso... *Gerusalemme conquisitata...* XX.

Naples dans tout l'éclat de sa renommée, et ce fut Manso qui recueillit son dernier soupir, et lui fit élever un mausolée. Il était, au reste, digne de comprendre et d'imiter ceux qu'il avait aimés. D'ingénieux Dialogues sur l'amour et la beauté lui avaient donné un rang distingué parmi les lettrés italiens, et sa Vie du Tasse, écrite avec la piété du souvenir, nous a transmis sur les habitudes et les façons d'être du poëte ces renseignements circonstanciés, que notre siècle recherche avec une curieuse avidité : il couronnait enfin sa carrière littéraire par la publication de ses poésies de jeunesse, parmi lesquelles figurent les sonnets composés en son honneur par le Tasse et Marini. Il n'avait point manqué de flatter le goût de ses contemporains pour les académies : deux des plus célèbres de l'Italie, les Oziosi (rêveurs) et le collége des Nobili, reconnaissaient en lui leur fondateur et leur président. Il passait alors dans une retraite honorée les dernières années d'une vie consacrée tout entière aux plus nobles occupations de l'esprit comme aux sentiments les plus généreux du cœur.

Tel était l'homme qui devait servir de guide à Milton pendant son séjour à Naples. « Aussi longtemps, dit-il, que j'y demeurai, je reçus de lui l'accueil le plus amical : il me conduisit lui-même dans les différentes parties de la ville, et au palais du vice-roi, et vint plus d'une fois me rendre visite à mon hôtellerie. » Le vieillard aurait aimé à rendre cette intimité plus étroite ; mais son attachement au

catholicisme et les convenances rigides du formalisme espagnol, en venant se heurter à la foi robuste du jeune protestant, lui imposèrent une réserve dont il sembla porter péniblement le poids. « Il s'excusa lui-même, dit Milton, de ce que, tout en désirant me témoigner encore plus de bienveillance, il n'avait pu le faire parce que je ne montrais point assez de retenue sur les questions religieuses. » Milton, en effet, montrait hautement son dédain pour ce qu'il appelait les superstitions italiennes. Il ne comprit jamais que chaque situation a ses devoirs, et que l'indépendance absolue de la parole permise à celui qui s'isole et ne veut rien devoir à personne, devient offensante dans la bouche de celui qui se tient honoré de votre bienveillance et qui sollicite vos bons offices. Milton croyait sans doute obéir au précepte chrétien qui ordonne de ne pas poursuivre l'erreur jusque sur la personne. Le dilettantisme littéraire de l'Italie ne lui fermait pas les yeux ni sur la corruption de cette société vieillie, ni sur les funestes effets de l'absolutisme religieux et politique. Il se sentait, par la vigueur et la pureté de son âme, supérieur à toutes les séductions qu'il rencontrait sur ses pas: « Je prends Dieu à témoin, disait-il plus tard, que dans tous ces lieux où tant de choses sont permises, j'ai vécu à l'abri du vice et de débauche, ayant toujours cette pensée présente à l'esprit, que si je pouvais échapper aux regards des hommes, je n'échapperais pas aux regards de Dieu [1]. »

Il allait partir pour la Suisse, pour la Grèce peut-

[1] *Def. sec.*

être, où l'appelaient sans doute ses ardentes sympathies pour une nation opprimée, à laquelle un autre grand poëte anglais devait plus tard sacrifier sa vie. Il apprit tout à coup que la voix de Hampden appelait les Anglais à la défense de leurs libertés menacées. Il s'arrêta. « Je jugeai, dit-il, qu'il serait honteux pour moi, au moment où mes concitoyens luttaient dans ma patrie pour la liberté, de voyager au dehors à loisir, dans un but purement intellectuel. Il dit adieu à Manso dans une épître en vers latins, qui débordait de reconnaissance. « Oh! puisse la destinée me donner un tel ami, un homme capable d'honorer ainsi les enfants d'Apollon, s'il m'est donné jamais de faire revivre dans mes vers les rois de ma patrie et Arthur soufflant la guerre jusque sous la terre qui le couvre, de chanter de magnanimes héros, des chevaliers de l'inconquérable Table-ronde, ces frères étroitement unis. Oh! puisse le souffle m'inspirer pour faire briser les phalanges saxonnes par le Mars britannique. Alors, ayant rempli l'espace d'une vie arrachée à l'obscurité, plein d'années, je rendrai à la poussière ce qui lui est dû; alors il serait à mon chevet, les yeux humides de larmes, et je n'aurais qu'à dire à cet ami : « Je m'en remets à vous; » il se chargerait de faire ensevelir dans l'étroit cercueil mon cadavre alangui par la mort : peut-être reproduirait-il mes traits par le marbre, en couronnant les cheveux d'une feuille de myrte de Paphos ou du laurier du Parnasse, et je reposerais en paix[1]. »

[1] *Ep. ad. Mans.*

La destinée devait accomplir une partie de ses vœux, mais en mêlant bien de l'amertume à ses faveurs. Manso répondit à ces éloges, en amplifiant pour Milton le compliment dont Rome avait jadis salué les jeunes fils de l'Angleterre, venus pour la visiter : « *Non angli sed angeli,* » et en y mêlant un regret pour l'erreur religieuse dont il était victime.

Deux coupes d'un travail précieux accompagnaient l'envoi de ce distique. Milton partit, le cœur ému de doux souvenirs, et l'esprit plein d'images et de pensées. Sans doute les vieilles légendes celtiques du cycle d'Arthur se coloraient déjà à ses yeux, pendant les longues heures du voyage, de ce merveilleux poétique dont il venait de s'abreuver, aux sources mêmes où le Tasse avait puisé ses stances chevaleresques. Mais le clairon de la guerre civile devait étouffer pour longtemps la voix harmonieuse du poëte. Il allait dire adieu aux nobles loisirs de la jeunesse, et revêtir pour ne plus la quitter qu'aux heures de la vieillesse, l'armure du lutteur. Il pressentait, sans doute, ce long silence de la muse ; car il revint lentement, et comme s'il se détachait avec peine des derniers rêves de sa jeunesse. On voulut l'empêcher de repasser par Rome, que l'excessive liberté de sa parole rendait, disait-on, dangereuse pour lui, par suite des dénonciations des jésuites anglais. Il n'en voulut pas tenir compte. « J'avais résolu à part moi, dit-il, non pas de mettre moi-même en ce lieu la conversation sur la religion, mais si j'étais interrogé sur ma foi, de n'en rien dissimuler, même au risque d'en souf-

frir. Je retournai donc à Rome, malgré ce qu'on m'avait dit. Je ne cachai à personne ce que j'étais, quand on me le demandait; si, dans la cité même du pape, on attaquait la foi orthodoxe, je la défendais librement, et cela durant le cours d'un nouveau séjour de deux mois[1]. » Il repassa par Florence, où ses amis fêtèrent son retour. Deux mois encore, il s'arrêta dans cette ville de prédilection, en coupant toutefois son séjour par une excursion à Lucques. Il ne fit que traverser Bologne et Ferrare, avant d'arriver à Venise. C'est cependant de cette dernière et rapide partie de son voyage, que datent vraisemblablement les cinq sonnets et la *Canzone*, qu'il a composés en langue italienne. Quelles sont les circonstances qui sollicitèrent sa muse à s'essayer à chanter dans une langue étrangère, quand Rome, Naples et Florence n'avaient pas su la tenter ? On ne sait trop. Peut-être, en parcourant, sous le poids de la chaleur du jour, les longues plaines qui partent du pied de l'Apennin pour aller expirer au pied des Alpes, essaya-t-il de tromper les longues heures du voyage à travers une contrée d'une beauté et d'une richesse monotones, en repassant dans son souvenir les belles et grandes choses qu'il n'espérait plus revoir. Peut-être aussi le souvenir de ses éphémères amours vint-il hanter son esprit. Ces poésies sont adressées à une Béatrix ou une Laure, rencontrée sans doute dans le pays qu'arrose le Reno. « Les femmes et les jeunes amoureux se moquent de moi, en

[1] *Def. sec.*

m'abordant : » Pourquoi écrire, pourquoi écrire, me disent-ils, et rêver d'amour dans une langue étrangère et inconnue? Comment l'oses-tu? Dis-le, et puisse ton espérance ne pas être vaine, et tes souhaits être exaucés! Ainsi disent-ils en me raillant. D'autres fleuves, d'autres rivages t'attendent, ainsi que d'autres océans, sur les rives verdoyantes desquels végète l'immortel laurier qui doit couronner ta tête; pourquoi charger tes épaules de ce fardeau excessif? — Je vais te le dire, ô ma muse, et tu le leur répéteras pour moi: Voici ce qu'a dit ma Dame, et ce qui retentit dans mon cœur: C'est la langue que préfère l'amour [1]. » Ici encore, un voile couvre les discrètes ardeurs de Milton. Était-ce la voix de Leonora, dont l'écho se prolongeait encore dans son cœur? Était-ce l'opulente beauté de quelque Bolognaise qui l'avait fasciné, ou bien, comme nous inclinons à le croire, la dame de Milton n'était-elle qu'une évocation poétique inspirée par un commerce habituel avec Dante et Pétrarque? Nul ne le sait; et il importe médiocrement de le savoir, puisque les amours de Milton n'eurent pas sur son âme assez de prise pour le retenir dans ces contrées. Le temps ne le pressait point cependant, puisqu'il demeura un mois entier à Venise, et qu'il eut tout le loisir de faire expédier en Angleterre les livres et la musique, qu'il avait recueillis en Italie. Il rapportait peut-être les premiers essais de musique dramatique par lesquels

[1] *Canzone.*

Monteverde venait de préluder à la création de l'opéra, ce divertissement que Lulli allait élever à la dignité d'une branche nouvelle de l'art. Il repassa enfin les Alpes, et put croire qu'il n'avait pas laissé encore derrière lui les contrées heureuses, puisqu'il arriva à Genève par le lac Leman. Un protestant, aussi protestant que Milton, ne pouvait se contenter de traverser cette forteresse de la réformation. De graves nouvelles l'y attendaient. Il n'était absent de son pays que depuis un an; et déjà la mort qui voyage plus vite que nous ici-bas, avait fait des vides dans les affections qu'il avait laissées à son foyer. Deodati, l'ami et le compagnon préféré de sa jeunesse, venait de mourir, et n'avait pu recevoir sans doute le sonnet italien que Milton lui adressait de l'autre côté des Alpes. Une élégie latine, les plus beaux vers latins qu'il ait écrits, devait immortaliser cette amitié. L'épitaphe de Damon (Deodati) semblait en même temps celle de sa jeunesse et des doux et studieux loisirs : il fallait bien qu'une note grave et austère vînt assombrir la fin de ce pèlerinage aux terres classiques, entrepris *animi causâ*, comme il le dit lui-même. Il semble qu'il eût voulu se recueillir et jeter comme un éternel adieu à ces pompes de l'art, de la nature et de la pensée que l'épais rideau des Alpes allait dérober à ses yeux. Prêt à se mêler aux luttes ardentes qui agitaient sa patrie, il secouait ce rêve brillant qui venait de traverser sa vie, et renonçait aux molles langueurs de ces contrées séduisantes, pour rentrer

en possession de la plénitude de sa pensée. « Le ciel change à mes yeux, mais non mon âme, tandis que je traverse les mers. *Cœlum, non animum muto, dum trans mare curro*, écrit il sur l'album d'un réfugié protestant de l'Italie, à côté de deux vers du *Comus :* Si la vertu faiblissait, le ciel lui même la soutiendrait. » En 1639, à Cantorbéry il écrivit, dit-on, sur une page d'une Bible qu'il portait sans doute partout avec lui : « Année de troubles hideux que suivront, je crois, des luttes meurtrières ; » et ailleurs : « Bientôt l'amour et la musique seront muets ; bientôt la tendre tige du frais gazon fleurira sur mon ombre endormie [1]. » A mesure qu'en remontant vers le nord, l'éclat du ciel se voilait à ses yeux d'un nuage de tristesse, il voyait se retracer plus vivement à ses yeux la déchéance morale de ces contrées jadis si grandes et si libres : « Je pourrais, disait-il, six années après [2], ra-» conter ce que j'ai vu et entendu dans d'autres » contrées, où règne la tyrannie de cette espèce » d'inquisition ; j'ai pris place au milieu de leurs sa-» vants (car j'ai eu cet honneur), et on m'estimait » heureux d'être né dans un pays, tel que l'Angle-» terre, où passait pour régner la liberté philoso-» phique, tandis qu'ils ne pouvaient eux-mêmes que » gémir de la condition servile imposée chez eux à la » science : c'était là ce qui obscurcissait à leurs yeux » la gloire du génie italien ; on n'y avait rien écrit

[1] Geffroy, *Étude sur les pamphlets de Milton*, p. 20.
[2] *Areopagitica.*

» depuis bien des années que des flatteries et des » riens [1]. » Noble regret, auquel l'Italie n'a su donner un démenti qu'après deux nouveaux siècles de servitude ! Telles étaient les pensées qui occupaient les longs loisirs du chemin. L'Italie ne recouvra pour lui son poétique prestige que lorsque la cécité fit la nuit autour de lui. En ce moment, il ne pensait plus qu'à la servitude qu'il laissait derrière lui. L'Angleterre lui réservait au moins, sous son ciel sombre, le spectacle viril des luttes de la liberté.

Milton avait laissé sa patrie paisible ; il la retrouvait en feu. Le temps où il avait goûté dans la solitude d'Horton les loisirs d'une retraite studieuse, celui où il avait trouvé ces heures de recueillement et de contemplation dans lesquelles s'était révélé à lui son génie poétique, avait été pour l'Angleterre une de ces époques de calme apparent qui précèdent les grands orages. Clarendon dit, et rien ne prouve qu'en ceci il ait été l'écho d'une opinion partiale, que l'Angleterre n'avait jamais connu, sous aucun de ses rois, une prospérité comparable à celle qui précéda la guerre civile [2]. Il semblait que la nation voulût se recueillir pour déployer toutes ses forces dans la lutte terrible qui allait s'engager, et, comme tout recueillement sérieux, celui-là avait été profitable à l'activité et à la prospérité nationales. Les hommes passionnés et énergiques, que la longue interruption des parle-

[1] *Areopagitica.*
[2] Clarendon. *History of the rebellion.*

ments écartait des affaires publiques, avaient senti sans doute que les temps n'étaient pas mûrs pour une résistance obstinée. Ils avaient à regret ajourné leurs espérances, et rentrés dans la vie privée, ils avaient noblement employé leurs loisirs à propager, par l'exemple et par le poids de leur opinion, les doctrines qui venaient d'essuyer un échec momentané. Comme il arrive toujours, la Révolution, écartée du parlement, fit son chemin dans les esprits. Les opinions et les passions s'exaltèrent et s'aigrirent dans ce long silence de la vie publique, et le fanatisme profita de tout ce que perdit la saine et virile pratique de la liberté. La révolution religieuse, contenue et entravée par la réforme incomplète qu'avaient inaugurée Henri VIII et Elisabeth, couvait dans les esprits et menaçait leur édifice fragile. Dans toutes les classes, malgré les tentatives de réaction de Laud et de son parti, les âmes se passionnaient pour un idéal de radicalisme religieux qu'ils brûlaient d'appliquer à la société. L'exaltation et l'illuminisme trouvaient des adeptes ardents parmi ces hommes livrés à une impuissante agitation. Les dernières années de Jacques Ier et le règne de Charles Ier virent s'étaler au grand jour les conséquences les plus extrêmes et les plus bizarres de la doctrine calviniste. Le puritanisme avait été une secte; mais il était devenu le drapeau de tout un mouvement social et religieux comparable, pour le sérieux des opinions, à l'ivresse chrétienne des premiers temps de l'Église, et par ses bizarreries et ses excès, à l'agonie du jan-

sénisme expirant. Il fallait que cet enthousiasme religieux eût pris singulièrement possession des esprits : car près de vingt années de la domination et de la tyrannie exercée par les têtes rondes suffirent à peine, pour rendre la nation au sentiment de ses véritables tendances. La domination à la fois si complète et si éphémère des puritains ne s'expliquerait pas, si on ne voyait dans leur avénement que le triomphe d'une faction. Si les ennemis de la royauté n'eussent été en même temps les soldats de la foi, l'esprit public n'eût pas laissé violer par eux toutes les antiques traditions du peuple anglais. Le prestige que surent exercer les philosophes du XVIII[e] siècle dans une nation encore tout imprégnée, comme la France, de l'esprit catholique, est à peine comparable à celui que surent conquérir, en Angleterre, des sectaires qui n'avaient pour drapeau commun que leur haine pour l'Église établie. Le 10 décembre 1640, les habitants de Londres présentèrent au parlement une pétition revêtue de quinze cents signatures et qui demandait l'abolition de l'épiscopat et des cérémonies de l'Église, et le 23 janvier 1641, sept cents ministres de l'Église établie appuyèrent cette pétition [1]. Persécutés, bannis depuis près d'un siècle de tous les emplois publics, les puritains avaient fait ce que font les victimes de ces persécutions légales ; ils s'étaient enrichis, comme les protestants en France et les Juifs dans le monde entier. S'ils eussent appartenu à une secte unique, ils n'auraient eu qu'un nombre

[1] Journal de la Chambre des communes, II, 81.

restreint de partisans ; mais ils s'appelaient Légion, et on ne pouvait les atteindre sous les dénominations variées que multipliaient le zèle et la fantaisie religieuse. Le puritanisme n'était donc pas à cette époque une opinion, c'était un esprit qui dominait toutes les opinions. Brownistes (Robert Brown), Vanistes (sir Harry Vane), Williamsoniens, Robinsoniens, Grindletoniens, indépendants, millénaires, antinomiens, anabaptistes, familistes, quakers, sociniens, ariens, anti-scripturistes, baptistes, libertins, perfectistes, presbytériens, puritains, sceptiques, chercheurs, rivalisaient de zèle et de haine amère contre l'Église. La place publique était devenue le lieu de culte de ces innombrables sectaires, les prédicateurs ne suffisant pas à nourrir de la parole divine ces âmes affamées ; et peut-être les brumes du Nord rendaient-elles ce zèle plus méritoire que celui des Juifs et des Grecs, qui avaient écouté Jésus-Christ et saint Paul prêcher en plein air il est vrai, mais dans les fraîches retraites de la Galilée ou sous les portiques de l'Académie. Edwards, l'auteur de la *Gangræna*, a donné la liste de deux cents sectes religieuses : « Vous parlez de l'idolâtrie romaine, disait un ministre anglican; mais chacun de vous se fait un veau d'or, pour pouvoir danser autour. » Ce n'était pas seulement sur le terrain dogmatique que ces opinions diverses se livraient des combats acharnés. On voyait bien Richard Baxter et le docteur Owen consacrer des bibliothèques entières de théologie à se de-

mander si la mort du Christ était *solutio ejusdem* ou seulement *tantumdem*, c'est-à-dire si elle était le payement de la dette même à laquelle la loi avait condamné l'humanité, ou seulement un équivalent. « Cet âge est un âge de querelle, écrivait Cromwell [1]. » Mais c'était avant tout une question d'influence pratique qui se débattait entre ces sectes diverses ; elles aspiraient surtout à prendre possession de l'homme tout entier et à transformer sa vie. Les puritains de toute nuance avaient la cervelle farcie de l'Apocalypse, et voyaient dans tous les événements des applications des figures sacrées. On annonçait l'époque prochaine de la consommation des temps. La prophétie entrait jusque dans les détails de la vie pratique. Ban, un tailleur de Louvres, prêtait son argent à rembourser au double ou au triple, quand le roi Jacques serait élu pape. Les hommes de la cinquième monarchie croyaient fermement au règne prochain de Jésus-Christ, venu en personne sur la terre, et plusieurs arrangeaient leurs affaires dans cette prévision. Aussi, en attendant, ils protestaient contre toute loi et tout gouvernement. Il n'y avait point de degré dans l'importance que ces hommes attachaient à leurs diverses croyances. S'il y avait des gens sincères qui se laissaient attacher au pilori plutôt que de reconnaître la divinité de Jésus-Christ, d'autres affrontaient le même supplice avec non moins d'ardeur pour témoigner leur haine contre les quatre surplis de Hallowtide. Carlyle n'a

[1] Carlyle, *Oliver Cromwell*, I, 125.

point tort de prétendre que Laud lui-même et Peter Heylin étaient des gens convaincus. Tout croyant se voyait déjà dans la main de Dieu. Au milieu de cette nuée de sectes, la première secte armée était sûre de dominer les autres. Avant d'atteindre à cette domination effective, les puritains avaient soufflé sur toute l'Angleterre leur esprit d'austérité et de sombre activité. On vit les deux armées royaliste et parlementaire rivaliser de jeûnes sur le champ de bataille. On disait des soldats de Cromwell, dans un journal : « Tout homme qui jure paye six pence ; on ne permet ni pillage ni ivrognerie, ni désordre ni impiété [1] » Le parlement votait, toutes affaires cessantes, un jeûne général et prolongé. Non-seulement, après une lutte dans laquelle ils avaient eu pour adversaires la grande Élisabeth, Jacques Ier et surtout le goût de la nation exalté par le génie de Shakespeare, les puritains réussirent à faire fermer les théâtres ; mais leur influence faisait disparaître comme par enchantement les cabarets et les mauvais lieux. A mesure que la liberté d'examen se faisait jour dans le domaine des controverses, on voyait se resserrer les liens de la discipline chrétienne. Le dimanche était observé avec une rigueur qui n'avait pas même besoin du stimulant de l'exemple : les familles le consacraient tout entier aux prières. Les églises regorgeaient de monde et les prédicateurs ne suffisaient pas à satisfaire l'ardeur des auditeurs. On ne se

[1] *Cromwelliana*, p. 5.

lassait point d'entendre parler du salut éternel [1]. Les voyages, les réunions de plaisir, les distractions de toutes sortes étaient proscrites comme de véritables sacriléges [2]. Au moment même où Charles allait dissoudre le dernier parlement de 1628, la chambre interrompait ses ardentes discussions pour voter un ordre du jour condamnant à l'amende tout membre qui arriverait après les prières dites. La coutume était devenue si tyrannique, que le parlement était obligé de transformer en ordonnances les arrêts de l'opinion publique. Les soldats convaincus de blasphème avaient la langue percée d'un fer rouge. On vit alors se produire tous les héroïsmes comme aussi tous les excès qui accompagnent ces réveils énergiques de la conscience chrétienne. Le détachement et l'ascétisme demeurent si bien, dans toute communion chrétienne, l'idéal qu'imprime dans les âmes la méditation assidue de l'Évangile, qu'ils deviennent les fruits naturels de tout mouvement, qui ramène l'Église à l'esprit de son institution primitive. Sous l'influence du sentiment chrétien exalté, toute secte, toute théologie disparaît, et aboutit à ce renoncement de soi-même qui fut l'esprit des premiers chrétiens. L'Angleterre avait aboli les couvents ; mais elle n'aurait pu abolir, sans abolir le christianisme lui-même, l'esprit qui fit les premiers anachorètes ; elle était devenue un

[1] Neal, *History of the Puritans.*

[2] Thomas Elwood, un quaker zélé, raconte lui-même qu'il fut arrêté pour avoir voyagé le jour du sabbat. (*Memoirs of Th. Elwood.*)

vaste couvent. On avait même vu, malgré les lois et la proscription encore récente des ordres monastiques, des chrétiens se réunir en 1633, au nombre de quatre-vingts, autour d'un certain Nicholas Ferrar, pour vivre de la vie contemplative, et associer le travail manuel aux pratiques religieuses les plus minutieuses [1]. Ce fut, il est vrai, un grand scandale pour l'Angleterre; mais ce qu'elle voyait avec défaveur renaître sous l'apparence de la règle et de la vie commune, elle l'encourageait et le pratiquait dans la vie de famille. Ce n'était plus alors le sentiment de la fatigue du monde, ni le goût de la contemplation extatique qui, comme aux premiers temps du christianisme, arrachaient les hommes au siècle pour les jeter au désert. C'était la crainte violente et substantielle des supplices éternels : c'était comme une vue sans cesse présente et terrifiante du suprême jugement, l'intérêt direct et précis de la conscience qui s'interrogeait sur son espérance. Ce fut comme une terreur chrétienne, terreur à laquelle ne manquèrent même ni les crimes ni les excès, et qui eut à Drogheda son Deux septembre. La doctrine calviniste de la prédestination avait touché d'un seul bond à ses conséquences les plus extrêmes. Tous les hommes étant voués à la damnation éternelle, sauf un nombre restreint d'élus, comment s'assurer qu'on ferait partie de cette élite sacrée : comment espérer que les regards d'un Dieu justement irrité s'abaisseraient jus-

[1] Carlyle, I, 69.

qu'à vous [1]? La vie n'était plus qu'une angoisse mortelle, dans laquelle tout faisait silence, pour qu'on entendît mieux la trompette qui devait donner au chrétien le signal de la damnation ou de l'éternité bienheureuse. Dans toutes les classes de la société, on voyait des hommes consumer leur vie dans cette anxiété douloureuse. Vane croyait être désigné de toute éternité pour être le roi du millénaire ; Fleetvood criait, dans l'amertume de son âme, que Dieu avait détourné sa face de lui. Sir Symonds d'Ewes raconte dans son journal avec quelle ardeur il épiait, ainsi que sa femme, des marques d'une évidence certaine, d'une assurance complète de sa vie bienheureuse. Il jeûnait publiquement; il jeûnait aussi en secret. « Depuis plusieurs années, dit-il, je m'abstenais de toute nourriture durant toute la journée. Je jeûnais jusqu'à six heures du soir et consacrais ordinairement de sept à neuf heures par jour à l'accomplissement de devoirs religieux : une partie se composait de prières et de confession des péchés : dans ce but, j'ouvris un catalogue raisonné de tous

[1] M^me Hutchinson n'était certes point une personne d'un esprit exalté. Cependant elle dit elle-même que son mari avait donné, parmi les principes de la religion, la première place au dogme de l'irrévocabilité absolue des décrets de Dieu, « et loin, dit-elle, que cette croyance produisît en lui l'effet qu'on lui reproche généralement, et dont on fait l'objection la plus grave : c'est-à-dire de désintéresser l'homme de sa destinée et de le dégager de tout soin, de tout travail, il y trouvait au contraire de plus puissants motifs de témoigner, par la sévérité et la sincérité de sa conduite, sa profonde reconnaissance envers Dieu qui avait daigné le choisir, au milieu d'un monde corrompu, pour faire de lui l'objet particulier de son affection, et lui apprendre à le connaître et à l'aimer par l'organe de son fils éternellement béni. » *Mémoires*, Coll. Guizot, I, 137.

mes péchés : péchés d'omission et d'infirmité ; car, grâce à Dieu, j'étais bien loin de me permettre les péchés par action, ni même les péchés controversés, tels que l'usure, les cartes, les dés, la danse, parce que j'étais persuadé, pour mon compte, qu'ils étaient défendus[1]. » Enfin, il était arrivé à tirer soixante-quatre signes de son salut, et il commença à avoir quelque paix. La comtesse de Warwick qui mourut en 1678, tenait un journal de sa conscience et consultait des directeurs, qu'elle appelait les amis de son âme. Si elle eût passé le détroit, elle eût trouvé alors à Port-Royal des maîtres plus habiles et plus éloquents dans l'art de conduire les âmes à Dieu.

Il serait certainement absurde de dire que de pareils exemples étaient la règle générale. Il y a dans toute masse d'hommes une certaine force d'inertie, je dirais plutôt de bon sens, qui fait contrepoids à ce zèle emporté des dévots oisifs et raffinés. Mais les excès d'en haut deviennent des monstruosités en bas. On cède, il est vrai, trop facilement de nos jours à la tentation d'écrire l'histoire avec les registres de Bedlam et de la Conciergerie. La plupart du temps, ces tableaux d'ensemble d'une époque ne sont que les portraits de quelques individus ; mais les passions religieuses sont celles qui pénètrent le plus loin dans le cœur d'une nation, et qui en agitent le plus profondément le fond et la surface. Les hautes classes se laissèrent d'abord envahir par cet enthousiasme et ce fanatisme ; mais la contagion ne tarda

[1] Journal de sir Symonds d'Ewes.

pas à gagner la société tout entière [1]. L'Angleterre semblait prise de vertige, et la rudesse anglo-saxonne avait fait de la religion comme une nouvelle ivresse plus noble qui remplaçait les libations traditionnelles. Une dame s'était persuadée que les gens gras n'entreraient pas dans le ciel, sans doute à cause de la parabole de la porte étroite. Un quaker se laissa mourir de faim, sous prétexte qu'il est dit dans l'Évangile, que l'homme ne vit pas seulement de pain. Un bourgeois aisé du Warwickshire, après avoir pris et quitté la secte browniste, s'effraya tellement du jugement qui l'attendait à l'entrée de l'autre monde, qu'il prit le parti de renoncer à celui-ci. Il s'enferma dans sa maison avec ses enfants, et faisait déposer sa nourriture sur sa fenêtre. Ses enfants tombèrent malades, il refusa de laisser entrer le médecin. Lorsque enfin, on força sa maison, on trouva deux de ses enfants morts et lui-même cloué sur son lit par la maladie. Un quaker, William Sympson [2], se promenait tout nu sur les places publiques [3], et une femme entra également sans aucun vêtement dans la chapelle de Whitehall. James Nayler déclara qu'il était le Messie [4] : et il trouva bon nombre d'adorateurs. Pour parodier les cérémonies de l'Église, on baptisait des cochons et des chevaux. Les anabap-

[1] *Mémoires de Lady Springaett.*

[2] The Hippocrite discovered and cured by S. Torshall. 1644.

[3] Th. Ellwood lui-même ne semble pas trop scandalisé de cette fantaisie, et la justifie par l'exemple d'Isaïe. (*Mémoires de Th. Ellwood*, p. 38.)

[4] Fox dit lui-même que les prisons de Newgate et de Coventry regorgeaient de gens qui déclaraient qu'ils étaient dieux.

tistes plongeaient les néophytes dans les égouts et les ruisseaux. Dans ce débordement de la pensée religieuse, il y eut place pour les opinions les plus extravagantes. On prêcha ouvertement l'athéisme, l'abolition de toute morale, et la promiscuité des sexes. Un homme épousa la femme de son père ; un autre épousa sept femmes, une femme crucifia sa mère, une autre sacrifia son enfant pour imiter Abraham. Il est vrai qu'une secte avait proclamé comme principe, que les femmes n'ont pas d'âme, pas plus que les oies [1]. On ne peut même dire que ce fussent là des phénomènes exceptionnels, tels que la folie religieuse en révèle dans tous les temps. Plusieurs opinions extrêmes allèrent jusqu'à prendre la consistance d'un parti. Les niveleurs levèrent plus d'une fois l'étendard de la révolte. On arrêta un jour, à Cobham et à Saint-Georges Hill, de pauvres gens qui s'étaient mis à ensemencer les champs d'autrui et qui soutenaient que la propriété n'était pas de droit naturel. Ces opinions avaient trouvé d'assez nombreux partisans dans l'armée. Il fallut fusiller un jour le soldat Lockyer qui avait provoqué une émeute dans le régiment de Whalley, et auquel le peuple fit de splendides funérailles. Le capitaine Thompson entraîna à la révolte un grand nombre de soldats, en demandant que la liberté humaine fût établie dans toute sa perfection. Plusieurs officiers, plusieurs soldats furent fusillés [2]. Un journal

[1] Fox's Journal, 6.
[2] Carlyle, I, 353.

qui avait pris le titre de ***Moderate***, proposa ouvertement l'abolition de la propriété [1]. Il faut bien que des faits pareils n'aient point été isolés, puisqu'on vit le parlement faire une ordonnance pour punir les opinions blasphématoires et exécrables. Il est dit dans le préambule « qu'hommes et femmes avaient récemment manifesté des opinions monstrueuses, qui tendaient à la dissolution de la société humaine : ils ont poussé jusqu'à la licence la liberté laissée dans les matières religieuses. Sera puni tout homme, sain d'esprit, qui dira qu'une créature est Dieu, que les actes criminels ne sont pas défendus, et qu'il n'y a pas de différence entre le bien et le mal. » La pression qu'exerçait sur tous les esprits la domination puritaine, devait produire à la longue une réaction : son premier fruit fut la dissimulation. Quelques années après le triomphe de l'armée, « l'hypocrisie, dit M^ss^ Hutchinson, était devenue une véritable maladie épidémique [2]. » Au moment où Milton revit l'Angleterre, les opinions exaltées avaient encore pour elles tout le prestige, toute l'influence de la nouveauté. Mais déjà, elles étonnaient les gens sensés et modérés par leurs exagérations et leurs bizarreries. Le poëte Wither écrivait, quelques années après, sur les prédicateurs pris à la charrue et au comptoir, ces paroles satiriques : « ... Des gens que nous mépri-

[1] M^me^ Hutchinson dit qu'il y avait dans les classes supérieures des niveleurs qui consentaient à reconnaître la propriété, mais qui demandaient à cultiver les vacants et les terres communales. (*Mémoires, Coll. Guizot*, t. II, p. 160.)

[2] *Mémoires, Coll. Guizot*, t. II, p. 257.

sons avec raison, et qui feraient haïr la vérité passant par leur bouche... des enfants, des fous, des hommes et des femmes insensées prêchent et menacent dans les rues : avec d'étranges actions, des poses, des avis non moins étranges, ils s'offrent à nos yeux et à nos oreilles comme des signes envoyés à cette nation. Ils agissent comme des extatiques, et, dans leurs visions imaginaires, ils s'exaltent au point de perdre les plus simples notions du bon sens, et sont à peu de degrés de la folie. »... Qu'on ne s'y trompe pas, au reste. Ces extravagances n'étaient que l'écume que faisait monter à la surface de la société un mouvement religieux aussi grand dans son principe que fécond dans ses résultats. Il est aisé de rire de ces prédicateurs pris à la charrue : mais il ne faut pas oublier que l'un de ces rudes apôtres fut George Fox, et la grande Amérique, fondée par ces enthousiastes, est debout pour témoigner en faveur de cette mâle génération de chrétiens. Fox évangélisait les petits et les grands. Il avertit les rois sur leur trône et le Pape lui-même et rêvait, dans ses extases, une religion universelle. Sous l'empire d'une indomptable conviction, on vit renaître les missions au dedans et au dehors. Les femmes elles-mêmes se consacraient à la prédication et allaient évangéliser les soldats de Cromwell. Hester Biddel pénétra jusqu'à la cour de Louis XIV, et le menaça des jugements de Dieu. D'autres allèrent jusqu'en Égypte, en Chine et au Japon [1]. N'oublions

[1] *Fox*, p. 5. 248.

pas non plus que la liberté de conscience a été portée sur les rivages du nouveau monde par ces enthousiastes et ces sectaires, et que ces fermes croyants furent les premiers qui surent respecter la croyance d'autrui.

Cet excès de l'ardeur religieuse n'avait pas attendu, pour se produire au grand jour, l'explosion de la liberté politique. Quand Milton revint en Angleterre, le puritanisme avait pénétré, à travers les mailles serrées de la discipline imposée par Laud, jusqu'au cœur même de l'Église. Ce n'était pas seulement l'anglicanisme qui était vaincu; le presbytérianisme, triomphant dans la vie politique, avait perdu le gouvernement des esprits. Qu'allait faire au milieu de cette démagogie religieuse, le lettré élégant qui venait de vivre dans le commerce familier des esprits les plus raffinés de l'Italie? Allait-il, renchérissant, avec la fougue de l'imagination, sur les ardeurs du zèle religieux, atteindre d'un seul bond aux limites de l'exaltation pieuse? on a vu des esprits fatigués se jeter ainsi, de gaieté de cœur, dans ces mouvements passionnés de l'opinion. Ou bien, dégoûté dès l'abord de ce sans-culottisme protestant si contraire à ses instincts et à son éducation, allait-il se jeter dans les bras des ennemis de la Révolution? On pouvait le craindre. Son cœur avait battu il est vrai, quand il avait entendu, sur la terre étrangère, l'écho des espérances libérales que commençait à entrevoir son pays; mais plus d'un esprit généreux qui avait salué l'aurore de la liberté anglaise

reculait devant ses premiers excès. Denzil Hollis, le héros des premiers parlements de Charles I[er], allait abandonner la cause qu'il avait embrassée avec ardeur dans ses jeunes années; Pym, Hampden étaient devenus les modérés de leur parti, au moment même où ils étaient l'épouvantail de la cour. Milton ne pouvait-il, comme eux, ajourner à de meilleurs temps ses espérances? S'il avait eu pour maîtres et pour amis des puritains, son enfance s'était écoulée près de cette taverne de la Sirène, où s'étaient réunis les maîtres du théâtre, aujourd'hui proscrit. Il n'était guère fait pour aimer un parti, qui mettait l'ignorance et la rusticité des manières à l'ordre du jour, et ses opinions religieuses n'allaient point, à cette époque, au delà du libéralisme évangélique; il n'était, il ne fut jamais l'homme d'une secte et d'une Église. Le poëte qui avait chanté avec tant d'émotion les grandeurs de l'architecture et de la musique religieuse, allait-il devenir l'allié de ces briseurs d'images, aux yeux desquels l'art tout entier n'était qu'une grande école d'idolâtrie? Le législateur passablement aristocratique, que révèle le projet de constitution adressé à Monk la veille de la restauration des Stuarts, allait-il presser les mains rudes qui quittaient la charrue pour l'épée, et l'épée pour la chaire? On pouvait en douter; mais son âme forte et un peu dure avait puisé dans un commerce prolongé avec les héros de la liberté antique, et avec ceux de l'Ancien Testament, le goût d'une morale rigide et

d'une liberté grave et austère. Cette disposition morale, tendue par l'ardeur et l'imagination de la jeunesse, était devenue le tempérament de son âme, et le parti qui se rapprochait le plus, religieusement et politiquement, de ce rude idéal, devait être celui qui aurait l'honneur de compter Milton parmi ses adhérents. Un poëte tel que Milton vit plus d'aspirations que d'idées pratiques, et celles des puritains semblaient alors aussi hautes que généreuses. Sa forte imagination saisissait d'une étreinte puissante ce qui s'imposait à elle, et sa rigoureuse vertu ne connaissait ni hésitation, ni faiblesse. Il avait, d'ailleurs, le don par excellence qui fait les sectaires et qui les maintient dans leur secte, celui de haïr tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Il allait ainsi traverser, le front haut et le visage serein, tous les excès d'une révolution violente; car il était de ceux qui sont à la fois les artisans et les victimes de ces grands mouvements de l'opinion. Il allait oublier pour longtemps les rêves poétiques de sa jeunesse, et se trouver à l'aise au milieu de ces barbares, qui ne savaient lire que la Bible. Il devait être le bouclier de la Révolution dont Cromwell fut l'épée.

LA

# VIE PUBLIQUE DE MILTON

---

## MILTON PAMPHLÉTAIRE ET PROSATEUR

### I

Milton avait trente et un ans. Il revenait riche de savoir, de souvenirs et d'expérience dans sa patrie, où la liberté renaissante pouvait ouvrir à ses talents les perspectives d'un grand avenir. L'éducation et les voyages, à défaut de la naissance, avaient fait de lui un de ces gentlemen accomplis, qui élevaient alors la voix dans le parlement pour réclamer les antiques libertés de l'Angleterre, et qui devaient bientôt laisser tomber leur puissance en de plus rudes mains. L'assemblée qu'on a appelée le Court Parlement, allait se réunir dans quelques mois. Mais

malgré l'ardeur de ses convictions politiques, Milton n'était pas un de ces hommes que l'ambition peut égarer sur la véritable portée de leurs facultés. Il avait retiré d'un long commerce avec les livres et la solitude cette tournure d'esprit méditative qui s'accommode mal du tumulte de la vie publique. L'ardeur de son esprit trouvait un apaisement suffisant dans l'expression publique de sa pensée. Il aimait la liberté par instinct et par raisonnement, et non pour le prix qu'elle pouvait offrir à son ambition. « Les choses, dit-il, étant dans cet état de trouble et d'agitation, je m'enquis d'un endroit où je pourrais me loger avec mes livres ; je pris une maison de grandeur médiocre dans la Cité, et là, non sans un vif sentiment de joie, je repris le cours interrompu de mes études, laissant bien volontiers la direction des affaires publiques à Dieu d'abord, puis à ceux à qui le peuple en avait commis le soin [1]. »

Cette réserve modeste n'était pas l'abdication d'un esprit qui cherche dans les lettres un refuge égoïste contre les nobles soucis de la vie publique. Milton était de ceux qui pensent, comme Cicéron, que les philosophes, tout en ne prenant pas une part directe au gouvernement, en discutent les formes avec tant de profondeur dans leurs écrits, qu'ils peuvent se flatter d'avoir rempli une fonction dans la république [2]. Milton savait qu'il y aurait plus d'un glaive tiré pour la défense de la liberté ; il se réservait pour

[1] *Defensio secunda.*
[2] Cic., *de Republica.*

la guerre de la pensée : aussi voyons-nous le brillant jeune homme, le poëte déjà renommé, l'hôte et l'ami des lettrés les plus illustres de l'Italie, se retirer dans sa triste maison de St Bride's church yard, Fleet street [1], pour y tenir une école. Il avait déjà appelé auprès de lui, pour rendre service à sa sœur, chargée d'une famille nombreuse, ses deux neveux John et Édouard Philipps. Il avait entrepris sérieusement leur éducation, et tant pour stimuler leur zèle que pour accroître ses ressources matérielles, il leur adjoignit plusieurs autres enfants qui appartenaient, pour la plupart, aux familles de ses amis. Il se donna tout entier à cette œuvre ardue. Quelques biographes de Milton ont cru devoir rougir pour ce grand homme, en le voyant se réduire volontairement aux mesquines occupations d'un maître d'école. « Ne pouvant le nier, dit Johnson, on a dit qu'il l'avait fait gratuitement, ou qu'il n'avait pas d'autre but que le progrès de la science et de la vertu. » Pourquoi chercher tant d'excuses à une résolution si naturelle? Milton se fût bien gardé de dire, comme M. Jourdain, qu'il avait vendu du

[1] M. Hunter (*Milton, Critical and Historical Tracts*) dit qu'il ne vécut pas longtemps dans ce quartier trop fréquenté, et qu'il prit bientôt une maison avec un jardin dans Aldergate street, près des vastes espaces qui avaient formé les dépendances de l'école de Charter-House. On voit son nom figurer dans un rôle dressé pour l'établissement des contributions en 1641. L'entourage de Milton prouve, suivant M. Hunter, que cette partie de Londres était alors bien habitée. Il y retrouva son ancien maître, Alexander Gill, et tous deux figurent l'année suivante dans une seconde liste dressée pour constater les noms de ceux qui n'ont pas encore payé la taxe.

drap « pour obliger quelques amis. » Il se faisait de l'éducation une idée plus noble et plus relevée, et il préférait peut-être à la mission de gouverner les hommes, celle de les élever. Je suis sûr que son ardent et austère génie savourait avec délices la pensée de refaire, pour ainsi dire, l'œuvre de la nature dans une âme humaine, et de la former aux grandes choses. L'orgueil le mettait au-dessus de la vanité. L'image d'une perfection idéale flottait dans son imagination et s'imposait à lui. D'ailleurs son père avait sans doute quitté Londres définitivement, pour s'établir à la campagne avec son fils Christophe. Milton voulait vivre à Londres indépendant, et sans être à charge à son père, qui venait de s'imposer pour lui de lourds sacrifices, et qui fut sans doute le premier à gémir de cette issue modeste de ses rêves d'ambition et de grandeur. Il ne nous reste toutefois aucune trace de ses déceptions, et Milton ne semble avoir rencontré de sa part aucun obstacle à ses projets. Il n'était pas de ces hommes qui ne font un métier que pour vivre, et ayant librement embrassé la carrière de l'éducation, il fit de son mieux pour être le meilleur des maîtres. Il ne se contenta pas de se traîner doucement dans l'ornière commune, et d'élever les enfants comme on l'avait élevé lui-même. Il sentait que l'homme du passé ne pouvait être exactement celui de l'avenir. La grandeur un peu chimérique de son esprit éclate ici dans une respectable naïveté. L'expérience ne lui enleva aucune illusion; et quand, plus tard, il essaya de consigner le

fruit de ses méditations sur ce grave sujet, il ne craignait pas de dire avec un profond sentiment de confiance : « Je vais vous montrer le chemin véritable d'une vertueuse et noble éducation : chemin laborieux à la première montée, mais bientôt si doux, si vert, si rempli de sites agréables et de sons mélodieux, que la lyre d'Orphée n'avait pas plus de charme[1]. » C'est que la jeunesse porte en elle quelque chose d'innocent et de vivant, qui rajeunit sans cesse en nous l'espérance du bien. Milton eut, comme on peut bien le penser, son système dans celle des œuvres humaines qui demande le plus de méthode et le moins de système; car son génie était de ceux qui ne peuvent se dispenser de prendre part dans toutes les questions de ce monde qu'ils rencontrent sur leur chemin, philosophie, religion, politique, morale ou littérature. L'éducation est avant tout œuvre de tact et d'observation, et le génie de Milton ne connaissait pas ces tempéraments délicats de la pensée. Il voulait le bien et le poursuivait avec une ardeur qui méconnaissait la véritable nature des choses. Par une illusion commune à plus d'un poëte, il se défiait de la poésie, et voulait que l'imagination des enfants ne fût appliquée qu'à des objets d'une importance presque pratique. Il voulait que le beau ne fût que le chemin du bien : noble désir, mais qui l'égarait dans son ardeur, et qui a séduit avant lui Platon et depuis Locke et Rousseau. Il ne songeait pas que

[1] *On Education.*

la tâche du maître consiste surtout à éveiller les facultés de l'enfant, et que son esprit s'effondrerait sous le poids des connaissances positives : avant d'y verser la science, il faut former le vase qui doit la contenir. Au lieu de cueillir la fleur exquise de la beauté antique dans les grands modèles, Milton veut presque qu'on laisse de côté Homère et Virgile pour aller chercher les livres des agronomes latins, Caton, Varron, Columelle, Palladius, puis Pline le naturaliste, Celse le médecin, Vitruve, les *Stratagèmes* de Frontin, enfin, sans doute à cause de leur haute portée philosophique, Lucrèce et Manilius. La connaissance du grec doit leur venir par Hésiode, Aratus, Denys, Oppien, Quinctus de Smyrne, Apollonius de Rhodes; on s'étonne même qu'il veuille bien admettre les traités de Plutarque, la *Cyropédie* et l'*Anabase* de Xénophon. Il est vrai qu'il les double, pour y ajouter du poids, de la *Tactique* d'Élien et des *Stratagèmes* de Polyœnus : car Milton veut faire des guerriers de tous ses élèves, que Cromwell saura bien faire marcher au feu sans tant d'appareil. Milton pense qu'ainsi préparés, ils ne rencontreront plus de difficulté dans les littératures anciennes. Oui ! s'ils reviennent de ce pénible voyage, et si cette indigeste nourriture ne les dégoûte pas de l'antiquité pour le reste de leurs jours. Comme supplément de travail, on leur apprendra, le dimanche, l'hébreu et ses dialectes et la théologie, et, par manière de passe-temps, les mathématiques, l'astronomie, la cosmographie, la phy-

sique, les fortifications, le génie, l'architecture, la navigation et l'anatomie; sans compter la politique : ce naïf homme d'État ne devait guère jamais connaître d'autre politique que la politique de collége[1]. Par une heureuse conséquence de son système utilitaire, les langues modernes avaient leur place dans cette éducation. Elle devait suivre les enfants de douze à vingt et un ans, et rendre inutile l'éducation universitaire, dont Milton ne reconnaissait l'utilité que pour les études tout à fait spéciales; et encore comprenait-il la médecine et les sciences naturelles dans l'éducation du collége. C'était au moins une sage pensée que de conquérir ainsi sur la jeunesse quelques années consacrées aux hautes études littéraires, et notre société démocratique s'appauvrit aujourd'hui de plus d'une intelligence arrachée par le travail spécial à la haute culture qui l'eût fécondée. L'universalisme de Milton ne devait guère moins écraser l'esprit, et pourtant, dans ses naïves illusions, il se persuade que cet immense travail peut laisser des loisirs. Il veut que les enfants soient élevés au grand air. « Au printemps de l'année, dit-il, ce serait une insulte à la nature que de ne pas sortir pour voir ses richesses, et prendre part à l'ivresse joyeuse du ciel et de la terre[2]. » Il recommande les exercices violents, et il veut que son élève monte à cheval comme un Centaure et manœuvre son canot

[1] *On Education.*
[2] *On Education.*

comme un Indien. Les armes, l'exercice et la tactique seront sa récréation. L'Anglais reparaissait ainsi sous le savant. Quel programme écrasant! Une existence humaine ne suffirait pas à le remplir, et il fallait qu'à vingt et un ans, ce cercle immense fût parcouru. Encore n'ai-je pas tout dit, puisque le système d'études de Milton comprend l'universalité des connaissances humaines.

Il savait tout cela pour son compte, et dans sa naïve modestie, il croyait que toute intelligence pouvait porter ce poids énorme. Il méconnaissait ainsi ce qu'il devait lui-même à cette libre éducation du beau qui prélude à celle du vrai et du bien. Il proscrivait la composition en latin et en langue vulgaire jusqu'au temps où l'esprit du jeune homme pouvait être meublé de connaissances solides. Il ne savait pas qu'il est trop tard alors, pour que la masse confuse des pensées vienne se coordonner dans un arrangement lucide et harmonieux. Il ne savait pas que la rhétorique donne à l'esprit un cadre naturel où viennent s'ajuster les idées et les connaissances exactes, et qu'à moins d'une éclatante supériorité de génie, il fait nuit dans la pensée de ceux qui n'ont pas débrouillé à l'avance ce chaos. A quoi devait-il lui-même ce noble mélange de poésie et de mâle grandeur qui éclate dans ses écrits, sinon à cette école du beau qu'il réservait pour la maturité intellectuelle de ses élèves?

Tel est le singulier système d'éducation que recommande Milton dans son traité, adressé à Samuel

Hartlib. S'il le pratiqua lui-même, il est plus que probable que ses élèves rabattirent assez d'eux-mêmes sur ce programme gigantesque. Le libre génie des anciens eût souri de voir l'éducation de l'esprit enchaînée à ce formidable appareil. Cicéron, dans son traité de l'*Orateur*, n'en demande pas tant pour le travail de toute la vie [1]. S'il faut en croire la tradition, la patience de Milton fut mise par ses élèves à de rudes épreuves, et n'en sortit pas toujours à sa gloire. Triste compensation d'un idéal trop éloigné des forces humaines! Il eût fallu bien des coups de martinet pour faire entrer la science universelle dans ces jeunes têtes. On sait que l'éducation anglaise ne recule pas devant ce rude auxiliaire des bons préceptes, et Milton dut sans doute y recourir plus d'une fois; mais il n'était pas de ceux que les difficultés pratiques découragent de l'idéal. Son ardeur pour l'enseignement sortit intacte de cette lutte inégale avec la réalité, et s'il ne nous est pas permis de juger l'arbre par ses fruits, si les élèves de Milton n'ont pas répondu à son attente, disons au moins que jamais la sagesse de l'instituteur n'apparut aux enfants sous un plus noble visage. Comment des âmes naïves et pures n'auraient-elles pas été touchées de voir ce grand esprit se communiquer à elles tout entier? Tout dans Milton était fait pour frapper. Quand on voyait cette grave et belle figure s'animer au feu des

[1] Cic., *de Orat.*

grandes choses de l'antiquité, s'illuminer de l'ardeur des saints prophètes de la Bible, puis descendre de ces sommets brûlants pour chanter d'une voix mélodieuse les airs qu'il apportait d'Italie, on pouvait dire que le grand et le beau, que l'éducation, sous sa forme la plus noble, apparaissait vivante à ces rares privilégiés de la jeunesse anglaise. Quelques ombres qui aient pu ternir le caractère de Milton, j'aime à croire, pour l'honneur de ces enfants, qu'il fut aimé et admiré de ses élèves.

Ainsi s'écoulèrent calmes et studieuses les dernières années de la jeunesse de Milton. Il nous les a racontées lui-même, en répondant aux calomnies de ses ennemis : « Je vais vous dire où se passaient mes délassements du matin. J'étais debout l'hiver bien souvent avant qu'aucune des cloches de la ville eût appelé les hommes à leur travail ou à leurs prières; l'été, à l'heure où s'éveille l'oiseau le plus matinal ou bientôt après lui. Je lisais de bons auteurs ou les faisais lire jusqu'au moment où l'attention se fatiguait, où la mémoire était saturée : alors, par d'utiles exercices, j'entretenais la santé de mon corps et je l'habituais à rendre à l'esprit un service allègre et dispos, pour pouvoir consacrer mon âme tout entière à la cause de la religion et de la liberté de mon pays, le jour où il aura besoin de cœurs forts dans des corps robustes [1]. » Tel est le témoignage que Milton pouvait se rendre avec un légitime orgueil. Il n'avait pas

[1] *Apologie pour Smectymnuus.*

déchu de la sérénité austère de ses habitudes depuis le temps où il célébrait dans l'*Allegro* « le plaisir d'entendre l'alouette commencer son gazouillement, et arrêter, par son chant, la sombre nuit dans sa retraite, jusqu'au moment où l'aurore aux mille nuances se levait dans le ciel [1]. » L'alouette matinale éveillait pour lui d'autres pensées que le souvenir des jeunes amours de Juliette et de Roméo. Le tumulte de la place publique, en retentissant jusque dans cette demeure, ne put jamais en troubler la studieuse gravité. L'âme de Milton s'y gardait comme une retraite inaccessible où venait se rafraîchir son âme fatiguée des bruits du monde.

[1] *Allegro.*

## II

Le temps était venu pour lui d'élever pour la première fois la voix dans les grandes querelles qui divisaient son pays. Charles Ier venait de voir se briser successivement dans ses mains tous les ressorts du pouvoir absolu, et restait désormais désarmé devant le flot montant du mécontentement populaire. Trois parlements cassés l'un après l'autre, dix ans de pouvoir sans contrôle le laissaient plus faible et plus impuissant en présence des colères qu'il amassait sur sa tête. L'Église anglicane avait, pour son malheur, associé sa destinée à celle de la royauté ébranlée, et devait subir le contre-coup de tous les assauts qui allaient lui être livrés. Elle avait laissé toute la puissance du gouvernement ecclésiastique se concentrer entre les mains d'un de ces hommes qui semblent faits pour perdre les causes qu'ils embrassent. Laud, archevêque de Cantorbéry, la poussait aux abîmes. Le souffle puissant qui animait la Réformation du XVIe siècle avait suffi pendant de longues années pour faire vivre dans une paix relative les éléments discordants que l'Église d'Angleterre avait tenté d'associer dans sa constitution. De sages et prudents ménagements pouvaient seuls aveugler les yeux de la nation sur la contradiction violente qui existait

entre une constitution ecclésiastique encore tout imprégnée des souvenirs du catholicisme, et l'esprit de réformation qui pénétrait tous les dogmes de cette Église. Laud et ses conseillers, dans l'étroitesse sincère de leurs opinions, faisaient tout ce qu'il fallait pour dessiller les yeux les plus prévenus. L'Angleterre avait vu, sans trop de colère, sous Jacques Ier, la prérogative royale se substituer partout, dans le gouvernement de l'Église, à la libre activité des fidèles. Elle aimait à se persuader, dans sa loyauté monarchique, que l'initiative royale ne serait jamais employée qu'à faire prévaloir dans le gouvernement de l'Église l'élément laïque contre les empiétements du pouvoir spirituel. C'était contre l'oppression ecclésiastique qu'elle réservait ses colères et ses soupçons. Mais si la royauté et l'Église venaient à se prêter un mutuel appui, si le roi aidait l'évêque à opprimer les consciences, et si l'évêque prêtait au pouvoir la force des doctrines absolutistes de l'Église, l'Anglais, émancipé dans son for intérieur de toutes les traditions catholiques, devait associer la royauté et l'épiscopat dans une haine commune.

Peut-être cependant, si Laud n'eût démasqué que lentement les intentions de la Haute-Église, eût-il réussi à couvrir ses desseins; mais il semblait prendre plaisir à les faire pressentir sous la forme la plus propre à aigrir les haines et les préjugés populaires. Il compliquait, de propos délibéré, des questions de gouvernement ecclésiastique, d'entreprises hardies dans le domaine du formalisme et des cérémonies

extérieures. Il semblait qu'il voulût rendre la réaction sensible à tous les yeux. Il poursuivait son dessein avec une rare ténacité, et sans comprendre que la révolution politique qui grondait à l'horizon poursuivrait bientôt d'une haine commune l'absolutisme dans l'État et l'absolutisme dans l'Église. Il avait, par ses entreprises répétées dans le domaine de la liturgie, obligé tous les évêques, et presque tous les ecclésiastiques d'Angleterre, à prendre parti pour ou contre lui. Depuis trois siècles, l'Angleterre, avec ce tact politique merveilleux auquel elle doit sa grandeur, ferme les yeux sur les bizarreries et les abus de son établissement religieux, en faveur des avantages précieux qu'elle doit à son Église. Mais si la maladresse des conseillers de la couronne la met en demeure de choisir entre son Église et les doctrines de la Réformation, le vieux levain protestant reparaît avec énergie et révèle le fond même des croyances. Un mouvement semblable venait d'éclater au moment où la convocation de l'assemblée qui devait s'appeler plus tard le Long Parlement, sembla rendre la parole à l'Angleterre et surexciter tous les courages. La nation s'étonna de se voir si presbytérienne. D'autre part, l'Église, par une destinée assez fréquente ici-bas, opposait au sentiment populaire, attisé par les théologiens de la Basse-Église, la supériorité de talent de ses défenseurs. Comment n'aurait-elle pas compté sur le succès, quand elle comptait dans ses rangs les Williams, les Hall et les Usher? Tout semblait conspirer pour l'aveugler sur la portée des évé-

nements qui se préparaient. C'est au moment où ses droits allaient être foulés aux pieds qu'elle les affirmait avec le plus de hauteur. Institution divine et apostolique de l'épiscopat, extension des juridictions ecclésiastiques, liturgies traditionnelles, pompes religieuses dans le service, tout l'héritage de l'Église catholique était revendiqué à haute voix. Et pendant que cet esprit de vertige s'emparait de l'Église anglicane, les rudes enseignements du presbytérianisme, propagés par des hommes ardents et convaincus, opposaient la Bible et la simplicité évangélique à la corruption des temps. Un sombre fanatisme se développait dans les masses, et les représentants du parti presbytérien, Essex, Hollis, Hampden, s'emparaient dans le Parlement, du gouvernement des esprits. Le triomphe de l'opposition politique entraînait ainsi celui de l'opposition religieuse. « La liberté de parole, » dit Milton, n'étant plus soumise au contrôle, toutes » les voix s'élevèrent contre les évêques, les unes se » plaignant des vices des individus, les autres des » vices de l'ordre lui-même. On disait qu'il était in» juste que seuls ils différassent du modèle adopté par » les autres Églises, que le gouvernement de l'Église » devait être conforme à celui des Églises du conti» nent, et surtout à la parole de Dieu. Ces considéra» tions éveillèrent toute mon attention et tout mon » zèle. Je vis que les voies se préparaient pour l'éta» blissement d'une liberté réelle qui délivrerait les » hommes du joug de l'esclavage et de la superstition; » qu'enfin les principes de la religion, ce premier

» objet de notre sollicitude, exerceraient une salutaire
» influence sur les revenus et sur la constitution de
» la république.... Je résolus donc de laisser de côté
» toutes les occupations que j'avais entreprises, et de
» concentrer toute la force de mon talent et toute
» mon habileté sur cet unique et important objet[1]. »

Ainsi écrivait Milton, lorsque d'autres luttes plus ardentes l'avaient appelé sur le terrain de la politique. Mais au moment même où il se jetait dans la controverse religieuse, le devoir qu'il se croyait appelé à remplir se présentait à ses yeux sous une forme plus saisissante encore et dont l'expression n'est pas exempte d'enflure et de rhétorique. « Je prévis, dit-il, les paroles de découragement et de reproche qui viendraient m'assaillir toute ma vie. Homme pusillanime et ingrat, l'Église de Dieu est de nouveau foulée aux pieds par ses ennemis triomphants, et tu pleures! Et qu'ai-je besoin de tes pleurs? Quand il en était temps, toutes tes lectures, toutes tes études ne t'ont point suggéré une parole pour sa défense. Tu avais le calme et le loisir nécessaires pour la méditation solitaire : les sueurs d'autres hommes te les avaient assurés. Tu as trouvé la patience, le talent, le langage d'un homme, quand il s'agit d'orner ou d'embellir un vain sujet; mais quand il faut plaider la cause de Dieu et de son Eglise, cette cause pour laquelle Dieu t'a donné la langue que tu as, c'est en vain que Dieu a cherché

[1] *Defensio secunda.*

à discerner ta voix parmi celles de ses serviteurs zélés, tu étais muet comme un animal : reste désormais tel que ce silence d'animal t'a fait. Ou bien une autre voix aurait retenti à mon oreille : Être indolent et digne d'être méprisé, l'Église a aujourd'hui triomphé de ses derniers assauts, grâce au rude labeur des serviteurs qui se sont levés pour sa défense, et tu viendrais maintenant demander ta part de leur joie ; et de quel droit ? Montre une parole ou une action de toi qui ait hâté cette paix ? Si tu peux aujourd'hui parler, écrire, ou voir le jour, c'est grâce à l'aumône de l'activité prudente et du zèle d'autrui..... Tels auraient été, ou à peu près mon cantique du matin et du soir [1]. » Un zèle soutenu par une pareille véhémence de langage ne devait pas contribuer à l'apaisement des partis. Déjà la tête de Strafford avait roulé sur l'échafaud, et Laud emprisonné entrevoyait pour lui le même sort. Dès le commencement de 1641, Milton vint mêler sa voix puissante à ces sanglants débats. Son premier pamphlet avait pour titre : « *De la Réformation en Angleterre et des causes qui l'ont entravée jusqu'ici : deux livres adressés à un ami.* » Selon Milton, l'Angleterre avait eu la gloire de voir se lever dans son sein l'aurore de la Réformation ; mais l'ambition et l'égoïsme des évêques unis à la royauté en avaient arrêté l'essor. La Réformation trouvait en face d'elle trois classes d'adversaires tacites ou dé-

[1] *Reason of church government.*

clarés. Les Antiquaires ou traditionalistes, les Libertins et les Politiques. Les Antiquaires allaient contre leur propre doctrine: car à l'époque que Milton nomme si bien celle de « la virginité de l'Église, » les évêques élus par le peuple ne connaissaient ni la pompe, ni les dignités dont la piété aveugle des âges barbares les avait revêtus. Où était le temps où les évêques d'Angleterre ne pouvaient se rendre au concile de Rimini, faute d'argent? Quant aux Libertins, ils prétendaient que la discipline presbytérienne était intolérable et qu'au lieu d'un évêque par diocèse, on aurait avec elle un pape par paroisse. Ils voulaient qu'il n'y eût aucune discipline, c'est-à dire, suivant Milton, aucune religion. Ils auraient volontiers cherché l'idéal du pasteur dans ce prêtre dont Chaucer disait « qu'il écoutait avec une douceur émue la confession et donnait avec non moins de douceur l'absolution, l'homme en un mot le plus accommodant pour la pénitence [1]. » Enfin, les Politiques auraient voulu voir le gouvernement de l'Eglise se modeler sur celui de l'État, l'épiscopat étant la seule institution ecclésiastique qui pût se concilier avec la monarchie. Or, disait Milton, l'Église juive, instituée par Dieu, gouvernée par une tribu spéciale, ne s'était-elle point pliée à des formes diverses de gouvernement, et n'en devait-il pas être ainsi à plus forte raison sous la loi de l'Évangile, qui ne voulait voir dans le prêtre que le

[1] Chaucer, *Cauterbury rales.*

missionnaire de la vérité? Il fallait d'ailleurs méconnaître singulièrement les enseignements de l'histoire pour faire de l'épiscopat le soutien naturel de la monarchie. L'empire de Constantinople ne s'était-il pas écroulé sous ses coups? La papauté n'avait-elle pas consacré l'usurpation de Pepin, ne l'avait-elle pas appelé en Italie contre les rois lombards, n'avait-elle pas détrôné les empereurs d'Allemagne, et en Angleterre même, Thomas Becket ne s'était-il point posé en rival des rois, et les évêques n'avaient-ils point déposé le roi Jean? Partout et toujours l'épiscopat avait été l'instrument de la tyrannie et le persécuteur des consciences. Milton s'élevait à la plus haute éloquence, au souvenir des tourments infligés aux premiers apôtres de la liberté de conscience. « Que de fidèles enfants de la libre Angleterre qui, devenus chrétiens, ont été obligés d'abandonner leurs demeures chéries, leurs amis, leurs parents, ne trouvant pour les protéger contre la fureur des évêques que le vaste Océan et les solitudes désertes de l'Amérique. Oh! si nous pouvions évoquer devant nous l'image de notre chère patrie, ainsi que les poëtes savent revêtir d'une forme personnelle les créations de leur esprit! Comment pourrait-elle nous apparaître, sinon vêtue de deuil, la tête couverte de cendres et laissant couler de ses yeux des ruisseaux de larmes, à la vue de tant de ses enfants en détresse, privés des premières nécessités de la vie, parce que leur conscience se refusait à souscrire à des choses que les évêques eux-mêmes regardaient

comme indifférentes[1] ! » La haine de l'épiscopat suscitait à ces fidèles chrétiens des ennemis jusque parmi leurs frères d'outre-mer, et il avait fallu que la France, leur adversaire religieuse, leur accordât un secours que leur refusaient leurs alliés naturels. En Angleterre même, l'épiscopat était un vaste foyer de corruption. Babel spirituelle, Antéchrist, fils de Mammon, œuf de serpent ! Milton prodigue à l'établissement les appellations les plus outrageantes. Il adjure l'Angleterre de revenir à la constitution ecclésiastique qui est celle de toutes les Églises du continent, c'est-à-dire l'épiscopat réduit à son institution apostolique. Ni la foi, ni la discipline n'en souffriront. Le gouvernement presbytérien n'est point l'abdication du ministère ecclésiastique. L'Église ne renonce pas à son pouvoir spirituel, et l'excommunication demeure son inviolable privilége ; mais elle ne peut en confier la sanction au bras temporel. La foi seule juge la foi. Et pour conclure ce traité, Milton élève son âme à Dieu dans une prière magnifique : « Toi donc, qui reposes dans une lumière et une gloire inaccessibles, père des anges et des hommes ! Puis, ô toi que j'implore ensuite, roi omnipotent, rédempteur de cette race perdue dont tu as daigné prendre la forme ; amour ineffable et éternel ! et toi enfin, troisième incarnation de l'infinitude divine ! Esprit de lumière, joie et consolation de la création ! Trinité divine, daigne regarder

[1] *Of Reformation in England.*

ton Eglise misérable et expirante, ne nous livre pas en proie à des loups ravisseurs, qui attendent et aspirent au moment où ils pourront dévorer ton troupeau innocent; ces sangliers sauvages qui ont pénétré dans ta vigne, et qui ont laissé l'empreinte de leurs grouins souillés sur l'âme de tes serviteurs. Ne permets pas qu'ils accomplissent leurs desseins pervers; ils se tiennent à l'entrée des abîmes sans fond, ils attendent le mot d'ordre pour lâcher sur nous ces terribles serpents et ces scorpions, pour nous envelopper dans ce nuage sombre des ténèbres infernales, où nous ne verrons plus jamais le soleil de la vérité, où nous n'attendrons plus la douce aurore, où nous n'entendrons plus l'oiseau au chant joyeux et matinal. Daigne prendre pitié de l'affliction de notre monarchie ébranlée, et que tentent d'assaillir de plus terribles calamités. O toi qui, après la rage impétueuse de cinq inondations sanglantes, après le règne triomphant de la guerre civile, as daigné arrêter dans ta pitié le retour incessant des maux qui fondaient sur nous rapides et innombrables; toi qui, au moment où le souffle allait nous manquer, nous as fait la grâce de nous accorder la paix, et as daigné signer avec nous une alliance; toi qui nous as délivrés de la domination de l'Antéchrist, et qui as porté cet empire britannique à un si haut et si enviable degré de grandeur avec sa ceinture d'îles qui sont comme ses filles; veuille assurer cette félicité. Ne permets pas que l'obstination de cette demi-obéissance et de cette

complaisance pour nous-mêmes fasse surgir ce dragon de la sédition qui, depuis quatre-vingts ans, aspire à dévorer les entrailles de notre pays; mais que son venin inutile se répande sans mettre en danger ce royaume haletant et épuisé; afin qu'en nos solennelles actions de grâces, nous nous souvenions encore du jour où, en notre faveur, l'Océan du Nord jusqu'à l'île glacée de Thulé, se couvrit des débris orgueilleux de l'Armada espagnole, où la gueule même de l'enfer fut rassasiée, et fut obligée de renoncer à son travail souterrain de destruction, pour se consacrer tout entière à cette horrible et épouvantable tempête......

« Alors, au milieu des hymnes et des alleluias des saints, on entendra peut-être résonner la voix de ceux qui chanteront et célébreront en accents sublimes, cadencés avec une nouvelle et majestueuse mesure, tes miséricordes divines et tes jugements admirables dans tous les siècles! Ils diront comment cette grande et belliqueuse nation, formée et exercée à la pratique continuelle et fervente de la vérité et de la justice, et jetant au loin tous les haillons de ses vices, rivalisera d'un zèle heureux et noble pour être trouvé le plus sobre, le plus sage, le plus chrétien des peuples au jour où, Roi éternel et impatiemment attendu, tu ouvriras les nuages pour juger les diverses nations de la terre, pour distribuer tes honneurs et tes récompenses aux républiques religieuses et justes, mettre fin à toutes les tyrannies terrestres et proclamer ta monarchie universelle et

miséricordieuse sur la terre et dans les cieux. Alors, ceux qui par leur labeur, leurs conseils et leurs prières, auront travaillé au bien commun de la religion et de leur patrie seront mis au-dessus des autres bienheureux, et revêtus des honneurs royaux, des principautés, des légions et des trônes, et gratifiés des dons de vision, marcheront à travers les cercles éternels, affranchis des limites du temps et de l'espace, et dans l'exubérance de leur joie et de leur bonheur [1]. »

Une semblable éloquence, dans laquelle l'élévation du langage n'enlevait rien à l'amertume et à l'énergie de l'invective, dut retentir comme un coup de tonnerre au milieu de ces controverses savantes. L'ordre épiscopal, menacé, confia sa défense aux deux prélats les plus distingués de l'Église d'Angleterre, Hall et Usher. Hall adressa à la cour souveraine du Parlement son *Humble remontrance en faveur de l'épiscopat*, et Usher publia en même temps un traité intitulé : *L'Institution apostolique de l'épiscopat*. En présence de ces deux lutteurs exercés, que Milton appelle lui-même « deux prélats de supérieure distinction, » et qui joignaient à l'autorité du talent celle du caractère, la balance de la faveur populaire, encore singulièrement prévenue pour les formes antiques du culte anglican, menaçait de tourner du côté de l'épiscopat. Le parti presbytérien le sentit. Il invita Milton à rentrer dans l'arène, ou plutôt

[1] *Of Reformation in England.*

il n'eut qu'à le laisser faire. « Je pensai, dit-il, que sur ces matières, dans l'examen desquelles j'étais conduit uniquement par mon amour de la vérité et mon respect pour le christianisme, je n'écrirais sans doute pas moins bien que ceux qui luttaient uniquement pour leurs avantages temporels et leurs usurpations [1]. » Ainsi, Milton s'abandonnait déjà à cette pente invincible de l'esprit de controverse, qui ne peut se retenir de suspecter la bonne foi de l'adversaire. Toutefois les deux traités qu'il écrivit en réponse aux deux évêques, sur *l'Épiscopat des prélats*, et *les principes du gouvernement ecclésiastique*, se maintiennent encore dans les limites d'une dialectique passionnée. Le ton s'aigrit déjà; mais, du moins, ce sont encore des raisons que le pamphlétaire oppose à des raisons. Suivant Milton, le prétendu épiscopat ne date pas des temps apostoliques, et il n'y eut au début aucune différence entre les évêques et les prêtres. Si on trouve dans les Pères des premiers siècles des témoignages qui semblent contredire cette assertion, c'est, ou bien que les textes ont été déjà altérés ou que la tradition était déjà parvenue à défigurer la vérité. Qu'importe, d'ailleurs, l'autorité des Pères de l'Église. L'Évangile leur a-t-il départi l'infaillibilité? Ignace, Polycarpe, Irène et Tertullien sont des hommes comme nous, sujets aux mêmes préjugés, exposés aux mêmes erreurs, et la faiblesse naturelle de l'esprit humain

[1] *Defensio secunda.*

avait déjà laissé se glisser bien des traditions corrompues dans l'espace qui les sépare des temps apostoliques [1]. C'est à la raison, c'est à l'Écriture

[1] Milton tenait en médiocre estime l'autorité des Pères de l'Église. Voici ce qu'il écrivait quelque temps après dans ses *Remarques sur la défense du Remontrant contre Smectymnuus* : « Ils veulent sans doute délivrer les esprits candides d'un excès d'estime respectueuse pour ces Pères, souvent plus antiques que dignes de foi, que la coutume et l'opinion commune, la faiblesse des principes et le dédain d'une science plus solide et plus élevée ont surfaits, au point de leur assurer un aveugle respect. Leurs livres sont si nombreux et d'une longueur si démesurée, que je ne puis croire que Dieu ou sa doctrine, la sagesse divine ou humaine aient voulu en faire une règle ou une autorité pour nous dans la décision d'un point de doctrine importante ou positive; car certainement la règle et le moyen d'information nécessaire que Dieu nous a donnés doivent être proportionnés à la durée de la vie humaine, et ne pas exiger que l'homme se séquestre de la société de ses semblables : la sainte Bible est cette règle et ce moyen d'information. Mais celui qui s'astreindra à faire de l'antiquité sa règle, et qui ne pourra en lire qu'une partie, aura, outre la difficulté du choix, une règle insuffisante; car il peut y avoir des écrivains d'avis différent qui lui ont échappé; et s'il veut les connaître tous, la vie humaine ne suffirait pas à connaître entièrement et convenablement ce qui s'est fait dans l'antiquité. Pourquoi perdre notre temps à adorer et à admirer ce colosse inerte et vide, qui, comme un géant de bois, fait une peur terrible aux enfants et aux faibles, qui lève sa massue et ne frappe pas, et sur lequel tous les moineaux viennent se percher? Si vous le laissez sur sa base, il peut réjouir les regards par sa masse épaisse et gigantesque et le travail habile de ses membres monstrueux; mais si vous l'examinez par pièces, vous le détruisez; et si comme des pygmées, vous voulez le tourner et le manier, vous l'essaierez en vain, et vous risquerez de le voir vous tomber sur la tête. Allez donc, mettez tout en œuvre, leviers, machines, crics de fer pour soulever et remuer votre puissant Polyphème d'antiquité, pour faire illusion à des chrétiens novices et inexpérimentés. Quant à nous, nous nous en tiendrons aux divines Écritures qu'il nous a données comme la mesure juste et adéquate de la vérité... » Tome III, p. 66.

Au reste, Milton avoue lui-même (*Apologie pour Smectymnuus*, t. III, p. 162), qu'après avoir passé beaucoup de temps à chercher l'édification dans la lecture des Pères et des conciles, il y a renoncé, et qu'il se serait reproché d'avoir si mal prodigué son temps. Il prétend qu'il pourrait dire ce que Cicéron disait à Sulpitius dans le *pro Murena* : « Si vous me provoquez, je ne demande que trois mois pour être un comitiale émérite. »

qu'il faut en appeler pour déterminer le véritable fondement du gouvernement ecclésiastique. Que l'Église ait besoin, comme la société civile, d'un gouvernement et d'une discipline, qui le nie? Il y a une hiérarchie parmi les anges ; il y en aura une même parmi les saints du paradis. Ni dans la société, ni dans l'Église, le soin d'établir une discipline n'est dévolu au premier venu ; ainsi Dieu n'a pas manqué de pourvoir au gouvernement de l'Église dont il est le Père, et dont Jésus-Christ est l'époux. Il y a donc une forme de gouvernement ecclésiastique expressément révélée ; mais cette forme de gouvernement est-elle l'épiscopat? En aucune façon. « Les prélats, dit Milton, font remonter leur tradition jusqu'à Adam. Pourquoi ne la font-ils pas remonter jusqu'à Lucifer, le premier des prélats [1]. » Non, l'épiscopat n'est pas d'origine divine. Il a existé dès les premiers temps de l'Église un évêque, un inspecteur ; mais cet inspecteur n'était que le premier des anciens. Le gouvernement ecclésiastique proclamé par l'Évangile est donc le presbytérianisme pur. L'épiscopat était-il nécessaire pour prévenir les schismes? S'il l'eût été, il eût bien mal rempli sa tâche; car l'Église primitive n'est qu'un vaste champ de dissensions théologiques. Les premiers conciles n'étaient que des conseils presbytéraux, où les évêques et les anciens siégèrent indistinctement. Comment en eût-il été autrement,

[1] *Of Pr latical Episcopa y.*

puisque les apôtres eux-mêmes n'avaient pas dédaigné de consulter leurs frères en la foi, ainsi que le prouvent les Actes des Apôtres. Ils déposèrent plus d'une fois avec joie entre leurs mains la souveraine dictature religieuse que Dieu leur avait confiée. Pas plus que la doctrine, la discipline n'a besoin de l'épiscopat pour être efficace et salutaire. Milton repousse, avec une éloquente énergie, l'intervention du bras séculier dans la répression des erreurs religieuses, et réduit la discipline ecclésiastique à l'avertissement, à la censure et à l'excommunication spirituelle. Les pages où il énumère les droits spirituels de la communauté chrétienne sur ses membres respirent une véritable charité chrétienne : elles sont dignes de celles qu'il publia vers la fin de sa vie, sur la véritable religion et la tolérance. On trouve dans ce traité des passages qui prouvent qu'il y a toujours, dans un grand poëte, au moins la moitié d'un historien. La lecture suivie et approfondie des documents primitifs de l'histoire de l'Église avait développé en lui un sens historique plein de pénétration. Ne croirait-on pas entendre parler un docteur de Tubingue, quand Milton explique ainsi l'autorité qui s'attacha naturellement à ceux qui avaient vu les apôtres ou leurs successeurs immédiats : « Autant dire que Calvin et après lui Théodore de Bèze ont été évêques de Genève, parce que dans la situation incertaine de l'Église, et au moment où rien n'était réglé, leur capacité et leur science leur fit attribuer une plus large besogne, et attira sur eux

les regards des hommes; et pourtant ces hommes furent les destructeurs de l'épiscopat. La même nécessité se présente dans les affaires politiques. Brutus qui abaissa les rois de Rome fut obligé de demeurer lui-même une sorte de roi, jusqu'à ce que les affaires fussent arrangées dans une république libre. Celui qui aurait vu Périclès conduire les Athéniens où il voulait, aurait pu dire avec quelque raison qu'il était leur roi, et pourtant il n'était qu'un homme puissant et éloquent dans une démocratie, et n'avait en somme qu'une domination temporaire et élective, que le peuple pouvait abroger à volonté....... Partout où on pouvait trouver un homme qui eût pu d'une manière quelconque connaître les apôtres, on voyait toutes les oreilles attentives se dresser vers lui, et ainsi l'instruction sérieuse était changée en une curiosité qui s'attachait à des historiettes mesquines. Là où l'esprit avait besoin d'être édifié par une doctrine solide, la fantaisie s'amusait de contes solennels, ou écoutait moins sérieusement ce qui avait été écrit par saint Paul ou saint Jean, que les paroles d'un homme qui pouvait dire : Là il a passé, là il a enseigné, sa nature était telle : il a habité là. Oh! heureuse la maison qui lui a donné l'hospitalité, la pierre froide sur laquelle il a reposé, le village où il a accompli ce miracle, le pavé qui a reçu son sang bouillonnant, qui a refleuri en roses éternelles pour couronner son martyre[1]. » Dans ses attaques passionnées contre

[1] *Of Prelatical Episcopacy*, tome II, p. 429-430.

l'épiscopat, Milton était souvent obligé de dépasser le but pour être sûr de l'atteindre, parce que ses adversaires ne voulaient rien céder de ce qu'ils regardaient comme leurs droits. Il eût été facile aux évêques de séparer dans la défense de leur cause la prélature de l'épiscopat, et en revendiquant au nom de l'Évangile et de la tradition l'autorité spirituelle de l'épiscopat, d'abandonner la légitimité de l'Église d'État. En apportant une égale ardeur à la défense de leurs opinions et à celle de leurs prérogatives, ils laissaient aux mains de leurs adversaires une arme dont ils devaient faire un puissant usage.

Le coup dirigé par la plume vigoureuse de Milton avait porté ; car la publication de ces deux pamphlets fut vivement ressentie de ses adversaires. Si l'érudition et la haute influence étaient du côté de Usher et de Hall, la magie du talent et l'esprit des temps nouveaux étaient pour Milton. Ce n'est pas à vrai dire que le génie de Milton et son éloquence y éclatent encore dans toute la liberté de leur allure. Force, pénétration, ironie, toutes ces qualités du pamphlétaire s'y révèlent largement ; mais la force est encore massive, la pénétration scholastique et l'ironie pesante : on voit que le jeune lutteur n'a pas encore dépouillé la lourde armure de l'école, et qu'il forge, à grand renfort d'érudition, ses armes sur le modèle antique. Mais à mesure que le débat, quittant les sphères compliquées de la controverse religieuse, descend dans l'arène des discussions personnelles, la plume du pamphlétaire s'acère et se raidit. Elle frappe

à coups redoublés, et le talent grandit de tout ce que la passion enlève à la sérénité de la pensée. Cette éloquence amère retrouve son élévation dans l'invective, et y précipite à grands flots des torrents de poésie. Mais après avoir critiqué et admiré, on voudrait que cette controverse en restât là. Au ton où est monté le débat, il ne peut aboutir qu'à l'injure. Aussi allons-nous voir de mesquines provocations se mêler à cette controverse de principes. Il faut le dire à la décharge de Milton, ses adversaires lui en donnèrent l'exemple. Cinq ministres presbytériens avaient réuni leurs efforts pour accabler l'épiscopat, et publié contre lui une attaque en règle sous le nom de *Smectymnuus*, formé des initiales réunies de leurs noms. Hall répliqua par une défense de la Remontrance, en réponse à Smectymnuus. Milton y était déjà pris à partie et désigné à la haine du parti épiscopal par les insinuations les plus malveillantes. Il y répondit par ses *Remarques sur la défense du Remontrant*, écrites en forme de dialogue, dans lequel il donnait un libre cours à sa verve sarcastique, et traitait rudement son adversaire. Le dédain qu'il a laissé éclater dans ses premiers traités pour la tradition, s'affirme dans ce nouvel écrit avec toute l'énergie du sarcasme et du mépris. C'est qu'il y est question de la liturgie, et le formalisme extérieur n'excite pas moins la risée de Milton que le formalisme dogmatique. Rien ne l'émeut en faveur de ces pieuses reliques du passé, respectées par la Réformation anglicane. Il n'a pas même pour ces formules consa-

créées l'admiration littéraire qu'elles ont inspirée aux plus tièdes partisans de l'Église anglicane et même à ses adversaires. Ce n'est pas lui qui aurait dit, comme Macaulay : « Les qualités essentielles de l'éloquence religieuse, la concision, la simplicité majestueuse, la gravité pathétique dans les supplications tempérée par un sentiment profond de respect, sont communes à la liturgie anglaise et à ces belles liturgies antiques, dont elle a été tirée en grande partie. Mais au point de vue des beautés secondaires de la diction, on doit convenir que les originaux sont fort inférieurs aux traductions. L'anglais de nos services est l'anglais dans toute la vigueur et la souplesse de sa jeunesse, et il a directement contribué à former le style de presque tous les grands écrivains de l'Angleterre, et a conquis l'admiration des infidèles les plus célèbres et des dissidents les plus distingués, d'hommes tels que David Hume et Robert Hall [1]. » Mais c'est le propre des siècles et des esprits vigoureux que le mépris du passé, et l'Église anglicane du XVII[e] siècle ne traitait guère avec moins de dédain les cathédrales gothiques où la piété du moyen âge s'était empreinte sous sa forme la plus poétique. Milton, avec l'indomptable esprit d'indépendance du puritain opposait aux vaines et ennuyeuses redites de la liturgie anglicane, la simplicité et l'onction de la prière improvisée. Il verse à pleines mains le sarcasme sur ces psalmodies léguées au protestantisme

[1] Macaulay, *History of England*, I.

par le paganisme expirant de l'Église romaine. « Vous pouvez dire tout au plus, s'écrie-t-il, que les martyrs de la Réformation les ont corrigées. Supposons qu'ils l'aient fait; ils ne peuvent faire d'un scorpion un poisson. » Il veut bien qu'on détermine la forme des prières, mais à condition de ne pas attacher plus d'importance à cet ordre qu'à celui d'un repas, où personne ne se croit obligé de dire à l'avance quelles viandes il lui conviendra de manger. Selon l'usage traditionnel, qui vient en ligne directe de Platon, le remontrant joue un pauvre rôle dans ce dialogue, où Milton se donne naturellement tous les avantages. Il n'arriverait pas toutefois à nous émouvoir en sa faveur, si, au milieu de ces querelles de sacristie, sa voix ne nous faisait entendre tout à coup ces nobles accents de liberté qui traversent les siècles comme une flèche aiguë, et auxquelles la faiblesse des hommes et les usurpations du pouvoir donnent un éternel à-propos. « Les Romains, dit-il, avaient un jour par an, où leurs esclaves pouvaient parler librement. Ne serait-il pas dur que le peuple libre d'Angleterre, au milieu duquel, pendant tant d'années, la vérité n'a pu, malgré le proverbe, se faire entendre que dans un coin, après tant de prohibitions monacales, d'index comminatoires, vos orgueilleux *imprimatùr* obtenus à grand' peine de l'intelligence vide mais non des mains vides de quelque chapelain mercenaire, ignorant et illettrée, après tant d'années où la liberté de parler, le bien le plus doux de l'homme, était emmaillottée et

boutonnée comme un poitrinaire, si, dis-je aujourd'hui, dans ce grand moment, où notre parlement est assemblé, où l'État ressuscite et célèbre son jubilé, la vérité longtemps cachée, longtemps honnie et persécutée, ne pouvait enfin faire entendre sa voix. Si, au moment où elle éclate et où la parole déploie quelque puissance, on lui fermait la bouche, et qu'elle ne pût échapper à l'imputation de libelle, ce serait là une barbarie, une injustice criante dans un royaume de libres esprits. Des princes, des hommes d'État ont pensé obéir à la nécessité politique la plus élémentaire, en se jetant sous un déguisement dans les flots de la populace, en passant des nuits entières sous les fenêtres et les auvents des maisons, pour entendre partout la voix de l'opinion publique et découvrir la pierre précieuse de la vérité perdue comme dans les sables innombrables du rivage; ils voulaient par là éviter ce fléau trompeur et décevant de la flatterie qui les obsède et les égare, et appliquer habilement le remède à chacun des maux de l'État, sans se confier aux déloyales informations des parasites et des sycophantes. Aujourd'hui cette licence de parler librement, quand elle n'aurait pas d'autre avantage, découvre et anatomise les vérités les plus obscures et les plus délicates avec tant d'efficacité que, non-seulement elle rend la nation tout entière plus sage sur bien des points, mais qu'elle porte devant les yeux des princes, ces hommes si éloignés du vulgaire, une lumière si complète sur les maux les plus menaçants, ou sur

les obstacles que rencontre le bien, qu'ils n'ont plus besoin désormais d'errer avec des manteaux usés et de fausses barbes, et de s'exposer soit aux coups de quelque rôdeur de nuit, soit au baptême médiocrement parfumé, administré du haut de quelque fenêtre. Qui pourrait se plaindre, sinon ceux qui sont coupables, de ces hommes au langage libre et au cœur simple, qui sont l'œil de la patrie, et comme la lunette d'approche des princes [1]?... » L'Angleterre n'avait point encore entendu d'aussi libres accents. Quelle flamme ne devait pas embraser ces âmes qui avaient gémi sous une longue tyrannie, quand cette voix éloquente s'adressait directement au peuple anglais dans cette magnifique prosopopée : « Dans cet âge, ô Bretons, Dieu a réformé son Église après des siècles de la corruption papale; dans cet âge, il a renouvelé notre protestation contre les derniers vestiges de la superstition. Nous tous, poëtes anglais, parcourons le royaume, et rendons grâce au Dieu, père de lumière, fontaine de la grâce céleste, et à son fils Christ, notre Seigneur, et laissons ce remontrant et ses amis à leurs pauvres desseins; racontons sans retard la patience et la miséricorde dont Dieu a usé envers notre aveuglement et notre dureté depuis si longtemps. Car lui, qui est père de l'humanité entière qu'il a créée, lui qui peut laisser tomber son regard bienveillant et paternel sur tout royaume et tout pays, il a daigné prendre cette île sous sa pro-

[1] *Animadversions upon the remonstrant's defence*, tome III, p. 47.

tection la plus spéciale; il nous a pris en pitié au-dessus de toute autre nation, et après avoir décrété de purifier et de renouveler son Église qui gémissait sous les profanations idolâtres, il nous a envoyé un messager bienfaisant pour toucher nos plaies, et panser d'une main délicate nos blessures : il a frappé et frappé de nouveau, et il a ouvert nos yeux appesantis à cette lumière éclatante répandue par Wickleff et ses disciples; il a détaché peu à peu les écailles de nos yeux presque perdus, il a débouché nos oreilles, et les a préparées à entendre le second appel de la trompette divine. Comment, sans son aide, nos pères auraient-ils eu la force d'obéir à l'esprit de réforme luttant contre les préjugés humains, contre la chair, qui criait encore antiquité, coutume, canons, conciles et lois, et qui huait la vérité en la flétrissant du nom de nouveauté, de schisme, de profanation et de sacrilége? Nous qui avons vécu si longtemps dans une lumière éclatante, et sous le reflet brillant que laissaient arriver à nous les Églises voisines, nous avons bien encore le cœur enchaîné à ces vieilles opinions, et notre âme est encore rétrécie et obscurcie par ces raisonnements charnels, que nos pères ont su disperser et réduire en poussière, et qui cachent à nos yeux l'aube matinale de la Réformation. Si Dieu avait abandonné son œuvre, si opposée à la chair et au sang jusqu'à ce jour, comment aurions-nous entendu son appel céleste, s'il était venu à nous dans notre ignorance, puisque, après

tant de préparations spirituelles et tant de remèdes, nous voyons encore nos appréhensions terrestres soulevées par le vieux levain? O si nous nous laissons glacer après ce radieux matin, craignons que le soleil ne se cache à jamais, et ne détourne son cours de cet ingrat horizon, désormais justement condamné à une éternelle nuit. Que cet effroyable jugement, ô toi, lumière éternelle et image parfaite du Père! ne vienne jamais sur nous; car tu as pris en pitié nos temps misérables et tourmentés, et tu nous as laissé respirer contre notre attente, après nos longues oppressions; tu as fait justice de ceux qui nous tyrannisaient, tandis que d'autres hésitaient et s'arrêtaient à une vaine ombre de sagesse proclamée par une bouche toujours prête à proférer le mensonge, quoique tu nous aies enseigné à n'admirer que le bien, et à ne compter comme digne de louange que ce qui est fondé sur tes divins préceptes. Tu as découvert les complots, et frustré les espérances de tous les méchants de cette nation, et tu as couvert de confusion les perséouteurs de ton Église; tu as démasqué les faux prophètes devant tout le peuple, tu les as chassés confus et épouvantés devant la clarté redoutable de la nuée qui couvre aujourd'hui ton tabernacle. Qui ne te découvrirait aujourd'hui dans ta marche éclatante, au milieu de ton sanctuaire, au milieu de tes chandeliers d'or, si longtemps obscurcis parmi nous par la violence de ceux qui les avaient saisis, et qui, plus touchés de la valeur de l'or que de leur radieuse lu-

mière, enseignaient la doctrine de Balaam pour être une pierre d'achoppement à tes serviteurs, leur commandant de manger des choses sacrifiées aux idoles et les obligeant à la fornication? Viens donc, ô toi, qui portes sept étoiles dans ta main droite, désigne tes prêtres choisis selon l'ordre antique, qu'ils officient devant toi, qu'ils versent l'huile consacrée dans tes lampes saintes et éternelles! Tu as envoyé l'esprit de prière sur tes serviteurs dans le pays tout entier, tu as donné à leurs vœux une voix qui égale celle de torrents réunis autour de ton trône. Tout le monde peut dire qu'aujourd'hui tu as visité cette contrée, que tu n'as pas oublié les coins les plus obscurs de la terre, dans un temps où les hommes croyaient que tu t'étais éloigné de nous pour te retirer au plus loin des cieux, et pour dérober tes merveilles que tu n'avais voulu montrer qu'aux fils des générations passées. O actes parfaits et accomplis : les hommes laissent leurs œuvres inachevées; mais tu es un Dieu, ta nature est la perfection; nous aurais-tu tirés d'Égypte pour nous exterminer dans ce désert? Nous le méritons; mais ton nom divin souffrirait dans la joie de tes ennemis et dans le désespoir de tes serviteurs. Quand tu auras donné la paix à ton Église, et la justice à ce royaume, alors tous les saints feront monter vers toi l'hymne de leur joie et de leur triomphe, sur ce rivage de la mer Rouge où nos ennemis se préparaient à nous engloutir. Et celui qui aujourd'hui t'offre en toute hâte un holocauste misé-

rable et indigne de toi, mais que tes nombreuses miséricordes ne permettaient pas de différer, celui-là pourra peut-être prendre la harpe, et élever vers toi un cantique que répéteront les générations à venir. Alors on ne dira plus avec mépris : On n'a jamais cru ceci ou cela jusqu'à présent, quand on saura que les temps et les générations passent sous tes pieds et obéissent à tes ordres; et, comme tu as honoré les temps de nos pères de tes révélations, au delà de tous les âges passés depuis le temps où tu as pris notre chair, tu peux nous gratifier, dans notre indignité, d'une large effusion de ton esprit; car, qui s'opposera à ton désir tout-puissant, puisque le pouvoir de ta grâce n'a pas été épuisé dans ces âges primitifs, comme les faibles et les infidèles le croient, mais que ton royaume est toujours sous ta main et que tu en gardes la porte. Quitte ta royale demeure, ô prince de tous les rois de la terre ! Revêts les vêtements visibles de ta dignité impériale, prends ce sceptre universel que Dieu a remis entre tes mains; car la voix de ton épouse t'appelle, et toutes les créatures soupirent après la régénération [1]. »

Certes, la rhétorique et la déclamation ont leur part dans cette éloquente apostrophe, et nul ne saurait se confier en aveugle à ce torrent impétueux qui roule dans ses ondes tant d'or et de limon. Qu'on ne s'y trompe pas toutefois ; si l'imagination déborde et surabonde, si l'ampleur est près de la boursou-

[1] *Animadversions upon the Remonstrant's defence.*

flure, si les métaphores s'entassent au point de s'écraser les unes les autres, on ne peut méconnaître cependant qu'une main puissante dirige et maîtrise cette exubérante ardeur. Il y a peut-être trop de mouvement, trop d'abondance, mais non trop de mots : chaque image hardie jusqu'à l'audace et parfois intraduisible, est juste et suivie. L'excès est dans l'esprit, il n'est point dans la forme. Toute la magnificence de la poésie biblique se présente à la fois à cette imagination obsédée de la lecture des prophètes, et il ne peut la faire rentrer dans son lit. En cherchant la vigueur du pamphlétaire, il ébauche déjà la poésie du *Paradis perdu*. C'est toujours au moment où son âme est montée à cette hauteur d'enthousiasme et de foi, que lui apparaît dans le lointain le poëme qu'il doit consacrer à la gloire de Dieu. Ce n'est plus comme au lendemain des années de voyage, la vieille légende celtique qui hante son esprit, dans ses jours d'inspiration; sa lyre appartient désormais à Dieu : « Celui-là pourra » peut-être un jour prendre la harpe, et élever vers » toi un cantique que répéteront les générations à » venir. » Le *Paradis perdu* est né de cette promesse et de cette prière, mais nous sommes encore loin du temps où le voeu du poëte doit s'accomplir, et bien des orages passeront sur Milton, avant qu'il reprenne en main la harpe que laissa reposer sa jeunesse. La controverse devait mettre son talent et notre admiration à de rudes épreuves. Les dis-

*logues* en réponse au remontrant avaient mis les rieurs du côté de Milton. L'esprit anglais de tous les temps, et celui du XVII[e] siècle en particulier, n'a jamais été bien exigeant en fait d'atticisme. Les sarcasmes de Milton, lourdement assénés, tombèrent de tout leur poids sur ses adversaires. La controverse était descendue des hauteurs sereines de la discussion dans les arguties et les querelles de mots : elle devait finir par des injures, et ce furent les adversaires de Milton qui eurent les premiers recours à cette arme misérable. Il parut, au commencement de 1642, un pamphlet sous le nom de « *Modeste réfutation d'un libelle calomnieux et bouffon*, et on l'attribua, non sans raison, à un fils de l'évêque Hall. Milton y était noirci des plus atroces calomnies. A cette attaque violente il y répondit par l'*Apologie pour Smectymnuus*, qui est en réalité l'apologie de Milton. Ici, il ne faut plus chercher ni argument, ni dialectique. Ne nous en plaignons pas ; au lieu de quelques vaines redites, nous devons à cette légitime colère presque tous les renseignements qu'on a pu recueillir sur la jeunesse et l'éducation intellectuelle de Milton. Que pouvait-il répondre à un adversaire qui commence par l'appeler un « misérable mécréant, » et qui demande qu'on le lapide publiquement. S'il répond à des injures par des injures, il est du moins justifié par la violence de l'attaque. Il se justifie d'avoir fait usage, dans son dernier pamphlet, de la plaisanterie

et du sarcasme. Il pensait, comme Luther, que « ce qui est soutenu avec mollesse est vite oublié, » et il frappe avec une vigueur intentionnelle. Il établit avec un noble orgueil, que celui qui veut être juste pour les autres doit l'être avant tout pour lui-même. Il lui était d'autant plus aisé de se défendre, que son adversaire avait lui-même déclaré qu'il ne connaissait Milton que par son pamphlet, et qu'il ne pensait que « par conjecture. » Il se justifie avec une noblesse et une hauteur d'âme qu'il est impossible de méconnaître. Tous les rêves, toutes les aspirations de sa jeunesse repassent sous ses yeux, et il sent qu'il n'a point à en rougir. Nous avons cité cette belle profession de foi du poëte, qui place du premier bond son idéal dans les sphères les plus élevées. Tout l'homme se retrouve dans cette apologie, avec son orgueil inséparable de sa grandeur d'âme, sa personnalité hautaine et son inaltérable honnêteté. Il semble qu'on voit se dresser devant soi une statue d'un airain sonore coulée d'un seul jet, mais où l'on chercherait en vain la grâce des contours et l'agrément de l'expression.

Après avoir frappé ce dernier coup, Milton déposa les armes. Il était temps pour lui de sortir de cette guerre d'injures et de personnalités où s'égarait son génie. Il y avait montré d'énergiques et brillantes facultés, sans donner toutefois la véritable mesure de son talent. Malgré sa solide et riche érudition, il n'avait apporté dans ce débat ni faits nouveaux, ni

arguments décisifs. Ses opinions même ne pouvaient alors prétendre à une véritable originalité. Il soutenait le presbytérianisme contre l'épiscopat par les raisons que la controverse lui opposait depuis deux siècles. Rien ne prouve que ses opinions sur les dogmes fondamentaux du christianisme se soient distinguées à cette époque de celles qui étaient professées en commun par toutes les Églises. Il avait l'enthousiasme des Puritains, sans partager encore leur sentiment sur l'universalité de la prêtrise chrétienne. Ses opinions politiques ne dépassaient point, dans leur ardeur, le programme adopté par les Parlementaires, et c'est au parlement même qu'il demande le salut de l'Église. Il ne laisse percer encore aucune animosité contre la noblesse dont il établit, avec une impartialité digne de remarque, les avantages et les inconvénients[1]. Rien n'indiquait donc alors qu'il dût rompre en visière avec les opinions de son temps. Son originalité était tout entière dans sa manière de les défendre. Son style seul lui appartient en propre. Si on le compare avec celui de ses contemporains et de ses devanciers immédiats, on trouve entre eux et lui peu de points de ressemblance. Cette phrase lumineuse et ondulante dont tous les mots semblent regorger de vigueur et d'énergie, ne res-

[1] « La noblesse, dit-il, est un grand avantage en un sens pour atteindre à la vertu : mais la richesse, la facilité de vie et la flatterie, qui accompagnent une éducation délicate et raffinée sont d'autre part un grand obstacle. » (*Apologie pour Smectymnuus*, tome III, p. 145.)

semble en rien au style nerveux, concis, aphoristique de Bacon. Elle est encore plus différente de l'éloquence onctueuse de Jeremy Taylor, de la diction originale et colorée de Burton, et de l'énergie toute biblique de Bunyan. On la voit se former, s'étendre, se grossir de tout ce qu'elle rencontre en chemin, et malgré cet immense bagage, se résoudre sans peine et sans effort. C'est un ruisseau d'orage qui se perd dans une mer. Il semble qu'il y ait place pour tout dans son ample et vaste sein. Ce n'est point le lent, mais clair et élégant développement de la période cicéronienne, encore moins l'ampleur majestueuse de Bossuet; c'est plutôt l'allure mâle et quelque peu pénible de Thucydide, mais avec le goût et la simplicité de moins. Disons-le librement, le style de Milton est un style grandiose, mais factice, et l'inspiration lui donne seule la vie. Toute l'antiquité semble s'y être donné rendez-vous, et la Bible y ajoute sa couleur vigoureuse et tranchée. Le travail ne se sent pas autant qu'on pourrait le croire, tant est grande l'assimilation que l'esprit de Milton a su se faire de l'antiquité, mais il gêne et alourdit l'allure. Au milieu de ce chaos puissant, on voit surgir de temps à autre des tableaux d'une grandeur saisissante, et qu'aucun écrivain anglais n'a su égaler, jusqu'à Burke. L'idéal que Milton entrevoyait pour l'éloquence chrétienne n'était, au reste, pas moins élevé que celui qu'il assignait à la poésie. Il l'a définie lui-même dans l'apologie pour Smectymnuus.

« Les dons que Jésus-Christ réunissait tous en sa personne, il les a divisés parmi les docteurs de son Église : les uns devaient être toujours sévères et d'une sérieuse gravité, pour plaire à ceux qui leur ressemblent ou mettre un frein à ceux dont la nature est trop ardente et trop joviale ; d'autres ont été envoyés pour être plus gais et plus libres, et comme pour marcher à l'aise dans une inaltérable honnêteté : c'est pour sauver ceux qui sont de même humeur, et pour réconforter et vivifier par de sages consolations ceux qui ont des scrupules exagérés et qui se découragent. Aucun homme n'est tenu de détruire en lui ces fondements naturels que Dieu a créés en lui, l'homme ardent de refréner sa vivacité et sa sociabilité, le morose d'effacer de son caractère toute trace de mélancolie innocente. Dieu a voulu au contraire que tout sentiment, toute passion primordiale, dirigée et corrigée, fût le propre moule et le fondement des dons et des vertus particulières de chacun. D'autres ont été doués d'une modération et d'une solidité de raisonnement propre à convaincre les gens raisonneurs et de bon sens. Ce n'est pas qu'il en faille conclure que c'est là le seul moyen efficace de persuader ; car, dans des temps d'opposition, quand on rencontre de nouvelles hérésies naissantes ou de vieilles corruptions à combattre, cette douceur inaltérable d'une sagesse tempérée ne suffit pas pour confondre et détrôner l'orgueilleuse résistance de docteurs hypocrites et charnels. S'il

m'est permis de m'abandonner à l'essor de la poésie, le Zèle dont la substance est éthérée, revêtu de son armure de diamant, monte sur son chariot embrasé traîné par deux météores resplendissants, à la figure animale, mais d'une race bien supérieure à tous ceux du zodiaque, semblables en un mot à ceux qui apparurent à Ezéchiel et à saint Jean, l'un au visage de lion, pour exprimer le pouvoir, l'autorité et l'indignation, l'autre au visage d'homme, pour jeter le mépris et l'outrage sur de pervers et hypocrites séducteurs : porté sur ces coursiers, le Zèle, laissant presque flotter les rênes, passe sur la tête des prélats aux vêtements écarlates, et sur ceux qui osent maintenir des traditions, et il brise sous ses roues enflammées leurs cœurs rebelles. » L'imitateur de Virgile, en se souvenant du portrait de la Renommé, n'annonce-t-il pas ici déjà l'auteur du *Paradis perdu?*

## III

Milton avait rendu témoignage à la vérité. C'était assez pour lui. Il n'avait pas cherché, en entrant dans la vie publique, à faire de sa renommée de pamphlétaire le marchepied des honneurs et des richesses, et il pouvait répondre aux calomniateurs avec un légitime orgueil : « Je ne puis m'empêcher de rendre grâce à la Providence qui nous gouverne, et qui m'a toujours fait vivre dans l'abondance, malgré les dépenses qu'ont entraînées mon éducation et mes voyages ; tant qu'il lui plaira de me laisser ce qu'elle a bien voulu m'accorder jusqu'ici et qui me suffit pour vivre honnêtement et libéralement et même au delà, je serais ingrat envers sa souveraine bonté, si je me faisais assez pauvre pour solliciter les riches espérances que rêve pour moi ce diseur de bonne aventure [1]. » Celui dont toute l'Angleterre répétait le nom, rentra dans sa modeste demeure, où le bruit de la rue n'avait pas pénétré, et reprit son humble labeur. Il avait trente-cinq ans, et dans cette existence remplie par de studieux loisirs, nulle place n'avait été faite encore aux joies du foyer do-

[1] *Apologie pour Smectymnuus*, tome III, p. 151.

mestique. Ces belles visions de la jeunesse un instant peut-être caressées, puis rejetées dans l'ombre par l'austérité de ses mœurs, se bâtissaient leur demeure dans l'imagination du poëte, et amassaient lentement ce trésor d'amour idéal qui devait un jour s'incarner dans l'Ève du *Paradis perdu*. La solitude lui pesait cependant; car il avait le cœur trop grand pour se suffire à lui-même. Un jour on vit Milton fermer la porte de sa maison et s'éloigner de Londres, et à la suite de deux voyages à Oxford, il ramena sous son toit une jeune épouse. C'était à la Pentecôte de 1643 (14 mai). Mary Powell, de douze ans plus jeune que Milton, était fille de Richard Powell, juge de paix du comté d'Oxford, et qui résidait à Forest-Hill, non loin de Shotover, sur la lisière des grandes forêts de la Couronne. Les Milton, quelle que soit la généalogie de leur famille, étaient certainement originaires de ce pays, et la résidence d'Horton, dans laquelle s'étaient écoulées les plus belles années de la jeunesse de Milton, n'était pas éloignée de Forest-Hill. A quel propos des relations suivies s'étaient-elles établies entre les deux familles, c'est ce qu'il est difficile de savoir [1]. Ce qui est certain, c'est qu'elles étaient déjà anciennes, et que le vieux *scrivener* de Londres avait obligé Richard Powell, en lui prêtant une somme assez considérable qui ne lui fut jamais rendue; la ruine complète de sa famille em-

[1] Voir sur la famille de la première femme de Milton, les détails donnés par M. Hunter (A sheaf of gleanings, p. 27), et *Keightley, Life, opinions, and writings of Milton*, p. 32.

pêcha également Richard Powell de payer la dot qu'il avait promise à sa fille. Peut-être Milton fut-il chargé par son père d'aller réclamer cette somme d'argent et s'éprit-il d'une belle passion pour la fille de son débiteur. Peut-être se rappela-t-il tout d'un coup, dans sa solitude de Londres, ces jours de jeunesse où il avait été presque un mondain, et où il avait fréquenté toute la bonne compagnie du pays. Suivant toute apparence, il prit femme le plus bourgeoisement du monde. S'il y eut un roman au début de cette union, le roman ne fut pas de longue durée, et la fiancée ne le fit pas languir dans une longue attente, peu compatible avec son caractère et ses occupations. Le malheur entra avec elle dans la maison de Milton.

On connaît la lamentable histoire de cette union. Après quelques semaines de séjour auprès de son mari, Mary Powell obtint de lui la permission d'aller voir ses parents à Forest-Hill, promettant de revenir promptement. Cependant des semaines se passèrent sans que M<sup>me</sup> Milton parlât de son retour. Milton écrivait lettre sur lettre; il ne recevait point de réponse. Il envoya un messager; Richard Powell lui-même le maltraita, et ne lui permit pas de s'acquitter de son message. Il semblait que ces quelques semaines d'union fussent pour la jeune épouse comme un mauvais rêve dont elle voulait chasser jusqu'à l'importun souvenir.

Que s'était-il donc passé? On a cherché bien des explications de ce drame mystérieux. Philipps le ne-

veu de Milton, qui habitait alors avec son oncle, a essayé de rattacher cette rupture aux querelles politiques qui avaient pu s'élever entre les Powell, ardents royalistes, et Milton, déjà parlementaire et républicain. Mais la guerre civile n'avait point encore donné lieu, dans les relations sociales, à des haines irréconciliables. On connaissait Milton avant le mariage : du caractère dont il était, on ne peut supposer qu'il ait voulu dissimuler ses véritables opinions, et il eût fallu une passion bien violente en lui pour qu'il consentît à en faire le sacrifice. L'homme que n'avait pas effrayé l'inquisition de Rome n'était pas fait pour trembler devant les colères royalistes d'un juge de paix; et d'ailleurs sa profession de foi était écrite au long dans plus d'un de ses ouvrages. Les questions d'intérêt paraissent avoir été également étrangères à ce déplorable malentendu, Milton semble n'avoir jamais réclamé ni l'argent qui était dû à son père, ni la dot de sa femme. Le père du poëte, dont la fortune avait été compromise, était venu se fixer dans la maison de son fils ; mais son arrivée paraît avoir été postérieure à la fuite de Mary Powell, et ne put être par conséquent l'occasion d'aucun dissentiment de Milton avec sa femme. Pourquoi chercher si loin? Le poëte l'a dit lui-même avec tristesse [1] dans *Samson* : « Ce n'est pas la vertu, la sagesse, ou la valeur » de l'esprit, ce n'est pas la vigueur ni la beauté des » traits ; ce n'est pas la grandeur du mérite qui sa-

[1] *Samson Agonistes.*

» vent gagner l'amour d'une femme, et nous en assu-
» rer le long héritage. Ce que c'est, je ne pourrais le
» dire. » Ce je ne sais quoi, cette auréole des gens aimés manquait sans doute à Milton, puisqu'il ne sut pas conquérir le cœur de Mary Powell. Peut-être l'austérité de sa jeunesse, en donnant à ses traits une gravité précoce, avait-elle laissé sur cette noble figure l'empreinte trop marquée de ses luttes héroïques. Il n'avait plus, sans doute, cette grâce de la jeunesse, qui prévient les cœurs en sa faveur, et son âge viril montrait peut-être déjà cette sérieuse dignité qui est la grâce d'une saison plus avancée de la vie. Ce liseur obstiné de la Bible avait vu sans cesse flotter devant ses yeux ces figures douces et soumises des femmes de l'Ancien Testament, esclaves aimées des puissants chefs du désert, et peut-être la grande doctrine de l'égalité des époux dans le mariage chrétien avait-elle eu moins de prise sur cette forte imagination. « L'homme créé pour Dieu seul, la femme pour Dieu en l'homme, » cet admirable résumé du bonheur d'une union religieuse, qu'il donne dans le *Paradis perdu*, n'avait peut-être pas dans la vie de tous les jours le charme dont l'a revêtu la poésie. Peut-être Milton n'a-t-il fait que traduire l'idée qu'il avait conçue de l'inégalité des deux sexes, quand il met dans la bouche d'Ève ces paroles respectueuses. « A toi de commander, à moi d'obéir sans murmure. Ainsi l'a ordonné Dieu. Dieu est ta loi, et tu es la mienne [1]. » Ne le verrons-nous pas plus tard repro-

[1] *Paradis perdu*, ch. v. Voir encore X, 146 et XI, 291, 634, 636. Plu-

cher à Saumaise, comme une note d'infamie, sa complaisance pour sa femme? Il aurait voulu sans doute que tous les petits dissentiments du ménage se terminassent comme dans le *Paradis perdu*. « Je cédai, dit Ève, et depuis ce temps-là, je sens combien la beauté est surpassée par la grâce virile et par la sagesse, qui seule est véritablement belle. » M^me^ Milton ne semble pas avoir été pénétrée de la vérité de cette sentence. Beaucoup moins âgée que son mari, elle ne s'était point fait une image si grave de la vie d'une épouse chrétienne. Dans l'insouciante étourderie de ses vingt ans, elle avait rêvé une existence toute différente à Londres, et auprès d'un époux déjà illustre et si distingué d'esprit et de manières [1]. Quand elle se vit seule auprès de lui, dans cette sombre maison perdue dans les brouillards de la Cité, entendant, dit Aubrey, les gémissements des écoliers frappés de la férule, et ne voyant guère de compagnie que des têtes rondes, peu formés aux belles manières, elle fut prise sans doute d'une invincible mélancolie : elle se prit à regretter les beaux ombrages de Forest-Hill et les joyeuses soirées du manoir paternel, et les madrigaux des squires du comte d'Oxford. Peut-être ne faut-il pas la juger trop sévèrement. Le grave et sincère Milton ne connaissait aucun de ces artifices, aucune de ces molles délicatesses

sieurs passages du livre de théologie qu'il écrivit dans les derniers temps de sa vie, prouvent qu'il n'avait pas changé d'opinion sur la nécessité de la subordination de la femme. (Voir en particulier p. 224, 247, 266, 326.)

[1] Aubrey n'hésite point à donner cette raison à la fuite de Mary Powell.

qui captivent l'âme d'une femme médiocre : et Mary Powell l'était de cœur autant que d'esprit. Il ne paraît même pas que ses attraits aient répondu à ses prétentions ; mais son mari avait dû l'éprouver, et il ne devait point l'associer à sa destinée. Il faut bien l'avouer aussi : Milton, au jugement de tous ses biographes, n'était pas d'humeur fort égale. C'est trop souvent le malheur de ceux qui rêvent l'idéal ici-bas, que de faire payer à ceux qui les approchent les mécomptes de la réalité. Il fallait donc un grand cœur pour aimer et comprendre Milton. Mais quoi qu'on ait pu dire pour atténuer la faute de Mary Powell, il valait la peine de tenter d'être la digne épouse de Milton ; c'était une destinée que d'autres auraient achetée au prix d'un peu d'ennui et de solitude. Tant de droiture et de noblesse étaient faites pour élever à leur hauteur l'âme d'une femme, qui aurait enserré de ses fines et délicates attaches le cœur candide de Milton. D'autres se trouvèrent, qui n'étaient point des modèles d'héroïsme, qui ne prétendirent point au martyre, et qui surent cependant consoler et charmer l'âge mûr et la vieillesse du poëte aveugle. Mary Powell fut, au reste, assez cruellement punie. Il lui fallut revenir un jour au foyer qu'elle avait indignement déserté, et y revenir suppliante et éplorée. Ne valait-il pas mieux accepter au début quelques déceptions, que d'en venir à cet excès d'humiliation ? Une épouse chrétienne aux pieds de son mari ! c'était bien reculer, en effet, jusqu'aux mœurs des patriarches. Milton pardonna ;

mais son âme était sans doute obsédée de ce triste souvenir, quand il décrivait ainsi le repentir d'Ève et le pardon d'Adam : « Elle finit au milieu d'un torrent de larmes. Elle garda son humble attitude et son immobilité, jusqu'au moment où le pardon descendit sur sa faute avouée et tant pleurée. Le cœur d'Adam s'émut et se fondit devant cette femme, autrefois sa vie et son insigne bonheur, aujourd'hui misérablement prosternée à ses pieds, créature ravissante, implorant le pardon et le conseil de celui qu'elle avait offensé, et se réfugiant en son secours. Et, lui, il laissa tomber sa colère comme un guerrier laisse tomber ses armes. » Ainsi pardonnent et punissent les poëtes, et leur pardon comme leur noble vengeance traversent les siècles, en laissant une empreinte ineffaçable sur les fronts qui se sont élevés contre eux. Milton se laissa toucher, comme Adam, mais il devait retrouver plus tard dans l'ingratitude de Déborah, la fille qu'il eut de Mary Powell, comme un triste et continuel prolongement de la faute de sa mère. Jamais plus coupable abandon n'entraîna de suites plus amères [1].

Quand cette calamité fondit sur lui, Milton se retourna comme un lion blessé. Il avait trop de confiance en Dieu, pour accepter comme un châtiment et une visitation divine une douleur que

[1] Il semble que le souvenir de cette réconciliation pesât lourdement sur le souvenir de Milton ; car il a trouvé pour décrire l'abandon par un être aimé, des accents d'une rare énergie. (*Samson*, 1003.)

la seule volonté d'une créature avait faite. Il mit son honneur à ne point se résigner. Il était de ces hommes qui aiment mieux condamner la loi qui les blesse, à leur sens injustement, que de lui rendre hommage en la violant. Il ne pouvait pas admettre, en son orgueil austère, que le bonheur du foyer domestique lui fût désormais à jamais refusé : « Si l'homme, dit-il, qui a passé sa jeunesse sans reproche, qui a placé tout son bonheur terrestre dans l'espoir d'une heureuse union, et qui n'a pas négligé d'appeler par sa prière incessante la bénédiction de Dieu sur cette espérance, si cet homme se trouve un jour indissolublement attaché par un lien, auquel sa nature répugne, à une idole pétrie d'argile, là où il comptait trouver la compagne d'une douce et aimable société, s'il voit que cette chaîne est à jamais rivée, fût-il le chrétien le plus robuste de la terre, il est tenté de désespérer de la vertu et de se révolter contre la Providence [1]. »

Milton ne désespéra ni ne se révolta; il combattit. Il s'assit à son foyer désert, ouvrit la Bible, et, dans l'amertume de sa douleur, il se demanda si la loi de Dieu pouvait consacrer ce qu'il regardait, quant à lui, comme une iniquité flagrante de la destinée. Ainsi abordée avec trouble d'âme et emportement, cette enquête religieuse ne pouvait produire que l'illusion et l'erreur; car le Livre des livres vient de celui qui est, avant tout, doux et humble de

[1] *Doctrine and Discipline of Divorce.*

cœur. Il semble que Milton ait pris à cœur de donner raison à ceux qui accusent l'exégèse protestante de ne chercher dans la Bible que des textes à l'appui des opinions les plus étranges. Il se mit résolûment au travail, et sa plume ne se reposa pas qu'elle n'eût soulagé sa foi et sa douleur, et outragé jusqu'au bout le bon sens public. Il jeta coup sur coup, au milieu de la foule étonnée (1644), quatre gros traités sur le Divorce : d'abord *le Traité de la doctrine et la discipline du Divorce*, écrit anonyme, mais qui cessa de l'être à sa seconde édition ; puis l'abrégé du jugement de Bucer, compilation de textes et d'autorités sur le même sujet ; puis le *Tetrachordon*, ou examen des quatre passages de l'Écriture qui traitent du mariage et de ses nullités, enfin le *Colastérion*, réponse à un adversaire anonyme. En vain, le parti presbytérien, auquel il venait cependant de prêter un vigoureux appui, sonna-t-il la cloche d'alarme, et joignit-il à la réfutation des calomnies contre l'écrivain ; en vain le fit-il dénoncer par un prédicateur au Parlement qui, après avoir mandé le pamphlétaire à sa barre, le renvoya absous ; en vain le fit-il attaquer par les plumes les plus autorisées du parti ; Milton, seul contre tous, entassait argument sur argument pour soutenir une erreur qui sortait du plus profond de son cœur. Il y resta attaché jusqu'à son dernier jour, et quand deux unions heureuses avaient effacé dans son âme le souvenir de Mary Powell. Aussi, quoique la destinée seule lui ait rendu tant de fois sa liberté, il n'y a pas moins quelque

chose de choquant à voir cet homme, qui a épousé trois femmes dans sa vie, se plaindre encore, au terme de sa carrière, du poids de la chaîne qu'une union mal assortie fait peser sur deux époux.

Quelle était donc son erreur, et jusqu'où l'entraîna l'abus de l'interprétation littérale des Écritures? Remarquons-le tout d'abord, la cause que Milton défend avec tant de force, ce n'est point celle du divorce pour adultère, que la loi anglaise autorisait dès cette époque, c'est celle du divorce pour incompatibilité d'humeur; et même, pour parler plus exactement, c'est le droit de répudiation qu'il réclame. Préoccupé de son infortune personnelle, il pense uniquement à réserver au mari le droit de répudier une indigne compagne, et non à garantir aux deux époux un recours mutuel contre les injustices de la destinée. Il est persuadé que la théorie du mariage, telle que l'Église l'a fait prévaloir dans les lois et dans les mœurs, est un pur produit de la routine et de l'erreur. Un temps viendra, pense-t-il, où l'Europe chrétienne désabusée retournera à la vérité. Mais le temps n'est que l' « accoucheur » et non le père de la vérité. Il faut donc que de libres esprits regardent l'avenir en face, et combattent à visage découvert. Milton se fera le vengeur de la vérité, et si sa voix était écoutée, « on verrait des myriades de larmes se sécher dans la vie humaine, » et l'Angleterre redeviendrait une fois de plus ce qu'elle a été dans le temps des druides et plus tard de la Réformation, « la cathédrale de la vérité. » Qu'est-

ce que le mariage? C'est une institution divine, unissant l'homme et la femme dans un amour qui assure le bonheur et la paix du foyer domestique. Mais cette institution n'est divine que dans son essence, en tant que tout ordre et toute justice viennent de Dieu. Ce n'est pas un sacrement, ainsi que l'enseigne l'Eglise catholique. Aussi le divorce a-t-il existé sous les empereurs chrétiens de Rome et au moyen âge; c'est le droit canon qui, aidé de la persévérance de la papauté, l'a fait disparaître des lois de l'Europe moderne. Le mariage est, avant tout, un lien civil, fondé sur la loi naturelle, sur le consentement librement exprimé des deux époux. Or la loi naturelle « ordonne, dit Milton, de ne rien exiger contre la nature[1]. » Aussi la loi mosaïque permettait-elle le divorce pour incompatibilité d'humeur, ou plutôt la répudiation par le mari, et Moïse eût été « antimosaïque, » s'il avait décrété quelque chose contre la loi naturelle qu'il a trouvée encore vivante au milieu du peuple de Dieu. Or, la loi naturelle, et Milton revient à satiété sur cet argument, c'est que rien au monde ne puisse forcer à rester enchaînés l'un à l'autre deux êtres que tout tend à séparer. « Ce seraient, dit-il, deux cadavres rivés à la même chaîne. » L'homme peut prendre son mal en patience, et, suivant la doctrine catholique, il se trouve encore mieux de vivre seul, et de renoncer désormais aux

[1] *Doctrine and Discipline of Divorce.*

joies du mariage, en s'éloignant d'une compagne qui est, pour lui, une occasion de chute et de douleur. « Peut-être, dit Milton, si on m'exhorte à vivre seul, je pourrais prendre mon conseiller pour un messager du ciel, quoiqu'il parle sans autorité : mais s'il veut m'y obliger, je déclare qu'il est Satan en personne [1]. » Par quelle aberration du sens commun a-t-on pu donner au mariage ce caractère d'indissolubilité ? Est-ce parce que la loi naturelle, telle que l'Écriture la proclame, a dit que l'homme et la femme unis par le mariage ne doivent plus être qu'une seule chair ? Mais qui oserait attacher un sens grossièrement matériel à cette parole sublime de l'Écriture ? La forme intérieure, l'âme de cette relation, « c'est, dit Milton, l'amour conjugal naissant d'une conformité mutuelle aux fins du mariage, le bonheur et la société d'une union religieuse, civile et domestique. » Voilà le but et l'essence du mariage. Or, là où cette conformité mutuelle n'existe pas, il n'y a pas de mariage, et chacun reprend sa liberté. La loi civile et religieuse permet le divorce pour cause d'adultère. Eh bien, l'incompatibilité d'humeur est un plus grand désastre dans le mariage que l'adultère : car elle n'est pas un accident qui peut être réparé ; elle corrompt à sa source le bonheur domestique. Si le mariage peut être dissous, outre l'adultère, pour tant de causes secondaires,

[1] Milton disserte doctement sur le sens du mot *uncleanness* que la loi mosaïque emploie, dans la traduction anglaise, pour désigner la cause qui autorise l'homme à la répudiation.

telles, par exemple, que la stérilité, pourquoi ne pourrait-il l'être par l'expresse volonté des deux époux? « Si la femme consent, dit Milton, qu'est-ce que la loi peut opposer à cette décision? Si elle ne consent pas, alors, ou la répudiation est juste et par là même méritée, ou elle est injuste, et dans ce cas, c'est un bonheur pour la femme que d'être séparée d'un homme injuste [1]. » Luther avait dit avant Milton : « Un homme peut répudier une altière Vasthi et épouser une Esther en sa place. » En vain objecte-t-on à Milton les désordres auxquels peut donner lieu cette facilité accordée pour la dissolution du mariage, qui en ferait quelque chose de presque semblable aux unions illicites. En vain fait-on valoir les raisons du droit civil qui viennent compliquer, par la naissance des enfants, toutes les questions d'état; en vain lui représente-t-on avec force les conséquences funestes que peut entraîner pour l'esprit de famille et l'éducation des enfants ce relâchement des liens du mariage, conséquences qui font parfois reculer même devant la séparation de corps. Il ne croit pas nécessaire d'opposer à cet argument qui sort des entrailles du plus vulgaire bon sens, et à tant d'autres qui sont du domaine public, d'autre réponse que cette déclaration : « Puisque Dieu le permet, comment osez-vous le citer devant le tribunal de l'homme, et vous arroger une sagesse et une sainteté supérieures à la sienne? N'a-

[1] *Doctrine and Discipline of Divorce.*

t-il pu prévoir les conséquences de licence et de confusion que peut entraîner cette loi ? Que le mal retombe sur ceux qui en abusent ! Moïse a consenti à supporter l'abus d'une loi juste, plutôt que d'en refuser le bénéfice aux justes [1]. »

Milton ne s'aperçoit nullement qu'en faisant du mariage une application purement civile de la loi naturelle, il s'est ôté le droit de s'autoriser dans son argumentation de la loi mosaïque. Celle-ci n'avait à ses yeux d'autre mérite que de confirmer les données de la loi naturelle ; car il ne prétendait pas sans doute rendre obligatoires pour les chrétiens les prescriptions civiles de la Loi. Mais il sentait qu'il fallait avoir Moïse avec soi, pour avoir le droit d'interpréter dans le même sens les paroles formelles par lesquelles Jésus a abrogé les dispositions de cette Loi. Aussi le voyons-nous bientôt emporté par la passion dans le champ de l'exégèse la plus audacieuse. C'est en vain que les paroles si précises, si impératives de Jésus-Christ, se dressent devant lui, et font tomber l'échafaudage de ses raisonnements. Quand le Maître a dit : « Quiconque renvoie sa femme si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère, » Milton aura recours à l'interprétation la plus subtile pour repousser les conséquences les plus évidentes de cette doctrine : « Si nous examinons, dit-il, les paroles de Jésus-Christ, nous verrons qu'il interprète moins la Loi par sa parole, qu'il n'appuie sa

[1] *Tetrachordon.*

parole sur la Loi. « Il n'est pas venu pour effacer la Loi, mais pour l'accomplir. Il ne peut donc y avoir contradiction entre la Loi et la Grâce. Moïse n'avait pu évidemment permettre quelque chose qui fût contre la morale divine et naturelle. S'il n'a attaché au divorce aucun caractère d'immoralité, Jésus n'a pu le condamner au nom de la morale. Il serait extraordinaire que la Loi de grâce fût venue aggraver la Loi écrite, et nous condamner à porter un joug que nos pères n'ont pu porter. Ainsi, *à priori*, Jésus-Christ n'a pu défendre ce que Moïse a permis. Comment donc expliquer ce texte de saint Mathieu qui semble ne laisser de place à aucune équivoque. Il faut admirer ici la souplesse que donnent à l'esprit le plus absolu le parti pris et la passion. Milton, l'ardent partisan de l'interprétation littérale, l'homme qui n'hésitera pas quelques années plus tard, sur la foi de quelques textes douteux contredits par l'esprit de tout l'Évangile, à enlever au Christ cette divinité que seize siècles ont consacrée de leur foi, Milton se jette à corps perdu dans les subtilités et les distinctions, et fait appel aux interprétations historiques. Il n'hésite pas, lui aussi, à attribuer à Jésus des symboles et des figures de rhétorique, qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre [1]. Ne lui dites pas que les paroles citées par saint Mathieu ne peuvent avoir en aucune façon le caractère qu'il leur attribue, qu'elles énoncent l'injonction la

[1] *Colasterion.*

plus claire, la plus formelle. Milton demandera à distinguer. A qui s'adressent les paroles de Jésus? Est-ce aux chrétiens en général? En aucune façon. Elles viennent tomber de tout leur poids sur les pharisiens qui avaient fini par donner une telle extension à la tolérance mosaïque, que le mariage disparaissait tout entier sous leurs exceptions et leur licence. Ayant à répondre à ces pharisiens qui viennent le tenter, et qui ont abusé de la Loi, il les ramène à cette institution primitive du mariage qui précéda la chute, alors que l'homme et la femme étaient parfaits. Il veut les épouvanter, les embarrasser : « car, dit Milton, il enveloppe souvent sa pensée dans de rapides, véhémentes et compactes sentences, pour aveugler, pour embarrasser d'autant plus ceux qui ne comprenaient pas la Loi. » Mais nous qui vivons sous la Loi de grâce, nous ne devons pas prendre pour nous ses paroles : « Le bon sens et l'équité et, ce qui est plus encore, la voix qui doit tout interpréter, celle de la charité, nous crient hautement que cette raison primitive, cette promesse préméditée de Dieu de nous assurer une compagne assortie, peut seule donner autorité à ce commandement de ne pas divorcer et même en faire un commandement. »

Alors Milton se retourne contre ses adversaires et les met en face de leurs propres paroles. Le texte de Mathieu est, disent-ils, d'une autorité étroite et obligatoire. Il ne permet le divorce que dans le cas d'adultère. Fort bien, dit Milton; mais lisez le second membre de phrase qui complète l'injonction de Jésus-

Christ. « Et quiconque épouse celle qui a été répudiée commet adultère. » « Voilà des hommes, dit Milton, vraiment nouveaux et merveilleux ! ils viennent vous dire : « il faut limiter cette défense à un temps où la coutume permettait des trocs de mariage, et le passage doit s'entendre de celui qui, d'accord avec sa femme, la répudie par légèreté et licence mutuelle. Mais par quelle règle de logique ou de bon sens avons-nous le droit d'entendre l'antécédent d'une façon et le conséquent d'une autre ? Tout ce verset peut s'appliquer à cette coutume immorale ; mais prendre les deux parties d'un axiome indissoluble et dire : l'une est vraie et l'autre est fausse et ne s'applique qu'à un certain temps et à une certaine coutume, c'est dire en réalité que les deux parties sont fausses. Car dans un axiome composé, quelque nombreuses qu'en puissent être les parties, si vous en ébranlez une, si vous dites qu'elle n'est pas également absolue et générale, il s'ensuit que tout le reste est faux. Si donc cette assertion que : celui qui épouse la femme répudiée commet adultère, n'est pas vraie dans sa généralité, il en est de même de celle qui dit que celui qui répudie pour une autre cause que l'adultère, commet adultère. Et si on pose une restriction à la défense d'épouser celle qui est répudiée, la répudiation elle-même doit jouir du bénéfice de cette interprétation restrictive. » C'est qu'en effet, opposée aux partisans du divorce et du nouveau mariage des femmes divorcées, l'argumentation de Milton est irréfutable. On

se demande par quel prodige d'exégèse subtile la Réformation a pu tirer d'un texte si précis, si impératif, les lois qui ont ouvert la porte à cette licence. En vain la Réformation répondrait-elle que l'Église catholique, elle aussi, a permis ou autorisé par son silence plus d'une répudiation non motivée. Elle a pu donner ce triste gage en effet aux nécessités du temps; mais c'est du moins son honneur que d'avoir lutté de toute sa force contre une coutume si contraire à l'institution chrétienne du mariage. La Réformation est demeurée trop fidèle à un triste précédent, qui est une tache ineffaçable de son berceau. En permettant au landgrave de Hesse de prendre une seconde femme du vivant même de la première, elle a, par cette misérable concession dont les Pères de la Réforme payèrent l'appui du bras séculier, ébranlé les fondements du mariage chrétien. Oui, Milton a pu appuyer son témoignage sur l'autorité de Bucer, et il a pu y joindre les approbations d'un grand nombre de docteurs réformés; mais cet appui éclatant fait rejaillir sur tous ses frères en la foi la honte de cette immorale démonstration. Et pour qu'il apparaisse bien clairement à quel point la passion entraîne les hommes hors de leurs principes les plus fermes, l'homme qui avait rejeté avec tant de dédain le témoignage des Pères apostoliques, l'homme qui avait confondu dans une commune réprobation l'Église catholique et les premiers martyrs, quand il croyait les avoir contre lui, le voilà obligé d'en appeler à l'autorité de Bucer, de traduire

un de ses traités et d'y joindre une longue série d'approbations motivées, empruntées aux écrits des docteurs de la Réformation. Il valait bien la peine de dédaigner Ignace, Clément et Irénée, pour s'incliner un jour devant Fagius, Grinaeuss, Sturm, Fox et Pierre Martyr, apôtres d'une doctrine immorale et contraire à la Parole de Dieu ! S'il lui avait été donné de vivre de notre temps, il aurait pu toucher du doigt les conséquences dangereuses de la licence que la Réformation a laissée se glisser dans les mœurs. Il y a peu de temps, les deux Chambres de convocation de l'Église anglicane ont voté une résolution qui appelle l'attention du parlement sur les conséquences morales qu'entraîne l'application de la loi de 1857 sur le divorce. Jusqu'à cette loi, le nouveau mariage des personnes condamnées pour adultère ne pouvait être autorisé que par acte du parlement. La loi de 1857 en a fait un droit commun, tout en autorisant les ministres de l'Église à refuser la bénédiction religieuse, dans le cas où le principe admis par la loi blesserait leurs convictions. L'institution de la Cour des divorces et la publicité donnée aux débats de cette Cour passent aux yeux des hommes religieux les mieux disposés à la tolérance, pour avoir considérablement abaissé le niveau de la moralité dans le mariage. Tant la lèpre du mal s'étend vite, dès qu'on la laisse s'attaquer au corps social ! Il est heureux pour Milton d'avoir d'autres titres à la célébrité que celui d'avoir donné naissance à la secte des *Miltonistes*,

qui se firent les apôtres de cette belle doctrine[1].

On sait jusqu'où l'a poussé cette exégèse passionnée. Elle a fait de lui presque un prédécesseur de Shelley qui, cent cinquante ans plus tard, devait demander l'abolition du mariage, et la liberté absolue de la passion ou du caprice. Il vit la polygamie pratiquée et autorisée dans l'Ancien Testament; il n'admit pas que Dieu pût avoir eu deux volontés sur le même sujet. Aucun texte de l'Ancien Testament ne contient de prohibition relative à la polygamie[2], et le Nouveau Testament lui-même est muet sur ce sujet. Milton est donc prêt à dire comme Luther : « J'avoue que je ne puis rien objecter à ce qu'un homme soit le mari de plusieurs femmes, et il m'est impossible d'affirmer que cette pratique soit contraire aux Écritures. » Si on lui objecte que la prohibition de répudier sa femme est bien plus restrictive que celle de la polygamie, il répondra que la polygamie n'entraîne point la répudiation et qu'elle permet au contraire de prendre une nouvelle épouse, sans répudier l'autre. Si l'apôtre dit (I Cor., VII, 2) : « Que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari, » cela ne veut pas dire

[1] *Pagitt, Heresiography*, p. 100.

[2] Qui peut croire, disait-il, que tant d'hommes du caractère le plus élevé aient pu pécher par ignorance pendant tant de siècles, ou que leurs cœurs aient été à ce point endurcis, ou que Dieu ait toléré une pareille conduite parmi son peuple. Dans ce cas, comme dans d'autres, appliquez la règle reconnue par les théologiens : « La pratique des saints est la meilleure interprétation des commandements... » (*Christian Doctrine*, p. 237, éd. Bohn.) Singulière doctrine pour un adversaire déclaré de la tradition et de la coutume!

qu'il n'en puisse avoir qu'une, mais qu'il n'en doit négliger aucune. S'il dit ailleurs que les anciens et les diacres soient époux d'une seule femme (I Tim., III, 2), cela veut dire qu'il vaut mieux pour eux n'être point embarrassés de trop d'affaires domestiques ; et par là même la polygamie n'est point interdite aux autres, et elle était fort répandue dans l'Église à cette époque. Ainsi la polygamie est permise par la loi de Dieu, et Milton, oublieux de l'histoire comme de la morale, parlait ainsi sur la fin de sa vie [1], au moment où on ne pouvait le soupçonner de vouloir conformer sa pratique à sa doctrine. Que n'avait-il pu pousser ses voyages jusqu'aux pays d'Orient vers lesquels l'entraînait jadis sa pensée ? Il aurait vu ce que la polygamie a fait de la femme orientale, et son âme, vivement éprise de la grande liberté chrétienne, eût repoussé une doctrine qui rabaisse à ce point la femme, que l'Évangile a glorifiée et relevée.

Mais à quoi sert de poursuivre dans de nombreux volumes l'argumentation passionnée de Milton ? Ce n'est pas la raison, c'est la nature qui gémit et murmure dans ces pages ardentes. Des retours involontaires sur sa propre misère viennent se jeter au travers de ses discussions théologiques. La passion lui donne une pénétration des abîmes du cœur humain, que toute la dialectique de l'école n'eût jamais éveillée dans son esprit. « Attachez-vous

[1] *Christian Doctrine*, pp. 287 et suiv., éd. Bohn.

à une femme, dit-il, mais que ce soit une épouse, un appui, une consolation et non pas un rien, un adversaire, une désertrice [1]. » Et ailleurs : « On dira peut-être que ces dispositions du caractère devraient être étudiées de part et d'autre avant le mariage. Mais qu'ils sachent bien, ceux qui parlent ainsi, qu'avec toute l'attention du monde, il peut arriver à un homme réservé de se tromper dans son choix. Mille exemples le prouvent. Les esprits les plus sages et les plus réglés sont les moins exercés en pareille circonstance, et qui ne sait que le silence modeste de la jeune fille ne cache souvent que la torpeur et la grossièreté naturelle d'une âme à qui Dieu a refusé le don de se communiquer. Joignez-y la difficulté d'entrer avec elle dans une complète intimité, et vous comprendrez qu'un discernement parfait est impossible, si ce n'est trop tard; car, lors même que quelque soupçon traverserait votre esprit, il est fort ordinaire de voir les amis vous persuader que l'habitude et la familiarité arrivent à triompher de tout. Enfin, il n'est pas étonnant que les hommes qui ont eu une jeunesse pure aient sous ce rapport moins de clairvoyance, et se hâtent trop d'allumer les torches de l'hyménée. Il n'est donc pas juste que cette erreur pardonnable enlève à l'homme toute espérance de bonheur, qu'il n'y ait pas de recours contre cet arrêt; car les hommes qui ont mené la vie la plus dissipée, en raison même de

[1] *Tetrachordon*, p. 339, III, éd. Bohn.

leurs habitudes d'audace, se trouvent faire les mariages les plus heureux, parce que leurs affections coupables ont été pour eux comme autant de divorces, auxquels ils doivent l'expérience [1]. » Quelle expérience, ô Milton! faisait alors de vous un disciple de Montaigne et de la Rochefoucauld? Pensiez-vous, vous qui parliez ainsi, que l'habitude du vice ait jamais donné le discernement de la vertu? Non ; ceux qui ont souillé leur jeunesse apportent leur souillure dans le mariage, et corrompent les sources les plus pures du bonheur. Il fallait que votre âme saignât cruellement de sa blessure pour vous faire presque regretter la tranquillité de ces unions vulgaires où la diplomatie conjugale tient la place de la chaste dignité du foyer : misérable ressource qui vient échouer devant les grandes épreuves de la vie! Arrêtons-nous sur le seuil de ces graves questions; car l'âme de Milton n'est plus ici. Aussi bien, cette controverse était devenue, en se prolongeant, ce que devenaient alors la plupart des controverses, une guerre de personnalités et d'injures. Dans le premier traité de Milton, on sentait un cœur blessé qui, dans son irascible orgueil, s'emportait contre la destinée et voulait, suivant l'expression de Pope : rejuger la justice divine, être le Dieu de Dieu. Dans le second, le mari outragé s'effaçait derrière le théologien, qui faisait arme de tout ce qu'il rencontrait sous la main. Dans le troisième, sa dou-

[1] *Samson*, V, 1034.

leur est devenue une thèse, le raisonneur s'est changé en un pédant outré des critiques qu'il soulève. Pour lui, l'auteur de la réfutation est un laquais devenu homme de loi, et il le renvoie à la cuisine et à l'office. « Je ne veux pas, dit-il, discuter philosophie avec un porc qui n'en a jamais su un mot [1], » et il s'indigne de voir la censure laisser imprimer de pareilles inepties : le libéral Milton la trouverait bienfaisante, si elle pouvait le délivrer de son adversaire. Après avoir dépensé tant d'esprit et de talent en pure perte, il commence à songer qu'il eût été de sa dignité de ne pas répondre. « J'aurais voulu, dit-il, puisqu'on a comparé la vie de l'homme à une pièce de théâtre, que mes entrées et mes sorties fussent combinées avec celles de personnes auxquelles leurs mérites et leurs actions donnent un maintien grave et tragique, et de n'avoir pas à me commettre avec des bouffons et des hommes perdus. » Ce fut, en effet, la juste punition de Milton de n'avoir pu rencontrer dans cette campagne malheureuse d'adversaire digne de lui. Son véritable adversaire était celui qui se taisait, le bon sens public qui faisait avec raison justice de pareils emportements. Personne ne voulut prendre au sérieux cette violente sortie d'un mari outragé qui veut transformer une infortune personnelle, digne de pitié, en calamité publique et en iniquité sociale et religieuse. Ce n'est pas qu'il n'eût dépensé, dans cette lutte inégale avec

[1] *Colasterion.*

la raison, beaucoup d'érudition et de talent. Aiguisée par la passion et la colère, sa plume avait pris une allure plus libre et plus dégagée. La phrase ne se traîne plus ici sur les modèles de l'antiquité, et si parfois le langage paraît encore vieilli et suranné, il est toujours énergique et expressif. Style, images, tours, tout y est plus personnel et plus original. On trouverait dans ces traités moins de pages éloquentes et achevées que dans la controverse sur l'Église; mais on y sent partout l'écrivain devenu maître de sa forme, sentant la phrase s'assouplir sous sa main, et se prêter à toutes les exigences d'une controverse à la fois savante et passionnée. Parfois même l'imagination vient jeter comme en se jouant une flèche de poésie au milieu de ce fatras éloquent, et rappeler le divin Platon : « Cet amour (l'amour conjugal) a un frère, qui, s'il n'est son jumeau, lui ressemble incroyablement : il le cherche partout, et il a le malheur de rencontrer les désirs faux et hypocrites, qui errent de toutes parts dans l'isolement en prenant sa ressemblance. Grâce à cette figure empruntée ils trompent souvent l'amour qui n'est pas entièrement aveugle, comme les poëtes ont le soin de le dépeindre, mais qui ne regarde que d'un œil, comme un archer qui vise le but, et ouvre un œil peu clairvoyant dans ces sombres régions d'ici-bas, qui ne sont pas la sphère propre de l'amour, et où sa simplicité et sa crédulité naturelle l'égarent plus d'une fois : il embrasse et étreint ces fantômes qu'il rencontre, et qu'il prend pour

des fils de sa mère : il le croit; car ils ont soin de se tenir du côté où sa vue lui échappe. Mais bientôt après, s'élevant, suivant sa coutume, d'un essor rapide dans les hautes régions qu'il habite au-dessus de l'ombre de la terre, il dirige son regard devenu perçant sur les impostures et les misérables déguisements qui l'ont déçu, et ne reconnaît plus le frère véritable qu'il cherchait. Il ne peut plus soutenir la société d'un être semblable : car les pointes dorées de ses flèches sont émoussées, leurs plumes de pourpre tombent, ses tresses soyeuses se déroulent et pendent sur ses épaules, et cette vertu originale et ardente que le Destin lui a donnée l'abandonne tout à coup : ce n'est plus un Dieu; il a perdu toute sa force. Mais il retrouve Anteros, et rallume le flambeau presque éteint de sa divinité au contact d'une flamme puisée au même foyer que la sienne. »

Ne semble-t-il pas que le noble esprit de Milton, égaré dans cette controverse, ait perdu lui aussi ses ailes et sa flamme divine. Quand toute sa vie ne protesterait pas contre l'égarement de sa raison, qui penserait que la dangereuse argumentation des traités sur le divorce répondît à la pensée réelle de celui qui a dit avec tant de grandeur dans le *Paradis perdu :* « Salut, amour conjugal! par toi l'impudique adultère fut proscrit de la société des hommes; c'est toi qui consacres les liens du sang, toi qui les épures et les sanctifies; le premier, tu nous as fait connaître les tendres affections de père, de fils et de frère. »

## IV

Pendant qu'il se jetait ainsi tête baissée dans une lutte qu'il avait provoquée lui-même, il retrouvait peu à peu le calme dont sa vie et son esprit avaient besoin. La fuite de Mary Powell l'avait laissé en tête-à-tête avec ses écoliers dont le nombre n'avait pas sensiblement augmenté : ses pamphlets sur le mariage n'étaient guère propres à lui concilier la faveur des familles qu'une pareille audace de pensée devait épouvanter. Son traité sur l'éducation fit cependant impression sur lady Ranelagh qui lui fit confier son neveu le comte de Barrymore et lui adjoignit bientôt son propre fils [1]. Il avait dans cet intervalle changé de demeure. Peut-être cette émigration eut-elle pour cause le retour de Mme Milton qui eut lieu à cette époque. Il n'est pas à présumer qu'elle eût été convaincue par les Traités que son abandon avait inspirés à son époux; mais de graves événements publics avaient peut-être rendu moins séduisante cette maison paternelle pour laquelle elle avait déserté le toit conjugal. La bataille de Naseby avait ruiné

[1] Quatre des épîtres latines de Milton sont adressées au fils de lady Ranelagh.

les dernières espérances des royalistes. M. Powell voyait la ruine s'abattre sur sa maison, et il jugea peut-être prudent de se ménager, par son gendre, quelque appui dans le parti vainqueur. De plus, Milton, qui se regardait comme délié de tout engagement avec Mary Powell, et à qui la solitude pesait doublement depuis qu'elle lui était imposée, avait fait quelques tentatives pour contracter une nouvelle union. Il espérait faire agréer ses hommages d'une miss Davis, personne des plus accomplies, nous dit-on; mais il ne semble pas que cette jeune fille se soit montrée disposée à braver l'opinion du monde, qui eût considéré une pareille union comme illégitime. Peut-être le bruit de cette tentative arriva-t-il jusqu'à la famille Powell, qui se décida à frapper un grand coup, en demandant le retour en grâce de l'épouse coupable [1]. Elle le rencontra dans une maison tierce, se jeta à ses pieds, pleura, et tout fut dit. Il ne voulut pas, semble-t-il, se retrouver avec elle dans la demeure qui avait été témoin de sa fuite, et en attendant que sa nouvelle maison de Barbican Street fût disposée, il la logea chez un ami. Il paraît bien que ce retour fut motivé par des raisons intéressées; car à peine Milton était-il installé dans sa nouvelle maison qu'il dut l'ouvrir à toute la famille de sa femme. Peu de temps après, Milton vit naître sa première fille Anne. M. Powell mourut chez son gendre dans le courant de l'année; Mme Powell reprit

[1] *Keightley's life of Milton*, p. 39.

avec toute sa tribu le chemin de Forest-Hill, et « sa maison, dit Philips, redevint la maison des muses. »

Il semble, en effet qu'habituées à visiter Milton dans sa solitude d'Horton ou sous le ciel brillant de l'Italie, elles se fussent exilées pour longtemps d'une demeure qui retentissait du bruit des controverses et des querelles de parti. Elles n'inspirèrent à Milton à cette époque, et avant de le quitter pour longtemps, que quelques sonnets bien différents de ton et de sentiment de ceux qui avaient clos la première période de son activité poétique. Ceux qu'il composa sur l'insuccès de ses efforts dans la cause de la liberté matrimoniale semblent un écho de ses pamphlets acerbes, tant la véhémence de ses sentiments s'y traduit en invectives et en apostrophes ardentes. « J'ai voulu seulement aider mon temps à sortir de ses brouillards, en invoquant les règles de l'antique liberté ; mais je me vois environné des cris barbares de la chouette, du coucou, de l'âne, du singe et du chien semblables à ces insulteurs des enfants de Latone que la déesse changea en grenouilles...... Ils crient : liberté, et c'est la licence qu'ils veulent : car, pour aimer la liberté, il faut d'abord être bon et sage. Ils en sont loin encore, et bien de l'or et bien du sang auront été répandus en vain [1]. » On comprend que ces effusions poétiques ne l'aient point consolé. L'amitié fut-elle plus heureuse ? On voudrait le croire. L'ami de son père et le sien, Henri Lawes,

[1] IIe sonnet. On the Detraction which followed upon the writing certain treatises.

venait de publier un recueil des airs qui l'avaient rendu célèbre. Le front de Milton se dérida un instant lorsqu'il s'assit à son orgue et vit repasser sous ses yeux les mélodies qui avaient charmé sa jeunesse, et il adressa à leur auteur un sonnet qui a plus fait, pour le rendre immortel, que sa musique. Il ne semble pas au reste, qu'il ait renoncé, dans sa douleur, à toute société. On rapporte à cette époque un sonnet adressé à une vertueuse jeune fille, et un autre à lady Margaret Ley, la fille de sir James Ley, qui avait été sous Jacques I<sup>er</sup>, président du conseil et qui fut plus tard comte de Marlborough. Peut-être faut-il placer à ce moment de sa vie le sonnet à Lawrence et le premier de ceux qu'il adressa à Cyriac Skinner. Ensuite sa muse poétique dormit de ce long sommeil dont le *Paradis perdu* devait être le réveil. Le hasard et les circonstances eurent sans doute plus de part que la volonté à ce silence des années de force et de maturité. Il ne méprisait pas sans doute la poésie, celui qui disait, en 1642, au défenseur de la Cité menacée par les troupes du roi : « Garde ces portes, et garde le poëte qu'elles renferment. Il peut payer ta fidélité : car il connaît le charme qui fait descendre la renommée sur des actes pareils, et il peut répandre ton nom dans les continents et au delà des mers, et jusqu'aux contrées les plus lointaines que le soleil réchauffe de ses rayons. » Cette conscience de sa force et de son génie ne put prévaloir contre les événements [1]. C'était l'âge de la

[1] A cette époque appartient encore la dernière poésie latine de Milton, ode irrégulière adressée à John Rouse, bibliothécaire de la Bodléienne, à Oxford.

prose. Milton sut du moins ajouter à ses œuvres de controverse deux écrits d'un intérêt plus durable, son Traité d'éducation dont nous avons parlé, et son Discours sur la liberté de la presse, le plus beau de ses écrits en prose, et que nous nous proposons d'examiner plus loin. Finissons-en avec la guerre, puisque Milton était destiné à y rentrer encore avec un nouvel éclat. Son père était mort en 1647, et Milton venait de changer encore une fois de demeure et de s'établir dans Holborn-Street. Sa seconde fille, Marie, était née le 25 octobre 1648. Le parlement, ou plutôt le parti indépendant et militaire, triomphait. On prétend qu'on songea à faire de Milton un adjudant général; mais si ce projet fut jamais formé, il avorta. La république d'Angleterre pouvait tirer d'un homme tel que lui un autre parti. La tête de Charles I[er] venait de rouler sur l'échafaud, et le gouvernement républicain venait d'être proclamé. Les amis de la veille, les presbytériens, ces Girondins de la révolution d'Angleterre, étaient devenus les ennemis du lendemain. Ils criaient anathème sur les meurtriers du roi. Milton ne pouvait laisser passer cette occasion de venger à la fois ses ressentiments particuliers et la cause révolutionnaire. Il prit la plume et publia un écrit intitulé : *De la Souveraineté des rois et des magistrats*. Sans entreprendre l'apologie du supplice de Charles I[er], il y soutenait qu'un roi pouvait être jugé et même exécuté en certains cas. Il avait le bonheur d'être absolument innocent du sang versé; mais il était de ceux

qui mettent à se compromettre le même soin que d'autres emploient à se garder. Il ne put souffrir un instant que la souveraineté du peuple fût contestée. La loi naturelle, disait-il, aussi bien que la loi religieuse nous enseignent que l'homme est né libre : ce n'est que pour échapper aux dangers de l'isolement qu'il a formé des sociétés. Les souverains et les magistrats ne sont que les délégués des citoyens. Aristote a eu raison de dire que le roi est celui qui gouverne pour le bien et le profit de son peuple et non pour le sien. Le peuple peut donc également le choisir et le rejeter, le garder ou le déposer, suivant son bon plaisir, en vertu de son droit de souveraineté. S'il ne remplit pas ses devoirs, il est le ministre de Satan, et non celui de Dieu. « Celui, dit Milton, qui vit en paix avec moi, qu'il soit près ou loin, de quelque nation qu'il soit, il est pour moi, au point de vue civil et humain, un Anglais ; mais l'Anglais qui, oubliant toutes les lois humaines, civiles et religieuses, attente à la vie et à la liberté des citoyens, celui-là est pour l'offensé et pour la loi qu'il outrage, bien que sorti du même sein, un Turc, un Sarrazin et un païen [1]. » Milton ne soupçonne pas, et plus d'un libéral Anglais en était au même point que lui, la théorie du souverain irresponsable gouvernant par des ministres soumis au bon vouloir du parlement : car cette théorie était alors aux mains de ceux qui voulaient mettre tout le gouvernement entre les mains

[1] *On the tenure o kings and magistrates.*

des rois, et les rois eux-mêmes au-dessus des lois. Son esprit rigoureux ne comprenait pas de milieu entre l'absolutisme royal et la souveraineté du peuple. Aussi, par un de ces arguments dont les révolutionnaires ont toujours fait tant d'usage, il se fait pour un moment le vengeur de la royauté outragée, pour prouver qu'il n'y a point de temps d'arrêt dans la revendication du droit des peuples contre celui des rois : « Vous avez, dit-il, éteint en lui tout ce qui était du roi, vous l'avez dépouillé de son rang et de son éclat, vous l'avez traité comme un captif et un malfaiteur, vous l'avez livré à la justice dans l'état et la condition d'un simple mortel : au nom de quelle loi divine ou humaine venez-vous aujourd'hui regarder sa tête comme sacrée [1] ? » Éternelles représailles de la violence contre la violence, et bien propres à faire réfléchir, sinon à arrêter ceux qui commencent des révolutions. L'esprit absolu de Milton ne pouvait se représenter une nation combattant pour ses droits, et fixant d'elle-même leur limite. Exalté par les leçons de l'antiquité, il ne songeait pas que si les anciens ont justifié le tyrannicide, c'est qu'ils vivaient dans des républiques, dont les tyrans étaient en même temps des usurpateurs.

C'était, au reste, une singulière époque que celle où on voyait Milton, dans ses observations sur les articles de la paix conclue par Ormond avec les

[1] *On the tenure of kings and magistrates.*

Irlandais, demander d'une part l'extermination des papistes, leur refusant quartier et merci, parce que, dit-il, leurs crimes ont fait d'eux les vassaux des Anglais, puis se défendant ailleurs, et les puritains avec lui, contre l'accusation de tolérance qui leur est jetée par le parti presbytérien comme le dernier terme de mépris. Ils ont, dit ce parti, violé le covenant, en essayant d'établir dans la loi la tolérance de toutes les religions, jusqu'au judaïsme et au paganisme. « Pourquoi non? répond Milton. Ces parleurs ne savent-ils pas que l'extirpation de l'erreur n'est pas l'œuvre du glaive temporel, mais du glaive spirituel, qui est la parole de Dieu? » Pourquoi faut-il que Milton donne lui-même un démenti à cette noble revendication de la liberté de conscience, en refusant au catholicisme ce droit de cité qu'il accorde même aux religions païennes. C'est que le catholicisme est l'ennemi présent, et il faut, pour qu'il soit bien dit que la haine aura toujours sa part en ce monde, que le papisme ne soit pas une religion, mais une faction, comme, aux yeux de Milton, les membres indépendants du parlement ne sont pas des politiques mais des rebelles, comme le roi n'est pas un accusé mais un coupable [1]. Misérable argument de tous les fana-

[1] Ce qui prouve que le fanatisme n'a jamais empêché l'ambition d'être clairvoyante, c'est que les partisans de Cromwell justifiaient l'expulsion des membres indépendants des communes, en disant qu'il était temps que le gouvernement devînt de parlementaire qu'il avait été jusque-là, gouvernement représentatif. (Voy. *Observations on the articles of peace between Ormond and the Irish Rebels*, p. 197.) Les presbytériens, en libé-

tismes légué par l'antiquité au monde chrétien, au protestantisme par l'Église, aux rois et aux nobles par le moyen âge, et que devait reprendre cent cinquante ans plus tard la Convention pour en user contre les chrétiens, contre les nobles et contre les rois!

Plus de tristesse se mêlerait encore au regret que nous éprouvons en voyant un poëte faire ce sanglant appel à l'inexorable justice des hommes, si nous pensions que la tête de Charles Ier n'était pas encore tombée au moment où il le publiait. Quelques passages de l'écrit sur la souveraineté des rois et des magistrats prouvent tout au moins qu'il avait été composé avant que le royal prisonnier eût été exécuté [1], et qu'il était une défense anticipée du défi audacieux que les révolutionnaires anglais allaient jeter aux rois de l'Europe. Mais si cette pensée ajoute à l'irritation que peut causer l'erreur aveugle de Milton, elle prouve au moins qu'il ne se traînait pas à la remorque des violents, et qu'il prenait sa part de l'effrayante responsabilité qui allait peser sur ces hommes. C'est quelque chose, au temps où règnent

raux éclairés, n'hésitaient pas à comparer cette modification constitutionnelle à la tyrannie des Turcs, et Milton, visiblement embarrassé, ne sait leur répondre que par des injures.

[1] Voir en particulier p. 4, t. II, de l'éd. Bohn : « They pity him, extol him, protest against those that talk of bringing him to the trial of justice. » C'est aussi l'opinion de Wood. M. Birch (*Life of Milton*, p. xxxii) a découvert par une note manuscrite d'un exemplaire qu'il possédait que le livre fut publié en février 1648-9.

la force et la terreur, de pouvoir au moins se justifier d'une sanguinaire ambition et d'une lâche faiblesse. Quoi qu'il en soit, il devait recevoir un jour le prix de son dévouement à la cause du parti indépendant. La royauté avait cessé d'exister, et la république d'Angleterre, pour que son conseil d'État ressemblât de plus près au sénat de Rome, allait négocier avec l'étranger en latin. Bradshaw et Cromwell lui-même devaient avoir besoin de quelques leçons. Milton était le premier latiniste de l'Angleterre. On l'arracha à ses élèves et à la composition de son *Histoire d'Angleterre* dont les quatre premiers livres étaient déjà achevés, pour lui offrir l'emploi de secrétaire du conseil d'État pour les affaires latines. Milton n'avait rien sollicité ; et ses amis étaient arrivés au pouvoir sans l'appeler à y prendre part, mais il accepta avec joie des fonctions si conformes à ses goûts. Sa vie publique commençait, et il disait en même temps un long adieu à la poésie en traduisant en anglais neuf des psaumes de David.

## V

Quand on se demande quelle part Dieu a réservée dans les affaires de ce monde, à ceux qui semblent dans la poésie nous apporter un écho de l'univers invisible, on n'en saurait concevoir de plus digne et de plus grande. La nature semble les avoir créés tout exprès pour faire d'eux à certains moments les conseillers les plus clairvoyants de la chose publique. Il monte à leur âme comme une aspiration suprême formée du faisceau de toutes les aspirations populaires. Il semble parfois qu'ils sont comme la résonnance éclatante de leur siècle : ils sont des voyants; ils sont des prophètes. Malheur à qui repousse le soupir des peuples porté par la poésie jusque sur les marches du trône : il repousse son véritable salut. La grandeur de la poésie est précisément dans ce don merveilleux de planer sur les horizons lointains pour en embrasser l'immense étendue, et de mêler ainsi la voix de l'humanité au murmure confus d'un siècle. Elle oppose ce qu'il y a d'immuable, de permanent dans la pensée humaine aux agitations et aux passions éphémères ; elle pourrait bien être, en ses sommets les plus élevés, la vérité même des

choses d'ici-bas. Aussi, aux heures où la véritable éloquence politique, s'élevant au-dessus des passions et des préoccupations mesquines, semble être la voix même de la raison qui retentit dans l'avenir, elle va, comme d'elle-même, puiser dans l'immortel trésor de la poésie quelque souvenir qui donne la vie et la couleur à la vérité. « Ainsi, frappée, suivant la belle expression de Montaigne, aux pieds nombreux de la poésie », elle semble mêler quelque chose de l'éternité aux considérations terrestres. Personne ne songeait à sourire quand Pitt, terminant son magnifique discours sur l'esclavage, et voyant le jour se lever derrière les vitraux gothiques de Westminster, s'écriait avec Virgile :

Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.

Il semblait au contraire, quand il descendit de la tribune, que l'oracle même venait de parler par sa bouche inspirée. Non, la poésie ne doit pas être reléguée à l'écart de tout ce qui est grand et noble dans les agitations de la vie publique ! N'est-ce pas à Euripide que Milton a emprunté cette noble définition qui sert d'épigraphe à son Traité sur la liberté de la presse : « La liberté règne, quand un citoyen voulant publier un bon conseil, le peut faire sans entrave. Que l'honneur vienne à celui qui sait parler ainsi, et que le silence soit imposé à celui qui ne le sait pas. » Le silence imposé est de trop ; mais le sentiment est grand et juste. Pourquoi vouloir fermer la bouche

aux poëtes? Y a-t-il personne de trop ici-bas pour proclamer les droits de la conscience et de la raison, et n'y a-t-il pas des temps où la voix seule du poëte domine le murmure de la bassesse et de l'ignominie universelle ? Mais ce qu'on peut demander, c'est si le poëte jeté au milieu des révolutions, est bien le maître de cette parole ailée qui s'échappe de ses lèvres? N'est-ce pas d'elle qu'on peut dire: *Nescit vox missa reverti*. Y a-t-il place dans la mêlée confuse des passions et des idées pour ces êtres exceptionnels et délicats? Sans doute cette voix a le droit d'être entendue; mais il faut que le poëte passe sur ses lèvres, pour les purifier, le charbon ardent d'Isaïe. Il ne doit point tenter d'assouplir son esprit aux exigences pénibles de l'action. Pouvant gouverner les hommes par leurs instincts les plus purs et les plus élevés, il ne faut pas qu'il se fasse le complaisant du pouvoir ni de la multitude. La destinée des poëtes est d'être les meilleurs conseillers, et généralement les plus mauvais ministres de la chose publique. Ils ont un pied dans l'avenir ; qu'ils ne le heurtent pas à l'ornière du présent. Voyant loin, ils ne voient pas avec précision, et c'est de précision que le traitement des affaires de ce monde a besoin. Je conçois donc le poëte entrant dans la vie publique avec tous les enthousiasmes et toutes les illusions de la vertu, jetant le cri de la justice indignée ou la prière clémente au milieu des passions de la foule, planant au-dessus des partis et n'essayant jamais d'en devenir le chef; représentant en un mot,

avec le philosophe auprès de qui il s'asseoit, ce qu'il y a d'éternel dans les affaires d'ici-bas. Je ne m'offense pas de trouver en lui un peu d'exagération dans les espérances ou dans les regrets ; à lui la mission de rendre hommage aux gloires proscrites et aux dévouements égarés, à lui de rendre justice au passé et d'en porter le deuil en son cœur. Mais ce qui étonne et afflige, c'est de voir le poëte flattant la multitude pour lui arracher un lambeau de pouvoir, manœuvrant au milieu des partis, insultant aux gloires passées, donnant en un mot une voix éclatante à de viles et honteuses passions. Si le gouvernement des hommes est à ce prix, ce n'est pas au poëte qu'il appartient de les gouverner ; car ses paroles ne peuvent jamais être contenues dans l'enceinte où elles retentissent. Le poëte doit donc être l'homme d'une seule opinion ; il doit se mettre au-dessus des caprices de la foule, ou s'il subit les mêmes entraînements, la justice l'oblige à refouler sa voix; car s'il s'est trompé, il a entraîné trop d'hommes dans son erreur, pour avoir le droit de les reconquérir à de nouvelles idées. Mêlée aux orages de ce monde, la poésie doit avoir, pour ainsi dire, l'immobilité des croyances religieuses : elle ne doit prêter sa voix qu'à la justice, à la clémence et à la pitié. L'éternité ne transige pas avec le temps.

Si la faiblesse humaine n'a pas permis à Milton de montrer au monde le modèle accompli des destinées du poëte jeté au milieu d'une révolution, ce sera du moins son éternel honneur d'avoir cherché à en

approcher. Il n'est point nécessaire d'admirer ses erreurs, pour lui rendre justice : il suffit de dire de lui qu'ayant aimé la liberté avant son triomphe, il l'aima encore après sa défaite, qu'il ensevelit dans la tombe, après une vie traversée d'épreuves, toutes les croyances, toutes les nobles illusions de sa jeunesse, et qu'il resta, pendant quatorze ans, une protestation vivante contre la servilité de ses concitoyens. Il faudrait plaindre celui qui ne saurait avoir quelque admiration et quelque pitié pour ce vieillard aveugle obligé de dérober sa tête aux frivoles conseillers de Charles II. Ce rêveur obstiné demeure grand, parce que sa conscience fut grande. Mais cette âme un peu dure fut trop éprise de l'idée d'une inflexible justice : elle n'écouta pas la voix de la clémence et de la pitié qui n'égare jamais, et là est la tache qui reste imprimée à son nom. Il vivait dans un temps de fortes croyances, où l'on aimait mieux des lois justes que des lois douces. Il avait subi dès son enfance l'influence d'esprits exaltés. Au temps où il était à l'Université nous voyons un de ses maîtres qui était demeuré son ami, Alexander Gill, condamné sévèrement pour outrage envers le roi et le feu duc de Buckingham. Le temps et les événements n'avaient fait qu'exalter chez Milton l'absolutisme des opinions, et l'expérience ne put ni l'abattre ni le détromper : « Ce génie sublime et sévère, a dit M. Guizot, qui dès sa jeunesse avait résisté à ses parents et à ses maîtres pour s'adonner tout entier à la poésie et aux lettres, était épris d'une passion ardente

pour la liberté ; non pour cette liberté réelle et vraie qui résulte du respect de tous les droits et des droits de tous, mais pour la liberté idéale et absolue, religieuse, politique, domestique ; et son puissant esprit se repaissait à ce sujet d'idées fortes, de sentiments élevés, de grandes images et de belles paroles, sans qu'il s'inquiétât de savoir si autour de lui les faits positifs et ses propres actions même répondaient à ses principes et à ses espérances. Il pouvait servir et il servit en effet la tyrannie, tantôt d'une assemblée, tantôt d'un seul homme, croyant toujours défendre et servir la liberté ; éclatant et douloureux exemple des illusions peu dignes où l'imagination rêveuse, le raisonnement abstrait et le beau langage peuvent jeter une intelligence supérieure et un noble cœur.»

Quel commentaire n'affaiblirait l'effet de ce sobre et vigoureux portrait ? Ce n'est point toutefois des erreurs où l'entraîna l'imagination et le raisonnement solitaire que nous chargeons la mémoire de Milton. Qu'il eût rêvé pour son pays un gouvernement idéal, il le pouvait sans danger, et nul n'a jamais considéré comme des factieux Platon, pour sa *République*, Th. Morus, pour son *Utopie*, et Fénelon, pour son *Télémaque*. L'idéal et l'abstrait ont leur raison d'être en ce monde, et il faut que quelques-uns visent au-dessus du but pour que tous y atteignent. Tout ce qu'on a le droit d'exiger de ceux qui veulent faire l'humanité trop grande, c'est de ne point s'abaisser à sa taille, c'est de ne point tomber de l'empyrée d'autant plus lourdement qu'ils ont

monté plus haut. Rêver et agir noblement, c'est tout ce qu'on a le droit d'exiger des poëtes. Jugé sur cette mesure, le caractère de Milton ne sort point sans tache de l'épreuve. Il servit la tyrannie ; il admira et il aida Cromwell. Il faut l'en blâmer sans détour ; car d'autres trouvèrent dans l'inflexibilité de leurs opinions la force nécessaire pour résister aux séductions du génie. Que notre justice ne devienne point complaisance, en traversant la mer, et ne nous indignons point contre les régicides Français qui assiégeaient les antichambres de l'Empire, si nous sommes disposés à pardonner aux puritains, qui s'inclinèrent sous la rude épée de Cromwell. La place de Milton était auprès de Vane et de Ludlow ; et s'il ne se crut point appelé, dans le sentiment de son incompétence politique, à donner aux faibles l'exemple d'une indomptable résistance, il faut l'en plaindre et même l'en blâmer ; car tout le monde a charge d'âme, quand il s'agit de la liberté de son pays. Le sonnet à Cromwell, aussi bien que la longue apologie qu'il présente de tous ses actes dans la *Seconde défense du peuple anglais*, sont des témoins vivants qui accusent la faiblesse ou l'erreur de Milton. Mais l'histoire ne serait point une leçon d'expérience pour les hommes, si elle ne savait point expliquer ce qu'elle condamne. Un noble esprit et un grand caractère ont leurs raisons à eux pour fléchir le genou devant la force. Toute révolution porte en ses flancs plus d'un principe et plus d'une idée, qu'elle poursuit d'une ardeur inégale et qui maintien-

nent pourtant son prestige. La révolution française inscrivit à la fois l'égalité et la liberté sur son drapeau, et quand la liberté eut péri sous le poids des excès dont elle fut le prétexte, plus d'un esprit sincère jugea que ce sacrifice était nécessaire pour assurer le triomphe de l'égalité; ainsi pensèrent tous ceux qui n'avaient pas le cœur à la hauteur de l'esprit, qui ne virent point combien de nobles choses la liberté ensevelit dans sa défaite. En Angleterre, la révolution avait poursuivi avec une égale ardeur deux grands principes, celui de la liberté politique, et celui de la liberté religieuse. L'idéal dont se repaissaient les sombres et ardents esprits des puritains, c'était celui d'une grande cité chrétienne, où la vertu tiendrait lieu de lois. C'était l'aurore de la royauté terrestre de Jésus-Christ. L'homme qui fut porté par ce mouvement au sommet de la puissance et de la fortune avait tout ce qu'il fallait pour dominer son époque; car les passions qu'il avait à gouverner, il les avait le premier ressenties. Nul ne sait mieux tirer parti des illusions de ses semblables que celui qui les a partagées. Il faut aller plus loin encore. Il est des hommes, en qui la passion du pouvoir détruit le sentiment moral, en respectant la sincérité des opinions. Leur croyance devient ainsi le levier même de leur puissance. Quand la foi se cuirasse d'habileté, elle a tout ce qui peut lui donner la domination de ce monde. L'égoïsme rapporte tout à soi, même les principes et la justice, et les fanatiques arrivent souvent à se persuader de bonne

foi que le salut du monde est attaché à leur triomphe personnel. Cromwell était un de ces fanatiques à demi déniaisés. Il avait reçu du ciel la rare faculté de dédoubler son esprit, et de pouvoir regarder à la fois au dehors et au dedans de lui-même; il se servait de passions qu'il partageait. Là est le secret de son ascendant. Quand cet esprit de sagacité et d'observation morale s'allie à une nature ardente et fanatique, rien n'en peut arrêter l'essor. L'esprit de Cromwell, longtemps replié sur lui-même, avait amassé un trop-plein de mysticisme et d'exaltation qu'il dépensa dans l'action sans pouvoir l'épuiser : il n'eut qu'une pensée à son lit de mort : L'homme qui a reçu la grâce peut-il la perdre ? Non, lui fut-il répondu; et il mourut en paix. Il savait qu'il avait beaucoup péché contre lui-même et contre les hommes [1]; mais le rêveur mystique reparut au dernier moment. Le sectaire survécut encore au politique.

Quel prestige un homme semblable ne devait-il pas exercer sur des âmes simples! Et les poëtes, même ceux qui s'en doutent le moins, sont toujours des âmes simples, puisque la poésie n'est, en partie, que la spontanéité des impressions. Milton était épris de liberté idéale : c'est assez dire que sa théorie devait chanceler au premier choc de la réalité. Chez tous les puritains, et chez Milton en particulier, la passion religieuse primait toutes les autres, et pour eux,

[1] Il ne faut pas oublier que les vertus privées de Cromwell sombrèrent elles-mêmes dans l'enivrement de la puissance, et qu'il donna plus d'un sujet de légitime mécontentement à lady Cromwell.

Cromwell, c'était le protestantisme armé et triomphant : ils attachaient au succès de ses efforts l'avenir de la réformation en Europe. Le règne de l'armée, c'était le règne des saints, c'était l'avénement de la royauté terrestre de Jésus-Christ. Que pouvaient peser devant ces perspectives éclatantes les droits des Lords et des Communes ! Cromwell, d'ailleurs, fidèle aux instincts politiques de sa race, n'éleva jamais à la hauteur d'un principe l'exercice brutal de la force. Il faut voir dans ses curieux discours, au milieu de ces torrents d'une éloquence verbeuse et mystique, sans forme mais non sans grandeur, comment il savait se donner toujours le rôle de victime, et semblait accepter la violence comme extrême et involontaire ressource. Il parut dédaigner le titre de roi, qu'il ambitionnait dans le secret de son cœur : c'était un grand prestige aux yeux d'un poëte, pour qui les mots auront toujours un sens qu'ils n'ont point pour tous les autres. Il eut pour Milton un autre mérite dont il est juste que la postérité lui tienne compte : le bourreau de Drogheda ne cessa de prêcher la tolérance, et rien ne donne le droit de supposer qu'il n'obéissait pas à l'inspiration véritable de son esprit élevé. Plus d'un témoignage, d'ailleurs, prouve que Cromwell était las de la tyrannie. Les jours d'oppression paraissent longs dans l'histoire, mais la vérité est qu'ils ne s'écoulent pas moins vite que les autres. La dictature de Cromwell, si pleine de grands desseins et de grandes actions, semblait née

de la veille quand il mourut, et, avec cette illusion des pouvoirs qui ont été fondés par la violence, il attendait pour en détendre les ressorts l'apaisement des partis. La liberté, qui ne doit être fondée qu'avec le concours bienveillant des gens qu'on a écrasés, risque fort d'être ajournée longtemps. Cromwell lui aussi, trop sensé pour croire que la violence aurait un règne éternel, rêvait de ramener le gouvernement de l'Angleterre à ses éléments d'indépendance et de liberté. Qui sait de quels discours le Protecteur berçait, dans ses rares moments de loisir, le confiant secrétaire latin de la république. Milton dit qu'il tenait toujours à son maître le langage d'un homme libre : *Et nos consilium dedimus Syllæ, demus populo nunc*[1], disait-il en tête de son *Traité de politique républicaine.* Ce qui est certain, c'est que ni son exemple ni ses leçons ne surent dégoûter Milton de la liberté. Il semble même que le souvenir de ses grandes actions ait laissé dans l'âme de Milton plus d'admiration que de regrets. Au milieu de la fatigue universelle, son âme ne sentit à aucun moment ce découragement qui est l'avant-coureur des grandes défaillances de l'esprit public. Il ne put jamais voir en Cromwell que le chef armé d'une grande république, obligée de combattre pour vivre : jamais, après la mort du Protecteur, le nom de Richard Cromwell ne fut prononcé dans les écrits de Milton : il n'était pas de ceux qui courent au-devant de la servitude,

[1] The easy way to establish a free commonwealth and the means thereof.

en faisant de tout héros le chef d'une dynastie. Il ne désespéra pas de la république, alors qu'il devenait dangereux de la défendre. « Si nous devons être, disait-il la veille de la restauration, condamnés à un long carême de servitude, qu'on nous laisse au moins quelques jours de carnaval, qui nous permettent de parler librement et de prendre congé de la liberté [1]. » Cette triste requête ne fut pas même entendue.

La conduite de Milton ne fut donc pas sans explication, si elle fut sans excuse. Peut-être même, après tout, en considérant qu'il ne fut que le secrétaire latin des affaires étrangères, et qu'il n'eut en cette qualité qu'à défendre ou à expliquer les grands desseins et la ferme politique de Cromwell, serions-nous disposés à oublier, comme lui, que le grand homme qu'il servait fut l'oppresseur de la liberté de son pays, si Milton n'avait pas attaché son nom immortel à l'acte qui fut le marchepied de cette tyrannie. Il y a une chose sur laquelle les poëtes n'ont pas le droit de se tromper, c'est sur la générosité et la pitié due à l'infortune. Milton n'avait pas attendu, nous l'avons vu, le mot d'ordre du parti vainqueur pour défendre la légalité du procès de Charles Ier; il eut le malheur d'être obligé de justifier son supplice. A peine était-il en possession de son nouvel emploi qu'il parut un ouvrage qui, sous le titre

[1] The easy way to establish, etc., p. 110, éd. Bohn. — Il semble, en lisant ce dernier écrit politique de Milton, qu'on aperçoive la trace d'un ressentiment mal déguisé contre ceux qui s'étaient servis de la république, pour arriver au pouvoir.

d'*Eikon Basilikè* (Image royale), fut publié sous le nom du roi, et qui fit verser bien des larmes dans la loyale et monarchique Angleterre. Milton accepta du parlement la mission d'y répondre. Il sembla d'abord qu'il voulût se renfermer dans cette noble réserve que commande la dignité de la muse. « S'appesantir, dit-il, sur les infortunes d'une personne déchue d'une si haute dignité, et qui a d'ailleurs payé sa dette suprême à la nature et à ses erreurs, ce n'est ni une chose par elle-même bien honorable, ni l'intention de ce discours. » Mais à peine Milton a-t-il rendu cet hommage aux convenances de son sujet, qu'il se laisse emporter par la violence de ses préjugés républicains et de ses passions de sectaire. Certes, il est impossible de lire cet acte d'accusation contre Charles Ier sans être frappé de la force et de l'abondance des arguments accumulés par Milton. Nulle part il ne se paye de mots : il presse pas à pas son adversaire, il emprunte à ses propres aveux la condamnation de ses actes, il s'arme contre lui et des droits naturels du citoyen, et des droits politiques spéciaux au citoyen anglais, Il ne laisse pas une objection sans réponse, et il donne à ses arguments une forme si vive et si pressante, qu'il étonne la raison alors même qu'il ne la persuade pas. L'*Eiconoklastes* est un pamphlet sérieux et plein de faits. Mais un sentiment plus large et plus généreux vient sans cesse protester contre la justice étroite de Milton. Rien n'est plus mélancolique dans l'histoire que la destinée de ces princes

qui portent seuls, à un moment donné, le poids des fautes et des crimes de leur race. Les peuples, las de la servitude, ne témoignent jamais plus hautement de ses désastreux effets que par cette vengeance tardive, exercée contre les innocents ou les moins coupables de leurs maîtres. Coupable, sans doute Charles Ier l'était, et s'il eût été élevé au trône par le libre choix de ses concitoyens, s'il eût trouvé la liberté vivante et qu'il en eût violé la charte, peut-être sa mort eût-elle à peine suffi à expier la grandeur de son forfait. L'histoire restera éternellement hésitante devant les Harmodius, les Brutus et Charlotte Corday; car leurs victimes étaient de véritables tyrans. Mais les hommes n'ont pas le droit d'être plus sévères que Dieu même, et Dieu a déclaré, par la bouche de saint Paul, que tout homme sera jugé par la loi qu'il a connue. Or, ces droits du citoyen que Hampden, Hobbes et Pym venaient de revendiquer si noblement, Charles Ier n'était-il point excusable de ne point savoir les respecter? Henri VIII, Élisabeth, Jacques Ier, les avaient ouvertement foulés aux pieds; l'Angleterre elle-même sembla pendant un siècle les avoir oubliés. Charles Ier n'était pas le tyran d'une république qui avait connu sa liberté; il était l'héritier d'une royauté que les Tudors avaient su rendre presque absolue. Il avait pris les armes contre ses sujets, mais il croyait fermement qu'il lui appartenait plutôt de se plaindre qu'on eût osé les prendre contre lui. Il essaya de gouverner sans parlement, d'autres avaient pu le faire impunément avant lui :

il ne recula ni devant le subterfuge ni devant la trahison pour triompher des obstacles ; mais convaincu de la justice de sa cause, il avait été élevé à l'école de la tyrannie, qui met le salut de l'empire au-dessus du droit et même de la conscience. Les peuples qui laissent périmer leurs libertés peuvent bien en réclamer le rétablissement ; mais ils ont perdu le droit de les venger. L'idée de l'oppression ne monte pas au cerveau des souverains qui gouvernent des peuples libres : elle naît de la défaillance de l'esprit public, et si Charles Ier était responsable devant la justice de son peuple, son peuple était responsable devant la justice de Dieu. Sa mort fut l'œuvre violente d'un parti trop intéressé à étouffer sa voix, et Milton eut le malheur d'être l'apologiste éloquent de ce parti. On souffre de voir sa passion amère se déchaîner contre une victime qui avait pour le moins expié ses fautes. Il semble qu'on sent sous chacun de ces arguments le tranchant de la hache. Il fallait, pour effacer l'impression profonde que venait de causer l'*Image royale*, déshonorer celui dont le souvenir était demeuré vivant dans les cœurs. Milton, sans s'abaisser jusqu'à la calomnie, fit du moins ce qu'il put pour détruire ce prestige. Il fallait que le tyran apparût aux yeux de tous comme un homme faible et méchant ; Milton n'hésita point à le charger de cette double imputation. Les actes même qu'il ne peut s'empêcher de louer, tels que la concession du parlement triennial, il en fait honneur à la nécessité. S'il n'impute pas au roi le crime horrible d'avoir em-

poisonné son propre frère, il laisse entendre qu'il n'a pas ignoré les criminels desseins de Buckingham, sur qui il n'hésite pas à rejeter le crime. La piété sincère de Charles Ier n'est que du bigotisme, que dis-je, du paganisme même, car la prière prononcée par Charles Ier à ses derniers moments est empruntée à un livre profane, l'*Arcadie* de sir Philip Sydney. Qu'on ne plaide pas la pureté de ses intentions, Milton répondra : « C'est là une fausseté au point de vue légal comme au point de vue religieux : que dis-je, elle est contraire même à ses principes personnels, car il dit, dans son propre livre, que les bonnes intentions d'un homme n'excluent pas le scandale et la contagion de son exemple. Que s'il dit que la corruption de la flatterie et de l'éducation des cours l'ont empêché de savoir ce qu'il aurait dû savoir, il n'en est pas plus excusable de n'avoir pas fait ce qu'il devait faire; pas plus que l'ignorance de celui qui veut être pilote ne l'excuse d'avoir pris une étoile errante pour l'étoile polaire. Mais admettons que ses intentions eussent été droites, que nous importe? A quoi nous serviraient la raison et les droits que nous tenons de Dieu, si ayant des parlements, des lois et le droit d'en faire d'autres, nous laissons les intentions aveugles d'un homme nous mener les yeux ouverts à une inévitable destruction[1] ? » Milton oubliait que celui que la naissance a fait pilote malgré lui a bien de la peine à discerner l'étoile polaire

[1] *Eikonoklastes*, éd. Bohn, I, p. 366.

dans la tempête : c'est la longue et paisible pratique de la liberté qui est la seule institutrice des rois. Milton ne veut pas même que Charles lègue à son fils les exemples mémorables de son règne. L'*Eikon Basilikè* contenait un chapitre éloquent adressé au prince de Galles et qui est comme le testament politique de Charles Ier. Milton se révolte contre l'esprit de noble renoncement qu'il veut imposer à son fils. « Il dit à son fils : Garde les vrais principes de la piété, de la vertu et de l'honneur, et tu n'auras jamais besoin d'un royaume. Et moi je dis : Peuple d'Angleterre ! garde ces principes, et tu n'auras jamais besoin d'un roi. Après cette délivrance éclatante, après avoir montré tant de courage et de valeur contre un tyran, si ce peuple allait chercher un roi prétendant à ce que celui-ci réclame, il s'égalerait de lui-même aux esclaves et aux bêtes immondes ; il ne serait pas digne de cette liberté qu'il a acclamée, il faudrait le ramener à son antique servitude, comme un troupeau d'animaux bruyants et pugnaces, sortis de leurs étables, qui ne savent pas user de la liberté conquise, et qui pour quelques belles paroles et quelques promesses d'un ennemi irréconciliable, se trouveraient de nouveau renversés et foulés aux pieds, pour retomber dans cet antique vasselage honteux dont ils seraient dignes et qui pourrait seul les contenter [1]. » Milton ne savait pas si bien dire, et les hontes de la restauration de-

[1] *Eikonoclastes.*

vaient se charger de justifier son involontaire prophétie, et obliger, comme il le disait ailleurs, « l'Angleterre à recommencer cette lutte pénible, et à remettre en question sa liberté et sa vie, avec une issue plus douteuse que la première. » Milton poursuit sans pitié son réquisitoire, comme si l'ennemi de la chose publique menaçait encore l'Angleterre du fond de sa tombe. Sa vie privée elle-même et celle de la reine n'échappent point à de violentes quoique vagues accusations, et par ce triste privilége de la passion, qui ne voit que les fautes des adversaires, la même plume qui revendique si fièrement les droits du peuple et du parlement, amnistie la violence qui a repoussé de ce même parlement les représentants de la nation. Ainsi la théorie fait déjà d'indignes concessions à la nécessité du temps, au moment où fume encore le sang de celui à qui on applique l'inexorable loi de la justice et du droit ! C'est à peine si Milton baisse la tête devant cette rude expiation de la mort, et s'il permet à Charles de méditer sur l'heure où, sacrifié par la justice humaine, il va paraître devant celle de Dieu. C'est en vain qu'il croit avoir tout fait pour la dignité d'un pareil sujet, quand il prononce ces creuses paroles : « Toutes les autres choses de ce monde sont discutées et recevront éternellement des solutions diverses. Mais cette affaire de la mort est simple et n'admet point de controverse : c'est le centre où viennent converger toutes les opinions [1]. »

[1] *Eikon*, I, p. 483.

C'est en vain qu'il essaie de nous replacer, par une péroraison éloquente, en face des lois éternelles de la justice; il a violé lui-même une justice plus haute, celle de la pitié et du respect dû au malheur.

Milton recueillit pour ce pamphlet des éloges qu'on voudrait pouvoir effacer de son histoire, et une renommée dont le retentissement dépasse, à notre sens, la valeur réelle de son œuvre. L'*Eikonoklastes* est, au demeurant, le moins remarquable des écrits polémiques de Milton. Le roi était mort. Il n'était plus question de justifier sa condamnation. Il fallait flétrir sa mémoire, et ce triste rôle inspira faiblement le génie de Milton. Il allait lui être donné au moins de transporter ce triste débat dans sa sphère la plus élevée, et de pouvoir faire planer l'ombre de la justice et du droit sur le procès que le peuple anglais faisait à la mémoire de son roi. L'Europe n'était pas encore habituée à voir tomber sous la hache la tête de ses souverains, et l'acte audacieux des révolutionnaires anglais avait pris, aux yeux des peuples, le caractère d'un odieux assassinat. Un homme essaya de donner une voix au sentiment universel. Claude de Saumaise, célèbre érudit protestant, victime lui-même de l'intolérance monarchique, adressa à Charles II une apologie de son père, sous le titre de *Defensio regia, pro Carolo Primo*. Mais au lieu de justifier la mémoire du roi, il déclina jusqu'à la juridiction du peuple anglais sur son souverain, en défendant hautement la doctrine de l'inviolabilité et de l'irrespon-

sabilité des rois. Une plume aussi illustre défendant une cause si universellement populaire pouvait porter à la république d'Angleterre un coup redoutable et la mettre au ban de l'Europe. Elle le sentit. Un ordre du jour, du 28 janvier 1649-50, invita Milton à faire quelque réponse au livre de Saumaise, et il se mit à l'œuvre. Il était malade en ce moment et « fut obligé, nous dit-il, d'écrire son ouvrage morceau par morceau. » Sa vue s'affaiblissait de jour en jour, et les médecins craignaient pour lui une complète cécité, s'il ne se résolvait pour quelque temps à un repos absolu. Il n'écouta point ces sages avis, qui lui permettaient de se récuser sans honte et sans danger. Sa conviction était donc sérieuse et profonde : on ne sacrifie pas sa santé et sa vie à une cause que l'on croit injuste. Il ne s'agissait plus d'ailleurs de livrer de nouveau la royale victime aux ressentiments d'un parti ; il fallait défendre et justifier le droit au nom duquel un peuple peut se délivrer de ses tyrans ; il fallait réhabiliter l'Angleterre devant la conscience de l'Europe. Milton sentit l'importance et la grandeur du sujet, et son langage s'éleva souvent au niveau de ce grave débat. Ce fut néanmoins pour lui un malheur, d'avoir à répondre, non pas à de grands esprits, mais à un érudit qui ne pouvait être autre chose qu'un érudit. La thèse de Saumaise se noyait dans une foule d'invectives et de puériles imputations[1] : l'érudition y débordait la pensée ; et la forme

[1] Il reproche entre autres choses à Milton d'être petit comme un nain : Re atum quippè est mihi ab illis qui viderunt esse staturâ pumilionem.

de l'attaque régla naturellement celle de la défense. L'éloquence avait de la peine à se faire jour au milieu de cette lutte de textes mêlée de personnalités grossières. Pourquoi Milton n'eut-il pas à répondre à Grotius ou à Hobbes? Saumaise s'essayait gauchement à un métier pour lequel il n'était pas fait, et Milton était trop érudit et trop lettré lui aussi, pour préférer une fière et mâle réponse à cet exubérant appareil d'arguments et de citations. « Peut-être, dit Milton à Saumaise, cette Défense du roi devra-t-elle à la Défense que j'y oppose l'honneur d'être regardée de temps à autre. » Milton ne se trompait pas tout à fait ; mais il est juste de reconnaître qu'il doit lui-même à sa grande renommée poétique la place que ses pamphlets politiques ont gardée dans la littérature de son pays, où le mérite littéraire en a été souvent contesté. Hobbes disait qu'entre Saumaise et Milton, il était difficile de décider à qui appartenaient le meilleur style et les plus pitoyables arguments : on ne saurait toutefois souscrire à ce dédaigneux jugement d'un esprit que le scepticisme jeta dans la théorie de l'absolutisme. Il est vrai qu'en politique, les arguments trop simples ressemblent beaucoup à des arguments faux ; mais l'inexorable rigueur de la théorie de Milton ne fait que réclamer pour l'Angleterre un privilége qui est devenu le droit commun des peuples. Il ne sait pas, dit-il, ce que c'est qu'un

— Ab eâ laboriosâ et anxiâ longâque méditatione languorem etiam videtur contraxisse delicatum illud et infirmum corpusculum tuum. (*Salmas., Resp. ad Milt.*)

régicide ; car le roi qui viole ses serments n'est plus un roi, mais un rebelle. C'est la théorie du Contrat social présentée sous sa forme la plus rigoureuse, et Shylock ne réclame pas avec plus de passion l'exécution de son sanglant contrat, que Milton ne tient suspendu sur la tête des rois le glaive de la justice populaire. « Si c'est par Dieu que règnent aujourd'hui les rois, c'est par Dieu aussi que les peuples affirment leur liberté ; car toutes choses sont de lui et par lui. Ni l'Ancien ni le Nouveau Testament n'ont commandé une obéissance servile. C'est à l'autorité qu'ils nous enjoignent de nous soumettre, et non à la tyrannie. » On dit que l'Église primitive, suivant l'exemple du Christ, s'est courbée sans murmure sous le despotisme romain, et a préféré le martyre à la résistance. On se trompe, dit Milton. Les chrétiens de l'Église primitive ont résisté, quand ils l'ont pu, et leurs évêques ont plus d'une fois ouvertement prêché la révolte. Que si de l'histoire sacrée, on se tourne vers l'histoire profane, on trouvera la doctrine du tyrannicide autorisée par les plus nobles préceptes et les plus illustres exemples. Aristote, Platon, Cicéron ont couvert de louanges les meurtriers des tyrans ; les républiques antiques les honoraient à l'égal des libérateurs de la patrie. La justice ne connaît pas de rois ou de peuples ; elle ne connaît que la souveraineté de la loi. Ceux qui la violent sont des rebelles. Milton ne recule devant aucune des conséquences de la doctrine de la souveraineté du peuple. Le roi n'est que son délégué, révocable, s'il la

combat, ou du moins justiciable de ses arrêts. Substituant comme un droit divin des peuples au droit divin des rois, il dit que Dieu guide les nations dans le choix des souverains. Il oublie que la justice est au-dessus des peuples et des rois. Milton croit, en outre, trouver dans l'histoire d'Angleterre, qu'il étudiait alors, le témoignage irrécusable de la suprématie des parlements sur la royauté. Ainsi, à ses yeux, la tradition ne fait loi que lorsqu'elle décide en faveur de la Révolution : il la récuse quand l'héritier de la longue tyrannie des Tudors invoque leur exemple pour justifier ses actes. Le roi a prêté à son avénement un serment qui, aux yeux de Milton, est strictement obligatoire. Il l'a violé; il n'est donc plus le roi, mais l'ennemi de la nation. Alors Milton résume brièvement les crimes imputables à Charles Ier, et qu'il a longuement exposés déjà dans l'*Eikonoklastes*, et il n'hésite pas à déclarer qu'il a mérité le supplice qui lui a été infligé. Charles a été jugé par une commission composée de membres du parlement et d'officiers. Pourquoi non? « Ce n'était pas un sujet qu'il s'agissait de juger, c'était un ennemi. Si un général d'armée veut faire exécuter un prisonnier, peut-il faire autrement que de se conformer à la coutume et à la loi martiale, et de le juger et de le condamner lui-même, avec l'assistance de quelques officiers? Un ennemi de l'Etat fait prisonnier de guerre n'est plus un citoyen, à plus forte raison un roi dans l'État. » Pourquoi ne pas dire

qu'un ennemi vaincu n'est plus un homme? La justice n'est-elle donc instituée que pour juger les bons citoyens, et ses garanties protectrices ne sont-elles pas précieuses, surtout le jour où c'est un ennemi qui comparaît devant elle?

Telle est l'inexorable sentence que Milton prononce contre l'infortuné monarque. Le triste sentiment qu'elle inspire se change parfois en indignation quand on le voit, dans cette dispute de pédants, descendre, au milieu d'un sujet si grave, à de basses plaisanteries et à de lourds jeux de mots. Ce n'est rien pour lui d'accumuler contre son adversaire les injures les plus grossières, et des traits d'ironie empruntés à la mythologie et à l'histoire sacrée, de comparer ses oreilles à celles d'un âne, et ses larmes à celles de la nymphe Salmacis (Salmasius, Saumaise, voyez le gracieux calembourg!) qui formèrent une fontaine dont les eaux enlevaient à l'homme la force et le courage; le temps admirait ces joutes délicates de l'érudition. Aussi n'est-ce pas Saumaise [1] que nous plaignons, quand Milton s'attaque à sa vie privée, quand il lui reproche d'être gouverné par sa femme, qu'il insulte même cette pauvre femme qui n'a rien à voir dans cette affaire, quand il accuse Saumaise de ne savoir pas le latin et d'avoir reçu cent jacobus d'or pour son œuvre infâme, deux crimes également horribles à ses yeux, et qu'il

[1] Saumaise et Milton se reprochaient mutuellement d'avoir puisé leurs injures dans le vocabulaire de Plaute. (Toland.)

l'envoie, pour expier son forfait, dans le séjour de l'horreur et des tourments [1].

L'urbanité littéraire est une vertu qui menace de rester éternellement à l'état d'idéal, et l'épiderme des controversistes et des pamphlétaires de ce temps était cuirassé contre ces blessures de la langue. Mais ce qui attriste et révolte dans cette longue diatribe, que le beau langage permet seul de lire jusqu'au bout, c'est de voir la haine et l'insulte s'acharner sur une tombe à peine fermée, c'est de voir que l'esprit de parti ne veut pas même laisser à Charles Stuart la triste gloire d'avoir su mourir dignement. A quoi sert-il donc d'avoir reçu de Dieu une âme ouverte à toutes les émotions généreuses, s'il suffit d'un sophisme pour y briser toutes les cordes délicates qui répondent à la pitié et à la sympathie? On cherche avec ardeur, en parcourant ces pages amères, à découvrir du moins quelques lignes trempées des larmes de l'humaine commisération, ou quelques-unes de ces pensées élevées que l'éloquence chrétienne doit trouver, même quand elle parle des plus coupables; on voudrait y trouver tout au moins quelques-uns de ces aphorismes sur les grandes infortunes humaines que le chœur des tragédies grecques vient jeter au milieu des plus sanglantes péripéties, pour

[1] Lorsqu'on raconta à Milton que Saumaise s'était vanté de lui avoir fait perdre la vue, il répondit : « Et moi je lui ai fait perdre la vie. » Il semble du reste très-flatté de ce résultat de la controverse. Voir *IIe Défense.*

détendre l'âme du spectateur. On l'attend et on l'espère d'un homme qui dit de l'histoire et de la politique : « J'ai toujours eu un grand penchant pour cette sorte d'études, depuis ma jeunesse, et j'ai toujours aimé, sinon à faire moi-même de grandes actions, du moins à célébrer ceux qui les ont faites. » Un tel goût suppose une grande sympathie et beaucoup de noblesse de cœur. Mais la magnanimité de Milton expire à la première rencontre. Le lourd marteau se soulève et retombe sans merci, et dans cette controverse sans entrailles, l'avocat du peuple anglais ne sait pas même être un juge.

Un triste succès récompensa cette œuvre passionnée. Les ambassadeurs des nations protestantes, celui de Hollande en particulier, lui apportèrent leurs félicitations. Le protestantisme tout entier se sentait intéressé dans la cause de la révolution d'Angleterre, et le pamphlet de Milton, en lui fournissant des arguments, le débarrassait d'un grand poids. Un lettré grec, Philaras, ambassadeur de Parme, se souvint fort à propos d'Harmodius et de Timoléon, et joignit ses félicitations à celles des protestants. Milton eut de plus, dit-on, la joie de voir Saumaise disgracié par la reine Christine de Suède. Mais l'Europe catholique et monarchique le lut avec horreur; pendant quatre-vingts ans la révolution d'Angleterre passa pour un exécrable attentat, et la France, en particulier, ne commença à l'admirer, que lorsque l'esprit des libres penseurs anglais apporté par Voltaire lui inspira, pour

l'Angleterre incrédule et sceptique, l'admiration qu'elle avait refusée à l'Angleterre croyante et puritaine [1].

Mais la preuve la plus convaincante de l'impression profonde que laissa le pamphlet de Milton, c'est qu'on lui répondit et qu'on l'insulta. Un écrivain obscur, John Rowland, écrivit une réponse à la Défense du peuple anglais. Milton l'attribua à l'archevêque Bramhall, et se contenta d'y faire répondre en latin par son neveu John Phillips, en revoyant lui-même son travail. Il se passa quelque temps avant qu'on osât relever sérieusement le défi qu'il avait jeté à l'Europe monarchique ; ce fut en 1652 seulement que parut un ouvrage intitulé : *Regii sanguinis clamor ad cœlum*. Il avait fallu quelque temps pour trouver et recueillir sur Milton assez de calomnies pour infirmer son témoignage et son autorité. Un Français réfugié, Pierre du Moulin, s'était chargé de cette œuvre délicate ; mais n'osant se mesurer avec Milton, il alla trouver Saumaise qui était encore tout meurtri de sa défaite, et qui fut heureux de trouver un vengeur. On chercha, pour revoir et endosser l'œuvre du Français devenu Anglais, un lettré écossais devenu professeur français, Moore ou Morus, qui enseignait les lettres au collége de Castres, en Languedoc, et qui s'était fait une grande renommée de prédicateur [2]. Ce pamphlet honteux qu'on se renvoyait ainsi de main en main, pa-

[1] Le pamphlet de Milton fut brûlé à Paris et à Toulouse par la main du bourreau. Voir Bayle, *Dict. hist.*, art. Milton, III, p. 394, édit. de 1740.
[2] V. Bayle, *Dict. hist.*, art. Morus, III, p. 434, édit. de 1740.

rut sans nom d'auteur : l'éditeur seul osa en adresser la dédicace au fils de Charles Ier. Mais Milton était aux aguets. Il découvrit Morus sous son déguisement, et dédaignant ou ignorant l'auteur principal, il alla droit à Morus lui-même. La partie était belle pour lui. Morus était un homme déconsidéré, et sa vie privée donnait prise à la critique. Milton, violemment attaqué dans la sienne, le prit à parti et le dénonça au mépris public. Ainsi, par une fatalité qu'il faut faire retomber en partie sur l'esprit du temps, mais que l'humeur irascible de Milton aggrava sans doute, cette troisième controverse finit comme les deux autres auxquelles il avait pris part, par un torrent d'injures. Les attaques violentes dont il était l'objet expliquent un pareil procédé sans le justifier. Il y a des injures qui n'atteignent pas, et rien ne peut obliger un grand esprit à se réduire à la taille de ses adversaires. Du Moulin ou Morus lui avait fait un crime de sa cécité, presque complète alors, en lui appliquant gracieusement le vers de Virgile :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

et en faisant remarquer que l'épithète d'*ingens* (grand) était la seule qui ne pût lui être appliquée. Ne souffre-t-on pas de voir Milton se défendre d'être aveugle et petit, et faire le catalogue de tous les aveugles et des petits hommes qui ont été illustres dans le monde ? Je sais qu'on doit à la colère de Milton les renseignements les plus précieux sur sa personne et sur sa vie, et que sa seconde Défense du peuple anglais est

une véritable autobiographie, racontée avec une noblesse dont la colère ne peut dépouiller l'âme de Milton ; il n'en reste pas moins certain que descendre des hauts sommets de la controverse politique à cette guerre d'injures et de personnalités, se faire le diffamateur de Morus, après avoir eu à dresser l'acte d'accusation de Charles Ier, c'était montrer que la passion égale les plus grands aux plus petits. Il y a des choses qu'un homme de génie dédaigne de faire pour lui-même, bien qu'elles puissent lui être utiles et même servir la cause qu'il défend. Milton ne sut pas rester dans ces régions sereines qu'habite l'esprit des sages, et il s'abaissa jusqu'à se justifier. Valait-il la peine d'épuiser, pour ce travail ingrat, sa santé et ses forces, au point d'être réduit à écrire à un ami : « Si vous trouvez qu'une partie de ma lettre soit bien incorrectement écrite, vous en imputerez la faute au petit garçon qui écrit sous ma dictée; il ignore absolument le latin, et je suis forcé de lui épeler misérablement chaque lettre. » Morus chercha à répliquer dans un livre intitulé : *Fides publica*, et provoqua une nouvelle réponse de Milton sous le titre de *Pro se Defensio*. Cette controverse se résuma enfin par un supplément de Morus suivi d'une nouvelle réponse de Milton. Ce n'était qu'à son corps défendant que Morus poursuivait cette lutte inégale. Jamais auteur n'avoue plus naïvement sa défaite. Il voulut rejeter sur le véritable auteur, Pierre du Moulin, la responsabilité de son œuvre; il n'y réussit pas. Milton tenait sa proie et ne voulait pas la lâcher. Morus pria

les ambassadeurs de France et de Hollande d'intervenir, pour qu'on fermât la bouche à son adversaire. Voici ce que lui répondit l'envoyé francais : « A mon arrivée à Londres, le livre de Milton était si répandu qu'il ne fallait plus songer à le faire disparaître. J'ai fait savoir à Milton que vous n'êtes pas l'auteur du pamphlet; mais il a répondu que vous en êtes au moins l'éditeur, que vous avez écrit la préface et même quelques-uns des vers que contient l'ouvrage. Il a ajouté qu'il regrettait fort d'avoir su trop tard maints nouveaux détails sur votre vie privée, plus accablants mille fois, dit-il, que tous ceux dont il a déjà orné son livre; il les réserve pour une autre réponse, si vous imprimiez une seule ligne contre lui [1]. »

Détournons nos yeux de ces aménités de la controverse. Un intérêt plus sérieux s'attache à cet écrit de Milton, le dernier qu'il ait publié jusqu'au temps de la chute de la république. La politique de Cromwell pouvait alors apparaître sans nuages aux yeux les plus prévenus. La grandeur des desseins le dispute à peine à la tyrannie; un ami de la liberté ne pouvait plus se faire d'illusion sur le sort que lui réservait le Lord protecteur de la république d'Angleterre. Ce moment solennel est celui que choisit Milton pour adresser à Cromwell une éloquente apostrophe, en associant à la louange éclatante qu'il lui décerne les noms de ceux qui l'aidèrent à le main-

[1] Thurloe's Papers, cité par M. Geffroy. *Étude sur les pamphlets de Milton*, p. 161.

tenir au pouvoir suprême. Ce n'est plus l'heure des jeunes et belles espérances. Plus d'un deuil se mêle déjà à la joie de la victoire, et la liberté semble la rançon de la gloire que Cromwell fait rejaillir sur le protestantisme tout entier. Mais l'âme de Milton est trop forte, trop croyante, pour voir dans cette éclipse passagère la chute de la liberté. Il cédait à cette illusion qui a pu atteindre jusqu'à l'âme des tyrans honnêtes, c'est que la tyrannie peut se détendre d'elle-même, quand elle a accompli son œuvre. Mais il n'est point donné au même homme d'être l'oppresseur et le libérateur de son pays ; la réaction libérale emporte ce que la réaction absolutiste a amené. Mais Milton est de ceux qui espèrent contre l'espérance. Il faut citer cette péroraison célèbre, parce que rien ne saurait mieux donner l'idée du mélange d'illusion sincère et de sophisme tyrannique qui domina l'âme du poëte. On y verra que si Milton fut dupe comme tant d'autres, il ne fut pas complice.

« Tant que tu resteras parmi nous, ô Cromwell, ce serait manquer de confiance envers Dieu, que de mettre en doute la sécurité de l'Angleterre ; car il est facile de voir que tu es d'une manière toute spéciale le favori de la Providence... Je veux sans trop de détails, relater quelques-unes de tes actions illustres, en imitant pour les raconter la rapidité avec laquelle tu les as accomplies. Toute l'Irlande était perdue, à l'exception d'une seule cité : en une seule bataille tu as dispersé les rebelles. Tu étais sérieuse-

ment occupé de pacifier le pays, quand la guerre te rappela en Écosse. Tu marchas avec une infatigable ardeur contre les Écossais, qui allaient faire irruption en Angleterre ayant le roi dans leur bagage, et, en moins d'une année, tu avais entièrement soumis et ajouté aux domaines de l'Angleterre ce royaume, que tous nos monarques, depuis huit cents ans, avaient en vain tenté de soumettre ; en une seule bataille tu anéantis ce qui restait de leurs forces. Dans un accès désespéré ils avaient fait une irruption soudaine en Angleterre, alors dépourvue de garnisons, et avaient réussi à pénétrer jusqu'à Worcester : tu arrives à marches forcées, et presque toute la noblesse d'Écosse tombe entre tes mains. Une paix profonde suivit ; et nous vîmes, non sans doute pour la première fois, que tu étais aussi sage dans le conseil que vaillant dans l'action. Tu travaillas incessamment dans le Sénat, soit à l'engager à respecter les traités qu'il avait conclus avec l'ennemi, ou à en conclure d'autres qui promettaient d'être avantageux à la nation. Mais tu vis que les affaires traînaient en longueur, que chacun était plus préoccupé de ses propres intérêts que du bien public, que le peuple se plaignait des mécomptes qu'il avait éprouvés, qu'on se laissait duper par quelques présomptueux, et tu mis fin à leur domination. Un nouveau parlement est convoqué, et le droit de voter est donné à ceux qu'il convient d'en investir. Il se réunit, mais sans agir ; et après s'être épuisé en dissensions intestines, après avoir fait preuve de l'incapacité la plus

complète aux yeux de la nation, ce parlement consent de lui-même à la dissolution. C'est dans cet état de désolation auquel nous étions réduits, que tu demeuras seul pour conduire les affaires et sauver la nation. Nous décernons volontiers la palme souveraine à ton habileté et ta vertu, sauf ceux d'entre nous qui, soit par ambition des honneurs à la hauteur desquels ils ne savent se placer, soit par envie de ceux qui sont décernés à de plus méritants, ou ceux enfin qui ne savent point reconnaître que rien en ce monde n'est plus agréable à Dieu, plus conforme à la raison, plus juste au point de vue pratique, plus généralement utile que de voir le pouvoir suprême confié aux meilleurs et aux plus sages. Tel tu apparais à nos yeux, ô Cromvell; tels sont les services que tu as rendus, comme chef de nos conseils, général de nos armées et père de la patrie. Car c'est là le titre affectueux dont tous les bons citoyens te saluent du fond de leur âme. Tu n'as pas voulu, tu ne veux pas d'autre nom, et tu repousses avec raison ces titres pompeux qui attirent l'admiration de la multitude. Qu'est-ce qu'un titre en effet, si ce n'est une limitation de la dignité; or des actions, telles que les tiennes, surpassent et les limites de notre admiration et tous les titres, et, comme le sommet des pyramides qui se perd dans les nuages, elles planent au-dessus de la misérable gloire des titres. Il peut être utile, sinon convenable, de limiter dans les termes de quelque appellation humaine la gloire souveraine de la vertu, et tu as reçu, dans l'intérêt public, un titre qui res-

semble à celui de père de la patrie ; mais ce titre était moins propre à te relever qu'à t'abaisser au niveau du commun des hommes ; le titre de roi était indigne de la majesté transcendante de ton caractère. Car si tu t'étais laissé prendre au charme d'un nom qu'au temps où tu n'étais qu'un particulier, tu avais foulé aux pieds et réduit en poussière, tu aurais imité celui qui, ayant vaincu une nation idolâtre avec l'aide du vrai Dieu, se courberait devant les idoles qu'il aurait renversées. Marche donc, ô Cromwell, dans ta magnanimité sans rivale : elle te sied réellement ; c'est à toi que la nation doit ses libertés ; et tu ne peux atteindre à un rôle plus sérieux et plus auguste que celui d'auteur, de gardien et de sauveur de nos libertés. Par là, non-seulement tu as éclipsé les actions de tous les rois, mais celles que la fable a attribuées à nos héros. Songe souvent au gage précieux que la chère patrie a remis entre tes mains, et, qu'après avoir attendu de la fleur de ses talents et de ses vertus la liberté qu'elle désirait, elle ne l'attend plus et ne l'espère plus que de toi. Respecte les espérances que nous nourrissons ; respecte les regards et les blessures de ces braves compagnons d'armes, qui sous ta bannière ont si vaillamment lutté pour la liberté : respecte l'ombre de ceux qui ont péri dans ces combats : respecte aussi l'opinion et l'espérance que nous avons fait naître chez les étrangers qui se promettent tant d'avantages de la liberté que nous avons acquise, et de ce nouveau gouvernement qui a commencé à répandre sa splendeur sur le monde ;

car si cet éclat s'évanouissait comme un songe, une honte éternelle en rejaillirait sur nous! Enfin respecte-toi toi-même; car après avoir enduré tant de souffrances, affronté tant de périls pour la liberté, tu ne voudras pas, aujourd'hui que nous l'avons obtenue, ou la violer toi-même, ou la laisser attaquer par d'autres. Tu ne peux être libre qu'autant que nous le sommes nous-mêmes : car, ainsi le veulent les choses, celui qui empiète sur la liberté des autres est le premier à perdre la sienne et à devenir esclave. Si toi qui as été jusqu'à présent le patron et le génie tutélaire de la liberté, si toi que personne ne surpasse en justice, en pitié, en bonté, tu violais cette liberté que tu as défendue, une telle conduite serait fatale non-seulement à la cause de la liberté, mais aux intérêts généraux de la piété et de la vertu. Ton intégrité et ta vertu sembleraient s'être évaporées, ta foi religieuse paraîtrait faible, ton caractère s'amoindrirait devant la postérité, et le bonheur de l'humanité en recevrait une atteinte mortelle. L'œuvre que tu as entreprise est d'une importance incalculable : elle mettra à nu tous les principes, toutes les sensations de ton cœur ; elle dévoilera dans tout son éclat la vigueur et la grandeur de ton caractère ; elle prouvera si tu possèdes réellement ces grandes qualités de piété, de fidélité, de justice, de désintéressement qui nous ont fait croire que la volonté suprême de la Providence t'avait porté au faîte du pouvoir.

» Commander sagement et prudemment à trois nations puissantes, entraîner le peuple à quitter des

institutions surannées et corrompues pour en prendre d'autres nouvelles et bienfaisantes, pénétrer dans les régions les plus reculées du pays, avoir l'esprit présent et agissant partòut, épier la surprise, parer au danger, dédaigner les attraits du plaisir et la pompe de la puissance, voilà des travaux auprès desquels ceux de la guerre sont un passe-temps, qui demandent toute l'énergie, toutes les facultés que tu possèdes, qui ne peuvent appartenir qu'à un homme soutenu de Dieu, et favorisé d'une inspiration presque immédiate. Tels sont, et j'en omets plus d'un, les objets qui doivent occuper ta pensée et élever ton âme, tels sont les moyens qui te permettront d'arriver à ces résultats importants, et qui rendront notre liberté plus ample et plus sûre. Rien ne saurait mieux t'aider à y parvenir que d'associer à tes conseils les compagnons de tes dangers et de tes travaux ; hommes d'une exemplaire modestie, d'un courage et d'une intégrité au-dessus de toute atteinte, dont le cœur ne s'est point endurci dans la cruauté, et que la vue de tant de ravages et de meurtres, bien loin de les rendre insensibles à la pitié, a remplis d'amour pour la justice, de respect pour la religion et de compassion, et qui ont pour la conservation de la liberté un zèle proportionné aux périls qu'ils ont affrontés pour la défendre. Ils ne sont ni des hommes nouveaux ni des étrangers; ce n'est point une bande de mercenaires tirés de la lie du peuple, mais pour la plupart des hommes de bonne condition, de familles honorables sinon aristocratiques, et favorisés d'une

honnête ou d'une grande fortune. Et quand même quelques-uns d'entre eux vivraient dans une honorable pauvreté, ce n'est point la soif du butin qui les a appelés sur les champs de bataille. C'est la misère des temps qui, dans les circonstances les plus critiques, et souvent au milieu des vicissitudes désastreuses de la fortune, les a poussés à tenter de délivrer leur patrie des serres du despotisme. Ils étaient prêts non-seulement à discuter, mais à combattre, non seulement à opiner dans le sénat, mais à rencontrer l'ennemi sur le champ de bataille. Ainsi, à moins que nous ne soyons condamnés à attendre et à espérer toujours en vain, je ne sais pas d'hommes qui méritent mieux notre confiance que ceux-là..... (suit une éloquente apostrophe à Fleetwood, Lambert, Hawkers, Overton, Whitelocke, Pickering, Strickland, Sydenham, Sydney, Montacute, Lawrence). . . . . .
Car il n'est pas indifférent, ô mes concitoyens, de savoir quels sont les principes qui vous gouverneront soit pour la conquête, soit pour la conservation de la liberté. Si la seule liberté que les armes ne peuvent ni donner ni enlever, parce qu'elle est le fruit de la piété, de la justice, de la tempérance et d'une inaltérable vertu, si cette liberté n'a pas jeté de profondes racines dans votre esprit et dans votre cœur, vous trouverez bientôt l'homme qui vous enlèvera par la ruse ce que vous avez conquis par les armes. Il est plus d'un homme grandi par la guerre, et que la paix rend petit. Si après le repos qui suit la guerre, vous négligez les arts de la paix, si votre

paix et votre liberté ne sont qu'une lutte continuelle, si la guerre est votre seule vertu, l'objet suprême de votre admiration, vous trouverez bientôt dans la paix l'ennemie de vos intérêts. Votre paix ne sera qu'une guerre plus désastreuse, votre liberté un esclavage plus honteux..... Car au lieu de vous agiter dans les tourments, et de vous en prendre à tout le monde sauf à vous-même, sachez qu'être libre est la même chose qu'être pieux, sage, tempérant et juste, qu'être frugal et austère et, en dernier lieu, magnanime et courageux. Être le contraire de cela c'est être esclave, et il arrive souvent, par un décret et une sorte de justice distributive de la Providence, que les peuples qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes et modérer leurs désirs, mais qui rampent dans l'esclavage de leurs passions, sont livrés au bras qu'ils détestent, et soumis à une involontaire servitude. Les lois de la justice aussi bien que celles de la nature veulent que celui que sa faiblesse ou le désordre de ses facultés rendent incapable de se gouverner lui-même, soit confié au gouvernement d'autrui : à plus forte raison ne lui confiera-t-on point les affaires des autres et les intérêts de l'État. Vous donc qui voulez rester libres, soyez sages, ou du moins cessez d'être insensés ; si l'esclavage vous semble un mal insupportable, apprenez à obéir à la raison et à vous gouverner vous-mêmes ; dites adieu enfin à vos dissensions, à vos divisions, à vos haines, à vos superstitions, à vos outrages, à vos rapines, à vos passions. Si vous n'y travaillez de toute votre

force, Dieu et l'humanité vous jugeront indignes de posséder la liberté et de vous gouverner vous-mêmes, et comme une nation mineure, vous confierez à quelque tuteur actif et courageux le gouvernement de vos affaires. Pour moi, quelle que soit l'issue des choses, j'ai pensé que mes efforts pouvaient, en cette circonstance, être utiles à mon pays : je les ai prodigués avec joie, j'espère qu'ils n'auront point été prodigués en vain. Je n'ai point limité ma défense de la liberté en faveur d'un cercle étroit de partisans ; mais je l'ai faite assez large et assez vaste, pour que la justice, la légitimité de ces événements extraordinaires, défendue et soutenue devant mes concitoyens comme devant l'étranger, et digne de l'approbation de tous les honnêtes gens, serve à rehausser la gloire de mon pays, et à tenter la postérité à nous imiter. Si l'issue ne répond pas au début, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. J'ai rendu mon témoignage : je ne dirai pas que j'ai élevé un monument, qui ne sera point facilement détruit, à tant d'actions extraordinaires et éclatantes qui étaient au-dessus de toute louange. Ainsi qu'un poëte épique, fidèle aux règles de l'épopée, ne tente point de décrire la vie entière de son héros, mais quelque action spéciale de sa vie telle que la colère d'Achille, le retour d'Ulysse, ou l'arrivée d'Énée en Italie, il suffira pour me justifier, que j'aie célébré dans le langage qui convient aux héros, un seul des exploits de mes concitoyens. J'omets les autres ; car qui pourrait raconter les hauts faits de tout un peuple ? Si après avoir témoigné tant de

courage et tant de vigueur, vous abandonnez lâchement le sentier de la vertu, si vous faites quelque chose qui soit indigne de vous, la postérité jugera votre conduite. Elle dira que les fondations de votre œuvre étaient solides, que le début (et c'était plus qu'un début) fut glorieux ; mais elle regrettera amèrement que l'œuvre n'ait pu trouver personne pour l'achever. Elle déplorera de ne pas voir la persévérance couronner tant d'efforts et tant de vertus. Elle verra que vous aviez devant vous une riche moisson de gloire, l'occasion de grandes choses, mais qu'il manqua des hommes pour les accomplir ; et pourtant il y avait là des hommes pour conseiller, pour exhorter, pour inspirer, et pour attacher une couronne immortelle au front des acteurs illustres d'une scène si glorieuse ! »

Que si on songe que ceci était écrit au lendemain de la dissolution du premier parlement du Protectorat, au moment où Cromwell pressentait l'opinion du peuple anglais sur la question du rétablissement de la royauté en sa faveur, que ces hommages enthousiastes s'adressaient aux officiers dont le plus grand nombre étaient vivement opposés à cette restauration de la royauté, on trouvera que de telles paroles ne sont, en définitive, ni d'un flatteur ni d'un courtisan. L'admiration, quoique sincère, semble servir de passe-port à de rudes vérités, et le mot de liberté y revient trop souvent pour qu'on puisse penser qu'elles aient sonné agréablement aux oreilles de Cromwell. M. de Fontanes ne parlait pas ainsi au len-

demain d'Austerlitz. Aussi ne voit-on pas que l'importun conseiller ait beaucoup gagné dans la faveur du Protecteur. La chute de la république le trouva au même poste où l'avait porté son triomphe. Ce qui est certain, sans qu'on en puisse bien trouver les raisons, c'est qu'à partir de l'année qui suivit la publication de ce pamphlet, on voit le nom de Milton disparaître de plus en plus des papiers publics de l'État. On lui avait enlevé son logement de Whitehall, sans lui en donner de motifs; on avait réduit son salaire en même temps, il faut le dire, que celui des autres pensionnaires de la république [1]; on lui avait donné un collaborateur (Meadows), qui succédait peut-être à un autre collaborateur plus ancien (Wicherlyn), et qui fut plus tard remplacé par un protégé de Milton. Peut-être sa cécité devenue complète fut-elle la cause la plus active de cette retraite anticipée. On ne trouve rien ni dans sa correspondance ni dans ses œuvres qui jette une lumière réelle sur les motifs de son silence. C'est du moins son honneur d'avoir cessé de parler, quand il n'y avait plus rien à dire en faveur de la liberté. Ne nous en plaignons pas; c'est peut-être à ce silence imposé par la tyrannie de Cromwell que nous devons le *Paradis perdu* [2]. Quand Milton dut renoncer à célé-

[1] Ce salaire avait été, paraît-il, de près de 300 liv. st., et avait été réduit à 150. On retrouve toutefois dans un ordre du jour de 1659 les appointements de Milton fixés à 200 liv.

[2] Aubrey affirme que Milton le commença deux ans avant la restauration.

brer les grandes choses d'ici-bas, il ne pensa plus qu'à celles du ciel [1].

Mais il est un écrit qui consacrerait à lui seul la renommée de prosateur de Milton, et dans lequel il a pu donner, au moins une fois, la juste mesure de son génie et de ses généreuses inspirations, c'est le Traité sur la liberté de la presse, auquel il a donné le nom d'*Areopagitica*. Je ne sais si je me trompe, mais je ne trouve dans aucun écrit antérieur ou contemporain, si ce n'est dans le livre de la Boëtie, des accents d'une aussi libre et virile énergie. Jamais les droits de la conscience et de la pensée n'ont été revendiqués avec plus de noblesse; l'idéal de l'éloquence politique y est atteint du premier bond cent ans avant Rousseau. Publié en 1644, au moment du plein triomphe du parlement, l'*Areopagitica* plane au-dessus de toutes les querelles du temps; il fait entendre au parlement, auquel il est adressé, la voix de l'éternelle vérité. Au nom de quel principe, se demande Milton, le parlement décréterait-il la censure des livres? « Sans doute, les livres, comme toutes les actions humaines, ont besoin d'une vigilante surveillance. Punissez, emprisonnez les auteurs coupables; car, les livres ne sont pas des choses inertes; ils contiennent en eux-mêmes une certaine vitalité,

[1] Il ne peut entrer dans notre plan de parler ici avec détail de l'*Histoire d'Angleterre*, bien que cette œuvre ne soit pas tout à fait indigne du genre de Milton.—Écrite avec une simplicité relative, l'*Histoire d'Angleterre* s'élève parfois à une véritable éloquence. La critique historique n'était pas encore née, et Milton,— qui a tant innové en théologie,— n'a pas essayé de porter le flambeau de la vérité dans le récit des temps fabuleux de l'histoire d'Angleterre.

qui leur donne une activité semblable à celle de l'âme dont ils tiennent la vie ; ils conservent, comme un précieux élixir, la substance la plus pure de la pensée vivante qui les a produits... Mais autant vaudrait tuer un homme qu'un bon livre : celui qui tue un homme tue sans doute une créature raisonnable qui est l'image de Dieu ; mais celui qui détruit un bon livre, tue pour ainsi dire l'image même de Dieu dans le regard de l'homme. Il est plus d'un homme dont la vie est un fardeau pour la société ; mais un bon livre est la séve vitale d'un bon esprit préservée et comme embaumée pour l'éternité. »

L'antiquité a cherché à défendre la société contre les mauvais livres; mais à Athènes, par exemple, qu'entendait-on par un mauvais livre, si ce n'est un libelle impie et blasphématoire? Il ne fût venu à personne l'idée de proscrire la doctrine d'Épicure, celle de l'école de Cyrène, ou des cyniques, sous prétexte qu'elles choquaient les opinions reçues. A Sparte, il n'y avait pas besoin de censure, car on n'y faisait pas de livres, et, par parenthèse, les mœurs publiques n'en étaient pas meilleures pour cela. Rome ne connut qu'à son déclin le goût de la science et des livres ; mais on n'y poursuivit jamais que le blasphème et la calomnie : Lucrèce put traduire en vers le système d'Epicure, et la verve satirique de Lucilius, de Catulle et d'Horace put se jouer impunément des dieux et des hommes. Les premiers empereurs chrétiens ne songèrent pas un instant à proscrire les livres païens, que les Pères de l'Église

lurent et commentèrent librement. Les papes, les premiers, profitèrent de l'extension de leur pouvoir pour rechercher les opinions scientifiques, sous prétexte d'hérésie. Aucun livre ne put dès lors paraître sans l'*imprimatur* de quelque moine. Et voilà ce qu'on veut imiter dans la libre Angleterre! « Si un livre, s'écrie Milton, moins heureux qu'une âme pécheresse, eut dès lors à passer devant un jury avant de venir au monde, s'il dut subir dans les ténèbres le jugement de Radamanthe et de ses collègues avant de passer des sombres abîmes à la lumière, ce fut grâce à des nouveautés inouïes, et aujourd'hui cette mystérieuse iniquité, inquiétée et découragée au début de la Réformation, cherche de nouveaux limbes et de nouveaux enfers pour y torturer les livres au milieu des damnés. »

N'est-ce pas pour les livres qu'il est juste surtout de dire : « Tout est pur aux purs. » La science et les livres ne pervertissent que ceux dont la conscience est déjà corrompue. La liberté seule peut corriger les maux de la liberté. Dieu nous a entourés d'une infinité de jouissances matérielles, en chargeant notre tempérance seule d'en régler l'usage. Il a laissé de même à notre seule raison le régime et la nourriture de notre esprit : Dieu n'a pas voulu nous maintenir dans une perpétuelle enfance; mais il a confié à la raison le droit de choisir. A quoi servirait la prédication, si la loi ou la violence devait s'appliquer désormais à tout ce qui a été gouverné jusqu'ici par le libre arbitre? » Le bien et le mal

croissent côte à côte en ce monde, et la connaissance du bien est si bien entrelacée avec celle du mal, qu'aucune force ne peut les séparer. Cependant, distinguer le bien du mal, n'est-ce pas toute la destinée de l'homme? « Celui, dit Milton, qui, pouvant saisir et comprendre le mal avec tous ses attraits décevants, s'en abstient volontairement, celui-là est le vrai chrétien. Je ne puis louer une vertu craintive et cloîtrée, sans énergie et sans souffle, qui jamais n'affronte l'adversaire, et se retire de la lice, où doit se conquérir, au milieu de la poussière et de la chaleur, l'immortel laurier. »

En vain dirait-on que si on permet la réimpression des livres anciens, c'est qu'ils sont écrits dans une langue inconnue de la généralité des lecteurs. Mais ceux qui les connaissent ne sont-ils pas précisément ces mêmes savants qui sont les plus capables de distiller les poisons qu'ils contiennent? N'y a-t-il d'ailleurs de corrupteur en ce monde que les livres? Que doivent être les censeurs eux-mêmes, si ce n'est des savants? Pouvons-nous leur conférer, peuvent-ils se conférer à eux-mêmes l'infaillibilité et l'incorruptibilité? « S'il est vrai qu'un sage, comme un habile chimiste, peut tirer de l'or du plus indigeste volume, et qu'un fou restera un fou après avoir lu le meilleur livre comme sans l'avoir lu, ne privons pas le sage du bienfait de la sagesse pour écarter du fou un danger dont l'absence ne le guérira pas de sa folie. » En vain prétendrait-on que nous ne devons pas nous exposer sans nécessité aux tentations : cer-

tains livres, qui peuvent être pour les uns une tentation, sont pour les autres un breuvage sain et bienfaisant. On peut bien exhorter le commun des hommes, comme des enfants, à s'abstenir; mais les éloigner par force, eût-on à sa disposition tous les censeurs de l'inquisition, on n'y parviendra pas. En effet, le pire effet de la censure, c'est qu'elle n'empêche rien. Pour atteindre ce résultat, il faudrait censurer la vie tout entière, sans quoi, en fermant une porte à la corruption, on en ouvre cent autres. « Si nous voulons, dit Milton, réglementer la presse, » il faut réglementer aussi toutes les distractions du » monde. Ne permettez pas la musique, ne laissez pas » chanter, si ce n'est sur le mode dorien. » Instituez des censeurs de la danse, pour qu'on ne montre aux jeunes gens que des gestes, des mouvements, des postures que la censure voudra bien trouver honnêtes. Platon a bien prévu cette nécessité dans sa république. Il faudra plus de vingt censeurs pour examiner les luths, les violons et les guitares : ces instruments ne pourront divaguer comme ils le font; on fixera ce qu'ils doivent dire. Qui fera taire les airs et les madrigaux qui soupirent doucement la mollesse au fond des boudoirs? Les fenêtres et les balcons doivent être aussi surveillés; car voilà des livres subtils, et avec de bien dangereux frontispices!... L'Angleterre est renommée pour sa gloutonnerie domestique. Qui réglera l'ordre et le nombre des repas? Qui empêchera la multitude de fréquenter les cabarets? Qui contrôlera enfin la coupe de nos

vêtements, nos conversations et nos compagnies? Autant de chimères irréalisables! Vous écarterez le mal d'un côté, il reviendra par mille autres. Prenez à un avare son trésor, vous ne lui prendrez pas pour cela son avarice. « S'il fallait choisir, dit Milton, j'aimerais cent fois mieux encourager une bonne action que d'en empêcher par la violence une mauvaise. Dieu se réjouit plus de voir grandir et se former six hommes vertueux que de refréner dix pécheurs... »

La censure est donc une œuvre vaine. Il faudrait, pour qu'elle produisît son effet, commencer par proscrire tous les mauvais livres qui ont déjà paru, expurger ceux qui sont à la fois bons et mauvais. On croira par là empêcher les sectes et les hérésies. Est-ce que la prédication religieuse a besoin de livres? La bonne nouvelle n'a-t-elle pas converti le monde, avant qu'aucun Evangile fût rédigé? Songez aussi quel homme il faudra trouver pour en faire un censeur. Pour prononcer sur la vie ou la mort d'un livre, il faudrait un homme supérieur, studieux, instruit, judicieux, et quelle tête résisterait à la lecture de tant de sottises qui passeront sous les yeux du censeur? Il y a de quoi en devenir fou.

Mais ce n'est pas assez de dire que la censure ne peut pas faire de bien, il est facile de prouver qu'elle peut faire beaucoup de mal; elle ne peut que décourager la science et les savants. Un esprit libre ne se soumettra jamais à cette gêne. « A quoi nous sert-il, dit Milton, d'être des hommes et non pas des enfants à l'école, si nous n'avons échappé à la férule, que

pour tomber sous la loi d'un *imprimatur*, si des écrits sérieux et médités doivent, comme le thème mal fait d'un écolier, passer sous les yeux d'un censeur distrait et endormi?... Quand un homme écrit pour ses semblables, il appelle à son aide toute sa raison, toute son étude; il cherche, il médite, il s'ingénie, il confère avec de doctes amis, il s'enquiert de tout ce qui a été écrit avant lui sur le même sujet; si dans cet acte réfléchi de sa volonté et de son labeur, les années, la science, les travaux antérieurs ne lui ont pas donné une complète maturité, s'il doit encore être suspecté et s'il est obligé d'aller porter tout ce labeur, toutes ces veilles, tous ces soucis sous les yeux d'un censeur inattentif et peut-être plus jeune que lui, moins judicieux et ignorant de ce que c'est qu'un livre, si après avoir échappé à ce danger, il faut qu'il soit imprimé comme sous la garde d'une sentinelle, avec la main de son censeur sur son frontispice, pour lui servir de caution qu'il n'est ni un idiot ni un séducteur, alors c'en est fait de la science: elle est déshonorée dans l'auteur, dans le livre, dans sa propre grandeur et sa propre dignité. »

Qu'un homme qui a déjà forfait à l'honneur, dans ses livres, soit surveillé, qu'on lui défende à jamais d'imprimer, Milton le comprend, sans se demander si la justice humaine étant faillible, le recours à l'opinion publique doit jamais être fermé. Mais quand des débiteurs, quand des coupables peuvent circuler librement, pourquoi des livres inoffensifs ne pourraient-ils paraître, sans montrer en tête la main

de leur geôlier? Ne sent-on pas d'ailleurs que cette mesure va contre son but? Au lieu de supprimer les sectes et les hérésies, elle les met en honneur. Le châtiment des gens de talent grandit leur autorité, et tout écrit persécuté semble recéler une étincelle de vérité qui rejaillit en plein visage sur ses persécuteurs. Qui peut savoir, en réalité, si on est hérétique ou non? Un homme peut être hérétique dans la vérité; s'il ne croit les choses que parce qu'un pasteur les affirme, sa croyance peut être vraie en elle-même, mais elle est pour lui une hérésie. Beau monument qu'une unité de doctrine achetée à ce prix!

« Ce projet de censure, s'écrie Milton, serait plus fatal à l'Angleterre que le blocus de tous ses ports, de toutes ses rades, de tous ses havres; car il arrête et prohibe l'importation de la plus précieuse de toutes les denrées, la vérité... La vérité a paru dans ce monde, avec son divin maître, sous sa forme la plus parfaite et la plus glorieuse; mais après que Jésus-Christ eut quitté la terre, et quand l'éternel sommeil eut fermé les yeux des apôtres, il s'est élevé une race perverse qui, comme Typhon et ses acolytes enlevant la bienfaisante Osiris, ont ravi la vérité, cette noble vierge, ont mis en lambeaux son beau corps, et l'ont dispersé aux quatre coins de l'horizon. Depuis ce temps, les tristes amants de la vérité, comme Isis cherchant le corps défiguré d'Osiris, rassemblent ses membres épars. Nous ne les avons pas trouvés, messieurs les lords et les députés; nous ne les trouverons pas jusqu'au second avénement du Sauveur.

Lui seul les rassemblera, et rendra à la vérité sa noble et immortelle beauté. Ne découragez pas, du moins, ceux qui la cherchent. Laissez-nous, laissez-nous rendre nos tristes hommages à la sainte martyre. . . . . . . . Car qui ne sait que la vérité est forte, presque à l'égal du Tout-Puissant? Elle ne demande ni police, ni ruse, ni protection, pour triompher : ce sont là, au contraire, les boulevards et les défenses de l'erreur contre la vérité : donnez-lui seulement libre carrière et ne l'enchaînez pas dans son sommeil ; car alors elle ne dit plus vrai, comme l'antique Protée qui ne rendait ses oracles qu'après avoir été pris et attaché, prenant toutes les formes, excepté celle qui lui appartient [1]. »

Il est curieux de comparer cette noble et poétique apologie de la vérité aux fermes et éloquentes paroles que laisse tomber Pascal comme un coup de foudre à la fin de sa 12e Provinciale : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : mais quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge ;

[1] *Areopagitica.*

mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales ; car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même. » Le XVII^e siècle n'a pas entendu souvent d'aussi libres paroles d'un côté ni de l'autre du détroit. Mais en admirant chez les deux écrivains une égale noblesse de pensée et une égale vigueur, il est permis de préférer à la prose colorée de Milton la mâle et ferme simplicité de Pascal.

L'âme de Milton se laisse emporter à un enthousiasme prophétique, quand il s'écrie, au terme de son éloquente apologie : « Il me semble voir en esprit une noble et puissante nation qui se lève, comme un homme fort sortant de son sommeil, et secouant sa chevelure invincible. Il me semble la voir ainsi qu'un aigle nourrissant sa puissante couvée et fixant d'un œil hardi le soleil de mai, dessillant et guérissant ses yeux longtemps éblouis à la source même du rayonnement céleste : autour d'elle le bruit tumultueux des oiseaux craintifs, mêlés à ceux qui ne vivent que dans le crépuscule, se dissipe et s'évanouit ; ils ne comprennent pas ce qu'elle fait, et dans leur envieuse rage, il ne voient dans l'avenir que des sectes et des schismes. . . . . . . . . . .
. . Croyez-moi, mylords et messieurs, ceux qui vous

conseillent cette suppression feraient mieux de vous conseiller de vous supprimer vous-mêmes, et il m'est aisé de le prouver. Si on veut savoir pourquoi en ce moment on parle et on écrit librement, on n'en trouvera pas d'autre cause que votre gouvernement bienveillant, libre et humain : c'est la liberté que vos valeureux et heureux conseils nous ont acquise, la liberté qui nourrit les grandes âmes, la liberté qui a épuré et éclairé nos esprits comme une influence céleste! Voilà ce qui a affranchi et banni nos craintes et nos doutes. Pour nous faire moins capables, moins intelligents, moins passionnés pour la vérité, il faudrait que vous devinssiez vous-mêmes, vous qui nous avez faits ainsi, moins ardents, moins persévérants pour la vraie liberté. Nous pouvons redevenir ignorants, abrutis, formalistes et esclaves, tels que vous nous avez trouvés ; mais il faut que vous deveniez d'abord, ce qui est impossible, oppressifs, arbitraires, tyranniques comme l'étaient ceux dont vous nous avez délivrés. Si nos cœurs sont plus larges, si nos esprits sont plus éveillés à la recherche et à l'attente des grandes choses, c'est là une création de votre vertu qui s'est incarnée en nous ; pour supprimer ce bienfait, il faudrait promulguer d'abord une loi impitoyable, qui permettrait au père de sacrifier ses enfants [1]. »

Voilà comment sait flatter Milton. Ce fier et libre accent est celui qui règne dans tout ce pamphlet. Ici

[1] *Areopagitica.*

Milton, dégagé de tout fatras théologique, affranchi de la tutelle des anciens, déploie toute l'énergie, toute la pompe naturelle de son génie. La phrase, nerveuse, concise, colorée, se presse, se condense, procède par interrogation, par apostrophe, au lieu de déborder, ainsi que dans les pamphlets de Milton, comme un fleuve qui a perdu ses rivages. Je ne crains pas de le dire, l'*Areopagitica* de Milton est le premier appel éloquent à la liberté qu'ait entendu le monde moderne. Entre ce langage et celui des pères de la révolution française, s'il y a une différence, elle est tout à l'avantage de Milton. Quelques-unes des mêmes qualités, mais avec moins d'éloquence, se retrouvent dans le traité que Milton publia en 1673, l'année qui précéda sa mort, sur *la vraie religion, l'hérésie, le schisme, et les meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme.* — Le titre nous dit assez qu'il ne faut pas chercher ici une apologie complète de la liberté de penser, puisque non-seulement Milton ne veut pas qu'on étende la tolérance jusqu'au catholicisme, mais demande qu'il soit mis hors la loi. C'est que pour lui l'hérésie, c'est la religion acceptée et crue en vertu des traditions humaines, et d'additions à la parole divine. Le catholicisme est donc la seule grande hérésie chrétienne, parce que seul il est l'ennemi irréconciliable de la liberté de penser. Mais ce n'était pas en vérité la peine de prononcer de si nobles paroles sur les droits de la pensée humaine, pour arriver à admettre qu'une hérésie, même la plus blâmable des hérésies, ne peut avoir droit de cité dans

un pays libre. C'est toujours malheureusement par quelque préjugé indomptable qu'on est de son temps et de son pays.

Cet homme qui avait tenu tête au sentiment monarchique de toute l'Europe, et qui avait osé soutenir, au moment où Louis XIV entrait, le fouet à la main, dans la salle du Parlement de Paris, la doctrine de la souveraineté du peuple et du Contrat social, était-il un véritable niveleur, un saint de la cinquième monarchie, rêvant pour l'Angleterre une sorte de millenium qui effacerait jusqu'aux traces de ses anciennes discordes? On se tromperait si on jugeait le fond de sa pensée sur l'audace de ses actes. Comme bien des hommes, il soutenait avec emportement des doctrines relativement modérées. Il n'avait pas, comme Ludlow et ses amis, la superstition de la république. Il voyait bien dans cette forme de gouvernement l'expression la plus simple et la plus vraie de la souveraineté populaire, et la fiction constitutionnelle n'était pas de celles qui avaient pris possession de sa poétique imagination. Parfois même il semblait aspirer avec ardeur au moment où l'humanité s'étonnerait d'avoir pu se soumettre à des rois héréditaires. Mais il oubliait volontiers sa haine et son mépris pour les têtes royales devant un compliment de la grande Christine de Suède. Cet esprit vigoureux, quoique chimérique, s'était fait, dans un long commerce avec l'antiquité, un idéal de gouvernement dans lequel la souveraineté du peuple disparaissait par des éliminations successives. Il rêvait pour l'An-

gleterre la domination d'une sorte de sénat aristocratique assez semblable à celui de Rome, et pour assurer un certain esprit de suite à la politique du pays, il proposait, à défaut de sénateurs nommés à vie, un renouvellement partiel qui ne ferait sortir qu'un tiers des membres à la fois. Il entendait que le pouvoir de ce corps politique ne fût balancé par aucun autre, et que le sénateur n'eût d'autre serment à prêter que celui de respecter toute opinion religieuse qui invoquerait l'Écriture pour règle de foi, et de ne pas permettre le rétablissement de la royauté. Il ne lui vint jamais à l'esprit que le gouvernement exclusif d'un corps politique peut devenir aussi aisément tyrannique que celui d'un homme, et que la royauté collective ne vaut guère mieux que l'unité monarchique. Il était loin de chercher l'expression de la souveraineté du peuple dans le gouvernement de la multitude, et il a inventé, cent cinquante ans avant Sieyès, le suffrage à plusieurs degrés (*refined election*). Il voulait tellement subtiliser et clarifier l'élément populaire, qu'il resterait au fond du creuset un résidu où la volonté nationale aurait entièrement disparu.

« Le mieux, dit-il, serait d'avoir des électeurs qualifiés et triés, de ne point tout confier au bruit et aux éclats d'une ignorante multitude ; mais de permettre à un petit nombre de gens bien qualifiés de choisir parmi eux autant d'électeurs qu'il leur conviendra. Dans ce nombre, des gens de naissance supérieure en choisiraient un nombre plus restreint

avec plus de discernement, de sorte qu'après un troisième et quatrième triage, on arriverait au nombre voulu de gens bien choisis, et que la majorité des voix déclarerait les plus dignes. On voit que Milton partageait l'aversion héréditaire de son pays pour les gens de peu, mais il devait se passer deux siècles avant qu'il se trouvât des écrivains qui, pour plaire à la démocratie tout en la contenant, lui offriraient comme appât une élection populaire ainsi subtilisée. Ce n'était pas le seul point sur lequel son esprit inventif sortait des traditions libérales. Il n'eut jamais un sentiment très-vif du respect de la légalité. La liberté était, à ses yeux, un ensemble de nobles et vertueux sentiments dans lesquels venait se noyer cette précaire et chétive prérogative des faibles, qui devient à la longue le plus ferme et le seul appui des forts [1]. Comme moyen d'habituer les peuples à la pratique de la liberté, il rêvait une large décentralisation des pouvoirs publics. Il voulait qu'une organisation municipale étendue fît de chaque cité le centre de la vie publique dans les différentes parties de l'empire, et tout en donnant au sénat ou grand conseil le commandement des forces de terre et de mer et l'administration des revenus publics, il voulait que les lois d'intérêt général fussent présentées aux législatures particulières ou à des parlements convoqués dans ce but spécial. C'était une sorte de république fédérative, semblable en

[1] The ready and easy way to establish a free commonwealth and the excellence thereof.

quelques points à celle des États-Unis, fondée cent ans plus tard par les descendants des puritains, mais où l'élément oligarchique et la perpétuité de la politique auraient tenu plus de place. Tant il est vrai que les hommes inventent peu, même dans leurs résolutions les plus radicales, et qu'ils refont presque incessamment le passé, en croyant fonder l'avenir.

Tel est, dans ses traits principaux, le résumé des opinions politiques, et comme le testament de ce noble esprit à son pays, au moment où il allait prendre congé pour toujours de la vie publique, et où la vie publique elle-même allait prendre pour bien des années congé de l'Angleterre. On a le droit de se demander si ces dix années enlevées aux lettres et à la poésie ont agrandi ou amoindri la gloire de Milton. Elles lui préparaient, tout au moins, outre l'infortune noblement supportée de sa vieillesse, le ressentiment des partis qu'il avait combattus et qui firent payer à sa réputation la rançon de leur défaite. Pour nous, qui jugeons aujourd'hui avec une calme impartialité les hommes et les choses, nous voyons, dans la carrière parcourue à cette époque par Milton, tant d'ombres mêlées à d'éclatantes lumières, que nous ne saurions guère nous prononcer dans ce procès, si nous ne pensions que la variété des aptitudes, même lorsqu'elles sont inégales, et les grands combats de la vie traversés avec quelques faux pas mais avec une invincible droiture, témoignent d'une plus grande richesse intellectuelle et d'une plus haute nature que les carrières unies et exclu-

sives. Les nobles pensées ont leur reflet dans les œuvres les plus désintéressées de l'intelligence, et l'homme qui a aimé Dieu et la liberté s'élève dans les espaces de la poésie d'un vol plus fier et plus hardi. L'éloquence imparfaite des pamphlets de Milton nous a peut-être valu la parfaite éloquence des discours du *Paradis perdu.* S'il y a, comme le dit M. Guizot, quelque chose d'irritant à voir cette grande intelligence côtoyant l'erreur et même s'y précipitant parfois tête baissée, il y a, dans son œuvre en prose trois qualités qui couvrent bien des défaillances : la hardiesse, la sincérité et l'indépendance.

Maintenant que le temps a refroidi la lave brûlante à laquelle s'allumèrent toutes ces controverses, que faut-il penser, au point de vue exclusivement littéraire, des pamphlets de Milton ? L'éloquence, j'entends cette éloquence vigoureuse et passionnée née dans l'ardeur de la lutte, est, de toutes les œuvres de l'esprit, celle qui survit le moins aux circonstances qui l'ont vu naître. Que chercherait aujourd'hui le lecteur dans les pamphlets de Milton ? Des documents historiques ? Mais l'époque à laquelle il écrivait en fournit une moisson abondante des plus intéressants. La peinture de l'esprit et des opinions du temps ? Sans doute ces pages vigoureuses, violentes même, témoignent de la rudesse impitoyable de l'esprit puritain ; mais l'éloquence de Milton est trop imprégnée des souvenirs de l'antiquité classique, pour nous donner un écho naïf des idées

et des passions qui agitaient l'esprit des contemporains de Bunyan : le *Pilgrimss Progress* est un type bien plus frappant, bien plus irrécusable de la littérature puritaine. Ces traités contiennent-ils du moins cette doctrine substantielle et suivie qui fera lire l'*Institution chrétienne* de Calvin dans tous les siècles ? Non, l'argumentation de Milton, quoique riche d'idées et de faits, ne renferme pas cette moelle vigoureuse de la pensée qui survit aux controverses et nourrit tous les âges. L'éloquence de Milton n'est pas assez oratoire pour charmer par les seuls attraits de la forme ; elle l'est trop pour instruire les générations désintéressées dans ces débats : elle se dégage avec peine du luxe indigeste de citations et de témoignages dont elle est hérissée. Mais si ces pages vigoureuses ne sont pas de celles qu'on aime à retrouver, quand l'esprit fatigué cherche à se rafraîchir au contact de belles pensées exprimées dans un beau langage, elles sont de celles qui frappent et qui arrêtent celui qui ne craint pas de pénétrer dans ces profondeurs un peu ténébreuses. Longtemps ces armes de guerre, jetées de côté après la lutte, ont été abandonnées à un oubli qu'elles ne méritaient pas. Il faudrait les lire, quand elles ne se recommanderaient pas du nom de Milton. Il a fallu un temps avide comme le nôtre des choses du passé pour les rajeunir et effacer la rouille de deux siècles. Mais aujourd'hui que l'Angleterre s'est résignée à confondre dans ses prières et dans son admiration, et le roi martyr et la révolution qui l'a frappé, elle

a voulu rétablir dans la couronne de son grand poëte les fleurons qu'une réaction exagérée en avait arrachés. Cette réhabilitation est légitime. Nos fils ne peuvent plus manier les lourdes épées que portaient nos ancêtres, et ils savent s'en passer; mais ils les montrent avec orgueil et suspendent aux murailles les massives armures qui emprisonnaient jadis les membres des combattants. Les conquêtes de la science moderne ne nous ont point appris à mépriser les rudes engins dont s'aidait le courage de nos pères. Les lourdes dissertations avec lesquelles on défendait autrefois des opinions ardentes ne trouveraient plus aujourd'hui de lecteurs. On renverrait aux tréteaux et aux carrefours les grossières injures et les froides railleries dont s'armait la logigue pédante de ces politiques de collége. Ils faisaient cependant de leur mieux, plus préoccupés de frapper fort que de toucher le côté vraiment sensible de leur adversaire. D'une controverse, il fallait que l'un des lutteurs sortît écrasé. Érasme avait égayé de son fin sourire le moyen âge expirant ; mais Érasme était un sceptique, et sa verve mordante aurait expiré sans écho au milieu des voix rudes et des passions violentes des puritains anglais. Cette lutte provoquait des coups de massue, et non des coups d'épingle. Il y a également entre les pamphlets de Milton et les Provinciales, toute la distance qui sépare les discussions subtiles du jansénisme des luttes terribles de la Réformation. La controverse se montait d'elle-même à ce ton de violence et d'amer-

tume. Quelle puissance d'invective ne devait pas enfanter la combinaison d'un lettré universitaire avec un âpre théologien réformé ! La mesure dans la controverse est la vertu des âges sceptiques, si elle l'est d'aucun âge. Pascal lui-même, qui sait si bien percer son adversaire sans lui permettre de crier, laisse cependant échapper à travers les mailles serrées de la logique janséniste plus d'un trait digne de ces temps encore grossiers. Voltaire, le lutteur d'un âge civilisé jusqu'à la corruption, n'a jamais su se mettre au-dessus du quolibet grossier et de l'insulte triviale. L'Angleterre, au reste, ne s'est jamais piquée de délicatesse dans la lutte. Il y a moins de cent ans, les *Lettres de Junius*, dans lesquelles les attaques contre le roi obligeaient l'auteur à se contenir, laissaient néanmoins déborder à chaque instant l'insulte personnelle et les plus violentes injures. Burke lui-même ne sait pas se modérer devant le spectacle d'une révolution dont il partageait à un certain degré les principes. Il est donc nécessaire de faire la part du temps et des mœurs politiques de l'Angleterre dans les pamphlets de Milton. Il était digne de lui, il est vrai, de porter dans cette tumultueuse colère le maintien noble et décent du philosophe et du poëte, et c'est une ombre, sinon une tache, à sa renommée que de n'avoir pas su s'élever au-dessus des passions de ses contemporains, ayant su s'élever au-dessus de leurs idées. Les pamphlets de Milton n'en agrandissent et n'en complètent pas moins sa renommée. Il est en Angleterre plus d'un juge compétent qui

n'en veut pas convenir, et qui ne reconnaît pas, dans ces périodes d'une longueur démesurée, chargées de latinismes et de néologismes, la pure langue anglaise telle que la prose de Bacon l'avait préparée, telle que le goût de Pope et d'Addison l'a achevée. Le goût, il est vrai, est une des conditions du génie littéraire : il n'est pas la seule, il n'est peut-être pas la première. Sans doute, dans ces apostrophes ardentes la mesure est souvent dépassée, et les proportions oubliées : mais l'étrangeté de certains détails dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange empêche-t-elle que cette œuvre soit grandiose et saisissante? Le goût achève seul les œuvres parfaites; mais l'humanité serait mise à un pauvre régime, s'il ne lui était permis d'admirer que les choses parfaites. C'est dans cet esprit qu'il faut juger la prose de Milton. Au milieu de cette argumentation à outrance et souvent désordonnée, surgissent des pensées nobles et vigoureuses, dont l'ampleur n'a jamais été dépassée. Milton a trouvé la langue anglaise hésitante, malgré l'impulsion vigoureuse que lui avaient donnée les *Essais* de Bacon, et le jargon mystique des puritains était peu propre à lui donner le tour et la précision qui lui manquaient. Milton l'a ramenée, au demeurant, dans ses véritables voies. Il ne l'a ni énervée ni faussée, il ne l'a point détournée des qualités qui sont les siennes par excellence, la vigueur, la variété et la richesse de l'expression. Il s'est créé un style pour sa polémique, comme il s'est créé une langue poétique, et il a formé l'un et l'autre à la mesure de sa noble et haute

stature. On le voit, sous l'étreinte d'une riche inspiration, jeter hardiment sa phrase sans préoccupation de la forme définitive qu'elle recevra, l'étendre, la développer, la resserrer pour la développer encore, la coupant en pleine période par une parenthèse utile, et redoublant, à mesure qu'il avance, ses épithètes vigoureuses et colorées. Il est rare qu'il ramasse sa pensée dans une expression unique et éclatante. Il prodigue la couleur et répand la richesse à pleines mains, et croit n'avoir jamais levé le bras assez haut pour faire retomber sur l'enclume son terrible marteau. Il y a de la monotonie, il est vrai, dans cette allure lente et majestueuse; mais les rives de ce large fleuve ne sont ni basses ni dépouillées. La période de Milton est pleine de nombre et d'ampleur, *mole suâ stat*. Il faut descendre jusqu'à Burke pour trouver dans la prose anglaise autant de cadence et d'harmonie, et encore Burke atteint-il rarement à cette vigueur et à ce mouvement. Ces longues ondulations, semblables aux manœuvres savantes d'une armée rangée en bataille, ces allusions bibliques, ces réminiscences grecques et latines n'ôtent rien à la force et à l'originalité de la prose de Milton. Comme l'a dit un critique éminent [1], Milton a l'allure de l'antiquité ; il ne lui emprunte pas son vêtement. Son style est indépendant comme sa poésie. Il apparaît dans ses pamphlets tel que nous le voyons dans sa vie, excessif et emporté, mais loyal et sincère, vé-

[1] M. Villemain.

hément et noble, regagnant par la pureté de son intention ce qu'il perd par l'intempérance de son langage, marchant le front calme et serein au milieu des tempêtes qu'il déchaîne.

Quel triste intérêt ne s'ajoute pas à l'admiration qu'inspire cette vigueur d'intelligence et de langage : quand on songe que ce labeur immense fut celui d'un homme qui avait usé et perdu ses yeux à la peine ! On l'avait averti que la *Défense du peuple anglais* lui coûterait probablement la vue ; cette affreuse menace ne suspendit pas un instant son travail. On ne sait pas la date exacte à laquelle remonte sa complète cécité. En 1652, il écrivait encore, comme le prouve une lettre de recommandation qui semble être de son écriture. Ses biographes semblent cependant s'accorder pour affirmer, qu'en 1652, il avait complétement perdu la vue, puisque Du Moulin, dans son pamphlet écrit cette année, ose lui en faire un crime, et que Milton, dans sa *Seconde Défense du peuple anglais*, se croit obligé de citer tous les aveugles de l'antiquité et des temps modernes que cette infirmité n'a pas déshonorés[1]. Peut-être passa-t-il pour aveugle longtemps avant que ses yeux fussent complétement fermés à la lumière. Ce qui est certain, c'est qu'en 1654, tout reste de vision avait disparu. Un Athénien, nommé Philaras, ambassadeur du duc de Parme à la cour de France, lui avait écrit

[1] M. Keightley (*Life of Milton*, p. 50) cite également une lettre empruntée aux *Thurloe's State papers*, datée de la Haye, 20 juin 1653, où il est question d'un aveugle nommé Milton.

pour lui demander un exposé complet des causes et des progrès de sa maladie, afin de consulter Théve-not, oculiste renommé de Paris. « Dès l'année 1644 environ, lui répondit Milton, je sentis ma vue s'affaiblir : la lecture, même celle du matin, me fatiguait en se prolongeant, et quelque exercice corporel m'apportait toujours un prompt soulagement ; déjà une visible auréole se dessinait autour de la lumière placée devant moi ; bientôt l'œil gauche s'éteignit sensiblement, et si je fermais le droit, la perception des objets m'échappait. Celui-ci même ne tarda pas à faiblir. Au bout de trois années, quelques mois avant la totale extinction de ma vue, je n'apercevais que des images errantes et incertaines ; il me semblait, surtout après le repas, que de nuageuses vapeurs emprisonnaient mon front et mes tempes, et fermaient mes paupières appesanties. A peine étais-je couché, une lumière assez vive inondait mes yeux, quoique fermés ; cela dura ainsi pendant quelque temps encore ; mais peu à peu je vis ces lueurs disparaître brusquement, et avec une sorte de bruit intérieur, dans une subite obscurité qui devint de plus en plus épaisse ; maintenant c'est un voile noir ou plutôt cendré qui s'étend éternellement devant moi ; c'est à peine si parfois quand le globe de l'œil se promène à droite et à gauche, la trame de ce voile laisse échapper quelque étincelle. » « C'était, dit M. Keightley, la paralysie du nerf optique, qu'on appelle *goutte sereine*, par suite d'une fausse appréciation des causes qui l'amènent. »

Ce malheur avait été précédé ou suivi de près d'une catastrophe domestique. Sa femme était morte à la fin de 1652 ou au commencement de 1653, en donnant le jour à son cinquième enfant qui ne vécut pas. Cette union, si troublée, mais que le temps et la nécessité avaient fini par rendre paisible sinon heureuse, avait donc duré dix ans. La mort de sa femme, outre qu'elle le privait de soins matériels que sa triste situation rendait nécessaires, le laissait avec trois filles dont l'aînée n'avait pas huit ans, et dont la dernière en avait deux. Qu'il n'ait pu supporter longtemps cet isolement qui mettait sa maison à la merci des domestiques, il n'y a pas lieu de s'en étonner : deux ans après, le 12 novembre 1656, il épousait Catherine Woodeock. On a dit que la seconde femme de Milton était, comme la première, la fille d'un royaliste, d'un capitaine dont le nom figure sur la liste de personnes arrêtées pour avoir conspiré contre Cromwell [1] ; mais il y a lieu de croire que le capitaine Woodeock compromis n'était pas le beau-père de Milton ; car, ainsi que le fait remarquer M. Keightley, un royaliste se fût difficilement contenté pour sa fille d'un simple mariage civil, tel que Milton le contracta. Pendant quinze mois, Milton put oublier et sa cécité et les orages de sa première union, et ce fut sans doute une digne épouse que celle qui sut aimer un homme dont les yeux étaient fermés à la lumière, et dont tant de ses compatriotes ne parlaient qu'avec horreur ; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Elle mourut au commencement

de février 1657, en donnant le jour à une fille. Personne ne saurait aussi bien dire ce que Milton perdait en elle que Milton lui-même : « Il me semble, dit-il dans un sonnet, voir apparaître ma sainte compagne sortant pour moi, comme Alceste, de son tombeau, quand le fils de Jupiter la rendit à son heureux époux, en l'arrachant à la mort et en la relevant pâle et décolorée. La mienne, telle que ces épouses que la loi juive sauvait par la purification après leurs relevailles, et telle que j'espère la voir à jamais et sans obstacles dans le ciel, parut devant moi vêtue de blanc, comme son âme pure : son visage était voilé, mais mon regard prévenu crut voir briller en elle tant d'amour, de douceur et de bonté, que jamais visage ne resplendit ainsi. Mais hélas ! lorsqu'elle se penchait vers moi pour m'embrasser, je m'éveillai, le songe s'évanouit : le jour refit pour moi mon éternelle nuit[1]. » Tout semblait conspirer pour assombrir l'âge mûr de Milton. Il était seul, il était aveugle, et son pays n'était plus libre. Cromwell mourait la même année, et Milton entrevoyait pour son pays une servitude dont il était impossible de fixer le terme. Ce noble regard fermé à la clarté du jour, allait concentrer dans les espaces intérieurs de l'âme toutes les belles visions de sa jeunesse, toutes les grandes inspirations de son âge viril, et *le Paradis perdu* devait couronner sa vieillesse aveugle et oubliée. Une teinte de grave mélancolie se répandait sur toute sa

[1] *Sonnets.*

vie. Il n'avait plus rien à espérer des hommes, pas même la renommée, que l'esprit de parti devait refuser longtemps à son œuvre; il ne pouvait plus même saluer du regard cette grande nature dans laquelle l'âme des poëtes trouve comme une éternelle consolation : « ...Je te retrouve, sainte lumière du jour, et je sens ta clarté vivifiante et souveraine ; mais toi, tu ne viens pas visiter ces yeux, qui tournent en vain dans leur orbite, pour saisir tes rayons pénétrants, et qui ne connaissent pas d'aurore ; l'épaisse goutte sereine a éteint leur regard, ou un voile épais s'est étendu sur eux. Je n'en fréquente pas moins les lieux sacrés que visitent les muses, les claires fontaines, les ombrages épais ou la colline rayonnant de soleil, poursuivi par la passion de la lyre sacrée ; mais c'est toi surtout, ô Sion, et les rives fleuries des ruisseaux qui baignent tes pieds sacrés que visite mon songe nocturne. J'aime à me rappeler ces deux bardes qui partagèrent ma triste destinée et dont je voudrais partager la gloire, l'aveugle Thamyris et l'aveugle Homère, Tiresias et Phinée, les prophètes d'autrefois. Ces pensées nourrissent et font éclore des chant harmonieux; tel l'oiseau veilleur chante dans l'ombre, et couvre du mystère des plus épais bocages sa nocturne mélodie. L'année ramène tour à tour les saisons, mais jamais ne revient pour moi le jour, ni le doux crépuscule du soir et du matin, ni la vue du printemps éclatant et des roses de l'été, ni les troupeaux, ni les pâturages, ni l'homme, cette image de Dieu. L'ombre et l'éternelle nuit m'environnent : le

doux commerce des hommes m'est interdit, et je ne trouve écrit à aucune page ce livre merveilleux de la nature où tout est effacé et rayé pour moi ; la sagesse trouve ainsi une porte toujours fermée devant elle. Répands donc au dedans toutes tes clartés, ô céleste lumière, remplis l'esprit de tous tes rayons : donne-moi le regard intérieur, et chasse et disperse toutes les ténèbres, afin que je puisse voir et chanter des choses que l'œil des mortels ne peut entrevoir[1]. » Jamais douleur plus intense et plus vivement ressentie trouva-t-elle dans la puissance souveraine de l'âme un apaisement plus noble et plus austère? Il semblait que cette âme volât plus haut en s'allégeant des joies de la terre. Il le sentait, le poëte qui a écrit le sonnet sur sa cécité, et celui qu'il a adressé à son ami Cyriac Skinner : « D'où vient ma patience, me demanderas-tu? De la conscience que j'ai, ô mon ami, d'avoir fatigué et perdu mes yeux pour la défense de la liberté, noble tâche que je me suis imposée, et dont l'Europe entière a entendu parler. Cette pensée me permettrait de marcher, au milieu de la vaine comédie de ce monde, content dans ma cécité et sans chercher un autre guide. » C'était prendre noblement congé de cette liberté, dont il ne devait pas voir le réveil.

[1] *Paradis perdu.* Chant III.

LA

# POÉSIE DE MILTON

---

## LE PARADIS PERDU
## LE PARADIS RECONQUIS — SAMSON

### I

Les années qui suivirent la révolution de 1660, furent pour Milton des années de tristesse et d'isolement. La liberté semblait exilée pour jamais ; l'Angleterre ne la voulait plus que dans ses mœurs, et la sombre austérité puritaine avait entraîné dans sa défaite cette rigidité morale, qui lui avait tenu lieu de toutes les vertus politiques. Les royalistes faisaient payer à la révolution vaincue le meurtre de Strafford et de Cappel. On pouvait donc croire que l'apologiste du régicide, le secrétaire du conseil d'État de la république serait une de leurs premières

victimes. Il le pensa lui-même; car il quitta sa demeure de Petty-France et se réfugia chez un ami, auprès duquel il vécut dans une retraite profonde. A l'honneur de la royauté restaurée, il faut dire qu'elle fut clémente pour Milton, et le poëte aveugle n'eut pas, comme Dante, à apprendre combien est amer le pain de l'étranger. Il dut sans doute cet oubli à de puissantes protections. On cite parmi ceux qui lui prêtèrent leur appui le cousin de Monk, Morris, et son beau-frère sir Thomas Clarges ; peut-être Monk lui-même, qui profitait de la révolution qu'il avait faite, sans avoir aucune raison d'en partager les rancunes. Milton avait, dit-on, sauvé la vie à un poëte royaliste, sir William Davenant : le cavalier tint sans doute à honneur de lui payer sa dette de reconnaissance [1]. Le parlement décréta contre lui des poursuites [2], mais il fut sans doute mollement recherché. On dit que dans une circonstance où sa liberté était menacée, ses amis le firent passer pour mort, et simulèrent une cérémonie d'enterrement; on ajoute même que le roi apprit l'aventure et s'en égaya beaucoup. L'*Eikonoclastes* et la *Défense du peuple anglais* furent brûlées le 27 août 1660,

[1] Aubrey, dans sa vie manuscrite de Davenant, ne mentionne pas Milton parmi ceux qui aidèrent à l'évasion du poëte royaliste. Keightley, p. 58.

[2] Les communes votèrent, le 16 juin, la résolution suivante : « That his majesty should be » humbly moved to call in Milton's two books (Iconoclastes and the Defence) and that of John Goodwin (The obstruction of justice) written in justification of the murder of the late king, and order them to be burnt by the Common Hangman; and that the Attorney-general do proceed against tem by indictment or otherwise.

par la main du bourreau; mais deux jours après cette décision, le vote du bill d'indemnité mettait la vie de Milton et même sa liberté à l'abri de tout danger. Il eut toutefois des amendes à payer et fut gardé à vue pendant quelques jours. En ce temps-là un pareil traitement pouvait passer pour de la clémence. Milton cessa bientôt d'être inquiété; mais, pour un vieillard aveugle, cette sécurité relative était encore pleine de trouble et d'agitation. Les hommes du caractère de Milton s'identifient toujours avec les causes qu'ils ont défendues, et croient difficilement qu'on les puisse oublier. On a dit qu'il vivait alors dans des transes continuelles, croyant qu'on cherchait à l'assassiner, et qu'il se réveillait en sursaut la nuit au moindre bruit. Il put voir bientôt que personne ne pensait plus à lui ni pour l'admirer ni pour l'inquiéter. Ces terreurs, s'il s'y abandonna, ne purent paralyser ses facultés. Il est juste cependant de remarquer qu'il occupa ses trop longs loisirs à des travaux qui n'exigaient point une grande intensité d'attention. Au moment où ses livres étaient brûlés par la main du bourreau, il publiait d'une part une *Grammaire latine élémentaire*, et de l'autre les *Aphorismes d'État* de Raleigh. Pour cet esprit vigoureux et ardent, de pareils travaux étaient presque de l'oisiveté. On put voir cependant quelques années après, que s'il n'espérait plus rien pour la liberté, il conservait intacte la mâle vigueur de son génie. Ce vieillard découragé travaillait au *Paradis perdu*.

Plusieurs années se passèrent ainsi, sans qu'aucun événement important vînt troubler cette studieuse retraite. Cependant les filles de Milton grandissaient et, il faut le dire à leur éternelle honte, l'acrimonie de leur caractère aggravait chaque jour l'isolement du vieillard. Toutes trois étaient, nous l'avons vu, filles de sa première femme. Anne, l'aînée, avait alors dix-huit ans; son visage était agréable; mais son corps était difforme, et un vice très-apparent de prononciation la dispensa de l'ennuyeuse tâche de faire la lecture à son père. La seconde, Marie, qui touchait à l'âge de seize ans, ressemblait à sa mère, et lui devait quelque chose de son caractère revêche et impatient. Enfin Deborah, la troisième, était, dit-on, le portrait de son père, qui avait fait d'elle sa favorite. Elle n'avait alors que douze ans, et doit être mise hors de cause dans le procès que la postérité devait intenter à la mémoire des filles de Milton. Procès difficile à juger; car les circonstances et Milton lui-même avaient tout fait pour tenter la destinée. Si les filles de Milton ont abusé de la triste situation de leur père pour lui rendre intolérable le foyer domestique, rien ne peut effacer la honte d'une pareille conduite; mais si ces troubles intérieurs furent la conséquence au lieu d'être la cause du troisième mariage de Milton, nous n'avons plus devant nous qu'un exemple de plus des vulgaires et inévitables inconvénients qui accompagnent les unions tardives. On entendit souvent Milton s'écrier que ses filles avaient été rudes et désagréables pour lui, qu'elles le négligeaient dans sa cé-

cité, et l'abandonnaient sous le moindre prétexte. Un témoin appelé au procès auquel donna lieu la vérification du testament de Milton, déclara tenir du poëte lui-même qu'à la nouvelle de son nouveau mariage, sa fille Marie avait dit à une servante : « Ce n'est pas là une nouvelle ; mais s'il s'agissait de sa mort, il vaudrait la peine d'en parler. » On l'entendait souvent, dit aussi le même témoin, se plaindre de ce que ses filles faisaient disparaître ses livres ; elles auraient volontiers vendu le reste à la chiffonnière ; enfin elles se concertèrent pour conseiller à sa servante de le tromper sur les marchés. De tels propos et de tels actes ne sauraient être, en aucun cas, excusés ; mais il serait peut-être plus aisé de justifier l'humeur morose des filles de Milton. Les événements de 1660 et le trouble qu'ils avaient apporté dans son existence, n'avaient pas sans doute contribué à rendre son caractère plus attrayant, et Milton vaincu et vieilli ne nous apparaît pas précisément comme le maître aimable et doux d'un intérieur dans lequel vivaient trois jeunes filles. Il avait dans l'esprit un défaut que l'âge ne semble pas avoir atténué : il ne voyait ni les proportions ni les limites des choses, et croyait pouvoir exiger des autres tout ce dont il se sentait lui-même capable. L'autorité paternelle devait prendre entre ses mains, et sans qu'il le voulût, la forme du despotisme ; c'était sa coutume d'imposer aux autres l'idéal qu'il rêvait. De pareilles aspirations, en se heurtant à l'imperfection naturelle des âmes et des choses, exposent dans la

vie privée comme dans la vie publique à de cruels mécomptes. Milton en fit, dans ces deux cas, la triste expérience. Les années passées auprès de leur père avaient laissé dans l'esprit de ses filles le plus amer souvenir. Il soumettait, il faut l'avouer, leur patience à de rudes épreuves : il se faisait faire par elles la lecture en sept et même huit langues qui leur étaient absolument étrangères, et pour les délasser de ce travail, il les envoyait apprendre à broder en or et en argent. Déborah prétendait aussi qu'il se faisait réciter par elle le commencement de l'*Iliade* et des *Métamorphoses d'Ovide*. Pour rendre une pareille tâche légère, il ne fallait qu'un peu de dévouement et de pitié pour une grande infortune : autant en font chaque jour, sans se plaindre, les femmes qui lisent en latin leurs prières et leur messe ; mais les filles de Milton semblaient avoir hérité de l'âme vulgaire de leur mère. Sa petite-fille, Mme Forster, prétendait qu'il n'avait pas même voulu leur apprendre à écrire ; mais, outre qu'on possède plusieurs reçus écrits de leur propre main, il est difficile de croire que Milton eût adopté le plan d'éducation féminine proposé par Arnolphe dans l'*École des Femmes*, et qu'il eût voulu, dans sa cécité, leur enlever ce moyen de tromper la vigilance paternelle. Nous voyons, au contraire, qu'elles avaient chez elle une gouvernante, ce qui paraît peu compatible avec ce parti pris de leur imposer l'ignorance. Aubrey dit lui-même que Milton avait appris à sa fille Déborah le latin et la lecture du grec. Pourquoi chercher si loin d'ailleurs la raison de troubles

domestiques, que les circonstances n'expliquent que trop aisément. Milton commit à l'égard de ses filles deux offenses qu'elles ne pouvaient lui pardonner : il se maria pour la troisième fois et laissa à une jeune épouse tout son bien. Elisabeth Minshull était fille de M. Randle Minshull de Westsarton, près Nantwich, dans le comté de Chester. Elle avait, disent les biographes, trente ans de moins que son époux. Newton tenait, d'une personne qui l'avait connue, qu'elle était d'un visage agréable, et Aubrey nous la dépeint comme une femme douce et d'humeur charmante. C'était peut-être tenter imprudemment la destinée, que d'offrir à une si jeune femme de partager la fin d'une existence qui ne devait plus connaître de jours brillants. Mais il paraît certain que Milton trouva en elle l'épouse selon son cœur, la femme soumise et humble devant le chef de la communauté, la femme orientale en un mot, moins la réclusion et l'abaissement moral. Qu'on se figure le nouvel élément de discorde que dut occasionner dans cet intérieur, déjà troublé, l'entrée d'une jeune femme qui venait régner sans partage sur le cœur d'un vieillard. S'il faut en croire le témoignage de sa petite fille, Mme Foster, et de son neveu Philipps, la nouvelle madame Milton fit payer cher à ses belles-filles la soumission et la douceur qu'elle montrait à son mari. Mais entre une marâtre et ses belles-filles, à quel témoignage se fier ? Pour tout dire d'ailleurs, elles eurent ensemble, après la mort de Milton, un procès, et c'est là un abîme devant lequel aucun ca-

ractère féminin n'a jamais manqué de sombrer. Milton, à qui on entendit dire souvent qu'il avait dépensé, pour élever ses filles, le plus clair de son bien, se croyait quitte envers elles, puisqu'il laissa à sa dernière femme le peu qu'il possédait. Il n'avait jamais touché la dot de Mary Powell : elle était demeurée entre les mains de sa mère et d'un oncle qui s'étaient engagés à la payer aux enfants et qui manquèrent à leur parole. Milton se crut donc en droit de disposer, en faveur de sa veuve, de ce qui lui appartenait en propre. Ce droit, il l'exerça strictement, après qu'il eut établi modestement ses filles ; mais il eût dû prévoir qu'il éternisait ainsi dans sa famille les discordes qui assombrirent ses derniers jours. Sa jeune épouse sut du moins lui en dérober une partie ; mais l'amour d'un vieillard ne saurait être pour elle un témoignage favorable auprès de la postérité. Rien n'indique en elle une âme ou un esprit supérieur : elle n'était pas même, s'il faut en croire plus d'un témoin, à la hauteur du désintéressement et de la rigide vertu de son mari : elle trouvait qu'un tel génie lui avait été donné en pure perte, s'il ne servait à faire prospérer le ménage. On avait offert, à Milton, dit Richardson, de lui rendre son poste de secrétaire latin du gouvernement, et Mme Milton l'engageait à accepter [1]. « Vous avez raison, lui répondit-il, vous aimeriez, comme les autres femmes, vous promener dans votre voiture ; mais moi je désire vivre et mourir en

[1] Cette charge fut donnée, en fait, à Thurloe, ancien secrétaire de Cromwell.

honnête homme. » Si cette réponse a été faite, il faudrait l'écrire en lettres d'or sur la porte de tous les hommes publics. Que de naufrages de l'indépendance ont été dus à ces obsessions d'un sexe, si bien fait pourtant pour comprendre le dévouement et le sacrifice sous toutes ses formes. Il faut toutefois savoir gré à la dernière femme de Milton de lui avoir assuré quelques années de calme et de bonheur ; car c'est à l'ombre de cette paix domestique que s'acheva le *Paradis perdu*.

Le mariage de Milton se fit en l'année 1664. Vers la même époque, on présenta à Milton un jeune quaker, nommé Thomas Elwood. Ce jeune homme, qui avait reçu une certaine éducation, avait demandé par l'intermédiaire d'un ami commun, la permission de venir le voir, et d'être attaché à sa personne, non comme serviteur, mais plutôt comme secrétaire, et pour lui faire les lectures qu'il voudrait bien lui désigner. Milton, heureux de pouvoir échapper par là à la mauvaise humeur de ses filles, accepta avec plaisir l'offre du quaker, et commença par réformer sa prononciation latine qu'il dut désormais modeler sur celle qui était adoptée sur le continent. « Il voyait, dit Elwood, à ma prononciation, si j'avais compris, et, dans le cas contraire, il m'expliquait lui-même les passages difficiles [1]. » Au moment où éclata la peste de Londres, Milton, qui avait de nouveau changé de logis, s'était établi dans une petite

[1] Mémoires de Th. Elwood.

maison près de Bunhill Fields. Il jugea prudent de fuir le fléau, et chargea son jeune ami de lui trouver une petite maison près de Chalfont, qu'il habitait alors comme précepteur des enfants d'un riche quaker. Mais, au moment même où Milton venait de s'y établir, le pauvre quaker, qui se promettait tant de ce voisinage, fut mis en prison : c'était alors comme la seconde demeure des chrétiens de cette secte. Quand il en sortit, sa première visite fut pour Chalfont et Milton : « Après quelques instants de conversation, raconte-t-il lui-même, il fit apporter un de ses manuscrits et me le remit, en me priant de l'emporter chez moi, de le lire, et de lui en dire mon sentiment. Quand je rentrai chez moi, je trouvai que ce livre était l'admirable poëme du *Paradis perdu*. Après l'avoir lu avec la plus grande attention, je lui fis une nouvelle visite, et le remerciai de la faveur qu'il m'avait faite en me le communiquant. Il me demanda ce que j'en pensais, et je le lui dis sincèrement, selon mon modeste jugement. Nous échangeâmes encore quelques paroles sur ce sujet, et je lui dis, comme pour badiner : « Tu as beaucoup parlé du *Paradis perdu*, mais qu'as-tu à dire du *Paradis retrouvé?* » Il ne me répondit pas ; mais il songea un moment et changea de conversation. A quelque temps de là, j'allai le voir à Londres, où il était retourné dès que la peste avait cessé. Il me momtra son second poëme, le *Paradis reconquis*, et me dit en souriant : « C'est à vous que je dois l'idée de ce poëme ; vous me l'avez mise en tête par la question

que vous m'avez adressée à Chalfont. Je n'y avais point songé auparavant [1]. » Qui oserait donner un conseil aux poëtes de notre temps, et comment ce conseil serait-il reçu ?

Lorsque la peste eut complétement disparu à Londres, Milton y revint au printemps de 1666, après un an d'absence. Il rapportait les deux poëmes. L'incendie de Londres, qui eut lieu la même année, ne lui permit pas sans doute de les publier immédiatement, au milieu de la ruine universelle. Mais dès l'année suivante, la ville renaissait de ses cendres, et le 27 avril 1667, il signait un traité avec le libraire Samuel Simmons, pour la publication du *Paradis perdu*, qu'il voulut d'abord donner seul au public. Ce traité est devenu célèbre dans l'histoire des lettres, et peut servir à mesurer le progrès accompli dans la diffusion des goûts et des connaissances littéraires. Milton reçut cinq livres sterling comptant ; il devait lui être remis une somme égale après la vente de 1,300 exemplaires, et successivement après la seconde et la troisième édition [2]. Milton vécut assez pour toucher en tout dix livres sterling ! Quel argument sinon pour la perpétuité, au moins pour l'extension prolongée du droit de propriété littéraire. Ne nous y trompons pas toutefois. A la même époque, on payait à Dryden 250 guinées pour sa traduction

[1] Mémoires de Th. Elwood.

[2] La troisième édition parut en 1678, onze ans après la publication, et Mme Milton donna quittance définitive à Simmons, contre la somme de 8 liv. st., le 29 avril 1681. — Rood, cité par Keightley, p. 66.

de Virgile, et 300 pour ses fables. C'est que vendre 1,300 exemplaires d'un poëme religieux dû à la plume d'un puritain régicide au temps du roi Charles II, au temps où Butler livrait les hommes de la cinquième monarchie au ridicule dans le poëme d'*Hudibras*, c'était un succès inespéré. Le *Paradis perdu* venait à la plus mauvaise heure, trop âgé de vingt ans pour le choix du sujet, trop jeune au moins d'autant pour le goût littéraire de l'Angleterre. Il semble d'ailleurs que depuis Homère, la poésie épique ne puisse naître que dans la douleur et les larmes; Milton dut s'estimer heureux de ne pas recueillir avec l'immortalité, comme tant de ses devanciers :

Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

A travers toutes les vicissitudes de son existence, Milton n'avait pas un instant perdu de vue le dessein de donner à son pays une épopée, ce couronnement nécessaire des grandes littératures. Dans les rêves de sa jeunesse, alors qu'il subissait comme tous ses contemporains le charme de la poésie chevaleresque de Spencer et de l'Arioste, il avait voulu chercher le sujet de son poëme dans ces vieilles légendes galloises, patrimoine poétique de l'imagination populaire. Il est difficile de mesurer le succès qui eût couronné une telle entreprise. Son imagination n'avait ni l'éclat ni la légèreté de celle de l'Arioste, et ne vivait pas comme l'âme de Spencer, avec ces traditions de la vieille Angleterre, qu'il fal-

lait aimer pour les peindre dignement. L'âme d'un puritain n'était pas faite, en un mot, pour faire revivre une époque dont ces sectaires voulaient faire disparaître jusqu'aux dernières traces. Aussi, à mesure que s'effaçaient les impressions de ses jeunes années, Milton se détachait peu à peu de cette mythologie chevaleresque, et, à force de méditer les vérités de la foi, il avait fini par confondre avec le livre sacré toute la vie de sa puissante imagination. Il ne pouvait donc puiser son sujet qu'aux sources habituelles de son inspiration. Aussi, c'est avec un retour presque dédaigneux vers les pensées de sa jeunesse qu'il s'écrie, au moment d'aborder le grand drame de la chute de l'homme : « Tâche mélancolique, mais non moins héroïque que la sombre colère d'Achille contre un ennemi trois fois poursuivi dans sa fuite autour des remparts de Troie ; ni que la rage de Turnus, après le délaissement de Lavinie, que le courroux de Neptune et celui de Junon, persécutrice acharnée des Troyens et du fils de Vénus ; sujet non moins élevé, si la Muse céleste m'accorde un style digne de ce dessein, cette Muse qui daigne, sans être implorée, me visiter la nuit, et qui me révèle dans mon sommeil ou m'inspire un vers facile et non prémédité. J'ai longtemps caressé ce sujet de mon chant héroïque, et je l'ai tardivement commencé. La nature ne m'a point fait pour raconter les batailles, ce texte jusqu'ici consacré des poëmes héroïques. Noble tâche, en effet, que de disséquer lentement des chevaliers fabuleux luttant

dans des batailles imaginaires, tandis que le noble courage de la constance et l'héroïque martyre ne trouvent pas de poëte; de décrire des courses et des jeux, des tournois et des pas d'armes, des boucliers blasonnés, des devises ingénieuses, des caparaçons, des destriers, des housses et des harnais de clinquant, de brillants chevaliers livrant des joutes et des tournois, puis des festins noblement ordonnés, servis dans des palais par des écuyers tranchants et des sénéchaux. Se montrer habile dans une œuvre puérile, ce n'est assurer ni au poëme ni au poëte une éternelle renommée. Pour moi, je n'ai souci de ces choses, ni art pour les traiter. Il me reste un plus noble sujet qui suffit, à lui seul, pour éterniser mon nom, à moins que la décadence du siècle, le froid du climat et celui des années n'appesantissent mon aile : malheur possible, si cet ouvrage était le mien, et non celui de la Divinité qui, chaque nuit, l'apporte à mon oreille [1]. »

Toute l'âme, toute l'imagination de Milton se donnent carrière dans cette fière poétique, où il revendique la noblesse de son entreprise, sans prétendre en avoir rempli toute l'étendue. Il est probable qu'il n'avait pas de prime abord rêvé pour son poëme d'aussi vastes proportions. Plusieurs indications semblent mettre hors de doute que frappé des éléments dramatiques de son sujet, il voulut d'abord le traiter sur un plan analogue à celui du *Prométhée*

[1] *Paradis perdu*, ch. IX.

d'Eschyle[1], et les critiques ont retrouvé le squelette du mystère primitif au milieu du poëme, comme ils ont su découvrir deux Iliades distinctes dans le poëme d'Homère. Au reste, il existe dans une bibliothèque de Cambridge un manuscrit qui contient le plan de la tragédie, et Philipps avait eu entre les mains une partie d'un drame qui commençait par les dix premiers vers de l'apostrophe de Satan au soleil. Avant eux Voltaire avait recueilli à Londres des traditions encore vivantes dont il se fit l'interprète et qui font peser sur Milton une demi-accusation de plagiat. Milton avait, selon lui, vu représenter à Venise une sorte de mystère qui lui avait donné la première idée de son poëme, et auquel il avait même emprunté quelques situations. On a été plus loin depuis, et on a trouvé au *Paradis perdu* des origines presque aussi nombreuses que les sources du Nil, et peut-être encore plus obscures. Il n'était pas nécessaire de se donner tant de peine pour prouver que Milton n'a pas inventé le sujet du *Paradis perdu*. Il n'y prétendait sans doute pas, et si les *mystères* du moyen âge avaient été préservés de l'oubli par l'impression, il est probable qu'ils viendraient démesurément grossir la part de plagiat qu'on impute à Milton. Ne nous arrêtons point à de si misérables querelles. Milton avait sous les yeux un modèle qui le dispensait de tous les autres, la Bible. Le

[1] Johnson, éd. Tauchehnitz, t. I, p. 76. Le critique donne le plan de deux tragédies différentes, esquissées par Milton, sur le sujet du *Paradis perdu*.

drame y est présenté sous sa forme la plus simple et la plus saisissante, et Milton n'avait nul besoin de paraphraser des paraphrases, pour entrevoir toute la partie dramatique de son sujet. Nous ne connaissons pas les poëmes italiens, qui ont, soi-disant, servi de modèle à Milton; mais nous aimons à croire que s'il rapporta d'Italie le plan du *Paradis perdu*, c'est du moins en lisant les trois cantiques de Dante, qu'il sentit toute la grandeur et toute la portée de son sujet. Qu'importe au reste le nom de ces ancêtres poétiques de Milton ? On ne demande pas au vaste fleuve qui roule ses eaux vers la mer combien de sources cachées et de gouttes d'eau accumulées ont contribué à creuser son lit. Il serait plus intéressant de chercher s'il y a lieu de regretter que Milton ait substitué à la forme dramatique celle du poëme épique. Pour nous, la réponse est écrite tout au long dans la tragédie de *Samson*, froid et magnifique poëme où Milton, placé en face d'une situation dramatique, en a négligé tous les éléments pour s'abandonner au courant de la poésie lyrique et didactique. Elle est écrite surtout dans le *Paradis perdu* lui-même, où le poëte, concentrant en quelques chants la partie dramatique de son sujet, s'élance par la pensée dans les vastes abîmes du temps et de l'espace, pour agrandir son sujet et satisfaire la soif d'idéal qui le dévorait. En vain répondrait-on que la forme définitive adoptée par Milton laisse subsister une suite non interrompue de discours, épaves conservées de la tragédie primitive. Outre que, dans

toutes les épopées, les discours tiennent une large place, l'éloquence que déploie Milton est toute didactique, et Satan seul y laisse déborder le torrent de son orgueil et de sa passion. Les conciles du ciel et ceux de l'enfer, et la cosmologie de l'ange Gabriel n'ont jamais, non plus que les leçons de morale d'Adam à sa compagne, pris dans l'esprit de Milton le caractère dramatique. L'homme qui a écrit, avec des formes si diverses le *Comus*, l'*Allegro* et le *Samson*, pouvait faire un drame imparfait : il connaissait trop son art pour faire une épopée en croyant faire un drame.

En présence d'une renommée consacrée par l'admiration de deux siècles, et avant de porter sur une œuvre pareille un jugement sérieux, ne convient-il pas de se demander si nous pouvons nous replacer facticement dans la situation d'esprit des siècles qui voient naître l'épopée, et si une époque qui confesse humblement son impuissance à produire un poëme épique, est bien en mesure de juger ceux du passé. La modestie n'est pas précisément le défaut qu'on peut reprocher à notre critique, et s'il est quelque chose dont elle puisse se flatter à bon droit, c'est de comprendre et d'admirer tout. C'est la seule consolation de l'impuissance, et nous n'avons garde de vouloir la lui enlever. Ce n'est pas toutefois sans un certain malaise intellectuel que nous nous trouvons en face de ces grandes compositions poétiques que les hommes de tous les temps ont regardées comme le suprême effort du gé-

nie. La poésie épique fleurit, soit au temps où l'imagination naïve des peuples enfante d'elle-même des héros, ***simul fingunt creduntque***, comme dit Tacite, soit aux époques de haute culture littéraire qu'on a appelées les siècles classiques, et dans lesquelles le merveilleux passe du domaine de la croyance dans celui de l'imagination. C'est alors que l'esprit se détache des impressions personnelles et s'élève par le seul effort de l'imagination vers cet idéal universel, qui s'adresse à travers les âges aux esprits de tous les temps. Le génie des écrivains aborde de haute lutte ces vastes compositions savamment ordonnées qu'il sait conduire au terme sans fatigue et sans faiblesse. En un mot, la poésie épique vit ou de personnalité ou d'impersonnalité absolue, ou, comme on dirait au delà du Rhin, d'objectivité ou de subjectivité pure. C'est assez dire que l'âge de la poésie épique est passé pour nous. Une âme qui s'observe elle-même et se dédouble, ne peut ni créer les légendes, ni se complaire par l'imagination dans le merveilleux. Nous sommes bien loin de l'enfance naïve; nous avons même passé l'âge viril et classique. Nous ne savons ce que c'est que les œuvres désintéressées en littérature. L'ordre, les proportions, l'harmonie des formes, en un mot ce grand édifice construit entre ciel et terre qu'on appelle une épopée, tout cela est pour nous lettre close. Il faut que la poésie nous parle de nous, il faut qu'elle berce nos aspirations, nos déceptions et nos douleurs pour se faire écouter : l'écho le plus humble du cœur qui

crie ou qui soupire fait vibrer nos âmes à l'unisson; mais nous avons arraché de notre lyre cette corde harmonieuse qui vibre à travers les âges. La poésie lyrique, c'est-à-dire le délire de l'âme qui se laisse aller à exprimer l'emportement de ses joies et de ses douleurs, ou la fantaisie dorée qui fait passer devant nos yeux les miracles d'un monde idéal où nous nous retrouvons légèrement transfigurés, voilà le domaine où règne et triomphe la poésie de notre siècle. Nous sommes trop occupés de déshabiller les héros de tous les temps, pour nous intéresser à des héros imaginaires. Il est encore, il est vrai, certaines épopées qui ont le don de nous attirer; ce sont celles où la légende et le merveilleux ne sont que l'enveloppe de l'histoire, où l'imagination naïve des premiers bardes a laissé le témoignage involontaire des passions et des idées de leur temps; nous y cherchons le même plaisir que trouvent les enfants à démonter les ressorts d'une belle montre : nous démembrons l'œuvre d'art pour en tirer l'œuvre spontanée, collective et anonyme. Ce n'est plus un poëme, c'est un document. Moyennant cet inventaire méticuleux, nous consentons volontiers à voir passer devant nos yeux les siècles héroïques accompagnés de ce cortége brillant et imaginaire : la réalité entrevue nous console de la fiction. C'est par là que *l'Iliade* et les *Nibelungen* trouvent grâce devant nous, et que nous nous laissons entraîner par les poëtes indiens à travers les longs détours de leurs épopées vagabondes. C'est encore au nom

de l'histoire, qui vit et palpite sous sa plume passionnée, que Dante se fait pardonner tout son merveilleux scolastique et qu'il peut amener ses lecteurs jusqu'aux portes de ce paradis, où il n'a pas besoin, pour les détourner d'y entrer, d'écrire, comme aux bouches de l'enfer, la sombre inscription qui décourage toute espérance. Il laisse au seuil toute passion et tout trouble d'âme, il ne nous parle plus des joies et des douleurs humaines ; nous n'avons garde de le suivre plus loin. Mais si les épopées naïves nous retiennent encore devant leurs révélations historiques, combien ont pâli à nos yeux ces grands poëmes devant lesquels se sont agenouillées tant de générations, l'*Énéide*, le *Paradis perdu*, le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée !* Que nous importent les aventures de ces héros imaginaires, à nous qui ne voulons entendre parler que de nous-mêmes, et qui ne goûtons que l'âcre saveur de nos propres pensées? Qui se flatterait d'intéresser au merveilleux poétique une génération qui ne croit plus au merveilleux divin? Pour nous, Enée et Turnus, Clorinde et Renaud, Angélique et Roger sont des êtres qui ne sont points faits de chair et d'os, et nous les laissons dans le nuage qui les suspend entre ciel et terre ; nous les reléguons comme des décorations usées qui ont fait leur temps et qui sentent la moisissure des siècles ! Ah ! que bien en a pris à Virgile d'avoir inspiré à son héros une faiblesse qui lui fait mettre pied à terre, à Milton d'avoir enchâssé dans l'épopée de la création et de la chute, ce suave tableau de l'amour de nos

premiers parents, où nous retrouvons du moins un écho des amours de la terre. Il leur sera peut-être pardonné, pour cet éclair d'humanité pure, à l'un d'avoir chanté le berceau de la ville éternelle, à l'autre d'avoir écrit en vers magnifiques la sombre préface de l'histoire des destinées humaines. C'est chez les enfants peut-être et chez les hommes illettrés qu'il faudrait aller chercher encore un écho de ces ravissements d'imagination qu'excitèrent autrefois la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*. Seuls ils aiment et savent personnifier les héros imaginaires de l'épopée, et je ne serais pas étonné qu'Homère fût mieux compris, ou tout au moins plus naïvement goûté des lecteurs du *Petit Poucet* que des admirateurs de Lamartine et d'Alfred de Musset.

Il nous est, sous quelques rapports, plus facile de nous rapprocher par la pensée de la situation d'esprit des hommes pour lesquels écrivit Milton ; mais, en y regardant de près, on découvre que cet avantage est médiocre. Dans tout ce qui est devenu le passé pour notre âme, rien ne nous émeut moins que ce qui nous émouvait hier ; il faut que nos sentiments et nos idées disparaissent à moitié dans la brume du souvenir, pour que nous prenions plaisir à les évoquer de nouveau. Certes, je n'entends pas dire que le Dieu chrétien soit exilé de nos âmes ; il y règne encore, mais il ne les possède plus. Dans les pays protestants, où le vieil édifice ne s'appuie plus sur de naïves superstitions populaires qui le rendent visible aux yeux, sinon aux âmes, l'œuvre du Christ s'im-

pose bien plus aux esprits que son histoire, et les problèmes de la création font oublier la Genèse. La philosophie religieuse a succédé à la foi vivante. Il n'en était pas ainsi au temps où écrivit Milton. On ne sentait pas Dieu, on le voyait. L'âme, assiégée tour à tour de ravissements et de terreurs, se voyait sans cesse devant son juge ; elle se croyait irrémédiablement perdue ou sauvée ; elle embrassait l'ensemble du christianisme comme une vision souveraine, et non comme une loi. Dès lors le livre n'était plus seulement un code moral et religieux, c'était le testament du Désiré des nations, l'empreinte toujours vivante de ses pieds divins sur la terre. Ce que les légendes merveilleuses de la Vierge et des saints sont pour les peuples du Midi, la Bible le fut alors pour l'Angleterre : une source intarissable d'art et de poésie. Le danger pour Milton n'était pas d'être trop biblique, mais de ne l'être pas assez pour les hommes de son temps, et c'est pour n'avoir connu que la Bible, que Bunyan put, avec son *Pilgrim's Progress*, entraîner des âmes que laissait froides l'alliance de l'antiquité et de la Bible consacrée par la poésie de Milton. A la fin de sa rude journée, le plus pauvre paysan pouvait vivre quelques instants avec son Dieu ; il le voyait, il lui parlait, il le sentait près de son cœur. Est-ce faire injure à notre époque que de lui dire que de pareils temps sont passés, et que la Bible est devenue un code, et non une histoire ? Dès lors se posent, en face du *Paradis perdu*, de graves problèmes. Y a-t-il, peut-il y avoir un merveilleux chrétien ? Le spiritualisme re-

ligieux peut-il individualiser suffisamment des légions d'anges et de démons, pour leur donner une forme aussi précise, aussi saisissante que celle des divinités païennes? Pouvons-nous voir autre chose dans l'ange gardien que notre conscience symbolisée? Les hiérarchies, les trônes, les dominations, ces légions d'êtres immatériels passées de l'école d'Alexandrie dans les liturgies chrétiennes, figurent-elles quelque chose de nettement perceptible par des imaginations chrétiennes? N'est-il pas déjà bien difficile de s'élever à la notion de l'être immatériel par excellence, et pouvons-nous comprendre et réaliser à nos yeux l'existence semi-divine de ces êtres qui, par le seul fait de la création, se trouvent presque aussi loin que nous de la Divinité? En les douant, comme le fait Milton, d'une sorte de matière cosmique, susceptible d'un nombre infini de transformations, est-on bien sûr de répondre à l'idée théologique qui s'attache à l'existence des anges? Je ne puis que poser ces graves problèmes, en constatant que la poésie moderne n'a pas encore réussi à créer un merveilleux chrétien qui se soit imposé aux imaginations. Le dogme protestant fermait en outre à Milton la seule source à laquelle ait pu puiser la mythologie chrétienne, en des temps de foi naïve et ardente. Il eût été difficile, à moins d'un anachronisme violent, de faire intervenir la Vierge et les saints dans le drame de l'humanité primitive. Or ces légendes catholiques sont les seules auxquelles puisse s'inspirer la poésie, parce qu'il nous est plus facile de donner des ailes à

des êtres qui ont subi, comme nous, la condition humaine, que d'abaisser jusqu'à terre des êtres qui ne ressemblent ni à Dieu, ni à nous. Combien cette tâche était plus facile aux poëtes païens, dont les dieux n'étaient que des hommes idéalisés, et dont les poëmes devenaient, comme ceux d'Homère et d'Hésiode, une mythologie nouvelle ! Milton a osé bien plus encore ; il a fait parler Dieu lui-même, il a raconté l'Être inénarrable, celui qui n'a pas même de nom. Or, le christianisme a imprimé dans la bassesse de l'âme humaine une idée assez haute de la Divinité, pour qu'elle reste épouvantée devant l'audace d'un pareil dessein. Il a fallu, pour que le *Paradis perdu* ne fût pas une ridicule déclamation, qu'il se trouvât un homme habitué, comme Milton, à gravir l'Horeb avec Moïse, à s'entretenir jour et nuit avec le Dieu de sa foi. « Poëte sublime, s'écrie Collins, dont la foi robuste croyait aux miracles qu'il chantait ! C'est pour cela que de chacune de ses peintures rayonne une vie intense, et que son cantique brûlant coule avec une douceur caressante. » Le poëte, a dit lui-même Milton, devrait être un véritable poëme.

Jusqu'à quel point une pareille assertion, que justifie dans sa généralité le génie poétique de Milton, peut-elle être appliquée spécialement au *Paradis perdu ?* C'est ce qu'il importe d'examiner, sous peine d'admirer sans discernement, ou de blâmer sans raison. Si nous ne nous trompons, la tentative de Milton ne se défend que par sa grandeur. Ne voir dans le *Paradis perdu* qu'une peinture dramatique de la chute

de nos premiers parents, c'est faire injure à Milton : ainsi circonscrite, son œuvre serait indigne de la place qu'elle a prise dans l'admiration des hommes. Ce n'est vraiment pas la faute des poëtes épiques si l'esprit humain est invinciblement entraîné à réduire à sa taille les conceptions de leur génie. Au lieu de voir dans l'*Énéide* la grande et patriotique pensée de rendre vivante aux yeux des Romains dégénérés l'image glorieuse de leur berceau, on y cherche les aventures plus ou moins vraisemblables du héros troyen ; on aime mieux voir en lui un personnage dramatique, faiblement conçu et exécuté, que l'instrument presque fatal des destinées de Rome. Un pareil jugement est à peu près à la hauteur de celui qui reproche à Racine d'avoir fait Joad trop fanatique, et qui voudrait voir Polyeucte céder à une amoureuse faiblesse. Sans doute, réduites à ces proportions, des œuvres pareilles gagneraient beaucoup auprès des âmes sensibles ; seulement elles n'existeraient plus. Si je me trompe, si je cède à l'entraînement de la critique de notre temps qui veut voir dans tout poëte un révélateur, qu'on me dise pourquoi, sans compter Homère lui-même, dont les poëmes devinrent presque le code d'une religion, Virgile, Dante, Tasse et Milton n'ont pu se défendre de conduire leur héros aux enfers, et de sonder ainsi l'éternel problème des destinées humaines au delà de cette vie ? Pourquoi ce souci des choses d'outre-tombe, si l'âme du poëte épique ne franchissait pas, par un élan naturel, les étroites limites de son

œuvre ! Si jamais l'horizon s'est agrandi démesurément devant les yeux d'un poëte, c'est devant celui qui dans son rêve grandiose conçut le plan du *Paradis perdu*. Peindre dans une vaste composition poétique la chute des ancêtres de l'humanité, c'était déjà un vaste dessein et qui excédait peut-être les forces du génie poétique ; mais il ne faut pas craindre de dire que Milton a tenté plus encore. J'avoue que je comprends difficilement comment, après avoir lu les douze chants du *Paradis perdu*, on persiste à faire d'Adam et Ève les personnages dominants du poëme. Le *Paradis perdu* est, avant tout, une vaste exposition de la théodicée chrétienne, une magnifique illustration du mystère de la destinée humaine. Je sais jusqu'à quel point on a cédé de nos jours à la tentation d'allonger ainsi indéfiniment les perspectives du génie poétique ; mais, quand il s'agit du *Paradis perdu*, cette interprétation devient rigoureusement vraie. S'il en était autrement, le poëme tout entier chancellerait sur sa base la plus essentielle. Quoi ! l'homme serait le personnage principal du *Paradis perdu*, et il n'arriverait sur la scène que lorsque trois chants auraient précédé son apparition, et raconté la lutte des démons contre Dieu ! Milton aurait ainsi manqué à la première loi de son art, qui est de mettre immédiatement en scène les personnages du drame ! Admettons, toutefois, que la scène mélancolique de la chute humaine demande ce prologue démesuré; pourquoi, lorsque enfin l'homme a pris possession du paradis terrestre, terminer si rapide-

ment cette noble idylle qui remplit le quatrième chant? Pourquoi reléguer de nouveau l'homme au second plan, et mettre dans la bouche de l'ange Raphaël toute une cosmologie, toute une théodicée qui remplit trois chants et demi, et qui embrasse, dans ses vastes développements, la création, la chute des anges, le système du monde et les mystères de la nature? Enfin, lorsque le drame atteint le moment de son suprême intérêt, lorsque l'homme a succombé et entraîné avec lui l'humanité tout entière, pourquoi disparaîtrait-il encore, pour laisser à l'archange Michel tout le loisir de révéler longuement les misères futures de cette humanité déchue et la lointaine espérance d'une ineffable réparation ? N'est-ce pas précisément parce que cette humanité apparaît toujours derrière son indigne représentant, parce que seule elle remplit avec Dieu, qui la juge et la condamne, toute l'étendue de ce vaste tableau ? Singulier drame, en effet, que celui où les personnages essentiels demeurent assis pendant plus de la moitié du poëme pour laisser parler les autres ! A Dieu ne plaise que nous laissions Milton sous le coup d'une si grave imputation ! Ce qu'il a voulu faire, c'est le poëme de la foi chrétienne. Il a voulu, comme il le dit lui-même, « chanter des choses que ni la prose ni la poésie n'avaient encore tentées. » Le *Paradis perdu* est une théodicée, une cosmologie, une morale. C'est l'abrégé poétique de la pensée qui domina la vie de Milton. Il faut le lire comme un grand poëme didactique, ou n'en point approcher. N'est-ce pas là pour

Milton une gloire suffisante? Dans quelle littérature, si on en excepte celle qui a débuté dans le monde par la *Divine Comédie*, trouverez-vous un modèle semblable de la plus haute, de la plus éclatante poésie? Qui donc a su, avant ou après Milton, porter à une telle hauteur la langue poétique, et faire parler Dieu lui-même, sans provoquer un sourire? Qu'importent donc et le sujet et la structure du poëme! La critique les réduirait en poudre que le *Paradis* n'en resterait pas moins debout et défierait les âges.

Il peut sembler extraordinaire qu'en parlant d'un chef-d'œuvre admiré depuis deux siècles, on plaide pour ainsi dire, en sa faveur, les circonstances atténuantes. Mais pourquoi ne pas le dire avec sincérité? Aborder la lecture du *Paradis perdu* pour y chercher l'intérêt dramatique, c'est s'exposer à ne rencontrer que l'ennui. Pourquoi en un sujet presque semblable, Dante conserve-t-il un prestige que le temps accroît sans cesse, au lieu de l'affaiblir, tandis que Milton, avec un génie égal sinon supérieur, n'obtient qu'une admiration sans enthousiasme et pour ainsi dire raisonnée. En examinant les divers aspects de cet inévitable contraste, nous aurons fait une analyse à peu près complète du *Paradis perdu*. Dante, dès l'abord, se distingue de Milton par une qualité essentielle bien propre à le faire aimer de nous : il a le plus vif sentiment de la réalité. Un autre temps eût relevé en lui ce caractère comme un élément d'infériorité; le nôtre l'ad-

mire et l'exalte, et en y regardant de près, il est impossible de ne pas souscrire à son jugement. Si Dante, en effet, ne mettait son expression vive, entraînante, colorée, parfois violente et tourmentée, souvent naïve jusqu'à la familiarité, qu'au service d'idées et de sentiments vulgaires, il aurait pu être de son temps un barde populaire; mais il y a longtemps qu'il serait rayé de la liste des grands poëtes dont s'honore l'humanité. Tout autre est la réalité dont s'inspire son génie. Il sait réaliser l'infini comme le terrestre. Son âme, habituée aux ravissements extatiques, pénètre dans l'ineffable lumière avec autant de force que dans les plus sombres ténèbres; il entend distinctivement le rugissement des damnés et le cantique des élus; il sait faire gémir la plainte éternelle et passer devant nos yeux la mystique vision dont saint Thomas lui révèle les splendeurs. Ce que les autres ont rêvé, il le voit. Cette lumière des sphères éthérées, ces sombres abîmes de la cite dolente, ces ternes et mélancoliques angoisses de l'attente, sa piété en a fait l'objet journalier de ses contemplations; le mysticisme du moyen âge a trouvé sa langue : la terre est rattachée au ciel. Tandis qu'il accumule les sentiments, les idées, les couleurs, pour nous rendre sensible l'éternel châtiment, il ne lui faudra, pour décrire le séjour des élus, que trois éléments, l'espace, la lumière et le mouvement, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins immatériel dans la matière, de plus idéal dans les idées, ou plutôt l'infini dans lequel se meuvent et la matière

et les idées. Dante et Homère doivent aussi à leur temps une inévitable supériorité. Le merveilleux poétique que l'épopée est obligée d'aller chercher dans les accessoires usés du théâtre, c'est pour Homère et pour Dante une foi, une religion tout entière. Le procédé de composition choisi par Dante lui donne également un incontestable avantage. Dante se propose bien de nous faire pénétrer toutes les profondeurs du monde d'au delà ; mais, remarquez-le bien, ce qu'il y cherche, c'est moins la notion abstraite et raisonnée des choses éternelles que le lien qui les rattache à l'humanité. C'est l'homme, c'est son immortelle destinée, qu'il suit au delà de ce monde. C'est ce trait-d'union entre le divin et l'humain, ce caractère éminemment subjectif de la *Divine Comédie* qui fait qu'à la suite de Dante, nous ne perdons jamais pied dans l'espace. Cet enfer, ce purgatoire, ce paradis, Dante se les figure essentiellement tels qu'il les peint ; c'est pour lui une réalité concrète et non une abstraction. On peut bien, en effet, voir dans la *Divine Comédie* une allégorie ; mais cette allégorie n'en laisserait pas moins subsister dans son intégrité la peinture vivante que le poëte déroule devant nos yeux. Le poëte ne mettait pas un voile transparent entre sa pensée et l'expression de cette pensée : il l'accommodait tout au plus à un double sens subsidiaire et indépendant ; car la scolastique, fidèle à l'exemple des Pères de l'Église, n'entendit jamais substituer l'interprétation allégorique de l'Écriture au sens réel et direct : elle

multipliait les explications, sans en éliminer aucune. Au temps de Milton, l'esprit chrétien se trouve dans une situation singulièrement moins favorable. La Renaissance a ébranlé l'antique et naïve croyance; elle n'a pas encore créé le spiritualisme chrétien des temps modernes. La Réformation ne s'est encore attaquée qu'à l'autorité de l'Église : elle n'a point encore étendu ses vues au delà du problème moral et individuel du salut personnel : le temps de la métaphysique chrétienne n'est pas encore venu remplacer celui du mysticisme chrétien. Le Dieu du XVII^e^ siècle, avant Descartes et Leibnitz, est bien un Dieu personnel, mais un Dieu que l'abstraction tend à idéaliser, sans y être parvenue complétement. Le moyen âge avait vu coexister la forme la plus matérielle à la fois et la plus mystique que Dieu ait revêtue dans la pensée des hommes. Il tenait les deux extrémités de l'échelle intellectuelle qui mène du monde à Dieu. Il matérialisait Dieu dans la forme tout en le spiritualisant dans la conception. La Réformation avait brisé les idoles : elle y avait substitué l'abstraction et une sorte d'anthropomorphisme inconscient. C'est ce qui fait que, supérieur à Dante dans la description de l'enfer, où celui-ci ne sait guère voir qu'un arsenal de supplices matériels, Milton reste au-dessous de lui, quand il veut s'élever aux sphères mystiques du paradis. L'œuvre propre de la Réformation a été précisément de remplir cet entre-deux entre l'esprit et la matière que le mysticisme du moyen âge élargissait sans fin. On commettrait, en

effet, un anachronisme, en prêtant à Milton les idées que deux siècles de métaphysique religieuse ont imposées à l'esprit chrétien. Le XVII<sup>e</sup> siècle, qui brûlait encore les sorciers, n'avait pas encore évidemment creusé entre le surnaturel et l'homme ce fossé que notre temps s'efforce d'élargir tous les jours : tout un monde de bons et de mauvais esprits flottait encore devant l'imagination troublée des hommes de ce temps. Le livre du savant et pieux évêque *Jean* sur le monde invisible, prouve que cet âge nageait encore en plein surnaturel. Milton, d'ailleurs, vécut assez pour voir les derniers jours du règne de la physique de Ptolémée ; il croyait à un monde solide et concentrique, composé de sphères en perpétuelle évolution, avec la terre au centre, et au delà l'espace vide et illimité. Il avait en outre, et nous le montrerons plus tard, des notions pour le moins fort incomplètes sur la distinction de la matière et de l'esprit, et sa philosophie de la nature trahit un anthropomorphisme plus ou moins déguisé. Cependant, l'influence de cette époque de transition s'impose tellement à lui, qu'il vacille sans cesse entre la matière et l'abstraction. Tantôt les anges et les démons ont un corps essentiel et délimité, tantôt ils se subtilisent au point de pouvoir revêtir les formes les plus étranges : Lucifer nous apparaît ainsi successivement en esprit pur, en crapaud et en serpent. Quant aux froides allégories dont Milton a peuplé le monde invisible, il y a longtemps que tous les critiques ont renoncé à les défendre : elles n'ont aucune raison

d'être dans le merveilleux chrétien : c'est bien assez de personnifier le bien et le mal, sans aller personnifier encore leurs effets. Milton est donc né un siècle trop tôt ou trop tard pour inventer le merveilleux chrétien. Que dis-je, est-ce bien le merveilleux qu'il fait intervenir dans son poëme? Non, c'est Dieu lui-même, c'est son Fils, c'est le monde divin tout entier. Du premier bond il plonge dans l'abstraction. Le divin n'est pas, dans son poëme, un élément, un épisode, c'est le sujet lui-même. On descend avec lui la chaîne des hiérarchies éternelles, et le dernier anneau est encore un pur esprit, que la parole humaine est impuissante à décrire. Quelle ambition et quelle audace! Il veut faire parler Dieu lui-même, et se voit condamné à une réalité bien plus humiliante que celle qui est imposée à Dante; car dans la *Divine Comédie*, ce sont des hommes qui racontent l'inénarrable, et, quand l'esprit humain plonge dans la divine lumière, ses défaillances ne nous surprennent pas. Il a fallu tout le génie de Milton pour le sauver du ridicule, et nous faire accepter cette convention tacite qui maintient un voile entre la pensée et son expression, et qui ne nous permet pas de nous méprendre sur la fragilité d'une pareille conception.

Ne nous y trompons pas toutefois. Ce qui a rendu l'œuvre de Milton si difficile en fait aussi la grandeur. Remonter soixante siècles en arrière pour se replacer au berceau du genre humain, n'est-ce pas un dessein devant lequel pâlit celui qui a donné nais-

sance à toutes les autres épopées. La gloire de Milton est d'avoir tenté l'impossible et d'avoir presque réussi. Remontant, dit M. Vinet [1], le courant des âges, il arrive à la source dont ils ont jailli; il ne fait pas du primitif, il est primitif; le chantre d'Adam est lui-même l'Adam de la poésie ; il s'assied au berceau du monde, se pénètre des impressions les plus neuves de l'homme naissant, s'approprie la simplicité de sa jeunesse et de ses sentiments, de ses vertus et de ses remords, retrouve et fait saillir à travers les lignes superposées et entrelacées de l'humanité actuelle, les lignes grandes et profondes de l'humanité originelle, s'inspire, homme des premiers temps, de toutes les impressions d'Éden,

> Et sur sa lyre virginale
> Chante au monde vieilli ce jour père des jours.
>
> LAMARTINE.

Voilà certainement ce que Milton a voulu faire, s'il ne l'a entièrement réalisé. Lui seul peut-être pouvait l'essayer; car seul il avait assez de foi pour vouloir chercher dans la *Genèse* tout son sujet, et assez de génie pour ne pas s'y trouver à l'étroit. Il fallait une originalité d'esprit singulière pour choisir une donnée qui n'était ni ne pouvait être originale, et une vigueur extraordinaire pour tenter une œuvre qui ne pouvait être grande qu'en restant strictement biblique; car dans le récit de la *Genèse* seul, Milton pouvait

[1] Vinet. *Études sur la littérature au* XIX[e] *siècle*. — Traduction du *Paradis perdu*, par Chateaubriand.

trouver des êtres personnels et vivants tels qu'il les faut au poëte pour les animer de son souffle, et non des abstractions ou des symboles, tels qu'on en voit apparaître au commencement de toutes les cosmogonies.

Dante s'est réservé encore un avantage qui échappe à Milton : il a dans ces vastes abîmes de la matière et de l'esprit un point d'appui solide et infaillible ; car le véritable héros du poëme, c'est lui-même. Il n'est point nécessaire que nous prenions sa céleste vision pour la réalité absolue : c'est un rêve, rêve qui correspond sans doute pour lui à la vérité des choses, mais que nous n'entrevoyons qu'à travers lui. Et comme si ce n'était pas assez de cet anneau terrestre pour rapprocher de nous l'infini, Dante se donne, dans le sentiment profond de son humilité poétique un guide, poëte et homme comme lui, mais qui relégué à jamais entre le séjour céleste et le lieu des ténèbres, remplit pour ainsi dire, auprès de lui le rôle de rapporteur de l'éternité; et lorsque, parvenu au sein des sphères bienheureuses, il est obligé de se séparer de son guide et de son mentor, il trouve, pour éclairer les ténèbres de son intelligence éblouie de la lumière ineffable, une autre personnification spirituelle à laquelle le rattache le seul lien qui puisse unir le ciel à la terre, le divin au terrestre, l'amour. Il n'est pas obligé comme Milton de quitter les frais bosquets de l'Éden pour monter d'un seul coup d'aile aux pieds de celui que les langues humaines ne peuvent même nom-

mer. Milton sait qu'aucune conception même dépouillée de tout souvenir de la matière ne peut, je ne dirais pas épuiser, mais même figurer l'idée de Dieu, et ce Dieu, il le fait penser, agir et parler! Il est vrai que le Dieu de Milton est celui des Livres saints, et que Milton pouvait se contenter de le peindre tel qu'il a voulu être figuré lui-même aux yeux infirmes de l'homme; mais la Bible ne rend Dieu présent à l'esprit, à l'homme, que dans son action providentielle : elle ne personnifie que ses attributs moraux; elle n'essaie point de le définir, et, dans les Psaumes mêmes où la louange entraîne le poëte sacré aux derniers confins de l'enthousiasme lyrique, nous savons bien que nous ne devons voir que des figures, ombres affaiblies du rayonnement de Dieu dans l'âme du poëte. Milton, au contraire, épuise les ressources de la langue humaine pour arriver aux pieds du trône divin; il tente de nous représenter Dieu et son Fils siégeant dans les splendeurs de l'éternité, et toute la pompe majestueuse de son style, toute la noblesse de sa puissante imagination n'arrive pas à figurer un Dieu supérieur à celui dont nous parlent nos nourrices. Ce n'était point la peine de s'élever si haut pour retomber si bas. Et pourtant ôtez du *Paradis perdu* le Dieu vivant, parlant et agissant; il n'y a plus de poëme. C'est ce Dieu personnel qui fait qu'il y a là un drame et non un symbole. « Au reste, comme l'a dit excellemment M. Vinet, il y a plus d'une manière de dégrader, en les humanisant, les choses divines; on peut faire Dieu homme par la pensée

comme par la parole et par l'action; aussitôt que la poésie le fait sortir de son repos, elle le fait devenir comme l'un de nous; il n'y a donc de choix qu'entre deux genres d'anthropomorphisme, ou si l'on veut de profanation, et le danger et la profanation sont moindres à prêter à la Divinité l'action humaine qu'à lui attribuer la pensée humaine[1]. » N'est-ce pas là plaider pour Milton les circonstances atténuantes? Peut-on dire qu'en poésie une chose est bonne parce qu'elle ne saurait être autrement? Non! Dieu, tel que l'ont fait des siècles de christianisme et de philosophie, ne peut parler et vivre dans un poëme, et la sublimité du génie de Milton ne peut nous fermer les yeux sur la vaine audace d'une pareille tentative.

Nous n'avons pas épuisé l'énumération des sources poétiques que Dante a trouvées dans le choix de son sujet et dans les temps où il écrivait, et qui firent défaut à Milton. Tous deux puisent à une double source d'inspiration, le christianisme et l'antiquité; mais combien la situation de Dante n'est-elle pas sous ce rapport plus heureuse! Chez Milton, le sentiment antique est le résultat d'une haute culture intellectuelle, une saine et forte nourriture préparée avec soin par un long et incessant labeur. Chez Dante, l'antiquité est une tradition vivante, et la *Divine Comédie* semble comme un rayon de lumière qui se perpétue dans le crépuscule du moyen âge. Il semble que l'Europe ait sommeillé depuis sept à huit siècles, et qu'elle se ré-

[1] *Études sur la littérature au* XIX[e] *siècle.* — Traduction du *Paradis perdu*, par Chateaubriand.

veille rajeunie et fortifiée, mais sans avoir conscience de sa transformation. La *Divine Comédie* fut un des miroirs où le moyen âge se reconnut et prit foi en lui-même : il entendit pour la première fois sa propre langue et sa propre pensée. Milton, au contraire, est un lettré, une des expressions les plus hautes qu'ait rencontrées l'alliance de la renaissance païenne et de la renaissance chrétienne du XVI^e siècle ; son esprit porte déjà ce caractère d'universalité qui ouvre les temps modernes. Dante est un mystique, Milton est un théologien ; Dante sent et rêve, Milton argumente. Dante est encore, lui aussi, un des promoteurs de la renaissance, mais de cette renaissance italienne du XIII^e siècle, qui est un réveil national et comme l'ouverture du testament suprême légué par l'antiquité au monde moderne, et dans lequel l'Italie apparaît comme sa légitime et brillante héritière. L'antiquité n'est point pour Dante, comme elle l'est pour Milton, un écho lointain, fidèlement répété, c'est la perpétuité du monde romain, qui se manifeste par la tradition gibeline, et qui voit dans les Césars autrichiens les derniers représentants des Césars de Rome. Dante se sent si bien né sur les confins de deux âges, qu'il se demande longtemps s'il n'écrira pas son poëme en latin, et c'est en adoptant, par une résolution qui doit sembler hardie, la langue encore hésitante de l'Italie, qu'il scelle lui-même une époque littéraire, et apporte la première pierre au monument des littératures modernes. S'il s'attache aux pas de Virgile dans son

voyage aux contrées invisibles, ce n'est pas parce que Virgile est à ses yeux le plus grand des poëtes anciens, c'est parce que Virgile est l'historien ému des origines de la grandeur italienne, et qu'il erre pour ainsi dire au seuil du monde moderne comme aux confins du monde invisible. C'est Caton, c'est Stace qui l'introduisent dans le purgatoire chrétien ; ce n'est qu'aux portes du paradis qu'il abandonne avec son guide aimé tout souvenir de l'antiquité romaine. Par une conséquence facile à prévoir, la tradition chrétienne à laquelle il se rattache, celle qui domine et pénètre son esprit, c'est la tradition évangélique et mystique : il ne connaît pas, comme Milton, le Jéhovah biblique, le Dieu fort, le Dieu des armées. Chrétiens l'un et l'autre par tout leur être et leur pensée, ils sont, au point de vue littéraire, d'un christianisme tout différent, et celui de Dante se prête bien autrement à traduire d'une manière frappante aux yeux des hommes le sentiment intime du poëte. Quand on ne lirait plus Dante comme poëte, on le lirait encore comme historien des choses de ce temps, tant il en est ému et pénétré. Aussi, quoique plus vieux de trois siècles et demi, il parle de plus près à notre pensée et à notre cœur; quoique plus exclusivement national, il est plus universel ; quoique plus étroitement religieux, il nous attache plus à sa pensée. Les idées passent, mais le sentiment les soulève par un souffle puissant qui les fait vivre, et il semble que plus la poésie est locale, plus elle est éternelle. Dante est plus obscur que Mil-

ton, il a besoin de commentaire ; mais une fois commenté et éclairci, il est à nous : il est le peintre convaincu d'une tradition religieuse qui, dans ses traits essentiels, n'a point changé depuis lui, qui semble même se retremper dans le moyen âge comme dans sa source première. Les cathédrales gothiques dont ses pieds foulèrent les dalles sont encore debout, et les mêmes prêtres y chantent les mêmes cantiques et y célèbrent le même culte. Milton, né dans un âge de transition, chrétien d'une communion que sa nature même condamne à changer, se trouve cantonné dans un siècle qui n'est même pas celui des grandes traditions littéraires de l'Angleterre, et l'inspiration poétique, qui est chez lui si forte, si élevée, devient un titre à l'oubli pour une génération qui préfère le bégaiement spontané du génie aux créations les plus achevées et les plus désintéressées de l'art.

Tant de contrastes dans les sources mêmes de l'inspiration ne peuvent manquer d'entraîner des différences essentielles dans l'expression des sentiments et des idées. Un trait cependant est commun aux deux poëtes : ils ont tous deux le goût et le talent de peindre le côté violent, sombre et douloureux des choses. C'est qu'ils ont vécu dans un temps où, sous des formes différentes, l'homme coupable ou innocent voyait le mal et ses conséquences avec un sentiment indicible de terreur et de répulsion. Toutefois, comme le fait remarquer un critique habile à discerner partout les nuances délicates et fugitives

de la pensée[1], on ne sait pourquoi la figure du Dante nous apparaît toujours sous un aspect rude et effrayant. C'est que le plus grand nombre des lecteurs s'arrêtent aux cercles de sa cité dolente, et que son *Paradis* a, comme celui de l'Évangile, beaucoup d'appelés et peu d'élus. Jamais l'homme qui aura lu le *Canzoniere*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, ne conservera dans l'âme une image dans laquelle dominera la rudesse et la colère. Au reste, pourquoi la répulsion pour le mal serait-elle considérée comme l'indice d'une âme âpre et haineuse? C'est l'exquise délicatesse du sens moral qui, aiguisée par la vivacité de l'imagination, imprime puissamment dans l'âme cette idée saisissante du mal et de ses conséquences. Appliqué à Milton, le reproche peut sembler moins injuste; mais il ne répond pas à la réalité des choses. Milton n'a point, comme Dante, cette rapide variété d'impressions qui fait passer sous nos yeux, en la notant d'un trait ineffaçable, la série la plus riche de sentiments et d'idées, avec leurs nuances les plus sombres et les plus lumineuses, les plus violentes et les plus tendres, les plus élevées et les plus humbles; mais son âme ne se concentre point tout entière dans le sublime qui est son élément. Il a su peindre en traits également ineffaçables la majesté souveraine de Jéhovah, la mansuétude victorieuse du Fils de l'homme et la grandeur troublée de l'archange déchu, et on ne saurait trop admirer la puissance du génie poétique

[1] Émile Montégut. *Purgatoire de Dante.* — *Moniteur* du 17 octobre 1864.

qui a su revêtir d'un caractère individuel des abstractions auxquelles touchent à peine les sommets de la pensée humaine. Il a su incarner des idées et les rendre sensibles sans les faire déchoir de leur transcendante sublimité. Si le génie se mesure à l'effort, Milton a créé plus que Dante, plus que tous les autres poëtes, et s'être maintenu sans honte dans cette inaccessible position, c'est un prodige qui honore l'imagination humaine et qui suffit à sa gloire. Si du ciel nous descendons sur la terre, s'il peint l'homme primitif, c'est-à-dire l'homme à la fois réel et idéal, il trouve pour animer cette peinture des traits à la fois grandioses et touchants, et qui le montrent plus d'une fois.

Full of the milk of human kindness

N'a-t-il point prouvé, au reste, dans ses autres poëmes, que rien de ce qui fait partie du domaine poétique ne lui est absolument étranger. Il est rarement sorti de ses méditations sublimes ; mais partout où il a passé, il a marqué sa route par des chefs-d'œuvre.

Tout n'est pas dit, en effet, quand on est parvenu à découronner un poëte de cette auréole de spontanéité et d'irréflexion qui semble à la critique moderne le dernier terme de l'inspiration et du génie. Le choix et l'ordonnance du sujet, la distribution des parties, la conséquence des caractères, la liaison et la probabilité des événements, toutes ces règles poétiques qui, pour nous avoir été léguées par Aristote,

n'en sont pas moins les conditions éternelles de l'art, ont été observées par Milton avec un respect intelligent et scrupuleux. Dans le domaine de l'invention poétique, il ne craint la comparaison avec aucun poëte, ancien ou moderne. Et c'est ici que nous rencontrons avec tristesse l'opinion d'un critique dont Milton avait le droit d'attendre plus de justice; car si M. Taine met au-dessus de toutes les qualités du talent l'énergie et la vigueur, il serait difficile de ne pas reconnaître que Milton n'a rien à envier à personne sous ce rapport. Tout en rendant justice au poëte, l'écrivain présente son poëme sous un aspect tellement grotesque qu'on oserait à peine appliquer un pareil système de critique aux œuvres les plus médiocres du génie poétique. S'il fallait en croire M. Taine[1], Milton, dans son pénible effort pour gravir les sommets de la poésie, n'aurait pu dépasser dans son vol l'étroit horizon qui se déroulait autour de lui : son ciel est un Whitehall de valets brodés; son Dieu un roi constitutionnel qui réunit son conseil, et qui siége en belle robe fourrée, avec une barbe pointue qu'aimerait à peindre Van Dyck, et par-dessus tout incomparablement ennuyeux; le Verbe créateur est un prince de Galles, dont les archanges, les trônes, les dominations célèbrent la majorité dans un gala où figurent la calèche du lord-maire et les perruques des beefeaters. Adam, honnête jeune homme sorti de l'université d'Ox-

[1] *Histoire de la littérature anglaise.* — Milton.

ford, est un membre assidu de la Chambre des communes; Ève, une jeune miss anglaise, bonne ménagère, qui doit gagner à Adam des voix parmi les squires des campagnes, quand il se présentera au Parlement, et qui s'en va au dessert quand on parle politique. Il n'y a en un mot, de tous les personnages du *Paradis perdu*, que Satan qui trouve grâce devant les yeux de M. Taine, en dépit de ses calembours et de ses aménités de caporal instructeur. Telle est la parodie qu'un critique éminent et savant nous présente comme l'analyse du *Paradis perdu*. Mais aussi pourquoi Milton n'a-t-il pas écouté le conseil que lui donne M. Taine? Que n'a-t-il fait d'Adam et d'Ève « de superbes enfants, vigoureux et voluptueux, nus sous la lumière, immobiles et inoccupés devant les grands paysages, l'œil luisant et vague, sans plus de pensée que le taureau et la cavale couchés sur l'herbe auprès d'eux[1]. » Le critique se trompe d'adresse, c'est à Paul Potter qu'il faut offrir ce beau sujet de tableau. Voyez-vous, en effet, la source abondante de développement poétique, l'intérêt dramatique qui soutiendrait pendant douze chants ce poëme de l'humanité primitive à l'engrais. Combien ne pâlirait pas devant cette peinture l'Adam de Michel-Ange se levant à la voix de Dieu, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil, et élevant vers lui ce regard étonné et profond qui renferme déjà des mondes de pensée, et ce bras qui de-

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. — Milton.

mande déjà un appui? Tout cela est assurément fort spirituel et obtiendrait un succès de vogue sur les théâtres de travestissement; mais est-il au monde une œuvre, un poëme épique surtout, qui résisterait à de pareils procédés d'analyse? Scarron a écrit *l'Enéide* travestie; il a voulu s'égayer; mais il était trop homme d'esprit pour se figurer qu'il avait fait une critique de Virgile, et de nos jours ceux qui ont mis l'antiquité grecque en coupe réglée pour en tirer une suite indéfinie de parodies burlesques embellies par de la musique qui ne l'est pas moins, savent bien que le rire qu'ils excitent vient précisément du contraste de leurs interprétations vulgaires avec le sublime des œuvres qu'ils défigurent. M. Taine aurait pu s'épargner une parodie qui serait mieux faite par un autre que par lui.

Il est vraiment heureux pour Milton d'avoir trouvé grâce devant le critique pour la création d'un seul de ses personnages, Satan, pour lequel M. Taine épuise tout le vocabulaire de l'admiration. Il a réhabilité le démon, dont le moyen âge avait fait un misérable magicien toujours vaincu dans sa révolte contre Dieu. C'est qu'aussi le Satan de Milton est déjà un personnage du romantisme moderne, l'aïeul de Faust et de Manfred, un de ces êtres plus grands dans leur défaite par leur orgueil souverain que d'autres par leur victorieuse résignation. M. Taine n'est pas le premier qui ait relevé la grandeur du caractère de Lucifer. Dryden avait déjà vu en lui le véritable héros du *Paradis perdu*, se fondant sur ce que le poëme est

rempli par la conspiration de l'ange des ténèbres qui finit par triompher, ne laissant à l'homme que l'espoir d'une lointaine délivrance. Sans aller aussi loin, Coleridge présente d'une manière ingénieuse les traits divers de la figure de Satan. « Le caractère de Satan, dit-il, est un mélange d'orgueil et de complaisance sensuelle, qui trouve en soi-même son principe d'action. C'est le caractère qu'on voit si souvent en petit sur la scène politique. On y reconnaît toute cette impatience du repos, cette témérité, cette ruse qui ont signalé, depuis Nemrod, les grands chasseurs de la race humaine. L'idée qui fascine ordinairement les yeux de la multitude, c'est que les grands hommes ont toujours en vue, en agissant, quelque grand but. Milton a soigneusement marqué dans Satan cet intense amour de soi, cet égoïsme superlatif qui aime mieux régner dans l'enfer que servir dans le ciel. Mettre cette passion de soi en opposition avec l'abnégation ou le devoir, et montrer de quels efforts elle est capable, quelles souffrances elle peut endurer pour arriver à son but ; tel est l'objet que Milton s'est proposé en retraçant le caractère de Satan. Mais ce caractère, il a su le revêtir d'une singularité d'audace, d'une grandeur de souffrance et d'une splendeur déchue, qui constituent le plus haut degré du sublime poétique [1]. » Au point de vue exclusivement poétique, Milton n'a pas été moins heureux dans la peinture des autres carac-

[1] Coleridge's Remains.

tères. Il savait aussi bien que nous qu'il n'y a point de mots pour peindre l'ineffable. Le ciel, Dieu, le monde même défient toute description. Mais il pensait que l'homme avait fait déjà, quoique faible, quelque chose de grand, suivant l'expression de saint Justin, s'il avait pu se rapprocher, ne fût-ce que par de pauvres images, de cette sphère de l'idéal qu'essaie, sans y parvenir, d'atteindre sa pensée. Il savait qu'il inventait, qu'il matérialisait même. Il a cru qu'il était permis de faire parler Dieu en poésie, comme Dieu avait voulu, dans les Livres sacrés, parler lui-même, et il a marché avec assurance sur les pas de Moïse. Ainsi avaient pensé jadis Michel-Ange et Raphaël quand ils avaient tenté de peindre la création et le jugement dernier; et ils n'avaient point hésité à donner à Dieu un corps matériel, espérant l'animer d'une parcelle de feu divin, qui sauverait l'audace de leur dessein. Il devait se trouver un critique pour poursuivre cette imitation poétique de ce rire impuissant dont Voltaire a poursuivi l'original sacré; mais on peut se relever de pareilles attaques. Quand on a fait la part des vices inhérents au sujet, quand on a énuméré toutes les impossibilités qui devaient se dresser devant les yeux du poëte, le *Paradis perdu* n'en demeure pas moins une œuvre majestueuse et sublime qui défie le temps et les critiques. Nous ne chercherons pas, pour nous conformer à la règle établie par Aristote, si le poëme a un commencement, un milieu et une fin; il y a tant d'œuvres qui ne pèchent contre aucune de ces

règles, et qui n'en sont pas meilleures pour cela ! Il y a, comme l'a déjà remarqué Johnson, peu de poëmes qui soient conduits avec une économie plus sévère. Milton ne s'arrête pas, comme Homère ou Virgile, pour décrire des jeux ou des funérailles. Il ne perd pas un instant de vue son sujet, et s'il appelle de temps à autre l'attention du lecteur sur lui-même, sur ses malheurs, sur le dessein grandiose qui a dicté son poëme, c'est avec une noblesse et une simplicité de ton qui désarment la critique. Dans ce monde entre ciel et terre qu'il a, pour ainsi dire, créé de toutes pièces, avec quelle aisance il se meut et s'avance ! Comme il conserve à chaque personnage la physionomie qu'il lui a donnée au début ! N'est-ce pas un prodige d'individualiser ainsi des caractères qui tous sont pris hors de la nature ? Comme ce grand drame de la chute de l'homme est bien amené et bien suivi ! Les quatre grands épisodes qui se partagent le poëme presque tout entier, existent par eux-mêmes sans rompre l'unité du sujet : la lutte des anges et la défaite des démons, la description de l'Éden, qui a trouvé grâce même devant ceux que rebute le sujet du poëme, le récit de la création du monde, chef-d'œuvre de la poésie didactique, enfin la révolution que fait subir le péché de l'homme à la nature entière, et qui est peut-être la partie la plus neuve et la plus inattendue du poëme : voilà ce qui survivra à toutes les critiques. Quand on a une fois mis le pied avec Milton, dans le domaine qu'il a créé, on y marche d'un pied ferme et sans rencontrer d'obstacle. Tout se

lie et se convient. Caractères, événements, tout est soutenu avec une énergie de conception et une variété de moyens incroyable. Son Dieu est un Dieu humain il est vrai, mais Milton relève dans ses attributs celui qu'il a matérialisé dans son essence. Avec quel mystérieux respect il le fait intervenir dans le poëme ! Il a senti qu'il devait être à la fois « invisible et présent » dans cette grande tragédie de la chute humaine, et avec un tact merveilleux, il reporte sur le Fils, sur le médiateur entre la chair et l'esprit, l'exécution des desseins éternels. Quelle tendresse à la fois divine et humaine éclate dans cette victime qui s'offre à l'avance, pour expier le péché de la créature humaine ! Avec quelle infinie compassion, le Fils présente au père la prière que nos premiers parents adressent au Ciel dans leur inexprimable misère ! L'amour divin déborde dans les derniers chants du *Paradis perdu*. La peinture délicieuse de l'Eden a laissé vivante dans tous les esprits, l'image de ceux qui l'habitaient. Mais ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est l'autorité avec laquelle l'idée de Dieu s'impose dès l'abord à l'esprit de l'homme encore humide de l'argile terrestre. Il semble que toute l'inspiration de la Bible ait passé dans l'âme de Milton, tant il a su mettre ce Dieu caché près de l'âme du premier homme. M. Taine a épuisé toutes les nuances de l'ironie sur la compagne du père des humains. Il a reproché à Milton d'avoir fait de cette créature idéale une jeune miss anglaise bien élevée. Milton a pensé que l'idéal de la femme chré-

tienne ne pouvait être dépassé, et c'est tant mieux pour son pays, s'il en a pu trouver autour de lui le modèle. De quelles nuances exquises et délicates est formé ce caractère! Ève a, comme toutes les héroïnes anglaises, un adorable abandon et une enfantine naïveté. C'est Juliette, c'est Desdemone, c'est Cordélia, ces femmes qui ne savent qu'aimer et mourir. Comme une enfant bien élevée, elle s'incline respectueusement devant l'arbre qu'elle vient de dépouiller du fruit mortel. En quittant toutes les joies du paradis, elle trouve dans son cœur un regret pour les fleurs chéries qu'elle cultivait de ses mains : « O fleurs, dit-elle, qui toutes avez reçu de moi vos noms. » Valait-il mieux lui donner ce beau regard d'animal sauvage que M. Taine a découvert, au grand étonnement de tout le monde, dans la madone della Seggiola? Voulant la rendre séduisante, Milton devait-il en faire une Béatrice noyée dans les splendeurs de l'infini? Ève est de chair et d'os, et ne pouvait être autrement. C'est bien la femme qu'un autre poëte appelle :

Insouciante enfant, belle Ève aux blonds cheveux.

Il faut l'avouer toutefois. Puisque, à cause de l'inévitable donnée de son sujet, Milton était obligé d'épuiser sur cet éclair rapide qui a décidé de l'avenir de l'humanité, tout l'intérêt dramatique du poëme, il fallait que cette crise fût vraiment émouvante et pathétique. Du moment qu'Ève a écouté la voix du tentateur, nous sommes en pleine humanité, et le premier

devoir de Milton était d'être vrai et touchant. Voilà suivant nous l'écueil sur lequel est venu se briser son génie plus majestueux et plus élevé que tendre et flexible. Dans son énergique concision, l'Écriture réunit dans une scène unique la tentation et la chute. Ève succombe aux premières embuches du serpent, et Adam est entraîné par elle, sans que l'écrivain sacré nous fasse pénétrer dans la lutte morale qui a précédé la faute. Il raconte, et n'analyse pas. La transgression est un fait, et le drame que recouvre ce rapide récit, tout homme le porte en lui-même, et n'a pas besoin qu'on le lui révèle. L'Écriture note d'un trait profond la cause de la transgression, la désobéissance, et ses effets : la déchéance et la mort ; moins elle s'appesantit, plus la portée morale se peint en traits de flamme devant nos yeux. Mais du moment que Milton concevait l'audacieuse pensée de faire un poëme de ce mystère, il se condamnait à être moralement et dramatiquement vrai et humain, à faire éclater aux yeux toutes les misères de l'homme tenté par le péché, toutes les résistances que lui oppose l'exercice de sa liberté : des dissertations sur le libre arbitre et la providence divine ne pouvaient suppléer cet élément pathétique du sujet. L'homme, innocent et libre, demeure pour nous un inexplicable mystère. Cet état d'innocence, Milton lui-même a tant de peine à le comprendre qu'il prête à chaque moment à l'homme, encore isolé sur la terre, les sentiments et les idées qui appartiennent à l'homme initié à la société. Adam n'a pas encore vécu, et il a déjà le sen-

timent des misères de la vie sociale, du tourment et de l'inanité de la science, qu'il ne connaîtra cependant qu'après avoir touché au fruit défendu. Est-ce bien ainsi que nous nous figurons l'innocence primitive ? La seule excuse de Milton, c'est qu'il ne pouvait guère la peindre autrement. Innocent ou déchu, l'homme se sent solidaire de toute sa destinée, identique en un mot à lui-même, et racheté par le sang de Jésus-Christ, il retrouve en lui le transgresseur et le rebelle. Pourquoi n'y retrouverait-il pas l'homme innocent et libre, destiné à abuser de sa liberté? Cet homme-là, nous le connaissons tous et nous le comprenons. Milton ne pouvait donc le peindre autrement : mais il était tenu de sonder les intimes profondeurs de ces deux âmes, ancêtres des nôtres et qui portaient en germe toutes leurs misères. Il ne devait point suspendre leur destinée à un oubli et à un hasard. L'Écriture, par la concision avec laquelle elle raconte ce drame suprême lui laissait une entière liberté ; elle n'avait pas pour mission de faire comprendre la chute, mais de la faire détester. Dans le poëme de Milton, Adam laisse à sa femme un instant d'indépendance et de solitude, et la faute est consommée. Elle se trouve amenée auprès de l'arbre de la science du bien et du mal. Le serpent se présente à elle et, par les artifices de son langage, l'entraîne à la désobéissance. Il lui suffit d'un long et hypocrite discours pour consommer la déchéance de l'humanité. Ève mange le fruit défendu, ne sent pas encore l'énormité de sa faute, et ne la comprend que

lorsque l'homme se perd avec elle par un sublime dévouement. Milton n'a pas craint généralement de se montrer hardi en théologie; c'était le cas ou jamais d'interpréter le langage sublime de l'Écriture. Non, le texte sacré ne défend pas de repeupler l'âme de nos premiers parents de toutes les luttes, de tous les doutes, de toutes les angoisses qui précédèrent la chute finale. La tentation de l'homme innocent dut ressembler à celle de l'homme déchu, puisque tous deux choisirent le mal en pleine liberté. Ah ! si l'âme de la première femme portait cette empreinte divine que n'a pas effacée sa déchéance, elle ne tomba pas sans doute devant la froide et stérile tentation de la curiosité. La malice du serpent dut répandre d'éclatantes couleurs sur ce mystère. S'il en était autrement, celle qui suspendit un instant toute la perversité de Satan et qui le rendit, suivant l'expression de Milton, *stupidement bon*, la femme innocente en un mot, n'eût pas été à la hauteur de la femme coupable. Savoir et connaître, ce n'est pas là l'écueil que la femme rencontre sous ses pas. Il fallut sans doute qu'une immense espérance de tendresse et d'amour illuminât devant elle la route de l'abîme qui allait s'ouvrir sous ses pieds. Celle qui avait été faite « pour aimer Dieu en l'homme » ne put vouloir connaître qu'en aimant. En lui faisant espérer plus de science, Satan dut lui promettre plus d'amour. Non, la Genèse n'a pas voulu nous figurer une Psyché qui n'égalerait pas celle du mythe grec; car celle-ci ne connaît la curio-

sité que par l'amour. Rien ne nous défend de faire intervenir cet hôte sublime et perfide dans la solitude de l'Eden. Alors se comprend l'égarement du premier homme, victime d'une tendresse dont la déchéance a fait la passion. Dans la curiosité perverse de la femme, dans l'aveugle dévouement de l'homme, l'âme humaine ne reconnaîtrait pas la grande image de ses ancêtres ; elle ne regretterait point une innocence qui ne sut point combattre, et préférerait le noble labeur, au prix duquel l'immortalité lui est assurée.

Mais dès que l'heure fatale a sonné, dès que la chute a fait de l'homme l'être agité que nous portons tous en nous-mêmes, Milton retrouve toute l'énergie de son mâle pinceau. « La terre sentit sa blessure, dit-il, et la nature soupirant dans toutes ses œuvres fit sentir par un gémissement, que tout était perdu ! » Avec quelles nuances exquises, le poëte décrit ces premiers appels de la conscience troublée par le péché, et qui ne s'est pas encore habituée au remords ! Quelle gradation habile conduit les égarés au sentiment et à l'horreur de leur faute ! Quel tableau à la fois vivant et contenu que celui de leurs premières amours transformées par la transgression en coupable passion ! Quelle amertume dans leurs mutuels reproches, quel désespoir dans leur remords solitaire ! Quelle majesté dans la peinture du bouleversement de toute la nature ! « La nature imprime d'abord la trace de son changement dans l'oiseau, dans l'animal, dans l'atmosphère. L'air s'obs-

curcit soudain, après le rougissement d'une aurore éphémère : aux yeux d'Ève, l'oiseau de Jupiter fondit de toute la hauteur de son vol sur deux oiseaux au brillant plumage qu'il chassa devant lui. Descendant de la colline, l'animal qui règne dans les bois (ce fut le premier chasseur) poursuivit un couple charmant, le plus gracieux de toutes les forêts, le cerf et la biche. Leur fuite les emportait vers la porte d'Orient. » Mais, quand le poëte a épuisé la peinture des misères qui se pressent sur le pas du péché, son âme chrétienne se relève tout à coup. Il n'attendra pas qu'un autre poëme étale toute la miséricorde de Dieu en face de toute la misère de l'homme. Une épopée chrétienne ne peut se terminer par une malédiction. La compassion infinie que l'homme déchu inspire à Dieu pénètre d'une douce mélancolie les deux derniers chants du *Paradis perdu*. On entrevoit le Messie dans le lointain, et c'est avec des larmes sans amertume qu'on accompagne les deux coupables dans leur exil. « L'ange disparut. Ils regardèrent derrière eux et virent toute la partie orientale du Paradis, naguère leur heureux séjour, sillonnée par l'épée flamboyante : la porte était obstruée de figures redoutables et de glaives ardents. Ils laissèrent tomber quelques larmes humaines, qu'ils essuyèrent bientôt. Le monde entier était devant eux : ils allaient y chercher le lieu de leur repos, guidés par la Providence. La main dans la main, à pas lents et incertains, ils commencèrent à travers l'Eden leur voyage solitaire. » Ainsi finit le poëme. Quel calme et quelle grandeur !

Ce qui maintiendrait le *Paradis perdu* au premier rang des créations poétiques de l'esprit humain, quand même on passerait condamnation sur le plan et l'ordonnance du sujet, c'est qu'il contient des modèles achevés de tous les genres de poésie. Toute poésie vit par la forme et conserve par elle une jeunesse éternelle, alors que tout a péri de ce qui anima et féconda le génie du poëte. Sous ce rapport, Milton ne craint de comparaison avec personne. Comme Homère sans doute, et comme Dante, il a créé sa forme, et je ne crois pas que jamais écrivain ait su maîtriser et assouplir au même point la langue qu'il empruntait. Tout est audace en cet homme qui ne craint pas de venir présenter au public léger de la Restauration, habitué à toutes les sonorités de la rime, tout un poëme en vers blancs. Il semble que non content de braver cette société corrompue par ses mœurs austères et son inspiration sérieuse, il voulût encore déconcerter toutes les habitudes de son esprit. Nourri à l'école des anciens, il voyait, dans la rime, le plus vulgaire, le plus impuissant des procédés de versification, l'enfance de l'art dans la science du rhythme et de l'harmonie poétique. Son goût et ses connaissances musicales lui disaient que dans un vers, la mélodie doit être partout et non dans cet écho sonore qui le termine[1]. «Ce n'est pas sans raison, dit-il, que des poëtes italiens et espagnols de premier ordre ont rejeté la rime dans les œuvres de grande et même

[1] Préface du *Paradis perdu*.

de petite proportion, et ils ont été imités par les auteurs des meilleures tragédies anglaises [1]. » La tentative de Milton n'était pas en effet sans précédent en Angleterre. Dès le temps de Henri VIII, l'infortuné comte de Surrey avait traduit en vers blancs le IIe et le IVe livre de l'Énéide. La Renaissance les avait rejetés du style narratif, épique et didactique; mais ils avaient été fréquemment employés dans le drame par Marlowe, Greene et d'autres tragiques. Shakespeare lui-même en avait sans doute fait usage dans ses premiers drames; mais obligé de se conformer, sur ces questions de forme, au goût de son public, il avait fini par les supprimer. Le vers blanc était donc tombé en désuétude, et ce n'est que bien plus tard que Young et Thompson l'ont remis en honneur. Johnson lui-même ne pouvait s'y habituer et releva dans le *Paradis perdu* la dureté de certains vers qu'une oreille moins asservie aux préjugés eût regardés comme les plus mélodieux du poëme. Non content de créer le moule de son vers, Milton crée sa langue poétique. Quelle est la grandeur et la magnificence de cette langue, il est à peine besoin de le faire remarquer : l'admiration du style de Milton s'impose d'elle-même à tout homme qui a le sentiment des beautés poétiques. Quoi qu'on en ait pu dire, la poésie de Milton, sans cesser de porter l'empreinte personnelle de son génie, se prête à l'expression des sentiments les plus va-

[1] Le vers héroïque de Milton a cinq pieds, sans être toutefois décasyllabique, car il comporte des anapestes qui en rompent la monotonie.

riés. La pensée moule le vers et l'assouplit, sans l'alanguir, *spiritus intus alit*. C'est ce qui fait que chez Dante et Milton, le don de l'expression est égal, tout en procédant de sources fort différentes. Dante est incontestablement plus primesautier, plus riche, plus varié, plus parlant; il ne hasarde jamais une image, une comparaison qui ne soit une impression personnelle : il évoque les choses et les idées, et les note d'un trait rapide qui traverse l'esprit comme un éclair; personne n'a possédé au même point la magie pittoresque de l'expression. La simplicité d'Homère s'insinue par de longs détours dans l'imagination; il semble qu'elle exécute autour des choses les longues pérégrinations d'Ulysse dans les mers; mais elle arrive comme lui à Ithaque. Chez Milton, l'imagination est naturelle aussi; elle s'élève d'elle-même au grandiose et au sublime; mais l'expression est singulièrement étudiée. Cette imagination est érudite; les yeux de Milton, fermés à la lumière, ne lui retraçaient plus que le souvenir des choses, et, dans le lointain, les réminiscences de l'esprit prenaient une importance égale aux impressions des sens. Les descriptions des voyageurs suppléaient pour lui à de nouveaux voyages, et faisaient jaillir devant son imagination des comparaisons et des images. Souvent aussi les souvenirs poétiques de l'antiquité sacrée et profane venaient s'encadrer comme d'eux-mêmes dans son vers sonore. De ce style laborieux émane une impression pleine de majesté et de grandeur. « Les

paysages de Milton, a dit avec raison M. Taine, sont une école de vertu. » Ils n'en sont pas moins des paysages admirables, et Spencer avait montré comment la peinture du sentiment moral soutient et anime la peinture matérielle des choses. Le style de Milton est artificiel, mais c'est le premier des styles artificiels. Ces imitations, qui égalent et même surpassent parfois le modèle; ces inspirations empruntées, que son génie transforme et s'approprie; cette infinie variété d'images, qui nous transportent tout d'un coup des régions les plus abstraites de la pensée aux sentiments les plus naturels et les plus vulgaires; ces souvenirs des contrées heureuses de la Grèce et de l'Orient, que son imagination avait seule habitées, et qui viennent se placer à côté de ses impressions personnelles, les sommets enflammés de Sion à côté des solitudes de Vallombrosa; en un mot, cette exubérance savante d'imagination, qui accumule les couleurs sans les confondre, fait de Milton un artiste vraiment inimitable. Ce n'est pas que cette richesse et cette variété sortent, comme chez Dante, de la source abondante des impressions vives. L'œuvre de la pensée humaine tient plus de place dans l'imagination de Milton que celle de la nature; il manque dans le style de cette continuité, de cette unité de couleur que peut seule donner l'émotion personnelle et soutenue. Ses souvenirs antiques viennent se jeter au travers de ses réminiscences bibliques, et au milieu de la lutte des puissances éthérées, Milton précipite tout à coup une

nuée d'images qui viennent toutes de la terre. Son expression est quelquefois significative sans être poétique; comme Homère, il désigne parfois simplement les personnages de son drame par leurs fonctions : Dieu appelle son fils son *vice-gérant*, et déclare sa gloire *collatérale* de la sienne; ailleurs, il dit que la miséricorde est *collègue* de la justice. Mais comme tout vient se fondre dans la fournaise ardente de son génie, comme il en tire un métal brillant et solide ! Quelle ampleur majestueuse dans ces périodes où s'accumulent les phrases incidentes, les ellipses, les inversions, sans en rompre le cours ! Tantôt, comme les poëtes latins, il substitue le verbe simple au verbe composé ; il fond ensemble, comme les Grecs, deux verbes habitués à vivre isolés, et en fait un seul qui concentre les deux significations. « Notre langue, dit Addison, sombrait sous lui. » En effet, il ne reconnaît d'autre règle, d'autre grammaire que celle qu'il s'est faite à lui-même. Les hébraïsmes, les hellénismes, les latinismes s'entassent dans ces périodes pour concourir à l'expression exacte qui répond seule à sa pensée. Il ramène les mots de leur signification conventionnelle à leur racine primitive, arrivant ainsi à une correction qui sent parfois le pédantisme. On a relevé dans le style de Milton une foule de défauts. Les jeux de mots, les équivoques lui sont familiers. Ce style est comme surchargé : les mots y ont trop de sens, et Milton dédaigne de leur accoler ces épithètes générales qui reposent l'esprit du lecteur. Il semble, comme Lucrèce,

vouloir ne s'abandonner jamais, et donner à tous les termes qu'il emploie une signification forte et précise ; et comme Lucrèce aussi, il arrive à un style plein de force et de grandeur, mais qui fatigue l'esprit. S'il lui manque ce charme qui fait aimer les dieux de la poésie, il a une ampleur, une majesté qui s'impose et courbe l'esprit. « Il entraîne avec lui, dit Chateaubriand, les rivages et les limons de son lit, sans s'embarrasser si son onde est pure ou troublée. »

## II

Le *Paradis reconquis* trouve, même en Angleterre, peu de lecteurs. C'est une œuvre, il est vrai, sans force et sans éclat, mais non point une œuvre de décadence. Ce poëme, composé, ainsi que nous l'avons dit, peu de temps après le *Paradis perdu*, est une paraphrase du récit évangélique de la tentation de Jésus dans le désert : c'est donc, à vrai dire, comme l'épilogue du *Paradis perdu*. Adam a succombé aux embûches du démon ; le nouvel Adam y résiste et les brave : ainsi est consommée la réparation de la nature humaine et la victoire sur le péché. Pourquoi Milton a-t-il voulu faire de la tentation au désert le point culminant de la rédemption ? C'est d'abord que là seulement il trouvait le contraste naturel de la transgression et de la résistance, puis c'était le seul épisode de la vie de Jésus qui nous montrât l'inter-

vention directe de Satan. Un tel sujet ne pouvait guère fournir d'éléments dramatiques; Milton le savait, et nous trouvons dans le choix qu'il en fit une preuve nouvelle de la pensée purement religieuse et didactique qui lui avait inspiré le *Paradis perdu*. Deux personnages seulement, Jésus et Satan, autour d'eux le désert, telle est la seule mise en scène dans laquelle Milton ait voulu encadrer ce dernier acte du drame des destinées humaines. Mais son âme, nourrie et illuminée des splendeurs de la poésie hébraïque, n'était pas pénétrée au même point des pures et suaves douceurs du récit évangélique. Ces textes tirés en tous sens, et comme déchirés par la controverse chrétienne, ne devaient plus avoir à ses yeux ce caractère de continuité et d'harmonie qui rendait vivante devant ses yeux l'histoire et la poésie du peuple de Dieu. Le Nouveau Testament touchait de trop près aux intérêts les plus précieux de son âme pour disparaître dans ce lointain lumineux où naît le sentiment poétique. C'est ce qui fait que le *Paradis reconquis* porte un caractère presque exclusivement didactique, à peine tempéré par quelques descriptions. En changeant de sujet, Milton avait compris qu'il fallait changer de style, et déposant la harpe de David, il était revenu presque naturellement à la forme plus simple, plus familière, plus exclusivement anglaise des premiers poëmes de sa jeunesse. Le *Paradis reconquis* se rapproche plus par le style du *Comus* et de *l'Allegro* que du *Paradis perdu*. Au milieu de cette détente de son imagination il

retrouve, sans s'en apercevoir, le tour facile et même parfois négligé des vieilles chroniques rimées [1], et ce n'est pas là, au point de vue de la forme, le moindre charme d'une œuvre dont il faut renoncer à admirer la composition et la disposition. Certes, les discours de Satan ne manquent point de cette éloquence insinuante et hypocrite, qui les eussent rendus dangereux pour une oreille humaine. Le Satan du *Paradis reconquis*, c'est Lucifer devenu vieux, maître de lui-même et rompu à tous les procédés d'une rhétorique malfaisante ; il ne reste rien en lui de cette étincelle divine qui lui donne, dans le *Paradis perdu*, les proportions d'un héros. Le mal, par lequel il a vaincu le monde, l'a aussi vaincu et dégradé. C'est un démon du Bas-Empire, sophiste, artificieux, et qui sent à l'avance sa prochaine défaite. Il lui arrive même de se prendre à ses propres piéges, et de se troubler au point d'oublier de demander pour lui-même l'adoration pour prix des biens dont il fait luire le prestige aux yeux de Jésus. Il n'y songe que lorsqu'il a déjà essuyé des refus désespérants.

[1] Je relève, entre autres exemples de ce style plus familier, les vers suivants :

Now missing him, their joy so lately found
So lately found, and so abruptly gone
Began to doubt, and doubted many days
And as the days increased, increased their doubts. (II, v. 9.)

et ceux-ci :

Up to a hill anon his steps he reared
From whose high top to ken the prospect round,
If cottage were in view, sheep cote or herd
But cottage, herd, or sheep cote none he saw. (II, 318.)

Il s'oublie également lorsqu'il donne à Jésus une leçon de politique, et qu'en lui promettant la royauté de ce monde, il lui conseille de se servir de l'empire des Parthes comme point d'appui contre la puissance romaine [1]. Mais si cet épilogue du *Paradis perdu* présente sous un caractère nouveau et encore frappant, la figure de Satan, qui est la grande création poétique de Milton, il n'en est point de même de la divine figure de Jésus. Dans le *Paradis perdu*, elle apparaît comme noyée dans les rayons d'une compassion et d'une mansuétude surnaturelles qui ne se démentent pas. Dans le *Paradis reconquis*, Milton, préoccupé de la nécessité de donner à Jésus l'avantage sur Satan, s'applique surtout à faire de lui un rhétoricien encore plus consommé, un logicien plus sévère que le démon. Il ne reste rien ici de ce Jésus des évangiles, dont le regard limpide et pur fait évanouir jusqu'à la pensée du mal. C'est un Christ érudit, élevé à l'école des sophistes grecs, et qui n'éprouve rien des choses de ce monde qu'il vient remplacer par un nouveau royaume. Non-seulement Milton, par un anachronisme singulier, place au nombre des héros de la tempérance Lancelot et d'autres chevaliers chrétiens [2], mais Jésus lui-même énumère avec complaisance les grands hommes de l'antiquité, Fabricius, Curius Dentatus, Regulus, qui ont su même, sans le secours de la grâce divine, résister aux tenta-

[1] IV, 166.
[2] II, 380.

tions de ce monde [1]. Ailleurs, il fait, avec une érudition digne d'un profès en l'ordre des coteaux, le catalogue des crus les plus célèbres de l'antiquité tant en Grèce qu'en Italie [2]. Jamais l'érudition luxuriante de Milton ne se donna carrière d'une façon plus déplacée; c'est la ride la plus accusée de ce génie, jusque-là si vigoureux dans sa maturité et qui prit la lyre à l'âge où les autres la déposent. On se consolerait encore, si la rhétorique dont Milton a si bien armé Jésus aboutissait à une éloquence vraiment évangélique. Les convenances du sujet seraient au moins respectées; mais Jésus fait au démon un cours de morale stoïcienne à peine imprégnée de christianisme.

En même temps que le *Paradis reconquis*, parut en 1671 un poëme qui est vraisemblablement le dernier que Milton ait écrit, *Samson Agonistes*. La restauration continuait alors ses immorales représailles contre les excès et les défaillances de la liberté. Tandis que sa vie s'éteignait sans espoir de jours meilleurs pour son pays, chercha-t-il dans ce sujet un cadre qui lui permît de répandre librement l'amertume de ses regrets? On le croirait aisément en voyant les nombreux rapprochements que fournit le poëme avec ses propres infortunes et celles de son parti vaincu. Comme lui Samson est aveugle, comme lui il assiste à l'humiliation de son pays ; comme lui il

[1] II, 444.
[2] IV, 117.

a épousé une femme qui a été la cause de ses malheurs. Il est difficile de penser qu'un triste retour sur sa propre infortune ne lui ait pas suggéré les vers énergiques dans lesquels Samson gémit sur les tortures de l'homme qui a perdu la vue. Mais là, suivant nous, se borne tout ce qu'on peut trouver d'intime et de personnel dans le drame de Samson. Milton aimait à parler de lui-même dans ses ouvrages; mais il aimait à le faire ouvertement, et l'homme qui, dans le *Paradis perdu*, c'est-à-dire dans l'œuvre la plus élevée et la plus sévère qu'il ait composée, n'a pas hésité à parler de son but, de ses aspirations et de son malheur n'eût pas choisi un drame aussi simple dans sa structure et sa donnée que le *Samson Agonistes* pour y exhaler ses douleurs et ses colères.

Tout, dans ce drame, révèle le dessein d'une œuvre strictement modelée sur la forme antique. Le *Samson* fait penser à la fois au *Prométhée* d'Eschyle et à l'*Œdipe à Colonne*. Comme Prométhée, Samson, vaincu et enchaîné, voit venir à lui des amis qui le plaignent et des ennemis qui le défient, et le chœur raisonne sur les tristes conséquences de ses fautes et de ses malheurs, en modérant ses plaintes et son désir de vengeance. Comme Œdipe, il arrive au terme de ses malheurs et doit sauver son peuple en périssant lui-même. Les premiers vers du poëme ne sont même qu'une imitation de l'*Œdipe à Colonne*. Pourquoi donc chercher tant de mystères dans une œuvre dont le but évident est l'application des formes du drame antique à un sujet biblique, une tentative suprême

de conciliation entre les deux tendances qui se partagèrent l'esprit de Milton? L'accent même de cette poésie ne le dit-elle pas clairement? Si le *Samson* n'était que l'enveloppe du drame intime qui assiégeait l'esprit de Milton, il montrerait, au lieu de l'énergie calme et soutenue qui y règnent, les élans d'une âme qui ne peut se contenir. Le lyrisme des psaumes eût, pour le moins, passé tout entier dans une œuvre passionnée. S'il y a au contraire un reproche à faire au *Samson*, c'est la froideur de l'action et du langage. D'action même, il n'y en a pas, à proprement parler, puisque le dénoûment est raconté, et Johnson a eu quelque raison de dire, dans son appréciation partiale de ce poëme : « Le poëme a un commencement et une fin, qui eussent contenté Aristote; mais il faut avouer qu'il n'a pas de milieu, attendu qu'il ne se passe rien entre le premier acte et le dernier, qui hâte ou retarde la mort de Samson. Le drame tout entier, si on en retranchait les hors-d'œuvre, ne remplirait pas un seul acte. Et voilà la tragédie que l'ignorance a admirée, et que la superstition a applaudie[1] ! »

Il s'en faut bien qu'une critique équitable souscrive à la dernière partie de ce jugement. Il y a longtemps qu'elle ne cherche plus chez Aristote autre chose que les éternels aphorismes du goût si bien définis par ce merveilleux génie. On se consolerait donc de découvrir dans le *Samson* une

[1] Johnson. *Rambler*, n° 139.

infraction à des règles, que le *Prométhée* d'Eschyle ne respecte guère, si l'exécution du poëme répondait complétement au dessein du poëte. On n'y peut méconnaître, au premier coup d'œil, une énergie et une majesté qui dépassent les plus beaux modèles de l'antiquité. L'inspiration biblique soutient le poëte et ne le laisse pas faiblir. Mais il faut bien avouer qu'en se refusant, sans doute par une soumission trop aveugle aux modèles antiques, à admettre dans ce drame les riches couleurs et l'éclat qu'il avait prodigués dans le *Paradis perdu*, Milton s'est condamné à la sécheresse et à la solennité. De plus Milton n'a pas voulu diviser ses chœurs en strophe, antistrophe et épode, ce qui eût reposé l'oreille et l'attention, et dans son rigorisme poétique, il n'a admis qu'accidentellement la rime. Johnson a donc eu quelque raison de dire qu'on discerne à peine en ce poëme la régularité métrique. On peut dire cependant, sans se laisser égarer par la prévention, qu'il n'est pas besoin d'une attention bien soutenue, pour entrer dans le large courant de cette poésie. Il est difficile de penser que Milton ait volontairement renoncé à donner à ses vers l'harmonie qui ne lui a jamais fait défaut. Il la sentait sans doute autrement que ses critiques, et nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il avait pour cela ses raisons. On peut faire au *Samson Agonistes* des reproches que nous ne tentons même pas de repousser. Mais celui qui ne se laisserait pas prendre, au moins par le raisonnement, à cette noblesse et à cette dignité soute-

nue, celui que ne sauraient point émouvoir cette hauteur morale, cette virile énergie que respire ce poëme, celui-là aurait un sentiment bien imparfait de la véritable grandeur poétique. Le *Samson* est bien le testament poétique de Milton vieilli et attristé, de Milton à jamais séparé des illusions et des rêves dorés de sa jeunesse, mais invincible et fier, et emportant dans la tombe l'indomptable pureté de sa conscience, et la foi dans l'immortel avenir du droit et de la raison.

LA

# THÉOLOGIE DE MILTON

---

En l'année 1823, M. Lemon, archiviste des papiers d'État de la couronne d'Angleterre, faisant des recherches historiques dans lesquelles la vie et les opinions de Milton n'étaient nullement intéressées, trouva, dans une liasse de documents de toute sorte, un manuscrit portant le titre suivant : ***Johannis Miltonii Angli, de Doctrina Christianâ, ex sacris duntaxat libris petita, Disquisitionum libri duo posthumi.*** Le manuscrit était enveloppé dans plusieurs feuilles de papier imprimé, et accompagné de divers documents relatifs aux conspirations catholiques de ce temps; c'est également dans cette liasse oubliée que se trouva une collection complète et corrigée des Lettres d'État de Milton, c'est-à-dire ses dépêches rédigées en latin pour le conseil d'État de la République. Le paquet

portait comme suscription générale : A M. Skinner, marchand.

Il suffisait d'un coup d'œil même rapide pour reconnaître dans ce manuscrit l'œuvre de Milton. Aux preuves extrinsèques les plus concluantes venaient s'ajouter celles que fournissait l'examen du texte qu'on venait de découvrir. Il était impossible de méconnaître les ressemblances d'opinion et même de langage qui le rapprochaient des œuvres déjà connues de Milton ; et d'ailleurs, l'auteur oubliant un instant le caractère anonyme qu'il avait entendu lui donner, renvoyait lui-même le lecteur à un passage du *Tetrachordon*. De plus, presque tous les biographes de Milton, Toland, Newton, Symmons avaient constaté l'existence de ce traité. Au moment où il avait abandonné son emploi de secrétaire du conseil d'État de la République pour les affaires latines, il avait voulu, sans tarder, consacrer ses nouveaux loisirs à la composition de trois ouvrages dont il méditait le plan depuis longtemps, le *Paradis perdu*, un *Thesaurus* latin et un traité de religion puisé dans l'Écriture. Ces trois ouvrages furent terminés sous la Restauration. Wood, après avoir énuméré les ouvrages déjà publiés de Milton, ajoutait : « Les ouvrages de lui qui n'ont pas été publiés sont : un corps de doctrine religieuse, à laquelle mon ami (Aubrey) donne le nom de *Idea theologiæ* et qui est, ou du moins était, il n'y a pas longtemps, entre les mains d'un ami de l'auteur, Cyriak Skinner, et le *Thesaurus* latin, confié à Philipps, neveu de Milton. » Le titre

donné par Aubrey (*Idea theologiæ*) avait été successivement adopté par les autres biographes. Aucun d'eux ne disait dans quelle langue il était écrit; car, ainsi que le fait observer M. Sumner, l'éditeur et le traducteur du manuscrit retrouvé, il était assez conforme aux usages de Milton et de ses contemporains de donner un titre latin à un livre de théologie, même lorsque l'ouvrage était écrit en langue vulgaire. Il eût donc été difficile de se prononcer sur cette question, si M. Lemon n'eût découvert le manuscrit même du traité. Aucun doute ne pouvait s'élever sur l'authenticité de l'œuvre de Milton; mais comment ce traité de théologie était-il venu s'enterrer dans les archives de l'État, où il sommeillait depuis près de deux cents ans? Diverses conjectures, mises en avant et habilement suivies par M. Lemon, le mirent bientôt sur la trace de la vérité. On sut bientôt, par un ensemble de documents irrécusables, que ce manuscrit avait été confié avec les Lettres d'État, à Daniel Skinner, neveu sans doute de Cyriak Skinner, l'ami bien connu de Milton. Celui-ci se rendait en Hollande, et devait le remettre à Elzevier pour l'imprimer. L'imprimeur hollandais recula sans doute devant l'entreprise; car le livre ne parut pas. Quelque temps après, il courut à Londres des exemplaires des Lettres d'État, imprimés par un libraire anglais sur des copies dérobées sans doute à Elzevier. Cette publication attira l'attention du gouvernement, qui fit des recherches pour se saisir d'autres papiers de Milton, s'il en existait. Le se-

crétaire d'État chargé de cette perquisition, sir Joseph Williamson[1], parvint sans doute à effrayer Daniel Skinner, qui était rentré en possession du manuscrit du Traité théologique. Celui-ci finit par le lui livrer, et c'est des mains de sir Joseph Williamson qu'il est certainement passé dans les archives de l'État.

Si les passages dès longtemps signalés du ***Paradis perdu***, laissaient planer encore quelques doutes sur le caractère hétérodoxe de la doctrine religieuse de Milton, le traité ***de Doctrinâ Christianâ***, rapproché de ces passages et de certains autres écrits de Milton, soulève tous les voiles. Milton jugea sans doute qu'il était inutile de troubler les dernières années de sa vieillesse, et de réveiller des haines qui n'étaient qu'assoupies, en jetant au milieu de la réaction antipuritaine de la Restauration ce défi aux opinions triomphantes, mais il n'a pas voulu du moins que la postérité se méprît sur la nature des opinions auxquelles s'était arrêté son esprit hardi et indépendant. Sa pensée avait, comme nous l'avons vu, franchi pas à pas tous les degrés qui séparent l'orthodoxie anglicane, contre laquelle il n'élevait dans sa jeunesse que des objections modérées, des confins extrêmes du radicalisme chrétien. Ce n'est point que dans l'indépendance hautaine de sa conscience religieuse, il eût devancé, dans le champ de la critique, les novateurs qui devaient déplacer cent ans plus tard le terrain des controverses dogmatiques. L'indépendance de Milton

[1] Secrétaire d'État de l'intérieur de 1674 à 1684.

n'était que l'excès même de son attachement à la doctrine centrale du protestantisme, l'interprétation littérale des Écritures. Il n'en sortit jamais que sur des questions qui ne se rattachaient qu'indirectement au symbole chrétien, et encore n'obéit-il, en cette exégèse périlleuse, qu'à l'inspiration exclusivement scripturaire de son esprit. Nous allons le retrouver ici tout entier, avec les qualités et les défauts de son génie, tempérés toutefois par une certaine onction qu'il devait à l'apaisement de son âme et à ses malheurs. Il avait, nous avons pu le voir, presque toutes les aptitudes requises d'un théologien et plusieurs de celles d'un philosophe. Une foi ardente à côté d'une indépendance ombrageuse, une sincérité scrupuleuse unie à une logique captieuse, une soumission aveugle au texte de l'Écriture à côté d'une méthode d'interprétation qui devient téméraire à force d'être littérale, telles étaient les dispositions qui avaient survécu en lui au naufrage de plus d'une opinion et de presque toutes les illusions de sa jeunesse. Il comprit la liberté chrétienne dans toute son étendue ; mais il était loin d'admettre, dans les matières religieuses, la liberté de penser. Il eût effrayé par son indépendance plus d'un rationaliste de son temps, mais la force d'impulsion qui l'entraînait, venait du centre même de l'esprit chrétien. Au milieu d'une société, dans laquelle l'incrédulité faisait de profonds ravages, il ne semble pas soupçonner qu'il puisse même y avoir des incrédules : c'était bien le même homme qui offrait le plan de la meilleure des

républiques à un peuple qui brûlait de se donner un maître. Non-seulement son livre n'a aucun caractère apologétique; mais il est aisé de voir que l'auteur est singulièrement plus préoccupé de sauvegarder l'indépendance de sa conscience individuelle que la vérité intrinsèque des dogmes chrétiens. « C'est à la foi individuelle de chacun, dit-il, dès les premières lignes de son avant-propos, que Dieu a ouvert la voie du salut[1] ». « Si je mentionne, dit-il encore, ce qui a été pour moi bienfaisant, c'est dans l'espoir que d'autres, avec le même désir de perfectionnement, y trouveront des motifs de poursuivre la même méthode[2]. Il différait surtout, en un point, de la tendance d'esprit des hommes distingués de son temps; il avait l'horreur de la théologie métaphysique. Il lui semblait que l'esprit humain ne devait point sonder trop profondément les mystères, offerts à sa croyance et non à son raisonnement. Bien qu'il se soit laissé entraîner plus d'une fois lui-même à des subtilités scolastiques, quand il semblait avoir la tradition chrétienne contre lui, comme dans ses considérations sur la nature de Jésus-Christ, il ne laisse pas échapper une occasion de témoigner son mépris pour la sophistique pédante des écoles : « Il faudra bien, avait-il dit dans un autre traité, qu'on trouve quelque part un corps sérieux de science religieuse, sans termes d'école et sans ces notions métaphysiques, qui ont contribué à obscurcir notre religion plus qu'à

[1] *Dedicace*, p. 2.
[2] *Ibid.*

l'expliquer, et qui l'ont rendue inutilement difficile à comprendre[1].

Si Milton se trouve novateur à la fois en théologie et en philosophie, c'est donc par excès de soumission au principe de son Église. C'est assez dire qu'il ne soupçonne même pas ces tendances hardies de la critique sacrée, qu'inaugurait obscurément Richard Simon, au grand scandale de toutes les orthodoxies. Il a su de la science biblique ce qu'en a su le XVIIe siècle, et rien de plus. Ce n'est point qu'en ces matières, il s'en soit rapporté au témoignage d'autrui ; s'il avait imaginé la possibilité d'une application des procédés scientifiques à l'étude des textes, il l'eût pratiquée sérieusement et hardiment. Il donne les textes originaux, et les a étudiés longuement et consciencieusement, et il signale même les interpolations probables qu'avait fait découvrir déjà la comparaison de divers manuscrits; mais il ne faut pas lui demander une opinion sur la question fondamentale du dogme chrétien, celle de l'inspiration des Écritures. Contester un mot des textes sacrés serait, à ses yeux, tenter d'obscurcir la clarté même du soleil : « Voici, dit-il, comment nous procédons, dans notre croyance aux Écritures. Nous partons d'une croyance générale à leur authenticité basée sur le témoignage de l'Église visible ou des manuscrits existants ; puis, par un procédé inverse, l'autorité

[1] *Considerations on the means of removing hirelings of out the church*, t. III, p. 26.

de l'Église et des différents livres contenus dans les manuscrits est confirmée par l'évidence interne qu'implique la teneur uniforme de l'Écriture, considérée dans son ensemble; enfin, la véracité du volume entier est établie par la persuasion intérieure de l'esprit qui opère dans l'âme de chaque croyant individuellement [1]. » On sent que ce procédé de logique intrinsèque dispense tout d'abord Milton de tout recours à la science si répandue en Angleterre, sous le nom d'*Évidences du Christianisme*. La théologie naturelle du christianisme sort également toute vivante et tout armée de cet acte de foi. Mystères, surnaturel, foi, grâce, toutes ces questions dans lesquelles s'est débattu le cartésianisme naissant, et que Leibnitz se préparait à résoudre dans une vaste synthèse, sont lettre close pour Milton. Rien, dans ses écrits, ne laisse soupçonner qu'elles aient traversé son esprit : « Je demande, dit-il, dans un traité antérieur au *de Doctrinâ Christianâ*, à la raison de tout homme si la connaissance de la religion chrétienne est plus difficile à atteindre que tout autre art ou tout autre science. Je suis persuadé qu'il trouvera la tâche beaucoup plus aisée par elle-même et par l'assistance de l'esprit de Dieu [2]. » L'étude de l'Écriture est la seule théologie, dit-il, dans le même écrit. L'Écriture est donc la règle

[1] *De Doctrina Christiana*, ch. xxx, p. 449.
[2] *Considerations on the means of removing hirelings out of the church* t. III, p. 23.

de foi universelle[1]. Pour l'interpréter, l'assistance de l'esprit est nécessaire, mais elle n'est pas refusée au chrétien qui la demande humblement. Quelques conditions extérieures sont cependant nécessaires à une exégèse rationnelle : la science des langues, l'examen des originaux, le contexte, le soin de distinguer les expressions littérales des expressions figurées, enfin la considération des causes, des circonstances, des antécédents et des conséquents, la comparaison des textes et l'égard aux analogies de la foi. On peut tenir compte encore des anomalies de la syntaxe, et il faut avant tout ne demander aux textes que ce qui leur appartient clairement et nécessairement [2]. Milton n'admet qu'en de rares occasions, et pour l'Ancien Testament seulement, la combinaison du sens littéral ou historique avec l'explication typique ou allégorique. Cette exégèse restreinte est encore plus que suffisante pour mener loin un esprit aussi hardi et aussi absolu que celui de Milton. A ses yeux, du reste, tout croyant a le droit d'interpréter l'Écriture pour son propre compte avec le Saint-Esprit pour guide [3].

[1] *Considerations...* etc., p. 27.

> Left only in those written records pure
> Though not but by the spirit understood.
> (*Paradis perdu*, XII, v. 512, 13.)

He who receives.

> Light from above, from the fountain of light
> No other doctrine needs, though granted true.

[2] *De Doctr. Christ.*, XXX, p. 443.

[3] *Ibid.*, 444. Voir aussi : *Treatise of civil Power*, II, 524.

Aucune Église visible n'a donc le droit d'imposer sa propre interprétation ni de proscrire des explications différentes. Il n'y a pas d'autre règle de foi que l'Écriture : l'Église n'en est que l'appui et le gardien. Sans doute plusieurs des instructions des apôtres aux Églises primitives n'ont pas été écrites ou ne nous sont pas parvenues : c'est qu'elles n'étaient pas nécessaires au salut; l'Esprit qui les dicta alors les inspirera à notre cœur. Nous avons donc comme un double Évangile, l'Évangile écrit et le Saint-Esprit [1]. Le fondement de la foi est bien la parole écrite; mais la parole intérieure, c'est-à-dire l'Esprit lui-même, marche avant elle; car la parole écrite a été corrompue par la dissimulation ou la mauvaise foi, tandis que l'Esprit ne peut être corrompu, ni l'homme spirituel être trompé. « Il est difficile de conjecturer le dessein de la Providence en confiant les écrits du Nouveau Testament à une garde si incertaine et si variable, à moins qu'elle ait voulu montrer par là que l'Esprit qui nous a été donné est un guide beaucoup plus sûr et beaucoup plus digne d'être suivi que l'Écriture [2]. » Si l'Esprit, tel que l'entend Milton, n'était pas l'Esprit-Saint des Écritures, quelle nuance le séparerait du mysticisme rationaliste?

Nous connaissons maintenant le point de départ, la pierre angulaire des opinions religieuses de Milton, et quelles que soient la sincérité, la fermeté de

[1] *De Doctr. Christ.*, 447.
[2] *Ibid.*, xxx, 449.

son adhésion au dogme central des Églises réformées, on sent que si sa pensée se fût arrêtée longtemps sur ces questions délicates, elle l'eût peut-être entraîné aux extrêmes limites de la liberté d'examen : « Je ne suis aucune secte, dit-il, ni aucune hérésie. Je n'avais pas encore lu un seul des livres des soi-disant hérétiques, lorsque les erreurs de ceux qu'on appelle orthodoxes et leur inhabile emploi de l'Écriture m'ont appris à être d'accord avec leurs adversaires, quand ces adversaires étaient d'accord avec l'Écriture [1]. » Chez Milton, le besoin de l'indépendance est presque une maladie ; mais cette indépendance se meut dans un cercle dont il ne lui semble pas possible que l'intelligence humaine puisse sortir. Pourquoi chercher puisque nous avons les oracles mêmes de Dieu? Nous avons déjà vu Milton leur demander une politique et une morale; nous allons voir en sortir une religion et une philosophie, et si cette religion n'est point celle que la tradition a consacrée, si cette philosophie rencontre des opinions singulières et que repoussait non-seulement le christianisme, mais la philosophie spiritualiste, telle que l'avait inaugurée Descartes, c'est qu'aux yeux de Milton, quand il s'agit des oracles de Dieu, nous ne devons pas, comme Pope le disait plus tard :

Rejudge his justice, and be the God of God.

Milton aborde donc hardiment quoique succinc-

[1] *De Doctr. Christ. Dedicace*, p. 9. Voir aussi : *Reformation of England*, t. II, p. 379.

tement les questions de philosophie religieuse qu'il rencontre en son chemin. Après avoir exposé, sans grande originalité d'argumentation, les preuves généralement reçues de l'existence de Dieu, il interroge l'Écriture sur sa nature, et se lance, avec la témérité d'une exégèse radicale, dans l'anthropomorphisme le plus complet. La raison ne suffit pas, suivant lui, à nous donner une notion claire de la Divinité : « Il vaut mieux, dit-il, contempler sa Divinité et nous en faire une idée conforme non pas aux opinions des hommes qui ne se lassent pas de former mille subtiles imaginations sur sa nature, mais à celles de l'Écriture : c'est-à-dire considérer Dieu tel qu'il s'est offert lui-même à notre contemplation. Gardons-nous de concevoir sur Dieu, quelque chose qui ne soit pas d'accord avec l'opinion qu'il a voulu nous donner de son caractère. Ne demandons pas de meilleure autorité que Dieu lui-même pour déterminer ce qui est digne ou indigne de lui. » Et après avoir cité les passages de l'Écriture, dans lesquels Dieu s'attribue lui-même la forme humaine, il conclut ainsi : « Pour parler sommairement, Dieu est ou n'est pas tel qu'il se représente lui-même. S'il est réellement tel, pourquoi aurions-nous de lui une opinion différente ? S'il ne l'est pas, au nom de quelle autorité disons-nous ce que Dieu n'a pas dit ? Si enfin c'est sa volonté que nous pensions ainsi de lui, pourquoi notre imagination va-t-elle s'égarer dans d'autres conceptions ? Pourquoi hésiterions-nous à avoir sur Dieu l'idée qu'il n'a pas

hésité à déclarer lui-même?..... En parlant ainsi, nous ne disons pas que Dieu a la forme humaine dans toutes ses parties et dans tous ses membres, mais que, autant que nous en pouvons savoir, il a la forme qu'il s'attribue lui-même dans les Écritures[1]. Il est curieux de voir avec quelle suite Milton enchaîne ses idées sur la substance réelle de Dieu. Selon lui la demeure de Dieu n'est pas une figure[2]. Il distingue entre les cieux visibles dont la création est indiquée par Moïse, et les cieux invisibles, demeure de Dieu, et créés avant le monde. C'est dans les cieux qu'est sans doute la demeure des bienheureux. Les anges sont contemporains de la création de l'univers visible ; mais beaucoup de Pères latins et grecs veulent qu'ils aient été créés avant le monde matériel, rien ne prouvant que le mouvement et l'espace n'aient pas préexisté à la création.

L'imagination de Milton flottait sans doute entre la notion commune de la Divinité qu'il trouvait dans la tradition chrétienne, et l'opinion que lui suggérait l'interprétation littérale des textes sacrés, quand il faisait dire à Raphaël, dans *le Paradis perdu* : « Ce qui dépasse les limites de l'intelligence humaine, je le désignerai en assimilant les formes spirituelles aux formes corporelles qui les représenteront le mieux. Et pourquoi la terre ne serait-elle pas l'ombre du

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 182.

ciel, et les choses ne se ressembleraient-elles pas plus qu'on ne se l'imagine sur la terre? » Ainsi s'explique comment cet esprit vigoureux, qui n'aimait pas à se payer de mots, a pu promener sa puissante imagination dans des espaces dont la seule pensée nous donne le vertige : c'est que le merveilleux poétique était pour lui la réalité même des choses. Si le mysticisme chrétien eût tenu plus de place dans cette intelligence, cette assimilation du monde visible au monde spirituel eût pu l'entraîner loin. Comment eût-il trouvé, par exemple, le courage d'accuser d'idolâtrie l'Église catholique, qui a tant fait pour donner aux choses de la terre la figure des choses du ciel, et qui dans le dogme auguste de l'Eucharistie, semble avoir voulu réunir dans une mystique union, Dieu, la matière et l'homme. Si la doctrine de Milton est poussée à ses dernières conséquences, le mot même d'idolâtrie ne doit pas exister : la matière n'est plus seulement le reflet de l'esprit ; elle est l'esprit lui-même. C'est un spectacle étrange que de voir cet esprit sensé côtoyer, sur la foi d'un texte de l'Écriture, les abîmes du panthéisme et du matérialisme. Ainsi, suivant lui, la création est bien l'œuvre de Dieu, mais accomplie par l'intermédiaire de la Parole (le Fils) et de l'Esprit, de l'Esprit, attribut de Dieu et non personne divine, puisque si l'Esprit était le véritable Créateur, il le serait à l'exclusion du Fils de Dieu. Milton ne s'est pas appesanti sur ce prologue divin de l'histoire du monde ; mais, s'il en

fallait juger par certains passages, du *Paradis perdu*, ses opinions auraient penché sous ce rapport vers le gnosticisme[1]. En les rapprochant de sa doctrine sur la nature du Fils de Dieu, émanation première de la Divinité, mais non coessentiel à la Divinité, nous tirerions facilement des écrits de Milton une théorie de l'émanation qui, bien que conforme à plusieurs textes de l'Écriture (*Jean*, I, 3, 10. — *I Cor.*, VIII. — *Éphés.*, III, 9. — *Col.*, I, 16), inclinerait visiblement vers le mysticisme alexandrin[2]. Mais nous ne sommes pas encore au terme de nos étonnements. Ce monde, que Dieu n'a pas créé directement, mais par

[1] . . . . . . . . . . . . . Heavenly born
Before the hill appeared, or fountain flowed.
Thou with eternal wisdom didst converse
Wisdom thy sister, and with her didst play
In presence of the Almighty father pleased
With thy celestial song. . . . . . . . . .

Voir aussi *Tetrachordon*, III, 331 : « Dieu lui-même ne nous cache pas la nature de sa divine récréation, avant que le monde fût. » — « J'étais dit l'éternelle Sagesse, ses délices journalières, jouant sans cesse devant lui. »

[2] Il y a tout une philosophie dans le passage suivant du *Paradis perdu*, v. 469-485 :

O Adam, one almighty is from whom.
All things proceed, and up to him return,
It not deprav'd from good, created all,
Such to perfection, one first matter all,
Endued with various forms, various degrees
Of substance and, in things that live, of life;
But more refined, more spirituous and pure,
As nearer to him plac'd, or nearer tending
Each in their seveval active spheres assign'd
Till body up to spirit work, in bounds
Proportion'd to each kind.

l'intermédiaire du Fils, il ne l'a pas tiré du néant. L'opinion généralement reçue lui paraît également contraire à l'Écriture et à la raison[1]. Si, comme le dit l'Écriture, Dieu a tiré la lumière des ténèbres (*II Cor.*, IX, 6), les ténèbres existaient donc substantiellement et non comme simple négation de la lumière. La matière a préexisté à la création, soit indépendante de Dieu, soit comme étant sortie de lui à un moment quelconque de sa durée; car « puisque l'activité et la passivité sont des termes relatifs, et que, conséquemment, aucun agent ne peut agir extérieurement, s'il n'y a pas un patient tel que la matière, il serait impossible que Dieu eût créé le monde de rien, non parce que le pouvoir lui a manqué, mais parce qu'il est nécessaire que quelque chose ait existé antérieurement pour recevoir passivement l'action divine. Toutefois, en raison même de cette passivité, elle ne peut avoir existé de toute éternité. D'où vient-elle donc? elle vient de Dieu comme toute chose. Dieu est la cause première, éternelle, absolue et unique : il comprend donc et embrasse tout en lui. La cause de la matière doit donc être Dieu, ou rien. Or, le néant ne peut être la cause de rien; le monde ne vient donc pas de rien. Une vertu pareille doit être substantiellement inhérente à Dieu, et il ne peut faire autrement que de l'étendre et de la déployer incessamment. La matière est une substance et ne peut venir que de la source de toute

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 175 et suiv.

substance. Elle a été d'abord confuse et imparfaite : « c'était, suivant l'expression du *Paradis perdu*, le large sein de la nuit incréée vide de sentiment et de mouvement[1]. » Il est vrai que cette théorie suppose une substance imparfaite, ce qui paraît contradictoire; mais, dit Milton, qu'importe que Dieu l'ait produite dans cette imperfection en la tirant du néant, ou de lui-même? L'essence de la matière est par elle-même incorruptible. Ce n'est qu'après avoir été séparée de Dieu, qu'elle a pu être souillée par le mal.

Une conséquence nécessaire sort aux yeux de Milton de cette théorie de la création; c'est que, toute création étant une substance, aucune substance ne peut être annihilée. « Dieu qui crée tout pour un but n'a pu rien faire qui doive disparaître. » L'existence est un bien; la non-existence est donc un mal. Or, l'homme est une substance : « il est dit, en conséquence, qu'il devint une âme vivante[2], » ce qui signifie, à moins que nous n'empruntions aux païens nos idées sur la nature de l'âme, que l'homme est un être vivant, intrinsèquement et proprement un et individuel, non composé et séparable; il n'est donc pas, suivant l'opinion commune, composé et formé de deux natures distinctes et différentes, d'un corps et d'une âme ; mais l'homme tout entier est âme, et

1 The wide womb of uncreated night
Devoid of sense and motion. . . . . (II, 15.)

Voir aussi *Paradis Perdu*, III, 12; III, 708; VII, 92, 275.

2 *De Doctr. Christ.*, p. 188.

l'âme tout entière est homme, c'est-à-dire un corps ou substance individuelle, animée, sensible et raisonnable. Le souffle de vie n'était donc ni une partie de l'essence divine, ni l'âme elle-même, mais quelque chose comme une inspiration de la vertu divine, façonnée pour l'exercice de la vie et de la raison, et infusée dans un corps organique : car c'est l'homme lui-même, l'homme tout entier qui, après sa création, est appelé, en termes exprès, « une âme vivante [1]. » L'Écriture donne à l'âme tous les attributs du corps. Quand Dieu a dit : Faisons l'homme à notre ressemblance, il a voulu évidemment dire qu'il faisait en même temps le corps et l'âme. Avec une semblable opinion sur la nature de l'âme, on sent bien que Milton ne peut pas croire à la création journalière des

[1] Milton semble avoir étendu à la nature humaine l'opinion qu'il n'appliquait d'abord qu'à celle des purs esprits, quand il disait dans le *Paradis perdu*, VI, 344 :

. . . . . . . . For spirits that live throughout
Vital in every part, not as frail man
In entrails, heart or head, liver or reins,
Cannot but by annihilating die,
Nor in their liquid texture mortal wound
Receive, no more than can the fluid air.
*All heart they live, all head, all eye, all ear,*
*All intellect, all sense* ;

Et Samson Agon., v. 91 :

If it be true
That light is in the soul,
She all in every part :

Priestley, dont le nom s'associe naturellement à celui de Milton, dans une exposition d'opinions unitairiennes, chercha aussi à identifier l'âme et la matière; mais pour y parvenir, il fut obligé de faire de la matière une force et non une substance, ce qui était en réalité la supprimer.

âmes par un acte immédiat de Dieu ; il incline donc vers l'opinion soutenue par Tertullien, Augustin, et presque toute l'Église d'Occident au ɪvᵉ siècle, c'est-à-dire la propagation naturelle des âmes du père aux enfants. Dieu ne peut avoir laissé son œuvre imparfaite et s'être asservi à la tâche de créer chaque jour des âmes nouvelles. Sans cela, recevant notre âme immédiatement de Dieu, nous la recevrions pure et non souillée de péché[1]. Jésus-Christ seul a pu, selon lui, être excepté de cette loi, parce que sa génération a été surnaturelle.

Telle est, dans ses traits essentiels, la théologie naturelle de Milton. Si nous voyons ce grand esprit chanceler devant ces vastes problèmes de la métaphysique, en s'appuyant exclusivement sur l'autorité des Écritures, ce n'est point sur le terrain de la révélation divine que nous pouvons espérer le voir échapper aux hasards de cette voie périlleuse. Lui qui a fait de la religion naturelle une branche de la théologie, que n'osera-t-il pas dans le champ de la théologie proprement dite ? Si l'orthodoxie anglaise a pu longtemps refuser de prendre pour l'expression de la pensée religieuse de Milton les passages du *Paradis perdu* qui avaient dès l'abord éveillé les susceptibilités théologiques, afin de pouvoir garder à son compte la plus grande renommée poétique de l'Angleterre, tout voile est tombé devant la publication du traité *de Doctrinâ Christianâ*, et il faut bien se résigner à faire à Milton sa place légitime au mi-

[1] *De Doctr. Christ.*, 192.

lieu de ce groupe d'esprits indépendants qui a compté dans son sein Newton, Locke, Clarke, Lardner et Priestley, et que l'Église unitairienne réclame avec plus ou moins de raison pour ses ancêtres. Nous allons voir jusqu'à quel point, en ce qui concerne Milton, cette attribution est légitime, et si ce libre esprit, au milieu des écarts de sa théologie aventureuse, ne plonge pas ses plus profondes racines dans le grand courant de la doctrine évangélique. Nous ne sommes plus au temps où la portée religieuse d'un homme tel que Milton peut se mesurer tout entière par l'adhésion donnée ou refusée à une formule religieuse. Le protestantisme devra recueillir au moins comme une épave précieuse du grand naufrage de ses Églises particulières, une intelligence plus réfléchie et plus profonde des manifestations de la conscience religieuse. Nous n'avons plus le droit de juger un chrétien à son enseigne, et c'est bien le moins que dans cette revue rétrospective des grands mouvements de la Réformation, nous nous montrions fidèles au précepte : La lettre tue, et l'esprit vivifie. Il faudrait plaindre une Église qui, au premier signe d'une opinion hétérodoxe sur un dogme chrétien, rayerait d'un seul trait de plume le nom des plus illustres et des plus fidèles de ses enfants. Le christianisme est un édifice assez solide, pour qu'une pierre qui s'en détache n'en entraîne pas la ruine : celui-là seul qui a scruté dans ses profondeurs les fondations même et les assises d'une conscience religieuse, peut porter sur elle un juge-

ment équitable, et encore doit-il se dire que tel quel ce jugement pourra n'être pas ratifié par le seul Juge qui ne se trompe point. Il doit sembler étrange surtout que ceux qui font encore de l'interprétation littérale des Écritures la pierre angulaire du christianisme réformé, puissent opposer une fin de non-recevoir absolue à toute discussion sur des textes qui ne sauraient être en dehors de la controverse, puisque l'interprétation en a agité l'Église primitive, et qu'il a fallu tant de conciles pour en fixer le sens. Il est difficile de contester que, abstraction faite de la grande tradition chrétienne, du travail d'exégèse et de haute métaphysique qui aboutit à la déclaration du concile de Nicée, le dogme de la Trinité, qu'il est essentiel de ne point confondre purement et simplement avec le dogme de la divinité de Jésus-Christ, ne sortirait pas tout armé des textes mêmes de l'Écriture. La doctrine de la Trinité n'est qu'une déduction légitime et comme un couronnement de l'édifice chrétien : il s'impose comme une conséquence et non comme un axiome évangélique. Il ne suffit donc ni d'en prononcer le nom pour posséder la pure doctrine des Écritures, ni de l'écarter pour se trouver, par ce seul fait, hors du sein de l'Église chrétienne. Le dogme de la Trinité, pris en lui-même, n'est pas la source qui alimente la conscience chrétienne ; c'est la doctrine de la Rédemption et du salut qui est avant tout le critérium religieux des esprits.

Combien d'unitairiens ne rejettent-ils la doctrine

de la Trinité que pour fonder plus solidement une autre doctrine non moins essentielle, celle de l'unité de Dieu. Si l'enchaînement du dogme évangélique l'appelle comme un anneau nécessaire, on ne saurait dire que la pratique religieuse en fasse le pôle même de la conscience chrétienne. Une fois proclamé, ce dogme est resté comme embaumé dans le tabernacle chrétien, et les lévites même soulèvent à peine le voile qui cache l'auguste mystère du Dieu unique en trois personnes. Le dogme de la Trinité n'a pas reçu dans la théologie chrétienne les riches développements qui ont rapproché de notre faible intelligence l'ineffable mystère de la Rédemption. La prière chrétienne s'élève d'un seul élan vers le Dieu unique et vers le Rédempteur; elle ne divise pas l'objet de son adoration, et la pensée n'essaie pas de sonder les profondeurs inaccessibles qui cachent le Dieu en trois personnes. Les théologiens ont rassemblé avec peine quelques analogies lointaines qui figurent bien misérablement la conception qu'ils veulent représenter à notre esprit. Aussi le christianisme orthodoxe n'a-t-il pas même besoin de se justifier du reproche que lui adressent les unitairiens de côtoyer le polythéisme. Quand il invoque le médiateur, il oublie le Père; quand il invoque le Père, il ne songe point aux personnes. Son inconséquence sublime n'a pas laissé entamer un instant le dogme central de l'unité divine, et l'Église catholique a pu, sans que le soupçon de polythéisme pût l'effleurer, abaisser d'un degré encore l'idée divine jusqu'aux pieds de la Vierge Im-

maculée. Le christianisme orthodoxe demeurerait le rempart de l'unité de Dieu, quand le monde aurait oublié jusqu'au nom de son Créateur.

L'unitarianisme pourrait-il se prévaloir d'une inconséquence aussi heureuse dans la carrière qu'il a parcourue, depuis qu'il a brisé avec la grande tradition chrétienne. Il prononce comme le christianisme trinitairien les mots de Rédempteur et de Fils de Dieu ; mais le christianisme semble, pour ainsi dire, se dissoudre entre ses mains. Là où le Christ n'est plus Dieu, il semble qu'il n'est plus rien. Le christianisme unitairien, si fort quand il déduit certaines conséquences du dogme de la Trinité, balbutie et s'enveloppe de nuages, quand on le somme de dire ce qu'il entend par ce Fils de Dieu et ce Rédempteur qui fut semblable en tout à l'un de nous. L'unitarianisme a commencé par l'arianisme, se contentant d'affirmer que Jésus-Christ n'est pas le Dieu unique, consubstantiel au Père ; il a déjà dépassé aujourd'hui la doctrine de Socin, qui laissait subsister quelque chose du péché originel et de la Rédemption. Qui pourra dire où le pousseront ses concessions au rationalisme populaire, quand il n'aura plus pour enfler ses voiles ce souffle chrétien si large, si généreux qui respire encore dans les écrits de Channing. L'unitarianisme voit aujourd'hui toute sa doctrine suspendue dans l'espace, sans attache et sans appui. Il réclame Milton comme un de ses ancêtres. S'il suffit, pour être compté parmi ses adhérents, d'avoir interprété dans un sens contraire à la doctrine

de la Trinité un certain nombre de textes de l'Écriture, s'il suffit en un mot d'avoir affirmé que Jésus ne pouvait à la fois procéder du Père et être son égal, Milton est, sans contredit, unitairien. Mais les noms par lesquels se désignent les sectes chrétiennes changent moins vite que leur doctrine, et Milton pourrait s'étonner avec raison d'être enrôlé sous un drapeau qui, si nous ne nous trompons, n'était pas le sien. Quand il s'agit d'un homme tel que lui, qui n'a jamais mis l'indépendance de son esprit à l'abri d'ambiguïtés et de sous-entendus, quand on a sous les yeux un traité qui est l'expression complète et définitive de sa pensée sur ces augustes problèmes, on n'a nul besoin de presser les textes, d'étendre les interprétations, d'atténuer et d'adoucir les audaces du style et de la controverse. Ce que Milton a voulu dire, il l'a dit expressément: il faudrait s'aveugler pour se méprendre sur ses sentiments. Nous allons essayer de les exposer, tels qu'ils ressortent clairement à nos yeux du traité *de Doctrinâ Christianâ*, ainsi que des derniers écrits de Milton qui furent manifestement contemporains de ce testament religieux. On ne nous accusera pas, d'autre part, d'outrer les conséquences de la doctrine unitairienne. Nous en cherchons l'expression la plus simple, et sans doute la plus autorisée, dans divers écrits de Channing, c'est-à-dire auprès de l'homme qui en est resté, aux yeux de nos contemporains, le plus illustre représentant. Mettre en face l'un de l'autre Milton et Channing, c'est associer la noblesse

du génie à celle des sentiments, et l'indépendance austère de l'esprit à la fermeté et à la sincérité des convictions. Si de cette équitable confrontation, il en résulte que Milton eût repoussé sans doute l'honneur que lui faisait Channing en l'inscrivant en tête des précurseurs de l'unitarianisme, il faudra renoncer à ces classifications superficielles qui rangent de force un esprit sous un drapeau qu'il n'eût pas reconnu, en ne regardant qu'à l'enseigne de sa pensée.

C'est à la racine même de la croyance chrétienne qu'apparaît tout d'abord la différence profonde qui sépare les opinions religieuses de Milton de celles des unitairiens. Aux yeux de ceux-ci, le sens des Écritures, acceptées elles-mêmes au nom des règles ordinaires du témoignage humain doit être cherché par les mêmes moyens qui expliquent pour nous tout autre livre; Dieu ne saurait contredire dans l'Écriture les grandes leçons que révèlent ses œuvres. La révélation surnaturelle n'est que le complément de la révélation naturelle. Si la raison humaine était incapable de discerner dans ce domaine le vrai d'avec le faux, elle serait également impuissante dans tous les autres. Elle est donc le critérium unique de la vérité. La renonciation à la raison est plus dangereuse que l'usage excessif qu'on en peut faire. Dieu, le maître de l'éternelle sagesse, n'a pu faire de sa créature le jouet d'une éternelle erreur. La bonté de Dieu nous est un gage de l'aptitude de notre raison. La révélation est une œuvre de lumière; elle ne saurait aveugler celui qui s'en approche avec un

esprit droit et un cœur pur. La Bible tout entière est utile au salut; mais l'Ancien Testament ne doit servir au chrétien que pour illustrer le Nouveau. Jésus-Christ est le seul maître des chrétiens [1]. L'Ancien Testament est le code de l'enfance de l'humanité : le Nouveau est la loi de l'homme adulte.

Si quelques paroles hardies de Milton semblent rapprocher tout d'abord sa pensée de celle de Channing, l'examen le plus superficiel ne laisse point de place à cette confusion. Milton croit bien, nous l'avons vu, que personne ici-bas n'est chargé d'interpréter l'Écriture; mais son indépendance ne se révolte qu'à la pensée d'obéir à des explications humaines. Ce qu'il conteste à l'autorité des hommes, il le porte aux pieds du Tout-Puissant, le seul maître des chrétiens. Tout homme peut comprendre l'Écriture; mais il a besoin pour cela, de l'assistance de l'Esprit de Dieu, assistance qu'il ne refuse jamais au chrétien qui la demande humblement. La Bible n'est pas seulement pour lui un document sacré destiné à nous édifier et à nous instruire; c'est la loi, par excellence, la loi de notre raison comme celle de notre vie, et quand elle semble contredire le bon sens et l'opinion commune, c'est au bon sens et à l'opinion commune de s'incliner devant elle. Comme Channing, il

[1] Channing, *Unitarian Christianity*, t. I, p. 530. Édition de Londres (1851). — Voir aussi : *Objections to unitarian Christianity considered*, t. II, p. 366; *Unitarian Christianity most favourable to piety*, t. I, 505-584.

est vrai, Milton affiche le plus grand dédain pour toute théologie ; mais qu'est-ce que le traité *de Doctrinâ Christianâ*, si ce n'est une longue dissertation de théologie? Milton dédaignait la théologie des autres ; Channing s'éloigne avec mépris de toute théologie. L'un et l'autre semblent, il est vrai, également peu préoccupés des problèmes métaphysiques ; mais aux yeux de Milton, toute la métaphysique est dans la révélation, et nous avons vu quelle singulière théodicée sort de ce long entretien de son esprit avec la parole révélée. Channing ne connaît pas ces écarts ; mais c'est qu'il ne connaît pas, ou semble ne vouloir pas connaître les vastes problèmes qui agitent l'esprit humain. Son esprit demeure dans ces régions moyennes qui servent de terrain commun à la philosophie et à la morale. Ne lui parlez pas de l'extase, ne lui parlez pas de la spiritualité chrétienne. Une sainte Thérèse, un Wesley, un Fox, un Bunyan sont pour lui des êtres inexplicables. Tout mysticisme est pour lui « une horrible corruption et une dégradation de la religion [1]. » Le long procès de Bossuet et de Fénelon est pour lui lettre close. Or, si Milton ne semble jamais avoir partagé les ravissements d'esprit ni les sombres désespoirs d'un Vane ou d'un Fleetwood, il a connu et respecté ces états extraordinaires de la conscience chrétienne. Ceux qu'il a aimés, ceux dont il a suivi les projets audacieux et les sanglantes erreurs étaient des mystiques

[1] *Objections to unitarian Christianity considered*, t. II, 366.

chrétiens. L'homme qui dans la nuit éternelle que Dieu avait répandue sur son âme rêvait à l'aurore de l'humanité, et qui, dans le vol sublime de sa poésie, remontait jusqu'aux mystérieuses origines de toutes choses, ne saurait être rangé parmi les adversaires de la métaphysique : le *Paradis perdu* n'est qu'un admirable exposé du système de l'univers. La popularité de ce poëme a trop souffert de l'excessive portée de la pensée de Milton, pour que le poëte n'en recueille pas le bénéfice dans le domaine de la pensée et de l'abstraction.

Ce n'est point au reste, à propos des problèmes de la religion naturelle, qu'on peut s'attendre à voir se prononcer des divergences bien profondes entre Milton et les modernes unitairiens. S'il y a même quelque chose dont nous ayons lieu d'être surpris, c'est que la hardiesse de cette extrême gauche du protestantisme ait désarmé si facilement devant la libre recherche des vérités métaphysiques. Si tout est du domaine de la raison, tout est discutable, et là, comme ailleurs, les unitairiens ne sauraient ignorer que tout a été discuté. Admettre comme des axiomes les vérités de la religion naturelle, y rattacher même par un lien continu certaines données de l'ordre surnaturel, comme l'a fait Channing dans ses *Evidences of Christianity*, c'est se donner, en face de la libre pensée, une foi d'autorité qu'il est difficile d'écarter ensuite dans le domaine de la théologie. A cent cinquante ans de distance, Milton et Channing se donnent la main pour replacer au

seuil de la religion naturelle, la borne qu'ils ont arrachée devant la liberté d'examen en matière théologique. L'Allemagne a prouvé depuis combien ce temps d'arrêt est illusoire, et combien le bon sens de l'humanité est compté pour peu de chose par les partisans de la libre recherche illimitée. Channing, né aux confins de ce siècle, n'a pas laissé effleurer son esprit par le souffle de l'incrédulité voltairienne. Il a pour le XVIIIe siècle le même mépris que celui-ci avait pour ses devanciers. On s'en étonne moins, quand on songe que le théisme chrétien est, à vrai dire, le fond même de la religion unitairienne. Ces arguments d'école sur Dieu, ses attributs et sa providence, c'est le plus clair de sa théologie : c'est même son arsenal de guerre contre les autres communions chrétiennes. C'est au nom même de la doctrine communément reçue du spiritualisme, que Channing s'élève contre le dogme de la Trinité. Les textes scripturaires tiennent peu de place dans ce débat. La doctrine de l'unité de Dieu exclut la Trinité : celle de la justice de Dieu exclut l'élection et la grâce, celle de la bonté de Dieu exclut la réprobation divine. Dieu ne saurait contredire la révélation naturelle par la révélation biblique. Rousseau, que les unitairiens ne réclament pas, je ne sais pourquoi, pour un des leurs, n'en a jamais dit davantage.

Mais c'est au point même qui semble le trait-d'union entre Channing et Milton que va bientôt éclater leur dissentiment profond sur le fondement

de la foi chrétienne. S'ils se donnent la main pour condamner en bloc toutes les communions chrétiennes qui font du dogme de la Trinité la pierre angulaire de l'édifice religieux, ils se séparent avec éclat, quand il s'agit de savoir ce que c'est que le Fils de Dieu, quel est le prix qu'il a payé pour la rédemption de l'humanité, quelle est la nature de sa médiation et celle du salut qu'il a apporté au monde. On sait quel est le résumé de l'argumentation unitairienne. Il n'y a qu'un Dieu, c'est-à-dire une seule substance, une seule intelligence, une seule personne divine, et des casuistes religieux peuvent seuls admettre ces distinctions quintessenciées sur la distinction de l'essence et de la qualité. Le dogme de la Trinité, tout en reconnaissant nominalement l'unité de Dieu, la détruit dans son essence même : elle nous présente trois agents devenus distincts, ayant une existence, une volonté, une action différentes. Il n'y a qu'un Dieu qui est le Père. Nous l'adorons, comme Jésus-Christ lui-même l'a adoré. Pourquoi l'Écriture ferait-elle cette distinction perpétuelle entre le Père et le Fils, si ce titre appartenait également à Jésus. Il n'y a pas un seul passage de l'Écriture où le mot de Dieu désigne trois personnes ; or, une doctrine si difficile, si étrange à concevoir, devrait au moins être enseignée distinctement. Le christianisme a grandi au milieu d'ennemis acharnés qui n'auraient pas manqué de relever le caractère contradictoire du dogme de la Trinité. Jamais ils ne l'ont fait dans les temps apostoliques. Si c'était là le

point central d'une doctrine détestée, pourquoi ne provoque-t-il pas une controverse.

Outre qu'elle n'est appuyée ni sur la raison, ni sur l'Écriture, cette doctrine divise et distrait l'âme chrétienne dans sa communion avec Dieu. Le dogme de l'unité de Dieu nous offre un unique objet d'adoration. Si cette adoration se divise entre trois personnes, elle perd quelque chose de sa pureté et de son ardeur. Elle retire au Père une part de notre amour, pour la transporter au Fils. Il y a plus, Jésus-Christ, mis en possession de l'éternelle Divinité, devient infiniment plus intéressant à nos yeux que le Père. Ce Dieu que l'homme rapproche ainsi de lui, devient son Dieu unique : c'est le principe de l'idolâtrie. Un Dieu, qui a revêtu la chair humaine, qui a connu nos besoins et nos misères, parle mieux à notre esprit qu'un être purement spirituel, impalpable, à peine compréhensible. Dieu devient le vengeur : le Fils, le médiateur, le miséricordieux. Cela ne saurait être. Comme Dieu est un, Jésus-Christ aussi est un, une essence, une intelligence, une personne unique, et essentiellement distincte de Dieu. Le dogme de la Trinité attribue à Jésus-Christ deux existences, et provoque ainsi une inévitable confusion. Les deux natures de Jésus-Christ sont impénétrables l'une à l'autre : elles subsistent côte à côte, et la théologie, par cette incroyable création, semble jeter un défi au bon sens de l'humanité. Que si les trinitairiens prétendent qu'elle est nécessaire à l'harmonie des Écritures, attendu que certains textes

attribuent à Jésus-Christ des propriétés divines, ont-ils beaucoup gagné en substituant au mystère la confusion et l'obscurité? Jésus-Christ ne fait aucune allusion à la distinction de ses deux natures. C'est qu'il n'en a possédé qu'une seule. Il va de soi que, en repoussant *à priori* la doctrine de trois personnes en Dieu, les unitairiens ne peuvent admettre que, Jésus-Christ soit le Dieu unique. Quand il parle de Dieu, semble-t-il parler de lui-même? En aucune façon. Il a soin, au contraire, de se distinguer du Dieu unique, affirmant ainsi son infériorité. Il est le Fils de Dieu, en ce sens qu'il est l'envoyé de Dieu, qu'il parle et opère des miracles au nom de Dieu. Il semble que Jésus-Christ mette un soin particulier à établir lui-même une distinction que confirment assez ses souffrances et sa mort. Les deux ou trois textes, qui semblent lui attribuer des qualités divines, doivent être interprétés selon la teneur générale des Évangiles. Le tout emporte la partie. L'homme aussi est appelé Dieu dans l'Écriture, et cependant il ne nous viendra jamais à la pensée de prendre cette expression pour autre chose que pour une figure.

Voilà, en résumé, l'argumentation de Channing. Telle n'est pas, il s'en faut bien, la doctrine de Milton. Toute sa thèse se résume dans cette unique assertion : c'est que le Christ, tel qu'il apparaît dans les Écritures, tel qu'il se représente lui-même, n'est pas la seconde personne de la sainte Trinité, qu'il est subordonné au Père, qu'il n'est pas de toute éternité.

Fidèle à sa ferme croyance en l'inspiration littérale des Écritures, c'est sur ce terrain qu'il s'établit tout d'abord. Il ne met pas, comme Channing, la foi chrétienne en demeure de se conformer aux notions premières de la raison. C'est avec une sorte de solennité respectueuse qu'il aborde ce grave débat : il lui en coûte, on le voit, de se séparer sur ce point essentiel de la tradition chrétienne. « Si ceux avec lesquels j'ai à discuter, dit-il, pouvaient apporter un témoignage direct du ciel, qui établit la doctrine qu'ils ont adoptée, ce ne serait pas moins qu'une impiété que d'essayer de soulever, je ne dirai pas une clameur, mais un simple murmure contre elle. Mais comme ils n'ont pour eux qu'un pouvoir humain, assisté d'une illumination spirituelle commune à tous les chrétiens, il n'est pas déraisonnable qu'ils concèdent le droit d'une recherche sérieuse et d'une libre discussion à un homme qui cherche la vérité par la même voie qu'eux-mêmes, et dont le désir d'être utile à l'humanité est égal au leur. » Toutefois ce que proclame l'Écriture, il faut bien l'accepter, quoi qu'il en coûte. Dieu a parlé : toute métaphysique doit s'incliner devant lui. Milton réunit tous les passages du Nouveau Testament qui affirment l'unité de Dieu, et certes, on ne saurait dire qu'ils laissent quelque place à la controverse et à la négation. En face de cette doctrine qui éclate en traits de feu dans tout le Nouveau Testament, quels textes peut-on opposer dans lesquels apparaisse clairement le dogme de la Trinité des personnes dans l'unité divine? Ces textes

se réduisent à deux (*Jean*, VII, 30:) « Moi et mon père, nous sommes un, » et (*Jean*, VII, 7 :) « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. » Milton n'ignore pas qu'on peut élever des doutes sur l'authenticité de ce dernier passage, attendu qu'il manque dans plusieurs manuscrits et dans toutes les traductions antérieures à la Vulgate ; mais fût-il authentique, il n'aurait en aucune façon, suivant lui, le sens que lui donnent les théologiens Trinitaires. En vain, prétendrait-on que Jésus-Christ est souvent appelé dans le Nouveau Testament Dieu et même Jehovah, et que les caractères de la Divinité lui sont attribués;, car, dans une foule de passages, l'expression usitée pour désigner Dieu, et même le pluriel hébreu Elohim comportent le sens le plus étendu : l'Écriture l'applique fréquemment aux anges et même aux hommes.

Milton rejette naturellement, comme Channing, la doctrine de la double nature de Jésus-Christ, et ne lui trouve aucun fondement dans l'Écriture : « Ceux, dit-il, qui soutiennent cette opinion, se servent de la double nature de Jésus-Christ comme d'un subterfuge commode pour échapper aux arguments qui les pressent. Ce que l'Écriture dit du Fils, ils l'appliquent, suivant leur convenance, dans un sens restreint et partiel, tantôt au Fils de l'Homme, tantôt au Médiateur dans sa divine mission, tantôt au Médiateur dans sa mission humaine, et bientôt après à Jésus-Christ dans l'union de ses deux natures. »

L'Écriture ne donne aucun prétexte à de pareils subterfuges. C'est en vain qu'on allègue le passage de l'épître aux *Philippiens*, II, 6 : « Qui étant en forme de Dieu..... » Si ce passage prouve la divinité de Jésus-Christ, pourquoi le verset suivant : « A pris la forme d'un serviteur..... » ne prouverait-il pas que Jésus a été réellement aussi un serviteur ? Nulle part l'Écriture ne désigne l'existence réelle par ce terme de « forme. » Selon Milton, « être en forme de Dieu » veut dire « être à l'image de Dieu, » expression qui est fréquemment appliquée au Sauveur et même à l'homme.

Nous n'imposerons pas au lecteur la longue énumération des textes que Milton apporte en témoignage de son opinion. Quelle opinion a jamais manqué de textes ! Mais Milton ne serait pas un controversiste, s'il n'employait pas contre ses adversaires des arguments qu'il se fût indigné de voir tourner contre lui. Les théologiens deviennent volontiers rationalistes et logiciens, quand il s'agit de réduire à l'absurde l'opinion de leurs adversaires. Nous venons de voir Milton invoquer exclusivement l'autorité des Écritures : le voici qui s'établit maintenant le champion de la raison, et qui demande qu'avant tout on respecte ses droits : « Comment, s'écrie-t-il, la raison peut-elle établir, comme elle y serait obligée en pareil cas, une doctrine contraire à la raison ? Il est hors de doute que le produit de la raison don être d'accord avec la raison, et non une notion aussi absurde qu'elle est éloignée de toute compréhensioti

humaine. » Hume n'en aurait guère dit davantage. Quel dogme chrétien, je le demande, ne succomberait sous les efforts d'une logique aussi subtile que celle-ci : « Celui qui a été conçu de toute éternité ne peut avoir été engendré par le Père ; car ce qui a été fait de toute éternité ne peut pas avoir été l'objet d'un acte particulier : celui que le Père a engendré de toute éternité, le Père l'engendre encore : celui qu'il engendre encore n'est pas engendré déjà et n'est pas encore un fils ; car une action qui n'a pas de commencement ne peut avoir de terme. Il paraît, en outre, également impossible que le Fils ait pu être engendré ou soit né de toute éternité. S'il est le Fils, il doit avoir été originairement dans le Père et procéder de lui, ou il doit avoir toujours été, comme il est maintenant, séparé du Père, existant par lui-même et indépendant. S'il était originairement dans le Père et qu'il existe maintenant séparément, il a subi à un moment quelconque un changement, et dès lors il est sujet au changement. S'il à toujours existé séparément et indépendamment du Père, comment peut-il avoir été engendré, comment peut-il être le Fils, comment peut-il être séparé en existence, s'il ne l'est également en essence, puisque (laissant de côté toute subtilité métaphysique) une essence substantielle et une existence sont la même chose[1] ? » On voit si Milton a laissé lui-même de côté toute

[1] Milton ajoute encore dans un autre chapitre : « Son essence ne peut être la même que celle du Père ; car si elle était la même, elle n'eût pu se fondre dans une seule personne avec l'homme, sans que le Père fût ren-

subtilité métaphysique. Bayle, caché dans une ville de Hollande, l'eût regardé de son fin et sceptique sourire, s'il l'eût entendu parler ainsi et prendre à son compte des arguments devant lesquels succomberait toute doctrine surnaturelle? La doctrine de la Trinité est-elle la seule dans ce livre, dont Milton faisait l'âme et la règle de sa foi, qui expose à de semblables raisonnements la folie de la croix?

Ainsi, ni l'Écriture ni la raison ne témoignent, suivant Milton, en faveur de ceux qui font de Jésus-Christ la seconde personne de la sainte Trinité. On veut que celui qui a été fait homme soit nécessairement le Dieu suprême, parce que, d'après l'épître aux *Hébreux*, VII, 26, 27, il fallait un sacrificateur saint, sans méchanceté, sans souillure, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux. Que prouvent ces paroles? *Pas même que Jésus-Christ est Dieu*, et bien moins encore qu'il était nécessaire qu'il le fût. Le texte dit qu'il *a été élevé* au-dessus des cieux, et non qu'il était élevé au-dessus des cieux par nature. La vie éternelle lui est attribuée. Ne l'est-elle pas aux anges et aux hommes? Où l'Écriture dit-elle que Dieu seul peut approcher de Dieu, effacer le péché, apaiser et vaincre la colère de Dieu, accomplir la loi, en un mot, nous rendre les bénédictions que nous avons perdues? Elle dit simplement que celui-là a le pouvoir de le faire, à qui Dieu l'a

fermé dans la même union, à moins que l'homme ne devînt une seule personne avec le Père et le Fils, ce qui est impossible. » (*De Doctr. Christ.*, p. 293.)

accordé, c'est-à-dire le Fils de Dieu en qui il a mis toute sa complaisance[1]. Aussi Jésus ne s'est-il jamais donné lui-même aucun des attributs divins. Il ne s'attribue jamais le nom de Dieu, ni la suprême domination sur le ciel et sur la terre, ni la suprême bonté, ni la suprême gloire. Il n'est donc pas la seconde personne de la Trinité : il n'est pas le Dieu unique et tout-puissant, il a eu un commencement dans l'espace et dans la durée.

Cependant Jésus a sauvé et racheté le monde. Qu'est-ce donc que cet être mystérieux qui a apaisé en notre faveur la justice de Dieu? C'est ici que Milton se sépare des unitairiens, et qu'il semble vouloir rendre à Jésus, au nom de l'immensité de son œuvre, ce qu'il vient de lui arracher, au nom de l'infaillible parole de l'Écriture. Qu'est-ce que Jésus, selon la croyance de Channing et des unitairiens ? Il semble au premier abord assez difficile de le déterminer. Là, où ils ne sont pas mis au pied du mur par les nécessités de la controverse, les unitairiens prodiguent, à l'envi des orthodoxes les plus sévères, les noms de Fils de Dieu, de rédempteur, de médiateur. Mais il

[1] *De Doctr. Christ. Of men's restoration*, p. 293. Milton semble aller plus loin encore. On lit dans le *Paradis reconquis*, I, 290, les vers suivants :

> Now by some strange motion I am led
> Into the wilderness, to what intent,
> I know not yet, perhaps I need not know,
> For what concerns my knowledge God reveals.

Il semblerait résulter de ce passage que, selon Milton, le Christ ne possédait pas toute la science que la nature humaine pouvait posséder, par suite de l'union de ses deux natures.

n'est pas nécessaire d'aller très-au fond de la doctrine unitairienne, pour s'assurer qu'ils n'entendent pas attribuer à Jésus autre chose que des titres honorifiques et des mérites tout humains. Il ne faut jamais douter de la sincérité de personne, et surtout d'un homme tel que Channing; mais si nous ne savions quel est le pouvoir magique des mots, et combien l'esprit s'habitue facilement à dépasser dans l'expression la portée réelle de la pensée, nous serions tentés de lui demander compte du mystère qu'il laisse ainsi planer sur ses véritables opinions. Ne croyant ni au péché originel, ni à la rédemption, quelle valeur les unitairiens attribuent-ils au sacrifice accompli par Jésus sur la croix? A ceux qui disent qu'il fallait à l'homme déchu un médiateur infini et divin, ils répondent: « Pourquoi? Les Trinitaires croient-ils que Dieu ait souffert sur la croix? Non: suivant eux, Jésus seul a souffert sur la croix. C'est l'homme en lui qui a souffert: il n'est donc pas un médiateur infini. Leur cœur s'émeut à la pensée qu'un Dieu a pris notre chair et notre sang, et souffert pour nous; mais si Dieu est venu dans le monde, il n'a pu dépouiller ni sa perfection ni sa félicité infinies. En prenant notre chair, il est donc demeuré avec le Père et remplissait avec lui le ciel, la terre et l'immensité. Ainsi la souffrance et l'humiliation d'un Dieu ne peuvent être qu'une fiction. Les unitairiens pensent au contraire que l'humiliation du Christ a été entière et réelle, que le *Sauveur tout entier*, et non pas une partie de lui-même, a souffert sur la

croix. Jésus mourant est pour eux un être, une intelligence unique, et cette plénitude du sacrifice le rend plus adorable et plus touchant. »

Mais qu'est-ce que ce sacrifice et ce salut, qu'est-ce que cette médiation opérée par le Christ ? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que ce soit peu de chose d'accepter comme divine la mission de Jésus-Christ et son œuvre. Si Jésus a parlé au nom de Dieu, le monde a une loi divine, et ceux qui refusent le nom de chrétiens aux hommes qui regardent comme divins les enseignements du Christ, à part de sa personne, oublient sans doute qu'il y a dans le monde des esprits qui ne reconnaissent rien de divin dans ce monde et dans l'univers. Mais il est permis de dire néanmoins qu'en ce qui concerne la personne de Jésus-Christ, les unitairiens pourraient s'épargner la peine de lui décerner les titres pompeux de Fils de Dieu et de Sauveur ? Suivant eux, Jésus a été envoyé par le Père pour délivrer spirituellement et moralement l'humanité, sauver l'homme du péché et de ses conséquences. Il a accompli cette œuvre par sa prédication, par l'idée de Dieu qu'il a répandue autour de lui, par la promesse qu'il a faite au nom de Dieu au pécheur repentant, par la grâce promise aux hommes de bonne volonté, par son exemple incomparable qui a fait voir en lui la vertu vivante et marchant sur la terre, par ses souffrances et par sa mort, par sa résurrection qui a été le sceau de sa divine mission, par son intercession auprès de Dieu, et par le pouvoir qui lui a été donné de juger

les vivants et les morts. Il y a, au reste, parmi les unitairiens, divergence d'opinion sur la nature de la médiation opérée par le Christ. Les uns pensent que sa mort ne nous procure le pardon qu'en représentant sans cesse à nos yeux son image, et en nous amenant ainsi au repentir ; les autres attribuent à sa mort même une influence spéciale qui dégrève la nature humaine de son péché; mais ces derniers sont en petit nombre. Tous s'accordent à rejeter l'idée que la mort de Jésus-Christ apaise sans cesse le ressentiment de Dieu : c'est là, suivant eux, donner une idée dégradante de la Divinité. C'est la miséricorde divine, au contraire, qui a fait de lui notre Sauveur. Ils ne sauraient non plus admettre que l'homme ayant péché contre un être infini était condamné à une peine infinie, et qu'il fallait une victime infinie pour le racheter. Aucun texte de l'Écriture ne justifie cette doctrine. Dieu ne peut pas souffrir pour ses créatures. Il est impossible de concilier un caractère inexorable dans la punition et un amour infiniment miséricordieux dans la rédemption. Le Christ est venu pour changer le caractère de l'homme et non celui de Dieu, pour écarter la punition, et non pour communiquer sa divine sainteté.

Ce Christ dépouillé et couronné, ce Christ des Sociniens paré de quelques oripeaux pompeux, est-il celui de Milton? Non certes. Si la raison peut concevoir un être qui, n'étant pas le Dieu suprême, participe souverainement à tout ce qui émane de la Divi-

nité, si la pensée peut saisir dans les mystères de l'éternité la première incarnation de la volonté de Dieu dans un être qui, n'étant pas lui, est cependant sorti de lui ; cet être est le Christ que Milton reconnaît dans l'Écriture. « Il est certain, dit-il, quoi qu'on ait pu alléguer contre cette assertion, que le Fils existait au commencement sous le nom de Logos ou de Parole, et fut le premier-né de toute création, celui par lequel toute chose a été faite ensuite sur le ciel et sur la terre. » Milton sait donc qu'il existe des chrétiens qui ne reconnaissent en Jésus qu'un prophète, et il ne veut pas être confondu avec eux. S'il est quelque doctrine hétérodoxe dont il semble se rapprocher, sans toutefois s'abandonner à ses rêveries, c'est celle des hiérarchies alexandrines : « Jésus est appelé le Fils de Dieu, dit-il encore, simplement parce qu'il n'a pas eu d'autre père que Dieu ; c'est pour cela qu'il dit lui-même que Dieu est son père (*Jean*, v, 18). On doit comprendre par là que Dieu a donné à son Fils autant qu'il lui a paru bon de sa nature divine, et même de la divine substance elle-même, pourvu qu'on ne confonde pas la substance avec l'essence divine tout entière, ce qui alors voudrait dire que le Père a donné au Fils ce qu'il retenait numériquement pour lui-même. Ce serait une contradiction de termes et non un mode de génération. Voici tout ce qui est révélé concernant la génération du Fils de Dieu. Quiconque veut être plus sage que cela s'aveugle dans sa poursuite de la sagesse, déçu par l'as-

pect trompeur d'une vaine philosophie ou plutôt du sophisme, et plongé dans les ténèbres. Cette opinion n'est d'accord ni avec l'Écriture, ni avec la raison. Il faut donc adopter l'autre alternative, c'est-à-dire que si Dieu est un Dieu unique, et si ce Dieu unique est le Père, et si néanmoins le Fils est appelé aussi Dieu, le Fils doit avoir reçu le nom et la nature de la Divinité de Dieu le père. »

Achevons de mettre en tout son jour cette figure du Christ, telle que l'a comprise Milton, en la faisant descendre du ciel sur la terre, et nous verrons ce que, dépouillée de sa suprême puissance et subordonnée au Père, elle conserve encore de divin. On vient de voir si l'horreur qu'inspirait à Milton la théologie métaphysique du concile de Nicée le met lui-même à l'abri de la métaphysique. De la position intermédiaire qu'il prend entre les orthodoxes et les unitairiens, il est obligé de soulever et de résoudre à sa manière les mystérieux problèmes que recèle le dogme de l'Incarnation. Émanée ou consubstantielle, la nature de Jésus-Christ participe à la Divinité : elle s'est donc trouvée ici-bas mêlée et comme accolée à la nature humaine. Milton ne recule pas devant ces abîmes, et il les franchit avec cette hardiesse que lui donne le point d'appui solide qu'il croit trouver dans l'Écriture. « Celui, dit-il, par qui toutes choses ont été faites dans le ciel et sur la terre, et les anges eux-mêmes, celui qui, au commencement, était la parole, et Dieu avec Dieu, et quoique n'étant pas le Dieu suprême, le premier-né de toute créature, doit

avoir existé avant son incarnation, quelles que soient les subtilités par lesquelles ceux qui plaident pour la nature purement humaine de Jésus-Christ, ont cherché à se soustraire à cette conclusion [1]. » C'est là, Milton le reconnaît lui-même, un auguste mystère. Pourquoi ne pas nous incliner devant lui, comme l'ont fait ces écrivains sacrés? Croit-on apaiser ces doutes de l'esprit au moyen de la doctrine de l'union hypostatique? Mais si la nature humaine du Christ n'a jamais eu une existence propre et indépendante, ou si le Fils de Dieu n'a pas assumé cette existence, il n'a pas été un homme véritable, il n'a pas assumé la substance, l'essence humaine [2]. Il y a évidemment en Christ une union des deux natures, et par conséquent des deux personnes : le mode de cette union nous est inconnu. Si on prenait le parti de définir l'union des deux natures, il faudrait aussi définir leurs formes. Car si la nature humaine et la nature divine se sont fondues en une seule personne, ces deux natures doivent avoir eu également une forme extérieure unique. Dès lors, ou la forme divine aurait disparu dans la forme humaine, ce qui serait absurde, ou *vice versâ* la nature humaine aurait disparu dans la nature divine, comme l'ont soutenu les Eutychéens, à moins qu'on ne dise, comme les Nestoriens, qu'il a eu deux formes. Pourquoi ne pas nous contenter de savoir que le Fils de Dieu, notre médiateur, a été fait chair, et qu'il a été à la

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 288.
[2] *De Doctr. Christ.*, p. 292.

fois Dieu et homme [1]. Ne sait-on pas qu'avec la doctrine de la consubstantialité, on arrive à déclarer nécessaire l'incarnation du Père? Suivant Milton, les deux substances, divine et humaine, se sont pénétrées réciproquement, au point que la mort s'est étendue à la nature divine elle-même, et ainsi se trouve résolue la difficulté qu'a soulevée la descente de Jésus aux enfers, puisque, suivant Milton, la mort frappe également l'âme et le corps [2]. Aussi, la nature humaine du Christ, quoique élevée à un état de gloire supérieure, existe néanmoins dans un lieu défini, et n'a pas possédé, comme on l'a prétendu parmi les réformés, le don d'ubiquité [3]. De même, comme il s'est dépouillé et sacrifié dans ses deux natures, toutes deux participent à son exaltation, sa divinité par sa restauration et sa manifestation, son humanité par une accession de gloire [4].

Voilà ce qu'on appelait au XVIIe siècle se piquer de dédain pour la théologie et la métaphysique! La simple attention que Milton prête à ces mystérieux problèmes eût fait sourire Channing. C'est que pour Milton, ils tiennent aux entrailles mêmes du christianisme. C'est en entrant dans le grand courant de

[1] *Ibid.*, p. 293.
[2] *De Doctr. Christ.*, p. 305. — *Ibid.*, p. 308.
[3] Milton oublie ici sa doctrine quasi panthéiste sur la confusion de l'esprit et de sa matière.
[4] *Ibid.*, p. 309 (voir aussi *Paradis perdu*, III, 313).

Therefore thy humiliation shall exalt
With the thy manhood also to this throne;
Here shalt thou sit incarnate, here shalt reign
Both God and man, son both of God and man.

la tradition chrétienne que Milton aborde le mystère de la chute et celui de la rédemption. Chute véritable à ses yeux, puisque de la longue contemplation, de la pensée toujours présente de cette source des misères humaines, est sorti le poëme du *Paradis perdu*. Rédemption non moins véritable, puisque Milton a trouvé dans le *Paradis reconquis* le couronnement de son premier poëme. Comment classer sérieusement Milton parmi les unitairiens, quand l'œuvre qui fut comme le sommaire de sa pensée, repose sur une donnée qui n'a guère à leurs yeux plus de réalité que celle des poëmes d'Homère et de Virgile ! Suivant Milton, au contraire, le péché de nos premiers parents a été commis d'abord par suite de l'instigation du démon, puis en vertu de la faillibilité humaine. La désobéissance de l'homme contenait par le fait une transgression de toute la loi, puisqu'elle contenait tous les vices et toutes les mauvaises actions dans le fait de la désobéissance. Toute la race humaine future a dû partager ce péché, puisqu'elle en a partagé la punition ; et c'est là, en effet, une tradition commune à toutes les nations, à toutes les religions. La mort est la principale des peines qui ont suivi la transgression : mort spirituelle, ou perte de la grâce divine et de l'innocence, mort corporelle, mort éternelle enfin par le supplice infligé aux damnés. Tout mourrait donc dans l'homme sans la restauration opérée par le Christ. Cette restauration comprend la rédemption et la résurrection. Rédemption de la nature humaine par le sacrifice de

la croix, résurrection accomplie par le pécheur repentant. La rédemption a été opérée par Jésus-Christ au prix de son propre sang et par un acte volontaire. La satisfaction payée par lui a consisté à remplir la loi d'une manière parfaite ; il a aimé l'homme au point de donner sa vie pour lui, et de payer le prix exigé pour la rédemption de l'humanité tout entière. Ce n'est pas, dans la pensée de Milton, une rédemption abstraite dont la contemplation nous rachète du péché ; ce n'est pas non plus un exemple divin qui suffit à régénérer l'âme : c'est la transformation de la nature humaine par le sacrifice de Jésus-Christ. « C'est en vain, dit-il, que cherchent à échapper à l'évidence des textes, ceux qui soutiennent que Christ est mort non à notre place, et pour notre rédemption, mais pour notre intérêt abstrait et comme exemple pour l'humanité. En même temps, je me déclare incapable de comprendre comment ceux qui considèrent le Fils comme étant de la même essence que le Père, peuvent expliquer l'incarnation et la satisfaction [1]. » Et ici, le vaste génie de Milton semble planer d'un vol hardi au-dessus de l'intolérance théologique de toutes les Églises, et comprendre dans son sens le plus élevé et le plus étendu la révolution que le sacrifice de la croix a apportée dans l'humanité. Suivant lui, la satisfaction a été payée pour la race humaine tout entière et non pas seulement pour les élus. Il dit bien qu'en déclarant

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 310.

que « quiconque croira en lui ne périra pas. » Dieu semble avoir partagé le monde en croyants et non croyants, et promettre aux croyants seuls le salut; mais comme, en réalité, toute créature reçoit la grâce suffisante, le Christ a satisfait pour toute l'humanité[1].

Cette universalité des moyens de salut ne diminue en rien l'efficacité du salut personnel. La Rédemption n'est pas la purification. Christ a racheté tous les transgresseurs, mais il ne purifie que ceux qui s'adonnent avec ardeur aux bonnes œuvres. Tous sont rachetés, même ceux qui ne le savent pas, même ceux qui sont encore ennemis et pécheurs; mais nul n'est purifié si sa volonté ne consent et s'il n'a la foi[2]. « On peut objecter, dit-il, que tous n'ont pas connu le Christ. Je réponds que cela ne prouve rien contre la doctrine que tous sont appelés en Christ seul... Comme la rançon qu'il a payée est en elle-même suffisante pour la rédemption de toute l'humanité, tous sont appelés à en partager le bénéfice, quoique beaucoup puissent en ignorer la source... Le sacrifice parfait de Christ peut être abondamment suffisant, même pour ceux qui n'ont jamais entendu le nom du Christ, et qui ne croient qu'en Dieu..... Il ne doit pas paraître extraordinaire que plus d'un d'entre les Juifs ou des autres hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ, ou depuis, mais à

[1] *Ibid.*, p. 312.
[2] *Ibid.*, p. 314.

qui il n'a jamais été révélé, aient été sauvés par la seule foi en Dieu...[1] » L'expiation accomplie par Jésus est donc universelle et complète, et c'est ce qui fait qu'aux yeux de Milton, rien ne justifie la doctrine catholique du purgatoire; car, outre qu'elle n'est indiquée dans aucun texte de l'Écriture, elle semblerait prouver que Christ n'a pas fait pour nous une expiation complète, et que nous devons être purifiés par le feu.

Au reste, si on veut voir, dans son reflet immédiat, la véritable pensée de Milton sur le caractère et l'œuvre de Jésus-Christ, ce n'est pas dans la sécheresse théologique d'un traité qu'il faut l'aller chercher. Le Christ sauveur et réparateur, tel que Milton l'a compris, vit et respire dans le *Paradis perdu*, avec son divin caractère de mansuétude et de pureté. L'homme n'a pas encore péché, et déjà ce Fils, dans son ineffable compassion, prévoit sa chute et s'offre en victime expiatoire. « Me voici, dit-il au Père, vie pour vie, je me présente. Que ta colère retombe sur moi; que je devienne l'homme à tes yeux. Afin de le sauver, je quitterai ton sein; j'abandonnerai librement la gloire dont je jouis auprès de toi; pour lui je mourrai satisfait. Que la mort exerce sur moi sa fureur !... Ses paroles cessèrent, mais, dans son aspect miséricordieux, le silence parla encore. » Quand le Fils vient prononcer la sentence terrible du jugement divin, quelle compassion suprême tempère par la

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 340.
[2] *Paradis perdu*, III, 237.

promesse du pardon l'amertume du châtiment ! Il descend dans le jardin d'Éden, « comme un vent doux du soir, » et sa parole mêle à la sentence terrible comme le murmure d'une brise harmonieuse : « Voyant ces deux criminels debout et nus, au milieu d'un air qui allait souffrir de grandes altérations, il en eut compassion ; il ne dédaigna pas de prendre dès ce moment la forme de serviteur, qu'il prit plus tard, lorsqu'il lava les pieds de ses disciples. Avec l'attention d'un père de famille, il couvrit leur nudité de peaux de bêtes... Il eut aussi pitié de leur nudité la plus ignominieuse, celle du cœur ; il la couvrit de sa robe de justice, l'étendant entre eux et les regards de son Père, vers lequel il retourne aussitôt. » Toute la roideur du génie de Milton se fond et s'attendrit à la pensée du divin bienfait de la rédemption. Je sais que de nos jours surtout, il n'est pas besoin d'une ferme croyance au dogme central du christianisme, pour sentir l'infinie compassion et la douceur céleste qu'exhale la figure de Jésus-Christ. Jamais tant de respect et d'admiration n'a entouré son nom, que depuis qu'on l'a découronné de sa divinité ; mais le sentimentalisme de notre temps ne s'est attaché qu'à Jésus vivant et marchant parmi les hommes. Quel acte de foi, au contraire, de foi ardente et faisant corps avec l'âme, que ce colloque du Fils de Dieu avec son Père aux confins de l'éternité et de la durée ! Avec ce commentaire éloquent, la pensée de Milton n'a pas besoin d'être défendue. Avoir conçu le dessein d'écrire le *Paradis perdu*, c'est

proclamer l'immensité du bienfait de la rédemption.

Si nous suivons Milton sur le terrain même où se livrèrent, au XVII[e] siècle, les grands combats de la théologie chrétienne, nous le trouvons encore aussi différent de ses contemporains par la modération de ses opinions, que de ses modernes imitateurs par la netteté de son adhésion à la doctrine qui tente de concilier la liberté humaine avec la grâce. L'unitarianisme trouve à ces vastes problèmes qui, depuis saint Augustin, agitent la pensée chrétienne, une solution commode. Des deux termes à concilier, la grâce et la liberté, il supprime le premier, et déclare la question résolue. « Les unitairiens, dit Channing, se font, de Dieu, une idée différente des autres chrétiens. Ils voient avant tout en lui un Dieu infiniment bon, infiniment bienveillant, infiniment aimant, pour tous les êtres qu'il a créés. Ces attributs doivent se traduire par un gouvernement clément et équitable des créatures. La théologie orthodoxe met la contradiction dans les attributs divins. Les unitairiens voient surtout en Dieu le Père. Le monde est un lieu d'éducation où il exerce l'homme par la prospérité et l'adversité, par le combat de la raison et de la passion, et d'où il peut sortir digne d'habiter avec son Créateur. Le Dieu des théologiens est, avant tout, un Dieu vengeur et cruel. Il nous amène dans ce monde dépravés et dégradés, éloignés de tout bien, déjà dignes de la colère de Dieu. Notre dépravation est donc infaillible, en sorte que la bonté de Dieu est absente

de son œuvre. Au milieu de cette masse corrompue, il choisit un certain nombre d'élus prédestinés au salut par une providence spéciale et purement arbitraire. Le reste de l'humanité ne peut arriver au salut que par une repentance qui, privée de la grâce, ne peut que rarement produire son effet. » Les unitairiens ont horreur, disent-ils, de cette injustice, de cette partialité divine. Ils n'admettent pas l'élection; ils n'admettent en Dieu qu'une volonté et une justice. Selon eux, la fermeté et la responsabilité morales sont les attributs les plus élevés de la nature humaine, et sa valeur est en raison de l'intensité de leur action. Les unitairiens ne croient pas, en conséquence, qu'aucune disposition infuse et opérant sur la conscience, puisse produire la vertu. Ils repoussent donc la doctrine d'une influence divine irrésistible sur l'âme humaine. Ils veulent bien accorder à l'esprit de Dieu une influence morale illuminante, mais c'est par pure politesse pour les textes innombrables de l'Écriture : la doctrine de la grâce et toutes les conséquences qui en découlent est, pour eux, comme non avenue [1].

Tout cela est fort raisonnable; on parle de la liberté humaine en termes qu'aucun professeur de philosophie et même aucun théologien ne voudrait contredire; mais tout cela ne répond en aucune façon aux questions que soulève l'intervention de la Providence dans le monde, et la conciliation de cette

[1] *Unitarian Christianity.* Voir aussi II, 580.

Providence avec la liberté humaine. L'unitarianisme peut trouver que ce sont là des questions oiseuses; mais ce sont des questions de la religion naturelle et non de la théologie. Personne, pas même Calvin, n'a nié la responsabilité humaine; mais personne non plus n'oserait dire que nous arrivons tous en ce monde également armés pour la lutte de la conscience avec la passion. C'est se jouer de l'âme humaine que de contester l'effrayante inégalité des natures morales, l'échelle ascendante et descendante des instincts, la fatalité des aptitudes et des penchants, et celle des circonstances. Ce sont là des faits palpables sous lesquels gémit l'humanité, et qui ont fait pousser des millions de cris de douleur vers le ciel. L'unitarianisme semble penser que la responsabilité sera mesurée à l'épreuve. Il le dit; mais le prouvât-il mieux que tous les livres d'école sur la morale et le devoir, encore resterait-il l'inégalité de notre condition morale sur la terre; et ce serait assez pour remettre en question tout ce bel équilibre philosophique. Channing ne parle pas mieux que Pascal de la grandeur de l'homme; mais il oublie sa misère. Il ne concilie pas; il lie les mains à la Providence, et trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Mais le christianisme a vu plus loin dans la nature humaine. Il sent que cet être fait pour Dieu est cependant un être faible et misérable; il sent qu'il est incapable par lui-même de briser ses liens, et si la théologie chrétienne s'égare parfois dans la solution du problème, elle n'en méconnaît pas du moins la portée. Elle

peut mal résoudre plus ou moins bien la difficulté; mais elle la reconnaît. Seul le christianisme a compris à la fois combien l'homme peut être grand et combien il est petit.

L'esprit de Milton semble avoir hésité devant ces graves problèmes. Ne pouvant se flatter d'en trouver une solution originale, il a voulu du moins s'arrêter à la plus raisonnable. Ici, la Bible l'embarrassait. Il savait bien que dans maint passage de l'Ancien et du Nouveau Testament, Dieu semble déclarer que c'est lui-même qui précipite l'homme dans le péché, qui endurcit son cœur, qui aveugle son entendement. Il savait bien sur quelle formidable série de textes s'appuyait la doctrine qui avait passé de Calvin aux presbytériens d'Écosse, et de ceux-ci aux puritains. Il n'ignorait pas que l'excessive rigueur des doctrines calvinistes sur la grâce était la pierre angulaire, et, chose singulière, le principe énergique d'action des hommes qu'il était habitué à considérer comme ses frères dans la foi. Mais cette doctrine impitoyable révoltait sa conscience et sa raison, et, avec cette indépendance d'esprit qui attaquait cette fois le rempart le plus solide de ses opinions religieuses, il courbait l'Écriture elle-même devant l'inflexible exigence du bon sens et de la justice. Il reconnaissait avec candeur qu'ici les textes semblaient être contre lui; « mais, dit-il, en raison de l'infinie sainteté de Dieu, on ne peut le considérer en aucune façon, comme l'auteur du péché. » Comment donc concilier d'une manière accep-

table l'infinie prescience et la toute-puissance de Dieu avec le libre arbitre de l'homme. Ces questions agitaient l'esprit de Milton comme celui de tous les hommes de son temps. Il les rencontrait d'ailleurs en son chemin, quand son esprit passait des hauteurs de la métaphysique à celles de la poésie. Le péché du premier homme les rendait sans cesse présentes à sa pensée. Il ne faut donc pas s'étonner si toute la discussion à laquelle donne lieu la question de la Providence et du libre arbitre dans le traité théologique de Milton, n'est que le commentaire d'un passage célèbre du *Paradis perdu :* « Il tombera, lui et sa race infidèle. A qui sera la faute? A qui, sinon à lui seul? L'ingrat, il avait de moi tout ce qu'il pouvait avoir; je l'avais fait juste et droit, capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Je créai tels tous les pouvoirs éthérés et tous les esprits, aussi bien ceux qui se soutinrent que ceux qui tombèrent. C'est donc en pleine liberté que les uns se sont soutenus et que les autres sont tombés. N'étant pas libres, quelle preuve sincère auraient-ils pu donner d'une vraie obéissance, de leur constante foi ou de leur amour? Lorsqu'ils n'auraient fait que ce qu'ils auraient été contraints de faire, et non ce qu'ils auraient voulu, quelle louange en auraient-ils pu recevoir? Quel plaisir aurais-je trouvé dans une obéissance ainsi rendue, quand la volonté et la raison (la raison est aussi un choix) inutiles et vaines, toutes deux dépouillées de la liberté, toutes deux passives, eussent servi la nécessité et

non pas moi? Ainsi créés, comme ils devaient l'être, ils ne peuvent donc accuser avec justice leur créateur ou leur nature, ou leur destinée, comme si la prédestination, dominant leur volonté, en disposait par un décret absolu, ou par une prescience suprême. Eux-mêmes ont décrété leur propre révolte et non moi : si je l'ai prévue, ma prescience n'a eu aucune influence sur leur faute qui, si elle n'avait pas été prévue, n'en aurait pas moins été certaine. Ainsi, sans la moindre impulsion, sans l'ombre de fatalité, ou d'immuable prévision de moi, ils pèchent, auteurs de tout eux-mêmes, en ce qu'ils jugent et choisissent; car je les ai créés libres ainsi, et libres ils doivent demeurer, jusqu'à ce qu'ils s'enchaînent eux-mêmes. Autrement, il me faudrait changer leur nature, révoquer des décrets irrévocables, éternels, par lesquels fut ordonnée leur liberté : eux seuls ont décrété leur chute [1]. »

[1] *Paradis perdu*, III, 95. — Milton n'avait pas toujours professé des doctrines aussi modérées sur la question de la prédestination. Au temps de ses grandes querelles théologiques sur le mariage, il avait fait dans un de ses pamphlets : *Doctrine and Discipline of Divorce*, profession complète de sa croyance à la prédestination, bien qu'en en tempérant la rigueur : « Les jésuites, et la secte qu'on nomme parmi nous arminienne, nous accusent ordinairement de faire de Dieu l'auteur du péché, pour deux raisons, sans parler de la permission qu'il donne : parce que nous croyons qu'il a destiné certains hommes à la damnation (et conséquemment au péché, disent-ils); ensuite, parce que les moyens, qui sont le salut des autres, deviennent pour ceux-ci une occasion de plus grand péché. Cependant, connaissant la perfection dans laquelle l'homme a été créé et dans laquelle il aurait pu se soutenir, et attendu qu'aucun décret ne forçait son libre arbitre, mais était l'effet, non dans le temps, mais dans l'ordre, de causes qui étaient en son pouvoir, nos adversaires pourraient épargner à Dieu et à nous cette accusation. »

On trouvera peut-être, non sans raison, qu'il y a trop de métaphysique dans cette poésie et de poésie dans cette métaphysique. Milton pose la question plus qu'il ne la résout; mais là où Leibnitz et tant d'autres ont échoué, il avait peu de chance de réussir. Ce dont il faut lui savoir gré, c'est d'avoir su résister à la tentation alors presque irrésistible de sacrifier à l'action de la Providence cette liberté humaine dont, dans la sphère politique, on faisait tant de bruit, c'est de n'avoir pas supprimé un des éléments de la question pour la mieux résoudre. A ses yeux, prescience et prédestination sont deux termes parfaitement distincts. Dieu, pouvant conférer ou refuser à l'homme le libre arbitre, a préféré faire de lui un être libre, sachant très-bien l'usage qu'il ferait de sa liberté, ce qui n'est en aucune façon la même chose que de l'influencer. Milton remarque, avec un parfait bon sens, qu'entre la connaissance qu'un être quelconque a de l'action que je fais et le motif qui me détermine à la faire, il n'y a aucune corrélation. La liberté d'un être n'est en aucune façon influencée par la connaissance qui appartient à une autre. Le moment où la difficulté commence est celle de l'intervention de la Providence dans l'exercice de la volonté humaine. La doctrine de la prédestination, prise dans sa rigueur extrême, suppose l'action directe de Dieu dans l'aveuglement et l'endurcissement du pécheur. Ainsi ne la comprend pas Milton. A ses yeux, la prédestination n'implique que l'élection et non la réprobation,

c'est-à-dire que Dieu veut le salut de tous les hommes, et qu'il peut accorder des grâces spéciales à quelques-uns d'entre eux; il ne veut la réprobation de personne. Il connaît par sa divine prescience l'endurcissement du pécheur, et le condamne aux conséquences de son crime; mais jamais il ne prédestine l'innocent à la faute et au châtiment. Le but de la prédestination est donc, à proprement parler, le salut de ceux qui croient; et pour qu'on ne s'y trompe pas, Milton ajoute que, pour lui, l'élection ne s'applique pas à tel ou tel être humain choisi par Dieu arbitrairement, mais au croyant qui persévère dans la foi[1]. Aussi l'élection est expressément conditionnelle. Dans l'apôtre Pierre, ce n'est pas Pierre qui est choisi, c'est le pécheur repentant, c'est celui à qui Jésus-Christ a dit : « Si je ne te lave, tu ne peux avoir part avec moi. » (*Jean*, XIII, 8.) Et, ajoute Milton, le don de la raison a été accordé à tous les hommes; ils peuvent donc par eux-mêmes résister aux mauvais désirs, en sorte que personne ne peut se plaindre, en donnant pour excuse la dé-

[1] Voir *De Doctr. Christ.*, p. 57.

[2] *De Doctr. Christ.*, p. 43 et suiv.

. . . . . . . . . . . . . . . . . The will
And high permission of all-ruling Heaven
Left him at large to his own dark designs,
That with reiterated crimes he might
Heap on himself damnation, while he sought
Evil to others, and, enraged, might see
How all his malice served but to bring forth
Infinite goodness, grace, and mercy, shown
On man, by him seduced; but on himself
Treble confusion, wrath and vengeance poured.

(*Paradis perdu*, I, 211.)

pravation de sa propre nature comparée avec celle des autres[1]. Milton sent bien que, prise au pied de la lettre, une telle doctrine limiterait singulièrement l'œuvre de la grâce. Aussi ajoute-t-il que la grâce de Dieu se montre infinie, en ceci d'abord qu'il n'a aucune pitié pour l'homme qui tombe par sa propre faute, ensuite par l'infinie bonté avec laquelle il a donné au monde son Fils bien-aimé, enfin en nous accordant la puissance de volition, c'est-à-dire d'agir librement par le renouvellement de l'esprit. Au reste, en admettant même que la condition dont dépend ce décret soit entièrement au pouvoir de l'agent libre, la grâce de Dieu n'en demeurerait pas moins entière, attendu que le croire et le vouloir sont, dans tous les cas, un don émané de lui, soit par dispensation spéciale, soit par une faculté naturelle. Milton se laisse emporter par le large souffle de tolérance chrétienne qui respire dans tous ses derniers écrits, et il affirme comme une vérité certaine et irréfragable[2] que Dieu n'exclut aucun homme du don

[1] *De Doct. Christ.*, p. 63.

God made thee perfect, not immutable
And good he made thee, but to persevere
He left it in thy power; ordained thy will
By nature free, not over ruled by fate
Inextricable, or strict necessity :
Our voluntary service he requires
Not our necessitated; such with him
Finds no acceptance, nor can find; for how
Can hearts, not free, be tried whether they serve
Willing or no, who will but what they must
By destiny, and can no other choose.

*Paradis perdu*, V. 524.

[2] *De Doctr. Christ.*, p. 69.

de la repentance et du salut éternel, tant qu'il n'a pas méprisé et rejeté les inspirations de la grâce suffisante, offerte même à l'heure dernière, pour que sa miséricorde et sa gloire se manifestent dans tout leur éclat. En vain, quelques textes semblent donner raison à la doctrine de la réprobation éternelle; Milton persiste à ne vouloir accorder l'éternité qu'à l'élection. Et tandis qu'il s'abandonne au sentiment viril et généreux qui aime mieux exalter la bonté de Dieu que son inexorable justice, son esprit cherche à opposer aux sombres peintures d'une théologie aride la conscience universelle de l'humanité, et il en retrouve l'écho dans le poëte inspiré qui, aveugle comme lui, semble parfois dans un âge barbare, avoir comme un pressentiment des plus hautes vérités :

> Ὢ πόποι, οἷον δή νυ θεούς βροτοὶ αἰτιόωνται.
> Ἐξ ἡμέων γὰρ φασι κάκ' ἔμμεναί οἱ δε καὶ αὐτοὶ
> Σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν, ὑπερ μόρον, ἄλγέ ἔχουσιν.
>
> (*Odyss.*, ι, 32.)

Milton concilie également dans une large tolérance les opinions si divergentes des communions chrétiennes sur la justification. Il sait bien que si la révolution religieuse accomplie par Luther s'est faite au nom de la justification par la foi, la doctrine excessive des premiers réformateurs était avant tout une énergique protestation contre le débordement des pratiques serviles et mécaniques qui tendaient à dominer dans l'Église. Il sait bien que, dans le véritable esprit chrétien, il n'y a pas plus de foi sans

œuvres que d'œuvres sans foi. Au fond, cette grande querelle est une querelle de mots, et si Milton n'est pas le premier à s'apercevoir qu'en répudiant l'efficacité des œuvres, le Sauveur et les traducteurs inspirés ont entendu par là les œuvres de la loi, et non les bonnes œuvres, les œuvres de la piété fervente et de l'amour, il a été du moins l'un des premiers à essayer de faire rougir les chrétiens de l'inanité de ces disputes. Il n'accepte pas davantage les théories extrêmes de l'Église à laquelle il semblait appartenir sur la persévérance finale : il croit que cette persévérance est toute conditionnelle, et que les élus peuvent retomber à jamais dans le péché. Selon lui, Dieu a fait un pacte avec l'homme; or, un pacte implique certaines conditions à accomplir, non par une seule des deux parties, mais par toutes deux [1]. Il réfute l'un après l'autre tous les arguments dont Calvin et son école ont étayé cette effrayante doctrine de l'inamissibilité de la grâce et de la persévérance finale. « On peut, dit-il, dire de quelqu'un : S'il avait été un ami véritable, il n'aurait jamais été infidèle, non qu'il soit impossible qu'un ami réel soit infidèle, mais parce que le cas se présente rarement ....... De même de vrais croyants peuvent perdre la foi ; mais cela doit arriver rarement [2]. » Encore une circonstance où Milton, infidèle aux conséquences de sa doctrine sur l'interprétation littérale des Écritures, se réfugie contre l'inexorabilité apparente de

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 369.
[2] *De Doctr. Christ.*, p. 373.

certains textes dans le sentiment intime de la conscience chrétienne, et ne recule pas devant l'imputation presque infamante, dans le temps et le milieu où il vivait, d'arminianisme. Ce n'est pas lui qui, chargé des iniquités dont Cromwell avait souillé sa carrière, aurait trouvé la paix, à son lit de mort, dans la persuasion, qu'une fois obtenue, la grâce était inamissible. S'il s'endormit en paix, c'est qu'il put se rendre le témoignage qu'il n'avait rien fait pour effacer en lui la divine empreinte de la foi.

Si nous ne nous trompons il est facile de voir, par cet exposé comparé des doctrines de Milton et de celles des unitairiens, en quoi il se rattache à cette communion chrétienne, en quoi il en diffère. Au reste, Channing lui-même, examinant au moment où il fut découvert et édité le traité dans lequel Milton a voulu faire sa profession de foi chrétienne, a reconnu avec son honnête loyauté, que Milton se séparait, sur des points essentiels, des doctrines communément reçues par les unitairiens. « Il « accepte comme vraie la doctrine du péché originel. « Sur ces grands sujets de la nature humaine et de » la rédemption, nous avouons que nous sommes » désappointés en voyant que l'esprit de Milton se » contenta des doctrines dégradantes qui dominaient » autour de lui. Mais nous nous souvenons que par » une disposition de la Providence, les plus grands » esprits sont condamnés à sympathiser avec leur » temps, et qu'ils contribuent davantage au progrès » de l'humanité, en ne dépassant pas trop le niveau

» de leurs contemporains [1]. » Channing remarque également que sur la question de la rénovation de l'homme, Milton ne s'écarte pas des sentiers battus. Ceux qui savent la place immense, prépondérante, que ces dogmes tiennent dans le développement de la doctrine évangélique, sauront apprécier quel droit ont les unitairiens de compter Milton pour un des leurs. S'il est un point qui les réunit, c'est leur éloignement commun des doctrines particulières de l'Église calviniste. La dépravation totale de l'homme, la réprobation, l'irrésistibilité de la grâce, la persévérance des saints et la justification par la foi seule, autant de points essentiels de l'ancienne confession de foi calviniste que, dans son indépendance méritoire vu le milieu dans lequel il vivait, Milton a repoussés avec insistance et ardeur. L'unitarianisme se trouve d'accord avec lui, quand il faut les combattre; mais il se contente de les avoir ébranlés, et n'essaie même pas de les remettre dans leur vraie lumière. Le christianisme de Milton ne se fonde pas, comme celui de Channing, sur une série de négations dogmatiques. Il n'abat que pour relever.

Nous ne poursuivrons pas le détail minutieux des points sur lesquels l'opinion de Milton se rapproche ou s'éloigne des doctrines professées par les diverses Églises de son temps. Ce qui importait, c'était de classer par ses tendances générales la profession de foi religieuse de Milton, et nous avons vu que le trait

[1] *On the character and writings of Milton*, t. I, p. 29.

essentiel en est une indépendance absolue à l'égard de toutes les communions chrétiennes. Que sur les points secondaires, Milton se sépare avec plus de netteté encore de la confession de foi de toutes les Églises réformées, c'est ce qui n'étonnera personne : c'était, au XVII^e siècle, précisément sur ce terrain que les Églises se combattaient, et Milton ne pouvait se dispenser de prendre parti. Nous toucherons rapidement à ces questions qui, alors, eussent soulevé des controverses interminables, et dont la tolérance et peut-être l'indifférence de notre temps ont fait des questions de détail.

L'alliance nouvelle de l'homme avec Dieu doit se manifester par des symboles extérieurs : ces symboles sont les sacrements. L'ancienne loi en reconnaissait deux : la Pâque et la Circoncision : la loi nouvelle en a établi deux également : le Baptême et la Communion. Milton est opposé au baptême des enfants, attendu que ce sacrement entraîne une profession de foi qu'ils sont incapables de faire : l'eau n'est que le signe de la purification; c'est le témoignage de la conscience qui est le gage de sa régénération. L'Écriture semble exiger le baptême par immersion. Milton insinue, du reste, que le baptême pourrait bien n'être nécessaire que pour les prosélytes, si l'Écriture ne semblait pas en avoir fait en même temps un symbole de notre mort, de notre ensevelissement et de notre résurrection avec le Christ. Sur la question de la communion, il semble se rapprocher de la doctrine zwinglienne; car il dit

expressément qu'elle est une solennité dans laquelle il est fait commémoration de la mort du Christ par la rupture du pain et la distribution du vin, par lesquelles les mérites de son sacrifice sont imputés à chacun des communiants. Il insiste, avec une extrême vivacité, sur le caractère éminemment spirituel et figuratif des paroles par lesquelles Jésus identifie son corps et son sang avec la vie nouvelle qu'il est venu apporter au monde. Il n'hésite pas à flétrir du nom d'*anthropophagie* la doctrine catholique de la transsubstantiation. Une interprétation aussi grossière, dit-il, aussi matérielle, de paroles qui sont esprit et vie, a converti la communion du Seigneur en *un banquet de cannibales*[1]. La signification métaphorique des discours par lesquels la Cène a été instituée ne fait pas question à ses yeux. Elles laissent si peu de prétexte à tout l'échafaudage mystico-sensuel, sur lequel l'Église de Rome a édifié la puissance de ses prêtres, qu'il ne semble même pas nécessaire que la communion soit administrée par un ministre désigné, et qu'elle peut être prise en commun par les fidèles, sans autre consécration. C'est assez dire qu'à ses yeux la transsubstantiation produite par la parole du prêtre et l'*opus operatum* lui semblent constituer, par leurs conséquences possibles, une indigne profanation. Au reste, pas plus que le baptême, la communion n'est nécessaire au salut. Si le sacrement n'est qu'un signe visible des bienfaits de Dieu à notre égard, celui qui témoigne de sa foi inébran-

[1] *De Doctr. Christ.*, p. 145.

lable dans la promesse de Dieu sans cette confirmation extérieure, ne commet point une infraction au commandement divin. Toute manifestation de notre confiance et de notre reconnaissance envers Dieu est l'équivalent de cette confirmation sensible.

Il est à peine besoin de faire remarquer que Milton combat vigoureusement les prétentions de l'Église catholique à l'autorité universelle. Quand il serait prouvé que Pierre a reçu du Christ une primauté sur les autres apôtres, rien n'indique que cette primauté ait été transmise à ses successeurs, les évêques de Rome. L'Église est, à ses yeux, l'assemblée des fidèles et n'est en aucune façon représentée exclusivement par ses pasteurs. Au reste, les fonctions pastorales elles-mêmes n'ont aucun caractère spécial qui les distingue des devoirs de tout chrétien. Que celui-là enseigne et dirige qui est capable d'enseignement et de direction, qu'il ait reçu ou non l'imposition des mains. Conformément à l'organisation apostolique, l'Église enseignante doit se composer de prêtres ou évêques (ce qui est la même fonction sous deux noms différents), et de diacres, les uns et les autres choisis par le peuple, après avoir été soumis à diverses épreuves. Milton admet bien qu'ils doivent recevoir un salaire pour leur ministère, mais non pas un salaire fixe qui prenne pour les fidèles la forme d'un impôt, tel que dîmes, taxes, redevances, etc. Les apôtres ont vécu du travail de leurs mains ; que leurs successeurs les imitent, ou subviennent à leurs besoins par toute autre industrie. Milton, enchaîné à

la doctrine de l'interprétation littérale, ne pouvait chercher ailleurs que dans l'Église primitive le type idéal de l'Église chrétienne. Son esprit ne reculant jamais devant les conséquences extrêmes d'une idée admise, ne mesurait jamais les difficultés de l'application. Il voulait que les ministres de l'Église fussent tous des saint Paul. Qui ne le voudrait comme lui? Les premiers monastères ont été fondés sous l'empire de cette grande pensée, de l'union du travail manuel avec la contemplation spirituelle. Qu'est devenu cet idéal après avoir traversé les siècles? Au reste, Milton, tout en élargissant singulièrement la notion de l'Église, était resté attaché à ses anciennes idées sur l'autorité que possédait l'assemblée des fidèles sur ses membres. L'excommunication était le droit strict de l'Église; mais l'excommunication devait être purement spirituelle. L'intervention du pouvoir temporel dans le jugement des affaires ecclésiastiques en viciait le principe et l'application.

Le christianisme de Milton n'est point, dans son indépendance presque absolue, un minimum de croyance accepté par la raison comme couronnement de son œuvre philosophique. Il tient aux racines les plus profondes de son esprit. Milton est si bien habitué à confronter à cette grande lumière toutes les faces de la destinée humaine, qu'il la fait pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs de l'être moral. Il faut que la vie immortelle de l'homme tout entière reçoive des documents sacrés ses lois et ses principes, et qu'elle révèle les secrets de son origine et ceux de

sa fin. Pour lui, la venue du Christ au jugement dernier n'est pas une figure. Il la décrit dans ses traits essentiels, et la couronne par la résurrection des morts et le jugement dernier. Toutefois, la doctrine de la résurrection est encore pour lui l'occasion d'une divergence avec l'universalité des chrétiens. Ne croyant pas, comme nous l'avons dit, à la séparation de l'âme et du corps, et forcé par une conséquence logique de faire au corps humain du Christ sa part dans la glorification éternelle, il devait naturellement faire ressusciter ensemble l'âme et le corps qu'il avait fait mourir ensemble. Aussi n'hésite-t-il pas à contredire sur ce point les textes même de l'Écriture, dans lesquels saint Paul parle d'un corps glorieux qui doit sortir de notre poussière mortelle. Au reste, sur toute cette question de la consommation des choses, Milton partage les espérances les plus exaltées des chrétiens de son temps. Peut-être cette grande âme, frappée dans ses croyances et dans ses illusions les plus chères, éprouva-t-elle, aux derniers temps de son séjour terrestre, l'irrésistible besoin de croire que l'éternelle justice aurait son jour, même sur cette terre souillée de tant de crimes. On se souvient qu'à ses yeux, ce monde n'était que la figure du monde céleste; sa pensée, dans la longue contemplation de cette aurore de l'humanité, où les hiérarchies diverses de la création semblaient encore palpiter sous le souffle divin, et se retrouver unies à cette source ineffable, s'était habituée à rattacher tous les anneaux dispersés de l'œuvre universelle, et

le poëme du *Paradis perdu* était sorti de ce commerce incessant avec les mondes et les esprits invisibles. Jamais esprit ne fut plus éloigné que celui de Milton du mysticisme, qui voit passer ce monde comme une ombre néfaste qui nous cache le soleil de notre véritable patrie. Tout ce qui vit, matière et esprit, prenait à ses yeux une forme concrète et palpable, et faisait une partie indissoluble du grand tout jeté par Dieu dans l'espace et dans la durée. Il lui fallait donc même pour ce monde, où devait s'achever une part de notre immortelle destinée, une ère de bonheur réel et substantiel dont la venue du Christ devait être l'introduction. Il lui semble que le temps de ces grandes assises divines que l'Écriture désigne par le mot de jour du jugement, pour n'en pas déterminer exactement la durée, sera ici-bas la glorieuse fête de Jésus et de ses saints. Le millénium céleste se présente aux yeux du vieillard aveugle dans toute la splendeur de son avénement. Puis Jésus prononcera la sentence finale qui réunira autour de lui les bénis de son Père, et précipitera les maudits dans le feu éternel, et, après l'exécution de la sentence, il remettra au Père son royaume. Mais ce royaume aura duré des temps incommensurables; l'œuvre entière du Christ y aura été accomplie, et toutes choses y atteindront leur perfection et leur consommation. Les maudits frappés par la seconde mort seront torturés à la fois par la privation de la vue de Dieu et par des tourments sensibles éternels. L'esprit de Milton hésite toutefois devant l'éternité des peines.

Peut-être la bonté infinie de Dieu exigeait-t-elle, à ses yeux, que le supplice eût pour terme la longue et douloureuse régénération du coupable par les épreuves terribles qu'il subit dans un lieu, dont Milton détermine l'emplacement au-dessous du monde visible. Quant aux joies qui attendent les élus dans le sein de Dieu, le poëte qui avait peint en traits si vivants le bonheur de l'homme innocent et les regrets cuisants de Satan, dépossédé des splendeurs célestes, ose à peine les entrevoir. « La glorification parfaite, dit-il, consiste dans la vie éternelle et le bonheur parfait que procure la vision de Dieu. Il semblerait que tous les saints n'atteindront pas un état de gloire égale. La place en sera au ciel. Elle sera accompagnée de la rénovation du ciel et de la terre, et de tout ce qu'elle contient, qui sera désormais adapté à notre service et à nos jouissances dans une possession éternelle. »

La doctrine religieuse de Milton, si complète, si minutieuse dans tout ce qui regarde la croyance, se simplifie et s'élargit singulièrement dans le domaine de la pratique, et ici nous pouvons observer à loisir combien une croyance, qui avait pris si complétement possession de son esprit, qui avait, en rencontrant toutefois un courant d'idées apporté en lui par son éducation classique, marqué de son ineffaçable empreinte toutes ses opinions et jusqu'à ses rêves poétiques, s'arrêtait, pour ainsi dire aux portes du cœur. Non content d'avoir établi sa hautaine indépendance en dehors et au-dessus de toutes les opi-

nions reçues; son âme ne cherchait pas même cette communion des cœurs que nourrit la prière et le culte en commun. La tradition raconte que dans les dernières années de sa vie, il ne fréquentait aucun culte public, et on s'en étonne moins quand on lit dans son traité que, Jésus-Christ n'ayant donné de directions positives que pour la prière individuelle, toute prière commune est absolument facultative. Il n'avait pas besoin de l'édification du prochain, et son âme un peu dure semblait chérir jusqu'à l'isolement des entretiens avec Dieu. Peut-être eût-il appris à aimer plus ses frères, en priant avec eux. L'auteur du *Traité de la Tolérance* eût sans doute oublié pour un instant les implacables exemples des héros de l'Ancien Testament, et il n'aurait pas autorisé les chrétiens à appeler la malédiction de Dieu sur ses ennemis et sur ceux de l'Église, et même, ajoute-t-il, *sur les nôtres*. Il n'avait que trop usé, dans ses jours de lutte, du droit qu'il demandait pour tous, et identifié ses propres querelles avec celles de Dieu. Il n'aurait pas non plus sanctionné une pratique empruntée aux habitudes des hommes de l'ancienne loi, celle d'en appeler au hasard pour discerner la volonté de Dieu. C'était le moment, quand se présentaient à lui ces exemples d'un temps qui n'est point proposé à notre imitation, de se souvenir que, suivant sa propre opinion, plus d'une partie de l'ancienne loi avait été abrogée par la loi de grâce. L'homme qui n'hésitait pas à déclarer que les articles du décalogue relatifs à l'ob-

servation du sabbat n'étaient obligatoires que pour les Juifs, devait se rappeler que la haine et la malédiction ont été bien plus radicalement abrogées par l'exemple divin du Sauveur, et songer aussi à ces millions d'âmes, sur lesquelles n'est point tombé le rayon de l'amour divin, et qui viennent chercher, grâce au repos du dimanche, cette manne céleste de la parole de Dieu, que le Sauveur des hommes n'a pas voulu sans doute leur refuser.

La composition du traité *de Doctrinâ christianâ* remplit sans doute les dernières années de la vie de Milton; car il ne publia à cette époque que des écrits qui paraissent avoir été composés longtemps auparavant. L'année même de sa mort (1674), il réunit ses lettres écrites à des amis (*Epistolæ familiares*) et les livra à l'impression avec ses exercices latins de Cambridge. (*Prolusiones oratoriæ.*) On voit que les malheurs n'avaient point abattu la haute fierté de Milton, et que l'insuccès relatif du *Paradis perdu* n'avait pu lui enlever sa confiance dans le jugement final de la postérité. Après sa mort, on ne trouva dans ses portefeuilles qu'un seul écrit non publié, une sorte de compilation des récits des voyageurs sur la Moscovie. Si la prudence et le désir de vivre en paix pendant ses dernières années ne l'eussent empêché de donner au public son traité théologique, Milton n'eût laissé derrière lui rien à glaner à ceux qui recherchent dans la poudre des biblio-

thèques les reliques oubliées des maîtres de l'esprit humain.

Milton sentait depuis longtemps sa santé décliner. Il souffrait de la goutte et s'affaiblissait de jour en jour. Les derniers temps de sa vie furent cependant exempts de graves souffrances. « Un ancien clergyman de Dorsetshire, dit Richardson, le visita vers cette époque ; il fut introduit dans une chambre tendue de vert pâle : il était assis dans un vaste fauteuil, et proprement vêtu de noir, pâle, mais non d'une pâleur cadavérique, ses mains et ses pieds étaient enflés par la goutte. On le voyait aussi, quand le soleil brillait, s'asseoir, pour respirer l'air, devant sa maison, vêtu d'un habit de drap gris commun, et il recevait là, comme dans sa maison, les visites des gens distingués et de qualité. » Vers le mois de juillet, se sentant plus faible, et voyant approcher la mort sans pâlir, il déclara devant son frère, qui était venu le visiter, son intention de laisser à sa femme tout son bien. Une des personnes appelées en témoignage dans le procès que poursuivirent ses héritiers, le vit au commencement d'octobre dînant seul avec sa femme dans la cuisine : « Il causa et discourut avec un sens parfait, se montra fort gai, et semblait se porter bien. » Le dimanche, 8 novembre, il s'éteignit si doucement qu'on ne s'aperçut pas même du moment où il cessa de respirer. Ses restes mortels furent déposés à côté de ceux de son père, à Saint-Giles, Cripplegate, au milieu d'un grand concours d'amis, de gens distingués et

même de peuple. Il allait avoir, au moment de sa mort, soixante-six ans.

Les hommes de génie semblent épuiser en une floraison gigantesque, comme certaines plantes des tropiques, toute la séve vitale de leur souche. On chercherait en vain aujourd'hui la postérité des grands hommes que deux siècles à peine séparent de nous. La famille de Milton n'a point échappé à cette loi fatale ; elle s'est éteinte en moins d'un siècle dans l'obscurité et dans l'oubli. Anne, l'aînée de ses filles, qui avait, avec un visage agréable, un corps difforme, se maria cependant après la mort de son père. Son mari était un entrepreneur ou peut-être un architecte : elle mourut en donnant le jour à un enfant qui ne vécut pas. Marie, celle qui ressemblait le plus à sa mère physiquement et moralement, mourut sans se marier. Quant à Deborah, la plus jeune et la meilleure des filles de Milton, celle qui tenait la plume pour lui, elle quitta la maison paternelle quelque temps avant la mort de Milton pour s'attacher à une dame qui l'emmena en Irlande. Elle s'y maria, probablement avant la mort de son père. Son mari, un M. Clarke, était mercier, suivant Aubrey, et vendait de la soie. « Ils revinrent en Angleterre, dit leur fille, pendant les troubles qui éclatèrent en Irlande sous Jacques II. » Clarke trouva sans doute à exercer son métier à Spitalfieds, où il s'établit. Sept enfants naquirent de ce mariage : deux seulement vécurent ou du moins ont laissé des traces de leur existence. Leur mère mourut en 1727,

à l'âge de soixante-seize ans. Intelligente et lettrée, elle aimait à parler de son père, et intéressa vivement Addison, qui, l'ayant trouvée dans un état voisin de l'indigence, lui donna un beau présent et lui fit envoyer par la princesse de Galles une bourse de 50 guinées. « Vous n'avez pas besoin de me dire qui vous êtes, lui avait-il dit en l'abordant, votre figure dit bien de qui vous êtes la fille. »

Le fils de Deborah Milton mourut obscurément dans les Indes. Sa fille Élisabeth épousa un tisserand de Spitalfieds, et en eut sept enfants, qui moururent tous avant leurs parents. Forster, son mari, ne réussit sans doute pas dans ses affaires ; car elle ouvrit une boutique d'épicerie près de l'église de Shoreditch. C'est là que la trouva le Dr Birch, qui a écrit la vie de Milton. Il intéressa Johnson au sort de la petite-fille du Milton. *Comus* fut joué à son profit le 5 avril 1750, et Johnson fit pour cette représentation un prologue, qui doit racheter, aux yeux de la postérité, l'amertume de ses critiques contre Milton. « Elle savait si peu, dit-il lui-même, ce que c'était que le divertissement et la gaieté, qu'elle ne comprenait même pas ce que c'était qu'une représentation à son bénéfice. » Bien que de généreux donateurs eussent grossi la recette, elle s'éleva en tout à 130 livres. C'est tout ce que la famille de Milton a dû à la générosité du peuple anglais. Il était temps, au reste, de rendre à la gloire du poëte ce faible témoignage. On lit, en effet, dans un journal du temps : « Jeudi dernier, 9 mai 1754, est morte à Islington, dans sa

soixante-onzième année, après une longue et cruelle maladie, supportée avec un courage chrétien, Élisabeth Forster, la petite-fille de Milton. » Ainsi, quatre-vingts ans après la mort de Milton, sa famille avait disparu de la scène du monde. La destinée jalouse ne permet pas que la postérité trouve à exercer sa tardive reconnaissance envers les descendants de ceux qui ont fait la grandeur intellectuelle de leur pays.

# NOTE

---

On trouve, par exemple, deux villes du nom de Milton dans le comté de Kent, deux dans le Hants, une dans le Cambridgshire, une dans le Northamptonshire, une dans le Cheshire, une dans le Somersetshire, une dans le Berkshire, deux dans l'Oxfordshire, etc., il y avait de même au xv^e et au xvi^e siècle des familles du nom de Milton à Londres, dans plusieurs de ces comtés, et particulièrement dans l'Oxfordshire. Il est à peu près hors de doute que le poëte descendait des Miltons de l'Oxfordshire. On trouve au reste, dans le manuscrit d'Aubrey, une généalogie du poëte, mais avec des ratures et des corrections qui prouvent que sa descendance n'était pas très-authentiquement établie.

Wood et Philips donnent à la famille de Milton la même origine. Philips, en particulier, qui, étant de la famille, avait ses raisons pour faire aux Milton une belle généalogie, les fait descendre d'une famille de Milton établie près d'Abingdon.

Ce qui est singulier, c'est qu'on n'a pu trouver aucune trace ancienne de ces Milton de l'Oxfordshire. Philips fait allusion à des monuments de famille qui se trouvaient, suivant lui, dans l'église de Milton; mais le D^r Newton fit, au milieu de l'autre siècle, des recherches dans toutes les églises des villages de ce nom dans l'Oxfordshire, et ne découvrit aucune trace de ces sépultures. Il est vrai que Philips attribue l'obscurité dans laquelle était retombée cette famille aux désastres de la guerre des Deux-Roses; mais on sait qu'en Angleterre, toute famille qui n'a pas une origine bien authentique ni une fortune patrimoniale bien solide, ne manque jamais de faire remonter son origine à la conquête normande et sa ruine à la guerre des Deux-Roses.

Les recherches faites par M. Masson et par M. Hunter n'ont fait découvrir dans les documents de ce temps que des Milton assez obscurs, sauf un John Milton d'Egham dans le comté de Surrey. On ne trouve, dans le cens de 1433, fait dans la douzième année du règne de Henri VI, et qui comprend précisément la haute et basse gentry d'Angleterre, qu'un Roger Milton, qui occupait en 1437 un emploi de finance dans le comté d'Oxford. Après la guerre des Deux-Roses, on voit plusieurs Milton établis dans ce pays, particulièrement sous le règne d'Elisabeth [1]. C'est à cette époque que vivait à Holton, près d'Oxford, le grand-père de Milton.

M. Hunter incline à penser que le Richard Milton of Stanton St. Johns cité dans notre texte fut le grand père de Milton. Il est inutile d'exposer les raisons qui confirment cette opinion qui est tout au plus probable; mais M. Masson, en suivant cette hypothèse, a trouvé une génération de plus dans la famille du poëte, dans la personne d'un Henri Mylton, père de ce Richard. Il y a dans l'histoire de cette famille des querelles de religion qui s'accordent avec ce que les biographes racontent des ancêtres de Milton.

Ce qu'on peut affirmer, sans parti pris, c'est la relation directe de la famille du poëte avec les Milton de l'Oxfordshire, ce qui la classe, chose si importante en Angleterre, dans la gentry du pays.

[1] Hunter, *Critical and historical tracts. Milton.*

# TABLE

—

Préface.................................................... v

Enfance et jeunesse de Milton. — Premières poésies. Voyages.... 1

La vie publique de Milton. — Milton pamphlétaire et prosateur... 99

La poésie de Milton. — Le Paradis perdu. Le Paradis reconquis.
Samson.................................................. 251

La théologie de Milton.................................... 321

Imprimerie L. Toinon et Cie à Saint-Germain.

